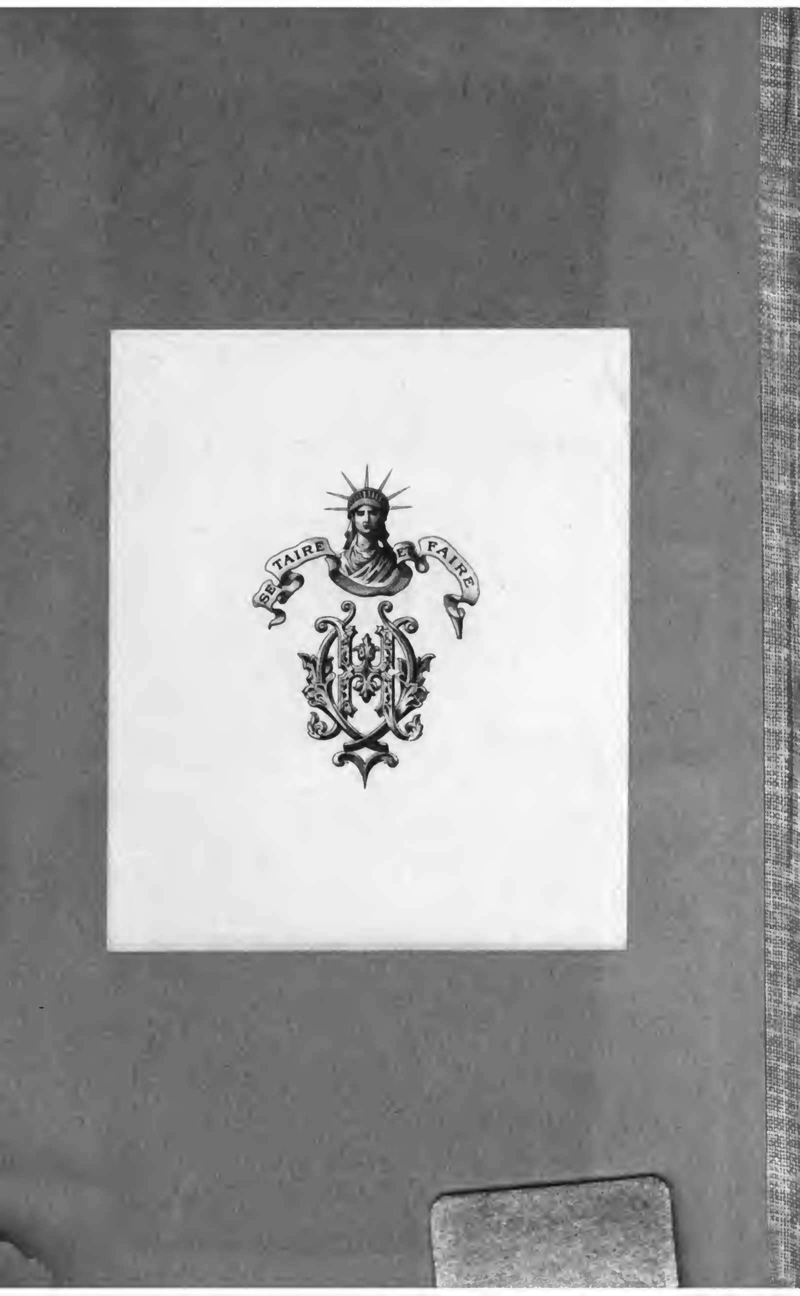

SE TAIRE ET FAIRE

PINDARE.

TRADUCTION COMPLÈTE.

OLYMPIQUES.—PYTHIQUES.—NÉMÉENNES.
ISTHMIQUES.—FRAGMENTS.

AVEC

DISCOURS PRÉLIMINAIRE, ARGUMENTS ET NOTES,

PAR

COLIN (FAUSTIN),

D'ÉPINAL (VOSGES),

AGRÉGÉ AUX CLASSES SUPÉRIEURES DES LETTRES, DOCTEUR ÈS-LETTRES,
PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÉGE ROYAL DE STRASBOURG.

Les travaux honnêtes de la jeunesse
assurent au vieillard une vie paisible.
(Pind., Ném. 9, str. 9.)



STRASBOURG,
IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.
1841.

Cet ouvrage se trouve à Paris,

CHEZ TREUTTEL ET WURTZ, LIBRAIRES,

rue de Lille, 17.

Et à Strasbourg, même maison, Grand'rue, 15.

PINDARE.



PINDARE.

TRADUCTION COMPLÈTE.

OLYMPIQUES. — PYTHIQUES. — NÉMÉENNES.
ISTHMIQUES. — FRAGMENTS.

AVEC

DISCOURS PRÉLIMINAIRE, ARGUMENTS ET NOTES,

PAR

COLIN (FAUSTIN),

D'ÉPINAL (VOSGES),

AGRÉGÉ AUX CLASSES SUPÉRIEURES DES LETTRES, DOCTEUR ÈS-LETTRES,
PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÉGE ROYAL DE STRASBOURG.

Les travaux honnêtes de la jeunesse
assurent au vieillard une vie paisible.
(Pind., *Ném.* 9, str. 9.)

STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1841.

PINDARE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

TÉMOIGNAGES. — APERÇUS BIOGRAPHIQUES.

I.

Pindare était homme d'esprit,
En faut-il d'autres témoignages ?
Profond dans tout ce qu'il écrit,
Pindare était homme d'esprit :
A qui jamais rien n'y comprit
Il sut bien vendre ses ouvrages :
Pindare était homme d'esprit ;
En faut-il d'autres témoignages ?

Ainsi l'académicien Lamonnaye, vanté jadis pour des vers grecs que personne n'oserait lire aujourd'hui, et pour des vers français qu'on ne lit guère davantage, jugeait sous le grand roi le premier lyrique de la Grèce et peut-être du monde. Il est vrai que vers le même temps un de ses collègues, comme lui déserteur du barreau, ne montrait pas moins d'irrévérence. Dans son Parallèle des Anciens et des Modernes, Perrault maltraite fort *les petits vers du poëte thébain*[1]; il n'y voit qu'un *impénétrable galimatias*[2]. Par la bouche du président Morinet,

[1] *Parall. des anc. et des mod.* Préf., t. II. — [2] Idem, t. I, p. 28.

il déclame avec enthousiasme le début de la première Olympique: M[me] Morinet n'y comprend rien tout naturellement; alors le magistrat lui débite une traduction telle quelle; mais elle ne comprend pas davantage, et supplie de ne pas prolonger le mystère, *s'il n'y a rien qui ne se puisse dire devant les femmes*[3].

Or, pour combattre ces quolibets, le législateur du Parnasse trouve à peine des armes dans l'arsenal de ses préceptes: *les beautés de Pindare lui semblent renfermées dans sa langue: c'est un génie qui, pour mieux entrer dans la raison, sort de la raison même*[4]. En vérité, l'oracle de Delphes n'aurait pas défendu moins clairement son favori. Mais l'auteur belliqueux de l'ode sur la prise de Namur s'avise-t-il d'opposer des actes et non de ténébreuses abstractions à ses adversaires, il ne nous paraît pas plus triomphant. Son ode n'est pas le modèle du genre; et voici comment il interprète le chef-d'œuvre adressé à Hiéron:

« *Il n'y a rien* de si excellent *que* l'eau; *il n'y a rien* de « plus éclatant *que* l'or; et il se distingue entre *toutes les* « *autres superbes* richesses comme un feu qui brille dans « la nuit. Mais, ô mon esprit, *puisque c'est* des combats « *que* tu veux chanter, ne va *point te figurer, ni que* dans « les vastes déserts du ciel, quand il fait jour, on puisse « voir *quelque autre* astre aussi lumineux *que le* soleil; « *ni que* sur la terre nous puissions dire *qu'il y ait quel-* « *que* autre combat aussi excellent *que le* combat olym- « pique. »

Cette citation est tirée des *Réflexions critiques*[5] publiées par Boileau à l'occasion de sa traduction de Longin. Faut-il après cela s'étonner que M. de Lamotte prenne des airs de roi avec le cygne de Dircé? Écoutez comme il en parle:

[3] *Parall. des anc. et des mod.*, t. I, p. 27.—[4] Traduct. de Longin, Réflex. VIII. — [5] Idem, Réflex. VIII.

Grand inventeur d'objets mal enchaînés,
Grand marieur de mots l'un de l'autre étonnés,
Il s'entendait à faire une Ode[6].

Le caprice était sa méthode,
Et son art de tout hasarder[7].

Voltaire seul pouvait renchérir sur tout ce persifflage:

Sors du tombeau, divin Pindare,
Toi qui célébras autrefois
Les chevaux de quelques bourgeois
Ou de Corinthe ou de Mégare;
Toi qui possèdes le talent
De parler beaucoup sans rien dire:
Toi qui modules savamment
Des vers que personne n'entend
Et qu'il faut pourtant qu'on admire[8].

Sur les hommes de génie les traits ennemis pleuvent de partout. La philosophie, la philologie, la médecine, la politique, le paganisme, le christianisme, ont successivement attaqué Pindare.

Platon lui reproche d'avoir érigé en droit[9] la force et la violence; d'avoir raconté que le fils d'un dieu, le savant Esculape, a reçu un salaire pour rendre la vie à un mort[10]. Plutarque trouve mauvais qu'il[11] ait donné au Lapithe Cénéus l'épithète d'invulnérable; Valère Maxime, qu'il compte seulement trente mille divinités païennes[12]. « Vous « affirmez, crie Galien, que le fils d'Ixion et de la Nue a « produit les Centaures en s'unissant aux cavales de Thes- « salie? Si vous parlez le langage de la fable, c'est bien; « sinon, vous violez la loi scientifique de la génération des « êtres[13]. »

Dans leurs préfaces, de nombreux traducteurs lui attribuent de nombreux défauts: obscurité, inégalité, abus

[6] Liv. 1, Fab. 18. — [7] Liv. 3, Fab. 13. — [8] Ode XIV sur le carrousel de l'impératrice de Russie. — [9] *De legib.*, lib. 10, lib. 3. — [10] *Republ.*, lib. 3. — [11] *Prop. Etr. des stoïciens.* — [12] Lib. 3, *De usu partium.* — [13] *In serm.* 1.

de maximes, uniformité des sujets, mythologie peu intéressante, digressions multipliées, transitions trop brusques.

Sous l'apparence d'un examen approfondi les maîtres de l'art ornent d'un style élégant les plus étranges contradictions. Marmontel voit dans Pindare le poëte lyrique[14] le plus tranquille et le plus égal; bientôt il lui donne des ailes; mais ces ailes sont attachées avec de la cire. Ici les sujets qu'il traite sont de *faibles ruisseaux qui se perdent dans de grands fleuves;* là il exalte l'ode olympique *destinée à élever l'âme des peuples, et dont le caractère est aussi sérieux que l'éloquence même.* C'est à ne plus s'y reconnaître.

Le *bon père* Rapin[15] proclame d'un ton doucereux que les *panégyriques de Pindare sont des égarements perpétuels, qu'il promène ses lecteurs de fable en fable, d'illusions en illusions, de chimère en chimère. C'est l'imagination la plus déréglée du monde*[16].

Nous croyons volontiers, d'après ce témoignage, que le *bon père* Rapin n'a vu que des chimères ou plutôt n'a rien vu dans Pindare. Mais, de nos jours, après les immenses travaux qui ont paru pour épurer et interpréter les textes, peut-on pardonner à l'auteur, d'ailleurs estimable, d'études en vers sur les Pythiques, ces paroles singulières[17]: «Pindare s'accroche à un mot, sautille de branche en «branche, sans trop se souvenir d'où il vient et sans pré«voir où il ira?» C'est presque dire que le chantre inspiré n'est qu'un énergumène.

L'esprit de parti vient à son tour et parle très-haut. Benjamin Constant s'étonne que le fils d'un joueur de flûte, attaché, il y a quelques mille ans, au culte de Cybèle, ne proclame point dans ses œuvres, comme dans un journal, les idées d'indépendance et de libéralisme.

«Pindare est sans cesse occupé à demander grâce. Tout

[14] *Élém. de littér.* aux mots *Ode* et *Lyrique.* — [15] Expression de Mme de Sévigné. — [16] *OEuvres de René Rapin*, t. I, p. 433. — [17] *Disc. prél.*, p. 21.

« l'effraye. Il s'épuise en efforts perpétuels pour désarmer « la malveillance. Il se traîne aux pieds du tyran de Syra- « cuse, redoutant sa colère, mendiant ses bienfaits, et lui « prodiguant en échange des louanges que dément l'his- « toire..... Quelques tentatives pour repousser l'envie en « paraissant la dédaigner, le regret sincère ou affecté des « jours où l'intérêt ne souillait pas le langage de la poésie; « l'éloge de la médiocrité, lieux communs de tous ceux qui « n'ont pu acquérir le pouvoir ni la richesse, n'ôtent point « aux chants de Pindare le caractère de dépendance qui « nous importune et nous afflige au milieu des beautés « dont nous sommes éblouis, et nous gémissons de voir « le talent se résigner à n'occuper qu'un rang subalterne, « et devenir pour lui-même avide et flatteur[18]. »

Qui le croirait? un père de l'Église, saint Clément d'Alexandrie, est dupe lui-même d'un zèle pieux. Il fait à Pindare plus d'un emprunt, il le cite[19] souvent; il le force parfois à prêcher contre les infidèles; mais l'honneur des sublimes maximes semées dans ses chants de victoire lui est disputé. Il a dû nécessairement savoir l'hébreu; il a lu, traduit, imité, copié[20] les Prophètes et la Bible. Enfin il est censuré pour la peinture même pudique d'affections légitimes: quiconque[21] chante les douceurs de l'amour est un *tison d'enfer.*

O fils de Latone, où est-tu avec ton arc d'argent? que ne venges-tu ton poëte chéri?

II.

Après le Tartare, l'Élysée; telle est, dit-on, la destinée des grands hommes. Ne nous y trompons pas. Tout en

[18] *De la religion*, t. IV, p. 391 et 392. — [19] *Pædag.*, lib. 3, p. 262. *Strom.*, lib. 1, p. 356. Idem, lib. 4, p. 494. Idem, lib. 5, p. 578. Idem, lib. 5, p. 611. Idem, lib. 5, p. 598, etc. — [20] *Strom.*, lib. 5, p. 610. Idem, lib. 2, p. 394. *Appar. ad Biblioth. max. veter. patr. Nicol. Le Noury*, p. 1114. *Pædag.*, lib. 3, p. 252. *Strom.*, lib. 5, p. 557. — [21] *Pædag.*, lib. 3, p. 252.

marchant vers la gloire, ils entendent souvent à la fois retentir à leurs oreilles des hymnes de triomphe et d'ignobles risées. Parvenus au but, après avoir laissé un lambeau de leur vie à chaque aspérité de la route, on les couronne, il est vrai; mais alors même il semble que sur ces fronts augustes les couronnes ne puissent tenir sans épines. Le vulgaire trouve dans la tombe un repos éternel: il n'en est pas ainsi pour les poëtes illustres; si leurs admirateurs se succèdent de siècle en siècle, la race de leurs ennemis se perpétue sans fin; à défaut de leur personne on insulte leurs statues, ou on traduit leurs œuvres, dernier et inévitable affront, plus sanglant peut-être que tous les autres.

Pindare n'a point échappé à ces disgrâces fatales. Pendant sa vie de nombreux détracteurs, des geais criards n'ont cessé[22] d'outrager l'oiseau de Jupiter; l'austère conseiller des rois a été sifflé comme leur flatteur[23]. L'élan d'une sublime audace s'est convertie au gré des calomniateurs en un méprisable orgueil. Des usuriers, des marchands d'esclaves ont crié à la cupidité, à l'avarice, en voyant tomber quelques pièces d'or à côté d'une lyre. A ces outrages s'est joint un outrage plus solennel. Pour avoir cru que toute la Grèce n'était pas renfermée dans les murs de Cadmus, pour avoir loué la noble cité d'Athènes, rempart des Hellènes, Pindare, victime d'un esprit étroit de nationalité[24], s'est vu condamner à une amende par ses concitoyens, les Béotiens de Thèbes. Un dernier coup a dû l'accabler: le plus pieux des hommes, celui qui dans Thèbes même avait consacré un[25] petit temple à Cybèle, et des statues à Apollon et à Mercure, est mort accusé d'être frappé par la vengeance de Proserpine, indignée d'un sacrilége oubli[26].

Viennent maintenant les louanges, les ovations et les fleurs! Sans doute, elles n'ont pas manqué à Pindare.

[22] *Bacchylide, Simonide, Amphimène de Cos.* — [23] Idem. — [24] *Pausanias, in Attic. Athen.*, lib. 1. — [25] *Pausanias, Bœot.*, lib. 9. — [26] *Pausanias, Ph.*, lib. 10. Idem, lib. 9.

L'amitié des Xénocrate, des Thrasybule, des Alévates embellit sa vie[27]. Les [28] rois Hiéron, Théron, Alexandre[29], lui firent prendre place à leurs banquets : Égine et Athènes[30] chérissaient en lui le chantre de leur gloire; la Pythie[31] l'admit avec ses descendants au partage des viandes sacrées; la Grèce entière le nomma son hôte par la voix des Amphictions[32]. Ses vers furent gravés en lettres d'or sur le marbre des temples[33].

Aux fêtes d'Apollon, le front ceint de lauriers, du haut d'un [34] trône de fer, il semblait représenter le dieu des Beaux-arts. Bientôt les récompenses humaines ne suffirent plus, on eut recours aux prodiges. Des abeilles, publiait-on, avaient déposé[35] sur ses lèvres leurs rayons de miel : Pan lui-même répétait ses[36] hymnes sur les collines de l'Arcadie; sa maison voisine du temple de Cybèle était un autre sanctuaire; ses chastes filles, les prêtresses de la mère des dieux. Quand son heure suprême approcha, il en fut averti par la voix officieuse de l'oracle. Il obtint des immortels le bonheur suprême, celui de mourir dans les bras d'un ami[37].

Fasse le ciel que tous ces témoignages d'estime et d'admiration enthousiaste aient éclairé de quelques rayons de bonheur les jours de Pindare! puisse-t-il n'avoir pas été une de ces âmes délicates et indomptées que toutes les joies de la terre ne sauraient consoler d'une seule injustice!

III.

Il est beau de voir un poëte, né dans l'obscurité de la vie commune, s'élever noblement aux richesses, aux honneurs, à toute la puissance morale que donne le plus beau

[27] *Odes de Pindare.* — [28] Idem. — [29] *Solin*, cap. 14. — [30] *Muret. var. lect.*, lib. 4, c. 1. — [31] *Plut.*, p. 157, *De sera numinis vindict.* — [32] *Odes de Pindare, Dissen, Neméen.* 7, str. 4. *Bœck*, t. II, p. 431. — [33] Ceux de la 7ᵉ Olymp. : *Scholiast.* — [34] *Pausan.*, lib. 10. — [35] *Elien*, lib. 12, cap. 45. *Pausan.*, lib. 9. — [36] *Epigr. d'Antip. Anthol.* — [37] *Pindar.*, *Pausan.*, *Thomas Magister, Vie de Pindare.*

génie associé à la plus haute vertu. Il est admirable que des grands, des vainqueurs, des rois, appellent son luth immortel au secours de leur immortalité douteuse; tandis que lui, placé au-dessus d'eux tous, entre ces dieux de la terre, et les dieux de l'Olympe, déclare ne puiser que dans les eaux du ciel la rosée de ses hymnes divins.

Ce spectacle n'est cependant pas le plus digne de nos regards. Un jour fatal arrive; le grand homme n'est plus; le temps a fait justice de ses flatteurs; on ne connaît plus guère que par ses chants ces puissants du monde qui croyaient le protéger : les intérêts de l'amour-propre contemporain se sont effacés avec les années; d'immenses révolutions éclatent; les empires se renouvellent. C'est alors qu'il est curieux, qu'il est sublime de contempler comment, loin du poëte, l'œuvre poétique, seule, abandonnée à son propre destin, orpheline délaissée, résiste par sa vertu au cours violent des âges, aux atteintes invisibles de l'oubli. On peut en imposer aux hommes de son époque et à quelques générations : il est facile de faire parler de soi, même en bien, et d'éveiller des bruits qui, pendant un temps, passent pour de la gloire. Mais comment capter, comment conquérir les suffrages de la postérité la plus lointaine? Ici commence l'épreuve terrible : ici abondent les dangers et les ennemis. Réduite à elle-même dans un combat à mort, la pensée d'un livre lutte seule contre mille assauts; seule contre les calomnies traditionnelles et les préoccupations vives de chaque époque; seule contre l'indifférence de la foule et l'animosité des critiques envieuses; seule contre l'amour déréglé des ignorants et les exagérations passionnées de la science; seule contre les nouveautés en faveur, et les créations d'œuvres rivales; seule contre la corruption des textes et les traductions infidèles; contre les imitations indiscrètes et les analyses mutilées; contre les plagiats déguisés et les citations fausses; seule contre le débordement de commentaires à commenter.

Toutes ces épreuves, la pensée de Pindare les a subies; elle en a triomphé. Quand ce poëte,

Chéri par les Thébains, chéri des étrangers [38],

eut été enlevé à la vie, d'unanimes regrets éclatèrent, et des cris de douleur retentirent dans Hylée [39]. La cité de [40] Cadmus l'honora jusque dans ses descendants; elle lui éleva une statue [41]. Athènes lui rendit le même hommage [42]. Près du temple de Mars, elle le représenta, le diadème sur le front, avec le pallium et la lyre, un livre sur les genoux. Son souvenir fut vénéré de tout ce qui portait le nom de *grec;* deux fois les torches incendiaires de soldats furieux s'éteignirent devant cette simple inscription :

Ne brûlez pas la maison du poëte Pindare [43].

Mais les âges, quoi qu'il arrive, ne respectent pas longtemps la pierre et l'airain; c'est à peine si les monuments de l'esprit peuvent échapper à leur action destructive. Les éléments ont dévoré une partie des œuvres de l'illustre Thébain; le reste ne nous est parvenu qu'à travers mille dangers. Pour survivre aux coups de chaque siècle, il faut représenter la raison de tous les siècles et le beau éternel. Toujours attaquées, les œuvres de Pindare se sont toujours défendues. Dans tous les temps, elles se sont concilié, attaché de nombreux amis. Heureuses les âmes qu'elles ont captivées! heureux les amants éclairés du génie! car une honorable superstition fait croire que le contact avec un homme supérieur communique à tout la chaleur et la vie. Mais peu d'esprits étudient dans un ouvrage la grandeur des pensées et la perfection idéale; la plupart se contentent de toucher le vêtement et se retirent.

[38] Léonide, *Epig.*, lib. 3. Plutarq.—[39] En Béotie, *Mosch.*, *Idyl.*, 3, 89. — [40] Plutarq., *De ser. numinis vindict.* — [41] *Pausanias*, 9, cap. 23. — [42] Idem. — [43] Idem. *Dion. Chys.* 2. *De regno*, p. 25.

Ainsi s'expliquent mille témoignages qui, sous mille formes, se succèdent pour célébrer Pindare; les uns graves et liés à des doctrines profondes; véritables colonnes de granit, appuis d'un monument impérissable; les autres légers, mais pourtant sincères et souvent glorieux; poussière d'or roulée jusqu'à nous par le flot des siècles.

IV.

L'auteur des chants de victoire a été invoqué dans les sujets les plus divers. Athénée connaît le poëte à la *grande voix :* il en appelle à son autorité dans une question de géographie, et dans une autre d'économie[44] domestique; Sénèque le cite pour un fait d'histoire[45] naturelle; un père de l'Église, à propos du dessert qui[46] termine un repas splendide. Platon se joue délicieusement[47] à reproduire ses images, ses tours, ses pensées même. Quelquefois il le nomme; plus souvent il semble butiner furtivement dans le champ fleuri de ses hymnes. Sans lui faire des emprunts aussi fréquents, aussi considérables, le grave[48] Aristote ne l'a pas oublié. Le chef de l'Académie moyenne, Arcésilas[49], vantait sa voix éloquente et la magnificence de sa diction. Cicéron, digne de comprendre le philosophe[50] de Sunium et le Cygne de Dircé, ne laisse pas, en cultivant de préférence le philosophe, de nous montrer dans une lettre à Atticus, qu'il n'avait nullement négligé le précurseur de Platon.

[44] *Dipnosoph.*, lib. 1, cap. 23. Idem, cap. 25. Idem, lib. 2, c. 2. — [45] *Quæst. natur.*, VI, 26, 2. — [46] *St. Clement d'Alex. Str.*, lib. 1, p. 319. — [47] Dans le *Phèdre*, le *Protagoras*, le *Ménon*, le *Gorgias*, le *Théétète*, le *Banquet*, la *République*, les *Lois*. — [48] *Rep. Orch. proem.*, p. 554. Idem, *OEconom.*, t. I, p. 233. Idem, *Rhet.*, t. II, p. 24, 66. Idem, *Rhet.*, t. III, p. 4, 151. — [49] Diogène de Laerte, *Vie d'Arcésilas.* — [50] *Ad Attic.*, t. XIII, p. 38, 232.

V.

Les jugements réfléchis des rhéteurs ont beaucoup plus de poids que ces courtes citations, que ces fragments épars, reproduits le plus souvent par une innocente coquetterie de style ou d'érudition.

Denys d'Halicarnasse recommande d'imiter dans Pindare *la richesse des mots et des pensées, la magnificence, le nerf, l'abondance, le plan, la force, la véhémence tempérée par la douceur, la concision, la dignité, les maximes, l'énergie, les figures, l'expression des mœurs, l'élévation, l'éloquence, et surtout la piété, la pureté et la noblesse des sentiments*[51].

Le sage Quintilien pense à peu près de même. *Parmi les neuf lyriques, Pindare,* dit-il, *l'emporte infiniment sur tous les autres,* etc., etc.[52].

Tout en disant que le feu de Pindare *s'éteint quelquefois, et qu'il tombe malheureusement,* Longin lui rend justice; il le fait marcher de pair avec Sophocle, et reconnaît dans ses poëmes *une impétuosité brûlante*[53].

Les jugements des humanistes modernes méritent d'être mentionnés. Hellénistes superficiels, ils n'ont cependant pas toujours blâmé ou loué ce qu'ils ne comprenaient pas; ils ne sont pas constamment les échos sonores de l'antiquité.

Marmontel trouve dans les récits de Pindare du[54] *mouvement,* de la *rapidité,* de *grandes idées,* de *belles images; un modèle de l'art de raconter et de peindre en touches rapides.*

Gravina, cité par le critique français, parle un langage plein d'une originalité vive :

«Pindare, dit-il, pousse son vaisseau sur le sein de la

[51] D'endrezel, *Except. escriptor. Græc.* p. 26. — [52] *Instit. Orat.*, 10, 1, 61. — [53] *Traité du Subl.*, ch. 27. — [54] *Éléments de littérat.* aux mots *Ode* et *Lyrique.*

« mer; il déploie toutes les voiles, il affronte la tempête et « les écueils; les flots se soulèvent et sont prêts à l'englou- « tir: déjà il a disparu à la vue du spectateur, lorsque tout « à coup il s'élance du milieu des eaux et arrive heureu- « sement au rivage. »

L'admiration de Batteux est judicieuse[55]. Pour lui le nom du grand lyrique *est celui de l'enthousiasme* même; il réveille l'*idée de transport, d'écart.....* cependant le chantre d'Hiéron *sort moins de ses sujets qu'on ne le croit communément.* La Harpe couvre ses prétendus défauts d'un silence spirituel, ou ne les blâme qu'avec une prudence respectueuse; sa critique ne manque pas d'élévation dans le style. A ses yeux le poëte thébain est sublime; il a des *passages majestueusement sentencieux qui ressemblent à des oracles, et d'autant plus que le poëte ne quitte pas le trépied. Sa diction est audacieusement figurée. Les Grecs demandaient surtout au poëte des sons et des images, et Pindare leur prodiguait l'un et l'autre. Il est impossible de n'être pas frappé de cet assemblage de syllabes toujours sonore, de cette harmonie toujours imitative, de ce rhythme imposant et majestueux qui semble fait pour retentir dans l'Olympe*[56].

M. Vincent exprime assez heureusement un de ses procédés poétiques. « Pindare est un protée que nulles chaînes « ne sauraient entraver; il a dans le cœur le sentiment « de sa force, et il y croit. Avec cela rien ne peut l'abattre, « fût-il renfermé, comme Dédale, dans une prison sans is- « sue, il s'ouvre une route inconnue à travers les airs, sur « des ailes qu'il n'a point reçues de la nature, mais que « son génie seul sait lui donner[57].

[55] *Princip. de littér.*, t. III, p. 206. — [56] *Cours de littérat.*, édit. in-12, t. XI, p. 70.—[57] *Disc. prélim. des études. en vers sur les Pyth.*, p. 22.

VI.

Dans le prince des lyriques, l'artiste le cède encore au penseur. Ses hymnes respirent déjà le dieu de Socrate et de Platon; leur doctrine est la sienne, il les a précédés et inspirés; ce n'est point là une faible gloire, non plus que celle d'avoir été le plus moral des poëtes du paganisme.

« Pindare et tous les chantres divins, dit le disciple de « Socrate[58], ont enseigné l'immortalité de l'âme, » et il transcrit ces beaux vers que d'ignorants copistes ont fondus dans la poésie du prosateur.

Quoique d'une école rivale, un philosophe moderne, Bacon, le regarde aussi comme un *écrivain sublime, aux pensées neuves et originales; il admire sa piété profonde*[59].

Plutarque veut adresser des consolations à un père que la[60] mort vient de priver d'un fils chéri. Comment calmer cette blessure douloureuse? Il lui rappelle plusieurs maximes de l'illustre lyrique: *les maux dont une puissance invincible afflige la vie humaine; le néant de la grandeur et des richesses, la nécessité de tempérer ses passions, l'état des âmes après la mort, et surtout le bonheur des justes dans une autre patrie.* Ce langage est déjà chrétien[61].

C'est ce que les pères de l'Église ont aussi admirablement compris. Quand la divine croyance sortit des souterrains où l'avait refoulée la barbarie des empereurs, quand le moment fut venu, pour les prédicateurs de la *bonne nouvelle*, d'élever à la face du ciel l'édifice inébranlable du christianisme, ils employèrent à sa construction tout le marbre, le bronze, l'argent et l'or qu'ils purent arracher aux temples croulants des païens; ils firent bien,

58 Platon, *le Ménon.* — 59 *De morte et vitâ.* — 60 *Consol. ad Apoll.*—61 Benjamin Constant, *De la Religion*, t. IV, p. 375 et suiv., montre la différence qui existe entre les dieux de Pindare et ceux d'Homère. (Voyez à la fin de ce discours *a.*)

car le même Dieu a créé tout ce qu'il y a de précieux sur la terre. Mais, avec les idées, ils n'agirent pas autrement, et, en cela, ils firent mieux encore.

En supposant, contre toute vraisemblance, que Pindare a connu l'Ancien Testament, saint Clément d'Alexandrie lui fait le plus insigne honneur. Il rappelle qu'il a inventé le *cantique approprié à la danse:* il cite plusieurs de ses pensées relatives à *l'Être suprême, à la sagesse humaine, à l'impossibilité où nous sommes réduits de sonder les décrets de la Providence, à la gloire que la jeunesse acquiert par de nobles travaux, à l'origine des hommes et des dieux, au danger de n'avoir pas de foi, à la loi souveraine des mortels et des immortels, à la force de notre âme qui, dans son vol, s'élève au-dessus de la terre et des cieux, interroge les mouvements des astres et scrute l'immensité de l'univers*[62].

Théodoret, dans un ouvrage dont le titre seul annonce un esprit d'une haute portée: *connaissance de la vérité de l'Evangile par la philosophie des*[63] *Grecs,* montre une franchise plus loyale. Il croit avec le poëte qu'il ne faut pas *révéler à tous les anciens discours;* il le félicite élégamment *d'avoir dit adieu au hasard, à la fortune, au destin, pour reconnaître une divinité intelligente.* Si les impies du siècle nient que les martyrs recevront dans un séjour de délices la récompense de leur heroïque dévouement, il en appelle au témoignage de la muse thébaine; elle a décrit les transports des justes qui chantent Dieu dans le ciel.

VII.

Mais le triomphe éternel du poëte, c'est peut-être d'avoir recueilli dans le cours des âges les applaudissements de tous ses rivaux capables de le comprendre. A dire vrai,

62 Voyez *passim* les *Stromates* et le *Pédagogue.* — 63 Théodoret, *Græc. affect. Curat. Disput.*, t. IV, p. 855. Idem, *Disput.*, VIII, t. IV, p. 911.

nous ne connaissons même au monde qu'un jugement digne de ses œuvres, c'est celui d'Horace. Il appartenait au premier lyrique de Rome, d'apprécier noblement le premier lyrique de la Grèce. L'ode célèbre : *Pindarum quisquis...* a été lue et relue par tous les amis des lettres ; la traduction que Lebrun en a donnée mérite d'être connue[64].

Comme tous les grands hommes, on a tant loué, vanté, exalté Pindare, qu'il est devenu un être de raison. Depuis des siècles l'épithète *pindarique* est synonyme de tout ce qu'il y a de feu et de mouvement dans l'Ode.

Horace encore, pour désigner un poëte lyrique, s'exprime ainsi :

Pindarici fontis qui non expalluit haustus[65].

« C'est un homme qui a osé boire, sans pâlir, à la source « où s'abreuvait Pindare. »

Ovide nous offre une idée semblable :

Pindaricæ tibicen, tu quoque, Rufe, lyræ[66].

« Et toi aussi, Rufus, qui fais vibrer les cordes de la lyre « pindarique. »

Nous la retrouvons dans Properce :

Qualis Pindarico spiritus ore tonat[67].

« Ainsi le tonnerre de l'enthousiasme éclate par la bouche « de Pindare. »

Stace l'élève sur un trône ; c'est à ses yeux le roi de la troupe lyrique ; il l'invoque pour en obtenir la permission de toucher au luth :

Tu que regnator lyricæ cohortis,
Da novi paulum mihi jura plectri,
Si tuas cantu latio sacravi
   Pindare Thebas[68].

[64] Voyez à la fin de ce discours *b*. — [65] Ép. 3, lib. 1 — [66] *De Pont. Eleg.* 11, 6. — [67] Lib. 8, *Eleg.* 17. — [68] 1 *Sylv.* 3.

Sur le Parnasse français retentit le même concert de louanges. Les plus beaux vers de la trop fameuse Ode sur la prise de Namur sont peut-être ceux-ci :

Dans ses chansons immortelles,
Comme un aigle audacieux,
Pindare étendant ses ailes
Fuit loin des vulgaires yeux.

A propos de son Ode à Malherbe, J. B. Rousseau[69] écrit qu'il la trouve assez *pindarique :* il y promène l'ombre heureuse de Malherbe sous des bosquets de myrtes et de lauriers toujours verts[70] :

Là d'un dieu fier et barbare
Orphée adoucit les lois :
Ici le divin Pindare
Charme l'oreille des rois.

Lebrun est plein de la gloire du lyrique grec; il le célèbre sans fin ; il ambitionne même de le représenter en France. C'est une prétention qu'il étale avec un orgueil plus que lyrique. Comme J. B. Rousseau, il lui assigne un rang illustre, parmi les grands hommes, au séjour de l'immortalité[71].

REPRÉSENTATION DES ODES DE PINDARE OU PARTIE EXTERNE.

I.

C'était à coup sûr une époque grande et merveilleuse que celle où un empereur guerrier, après avoir fait resplendir sur l'Europe l'épée de Charlemagne, venait entre

[69] Dans une de ses lettres. — [70] Ode 6, lib. 3. — [71] Voyez à la fin de ce discours plusieurs passages de Lebrun qui ont rapport à Pindare, c.

deux victoires, dans les bosquets de Saint-Cloud, reposer sur le sein des muses ce front pâle que la foudre avait respecté. Là il donnait encore des leçons à Talma, roi du théâtre; là, il demandait que l'on travaillât pour lui à la représentation de l'*Agamemnon*, d'Eschyle, ou de l'*Œdipe à Colone*, de Sophocle; mais en reproduisant, avec une exactitude sévère, les idées, les chœurs, les costumes, les décorations, toutes les formes, tous les usages de la scène antique[1]. Pour peu que ces doctes loisirs se fussent prolongés, qui sait, si un jour il ne se serait pas avisé, dans une de ses fantaisies littéraires, ou plutôt dans un mouvement sympathique du génie vers le génie, de vouloir être initié aux sublimes beautés de Pindare? Dans ce cas, il eût prescrit, sans doute, la même méthode que pour l'étude des tragiques grecs; celle de ressusciter tous les accessoires d'une œuvre; de rendre l'action par l'action, le chant par le chant, la musique par la musique, la vie par la vie. Avouons-le, il existe un immense intervalle entre l'appareil splendide d'un hymne grec et la nudité mesquine d'une ode de J. B. Rousseau et de Le Brun[2].

Une telle matière soulève bien des problèmes ardus : mais, sont-ils tous insolubles? Elle éveille une foule de doutes; mais sont-ils tous de la même nature? A de vagues incertitudes ne serait-il pas utile de substituer enfin ce que nous appelons des doutes raisonnés, scientifiques? Tout en renonçant à expliquer l'ensemble, pourquoi, si nous le pouvons, ne pas reconstituer quelques parties? Pindare, que nous sachions, n'a pas été, jusqu'à ce jour, dépouillé de sa personnalité et réduit à n'être qu'un mythe; son existence n'est pas contestée, et l'authenticité de ses œuvres est reconnue; cela nous suffit; nous allons tirer, de ses poésies mêmes, les preuves irrécusables de notre opinion.

[1] *Mémoire de Sainte-Hélène*, t. VII, p. 146. Idem, t. VI, p. 420. — [2] Ils ont été loués tous deux outre mesure.

II.

Lorsque Pindare, pour gagner un salaire convenu[3], et,

Tirer de son travail un tribut légitime,

ou pour céder aux vives sollicitudes d'un vainqueur, des parents du vainqueur, d'un ami, d'un prince, et, plus souvent encore, nous aimons à le croire, pour prendre part à un combat poétique[4], ou obéir à l'impulsion naturelle et puissante de son génie, composait une de ces odes qui valait mieux pour ses héros que l'érection de statues nombreuses, il n'avait pas seulement à mesurer des vers, à les pénétrer du souffle poétique. Son travail était fort complexe. Pour y réussir, l'existence d'une seule muse n'eût pas suffi. Toutes, ce semble, accouraient près de lui, brillantes de beauté et de jeunesse: Érato, avec sa lyre; Euterpe, avec sa flûte; Polymnie, à l'éloquente voix, aux gestes animés; Terpsichore, reine des danses légères. Pour lui Thalie souriait quelquefois[5]; Melpomène étalait de grandes infortunes; l'Épopée, ses nobles récits; Clio, le souvenir des âges antiques. Si nous en croyons un scholiaste d'Euripide, l'astronomie elle-même n'était pas étrangère aux mouvements rhythmiques du chœur.

Aussi fallait-il monter la représentation d'une ode comme celle d'une pièce dramatique. La mise en scène variait suivant les lieux. Tantôt la pompe paisible se rangeait dans l'enceinte d'un palais où un festin magnifique attendait le vainqueur; tantôt elle se déployait sur les places publiques, dans les larges rues des cités, qui accueillaient le héros; souvent un monument national, une enceinte sacrée, s'ouvraient au cortége joyeux: quelquefois

3 *Pyth*, 11, antistr. 3. — 4 Thiersch, *Intr. aux Odes de Pindare*. — 5 Idem. Kuithan a voulu trouver dans les OEuvres de Pindare la comédie originaire; elle était en effet lyrique; le poëte Thébain désigne plus d'une fois ses odes sous le nom *Cômos*.

il accompagnait le triomphateur jusqu'au temple de Jupiter-Olympien, au sommet de l'Altis, près de l'atelier de Phidias. Les époques de ces solennités n'étaient point fixes et immuables; le jour même de la victoire ne leur était pas exclusivement consacré; les changements qu'elles subissaient avaient leur influence sur l'œuvre du poëte : le retour de l'heureux athlète dans sa patrie, son entrée au sein des villes, où sa famille avait droit de bourgeoisie, un anniversaire glorieux; étaient aussi une brillante occasion de chants et de fêtes en son honneur[6].

Tout n'était donc pas terminé quand l'auteur avait composé les vers, le ballet, la musique vocale, la musique instrumentale d'une ode : il était encore forcé de chercher, pour représenter son œuvre, des chanteurs, des danseurs, des musiciens, des figurants : le premier, il était intéressé à exercer les choristes, à les instruire, à les initier aux beautés de sa composition. En un mot, on donnait une ode, comme, de nos jours, on donne une sérénade : des études, des répétitions précédaient nécessairement l'*exécution* solennelle. Et cette expression, nous ne l'inventons pas à plaisir pour justifier nos assertions; elle est de Pindare lui même; elle imprime à nos paroles le dernier cachet de la vérité, elle les résume : sous l'image des muses, il entraine le chœur, de Sycione dans Etna, et lui crie : « Exécutez l'hymne! »[7].

III.

POMPE. — CHOEUR.

Une cérémonie brillante honore le mortel heureux qui s'est illustré aux jeux de l'Isthme, de Némée, de Pytho et surtout d'Olympie,

«O bois de Pise, agrée la pompe.... [8].»

[6] Voyez plus bas les arguments qui précèdent chaque ode : nous indiquons, autant que possible, les lieux et les temps où se passe la scène. — [7] *Ném.* 9, str. 1. — [8] *Olymp.* 8, ant. 1. *Ol.* 4, str. 1.

Le vainqueur en est le chef naturel[9] : sa présence est le signal des fêtes et du chant[10]; il est prié d'aller au devant des choristes, de les accueillir avec faveur[11].

Ordinairement les compatriotes du héros composent le chœur[12]: ce sont des hommes faits[13] ou des jeunes gens[14], des artistes[15].

« Citoyens, préludez de vos voix.... chantez donc celui ...[16]. »

« Que l'un de vous conduise le chœur au palais....[17]. »

« Énée, recommande à tes compagnons de chanter....[18]. »

Tantôt le poëte est présent[19]; tantôt il envoie ses vers, sa muse[20]; tantôt sa présence n'est qu'une fiction[21]; il nomme d'autres choréges que lui[22], *le chorége de tant de beaux hymnes à Dieu*[23]. Il supplie les Grâces de s'associer à la célébration du triomphe :

« Chantez, ô Grâces...[24]. »

Il implore les dieux pour qu'ils agréent l'hymne de victoire[25]. Et comment célébrer plus noblemeut la gloire du succès dans les luttes? Chez les Hyperboréens, les chœurs de vierges sont comme l'emblème de la félicité suprême[26] : aux noces de Thétis, pour embellir un illustre hymen, les Muses ont formé des chœurs sur le Pélion avec le blond Phébus[27] : ces fêtes élégantes où les Grâces et les arts déploient tout leur prestige, méritent d'attirer les regards même des immortels : les dieux les président[28]. « Le chef des Muses m'appelle pour que je conduise le chœur. »[29].

« Venez au chœur, Olympiens[30] ! »

[9] *Olymp.* 6, ant. 5. — [10] *Ném.* 9, str. 1. — [11] *Pyth.* 5, ant. et ép. 1. *Pyth.* 2, ép. 3. — [12] *Olymp.* 6, str. 1. *Ném.* 2, str. 5. — [13] *Pyth.* 5, ant. et ép. 1. — [14] *Ném.* 11, ant. 1. — [15] *Ném.* 3, str. 1. — [16] *Ném.* 2, str. 5. — [17] *Isth.* 7, str. 1. — [18] *Olymp.* 6, str. 5. — [19] *Olymp.* 1, 4, 11, 12; *Ném.* 1, 2. — [20] *Ol.* 2, 6, 7, 10; *Ném.* 3. — [21] *Ol.* 7, *Pyth.* 3, *Isth.* 4, 5. — [22] *Olymp.* 2, *Isth.* 2. — [23] *Plut.* symp. 8. — [24] *Ném.* 10, str. 1. — [25] *Olymp.* 3, str. 1. *Olymp.* 4, str. 1. — [26] *Pyth.* 10, str. 3. — [27] *Ném.* 5, str. 2. — [28] *Ol.* 14, ant. — [29] Fragm. — [30] Fragm., *Hyp.*

Il n'entrait pas dans notre plan de chercher à résoudre toutes les questions qui se rattachent au chœur des odes pindariques; nous nous contenterons d'en citer quelques-unes pour mémoire.

Se composait-il de quinze personnes ou de cinquante, nombre sacré, comme celui des Priamides, des Danaïdes? Entrait-il accompagné de deux joueurs de flûte, comme les soldats spartiates? Était-il engagé pour un honoraire? fourni par les villes? au service du poëte? d'un roi? d'une commune? d'une tribu? Quels étaient ses rapports avec le chœur satirique, le chœur tragique? avec les parabases de la comédie? avec les divisions des corps de troupes? Se présentait-il sur trois hommes de front? en demi-lune? ou en sigma? Il est plus facile de soulever ces problèmes que d'y répondre.

IV.

DANSE.

Dirigé par un guide, par un coryphée[31], le chœur s'avance au son des instruments et des voix[32]. Sa marche est cadencée, rhythmique[33]. On peut affirmer que c'est une sorte de danse grave qui tient le milieu entre la danse véritable et la marche ordinaire, comme le récitatif entre le chant parfait et le langage commun.

Bœck appelle cette danse *la Pyrrhique avec accompagnement de gestes*[34].

Les évolutions régulières, harmonieuses, du chœur, sont encore indiquées par la coupe des odes, ou en *strophes*[35] simplement, ou en *strophes, antistrophes, épodes*[36].

En effet, le mot *strophe* signifie tour; *antistrophe,* tour en sens inverse. L'*épode* n'est qu'un chant ajouté aux chants qui ont lieu pendant la strophe et l'antistrophe: le

[31] *Isth.* 7, str. 1. Idem 2, *Fin. Ol.* 6, str. 5. Fragm. —[32] *Pyth.* 1, str. 1. — [33] *Pyth.* 12, str. 4. — [34] *De Metr. Pind.*, t. I, p. 269-272. — [35] Il y en a sept dans Pindare. — [36] Il y en a trente-huit.

chœur était immobile pendant l'épode. Quand sa marche était continue, processionnelle, l'ode n'avait que des strophes[37]; quand il figurait dans des espaces limités autour des statues, des autels, des colonnes, et que ses mouvements symétriques, alternatifs, étaient coupés par des temps d'arrêt, elle se divisait en strophes, antistrophes, épodes[38]. Les cérémonies du culte catholique nous offrent des mouvements et des repos semblables.

V.

MUSIQUE INSTRUMENTALE.

Ce n'est point une lyre métaphorique, comme celle des poëtes modernes, la lyre dont les cordes harmonieuses s'éveillent[39]; que Pindare doit détacher du clou[40], qui obéit aux hymnes, et donne la mesure aux chantres et aux danseurs[41]; qui se marie à la symphonie du chœur et des vers[42]. Elle est vibrante[43]; elle se plie à des modes divers[44]; elle reproduit la sévérité dorienne[45], l'enflure éolique[46], les mélodies plaintives et tendres de la Lydie[47]. Le plus souvent elle mêle ses accords à ceux de la douce flûte[48]. Celle-ci domine surtout dans le mode lydien[49] : elle est aussi éolienne[50]. Tantôt les lyres jouent seules; tantôt les flûtes jouent seules; tantôt ces instruments s'unissent; et, comme l'a fort bien remarqué le savant Millin[51], à propos du passage, *hymnes qui commandez à la lyre*[52], la musique ne couvre pas le vers; celui de Pindare est trop plein, trop nerveux pour se cacher sous les notes; cette énergique

[37] *Pyth.* 12, *Ném.* 9. Idem, 4. — [38] *Pyth.* 1, 2, 3, 4, 5. Les treize premières Olymp., etc. — [39] *Ném.* 10, str. 2. — [40] *Ol.* 1, ant. 1. — [41] *Ol.* 2, str. 1. *Pyth.* 1, str. 1. — [42] *Ném.* 3, ant. 1. — [43] *Ol.* 9, ant. 1. — [44] *Ol.* 3, ant. 1. — [45] *Ol.* 1, ant. 1. — [46] *Pyth.* 2, ép. 3. — [47] *Ném.* 4, str. 6. — [48] *Ol.* 10, ant. 5. *Ol.* 3, ant. 1. *Isth.* 4, str. 2. — [49] *Ol.* 5, str. 3. — [50] *Ném.* 3, ant. 4. — [51] *Dict. des Beaux-Arts.* — [52] Début de la deuxième Olymp., Plut., *De Music.*

poésie ne peut, en aucune façon, être ravalée à la condition du léger *libretto.*

La flûte et la lyre ne font donc ici que soutenir, qu'accompagner les voix : leur rôle est secondaire.

Thiersch est d'avis [53] qu'il existait plusieurs espèces de lyres, telles que la *lyre* proprement dite, la *phorminx,* la *cithare*..... Plusieurs espèces de flûtes, telles que la *clarinette,* le *haut-bois*..... Nous ne saurions ni l'affirmer, ni le nier en ce qui touche les chœurs de Pindare.

VI.

MUSIQUE VOCALE.

Dans l'ode pindarique, c'est la voix humaine qui fait entendre par dessus tout ses harmonieux accents. Le poëte veut que l'on comprenne l'éloge des vainqueurs, les graves récits et les sentences pleines de sagesse qu'il y mêle: il le dit, il le crie:

« Écoute, Ilithye.... [54].
« Écoutez. Car nous sillonnons.... [55].

« Si tu es venu pour célébrer Thémistius, ne tarde plus, élève « la voix [56]. Je veux, avec le secours des Grâces, chanter d'une voix « forte...[57]. »

Le héros est accueilli par les chants aimables de ses concitoyens [58]. La voix ravissante du chœur est assujettie à la mesure [59]. Les vers ont pour louer une voix divine [60]. La voix des jeunes choristes doit s'élever, éclater pour célébrer un beau triomphe [61]. Ces hymnes ne sont qu'un ornement *vocal* [62]. Pindare commande au Coryphée qui le représente de faire retentir sa voix [63].

Il serait inutile d'appuyer notre sentiment sur un plus

[53] Préf. allem. de son *Pindare.* — [54] *Ném.* 7, str. 1. — [55] *Pyth.* 6, str. 1. — [56] *Ném.* 5, ép. 3. — [57] *Pyth.* 9, str. 1. — [58] *Ol.* 6, str. 1. — [59] *Olymp.* 3, ant. 1. — [60] *Ném.* 9, str. 2. — [61] *Ném.* 3, str. 4. — [62] Frag. — [63] *Ném.* 5, ép. 3.

grand nombre de citations. Nous renvoyons au docte Bœck ceux qui ne seraient pas convaincus; ils y trouveront [64] la musique annotée des premiers vers de la première Pythique. Ce monument curieux qu'Athanase Kircher a découvert dans la bibliothèque du couvent de San-Salvator à Messine est regardé comme authentique par les érudits.

Les deux premiers vers sont marqués avec les signes de musique vocale. Au-dessus on lit: *le Coryphée chante.* Il paraît qu'il les chantait sans accompagnement d'instruments: car les vers suivants sont marqués avec les signes de musique instrumentale. Au-dessus on lit : *le chœur chante au son des cithares.*

De là on peut conclure que certaines parties des odes étaient chantées tantôt par des *solistes*, tantôt par le chœur entier, avec ou sans accompagnement d'instruments. Mais les données nous manquent pour les déterminer. Il est probable que les passages épiques si nombreux et si longs étaient dits comme les récitatifs de nos opéras.

VII.

MODE. NOME.

Puisque les odes de Pindare étaient représentées avec accompagnement de musique vocale et instrumentale, il n'est pas étonnant que plusieurs passages y fassent allusion, et ne puissent être compris sans quelques notions particulières sur la musique ancienne, sur le *mode*, sur le *nome*.

Les Grecs ne connaissaient d'abord que trois *modes*: le lydien, le phrygien, le dorien. Dans la suite ils en eurent jusqu'à quinze [65].

Pindare lui-même nous apprend qu'il emploie le dorien, le lydien, l'éolien [66]. Ces modes existent pour la musique vocale et pour la musique instrumentale [67].

[64] *De Metr. Pind.*, t. I, lib. 3, c. 12. — [65] Olivier-Aub., *Hist. abr. de la Mus.*, art. 4. — [66] *Olymp.* 1, ant. 1. *Ném.* 2, ant. 4. *Ol.* 5, str. 3. — [67] *Ol.* 1, ant. 4. *Ol.* 5, str. 3. *Ném.* 4, str. 6.

D'après le tableau d'Euclide, traduit par Forcadel, voici les tons modernes qui correspondent à deux des trois modes anciens dont se sert le poëte thébain.

Mode lydien : *fa-sol-la-si-ut-ré-mi-fa* = ton de *fa*.

Mode dorien : *ré-mi-fa-sol-la-si-ut-ré*[68] = ton de *ré*.

Le mode phrygien, dont Pindare ne parle pas, équivalait à :

Mi-fa-sol-la-si-ut-ré-mi = ton de *mi*.

Entre le phrygien et le lydien était placé le troisième mode employé[69] par le grand lyrique, le mode éolien qu'Aristoxène appelle *Lydium majorem*[70]. Mais nous n'en connaissons pas la tonique, parce que nous ne connaissons pas l'intervalle que les anciens, à telle ou telle époque de leur histoire musicale, plaçaient entre chaque note d'une gamme; nous ne savons pas s'ils les séparaient par des tons entiers, des demi-tons ou des quarts de ton; nous ignorons même au juste comment ils combinaient ces divers éléments dans une gamme; du moins ces questions sont fort controversées, et nous ne possédons pas sur ce point de guide infaillible.

Qu'est-ce donc que le mode d'une ode de Pindare? C'est le ton musical dans lequel elle est composée, c'est une gamme, une série de notes qui prend son nom de la note où elle commence. Chercher le mode d'un passage de Pindare, c'est chercher d'abord la note fondamentale de ce mode, de ce ton, de cette gamme, de cette série de notes, ou, en d'autres termes, c'est chercher la tonique. S'il est permis de s'en rapporter aux recherches très-estimées de Forcadel, une ode, une strophe sur le mode lydien est celle dont la composition musicale se renferme entre les deux *fa*; sur le mode dorien, entre les deux *ré*.

Un fait important nous fait croire que ces données sont exactes.

[68] Olivier-Aub., *Hist. abr. de la Mus.*, art. 4. — [69] Idem. — [70] Bœck, t. I, p. 216.

Vers la fin du quatrième siècle de notre ère on admit quatre tons d'après lesquels on devait composer les chants consacrés au culte de la religion chrétienne; et, chose singulière! les tons y sont désignés aussi par les noms de plusieurs peuples de la Grèce: en les comparant au tableau d'Euclide, on trouve que leur tonique est semblable à celle des modes grecs correspondants. Le ton dorien de nos anciens chants d'église avait aussi le *ré* pour tonique, le lydien avait le *fa*[71].

Plusieurs écrivains prétendent que les toniques du chant grégorien ont beaucoup de ressemblance avec les toniques grecques[72].

Or, une gamme quelconque étant donnée ou une série déterminée de notes, d'intonations, séparées par des intervalles fixes, cette gamme a plus qu'aucune autre des rapports avec certain ordre d'idées et d'affections. Une sévérité mâle et chaste, une modération pleine de fermeté, distinguaient le mode dorien et la nation dorienne[73]. L'inconstance, l'orgueil, l'intempérance, la mollesse, caractérisaient le mode éolien[74] et le peuple qui lui a donné son nom. Les prières, les douleurs, les passions tendres du jeune âge, étaient en rapport avec le mode lydien[75].

Mais Pindare ne s'est pas borné à nous faire connaître qu'il composait dans tel ou tel mode; il lui est arrivé aussi d'indiquer plusieurs nomes: celui de Castor[76], celui des mille-têtes[77], le nome équestre[78].

Ici encore le tableau d'Euclide, traduit par Forcadel, jette quelque lumière. En face de chaque mode il indique le nome auquel il s'associe: le Lydien, au nome d'Apollon; le Phrygien, au nome de Bacchus; le Dorien, au nome

71 Ant. Reicha, *Traité de haute comp. music.* — 72 Olivier-Aub., idem., art. 12. — 73 Platon, *Républ.*, 3, p. 399, *a*. Plut., *De Music.*, cap. 17. — 74 Héraclide, *Ap. Ath.* 14, p. 624, *D*. — 75 Aristot., *Polit.* 8, 7. Aristide. *Schol. Pind. Olymp.* 5, *Ném.* 8. — 76 *Pyth.* 2, ép. 3. — 77 *Pyth.* 12, str. 3. — 78 *Olymp.* 1, ant. 4. — 79 Olivier-Aub., art. 4.

des tragédies. Ainsi le mode n'est pas le nome. Nous le voyons dans la première Olympique. L'auteur a une cithare dorienne (montée sur le mode dorien); il déclare qu'il couronne Hiéron d'un chant éolien (sur le mode éolien), d'après le *nome équestre.*

Ce passage prouve :

1° Que les Grecs connaissaient et la *mélodie* ou chant simple, et l'*harmonie* ou rapport entre des tons empruntés à des gammes différentes [80].

2° Qu'un même nome peut s'adapter à un mode ou à deux modes différents, l'un pour la musique instrumentale, l'autre pour la musique vocale.

Le nome des mille-têtes peignait les plaintes que firent entendre les Gorgones lorsque Persée tua Méduse.

Le nome équestre, selon Plutarque [81], était usité dans les cérémonies où figuraient des chevaux. Nous ne soutenons pas cependant avec Kuithan que des chevaux savants, pendant qu'on jouait ce nome, exécutaient une sorte de *galopade* [82].

Toute l'antiquité a parlé du nome pythien qui représentait le combat d'Apollon contre le serpent Python.

Or, ce résultat tient forcément, non-seulement au choix d'un mode ou de plusieurs, mais surtout au mouvement général des notes qui répond aux expressions modernes *andante, allegro...* à la mesure, au rhythme, aux temps qui coupent la phrase musicale et aux combinaisons de notes imitatives dans chaque mesure ou à la mélodie. Qu'est-ce donc que le *nome?* Tout arrangement de sons propres à représenter un objet déterminé.

Le nome était-il ainsi appelé parce qu'il avait un mouvement et un rhythme déterminés qui étaient une *loi* pour régler le mouvement et le rhythme de la danse et de la

80 Voyez encore *Pyth.* 2, ép. 3. Platon *(Rep.* 3) dit que les parties différentes dans les instruments étaient défendues ; on les connaissait donc. — 81 *Symp.*, lib. 7. — 82 Bœck, t. I, p. 276.

versification[83]? Son nom lui vient-il de ce que jadis les lois étaient promulguées en vers chantés? de ce que la nature du sujet obligeait autrefois le poëte à employer un air, une mesure, un mode arrêtés d'avance[84]? c'est ce que nous n'essayerons pas de décider. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce terme offre une idée complexe et présente divers sens selon que l'on pense à l'un ou à l'autre des éléments qui le composent; ou à la mesure, ou au mouvement général du morceau, ou à la mélodie. Nous croyons cependant que la partie la plus vitale du nome, c'est le mouvement et le rhythme que l'on peut indiquer par des coups de baguettes sur un tambour[85]. Et quand Pindare suit un nome qu'il désigne, nous pensons qu'il lui emprunte seulement le mouvement et la partie rhythmique, et que ses vers ne sont pas comme ceux de nos vaudevilles composés sur des airs connus. Chaque ode de Pindare a un air à part. Une des espérances du poëte, c'est que les airs qu'il compose seront[86] répétés. Chaque héros qu'il célèbre avait le sien: ceux qui remportaient plusieurs triomphes en avaient plusieurs. C'était là un glorieux répertoire. Il fait peu de cas du chant banal entonné en l'honneur du vainqueur olympique peu de temps après la victoire[87].

Nous possédons l'air adapté par Pindare aux premiers vers de la première pythique; on peut le voir noté dans Bœck[88]. Mais la traduction des notes grecques en notes modernes est toute systématique: d'ailleurs nous ignorons complétement les mesures appropriées à la musique ancienne. De là aussi nos faibles connaissances en métrique. Deux aveux sur ce point méritent d'être consignés.

Le savant Hermann, à la fin d'une longue dissertation sur la mesure rhythmique, conclut ainsi: «La science du «rhythme est encore tout entière dans les ténèbres[89].»

[83] Bouillé, *Dict. d'ant. classiq.* — [84] Plat., *De Music. Suidas.* — [85] Rappelons-nous le tambour de Marie, dans le cantique de Moïse, sur le passage de la mer Rouge. — [86] *Pyth.* 10, str. 4. — [87] *Olymp.* 9, str. 1. — [88] t. I, p. 268. — [89] *Pind. de Heyne*, t. III, p. 249.

Bœck lui-même, malgré ses profondes recherches, arrive au même résultat : « Nous ne connaissons pas assez «la musique des anciens pour déterminer la partie har«monique et orchestique de chaque strophe;» ce qui ne l'empêche pas de pousser extrêmement loin la hardiesse des ses hypothèses[90].

VIII.

DIALECTES.

Les dialectes d'une langue ne sont que les variations musicales qu'elle subit dans sa prononciation. Comme dans les yeux il y a de la passion, de l'âme dans la voix. Un peuple divisé en plusieurs races, dont l'origine et l'idiome sont communs, offre des différences dans le langage, parce que ces races diffèrent entre elles par les affections, les institutions, les contrées, les centres d'activité et de mouvement.

C'est la nature des idées qui décide Pindare à choisir de préférence tel mode, tel nome dans ses odes, ou dans les parties de ses odes. Mais ce choix une fois arrêté, il est, ce semble, presque forcé d'employer le dialecte qui a le plus d'analogie avec les formes musicales et métriques.

Le dialecte de Pindare est épique, mêlé de formes doriques et éoliennes[91].

Ainsi, cachée un moment dans les profondeurs du génie qui la conçoit, la pensée se répand au dehors, porte la vie jusque dans les parties les plus minimes des mots, et se révèle par de simples changements de voyelles et de consonnes.

[90] *Pind. Op.*, t. I, p. 192. — [91] Voyez la Dissertation de Herman sur le dialecte de Pindare; Heyne, t. III, p. 251, Voyez aussi *Eustath. Proemium*, publié par de Sinner, c. 8, 21.

XI.

MÉTRIQUE.

La *métrique* est l'art de mesurer le vers. Sous quel rapport? Celui de l'intonation accentuée. Mais nous retombons dans la musique ancienne que nous ne connaissons pas. Celui du rhythme et des syllabes auxquelles répond le levé et le frappé du pied? Mais nous voilà de nouveau dans la danse ancienne à laquelle nous sommes tout aussi étrangers. Celui de la quantité prosodique? Oui, et sous ce rapport seul, puisque c'est le seul que nous puissions comprendre. C'est à ce point que l'école d'Alexandrie a pris et laissé la question : ne rougissons point de la reprendre là. Admirons les gigantesques travaux de Bœck mêlés de vérités neuves, d'ingénieux aperçus, de laborieuses investigations; mais ne nous laissons pas, comme lui, entraîner par le roman historique de la versification grecque, par la tentation aventureuse de restituer complétement, *à priori*, une science dont les éléments nous manquent, de son propre aveu. Gardons-nous aussi d'un autre excès; ne croyons pas qu'il faille négliger entièrement la métrique grecque parce qu'elle renferme des problèmes insolubles. Elle embrasse encore pour nous un vaste domaine qu'il est utile et curieux d'explorer et de parcourir: en voici les bornes, en ce qui concerne Pindare.

1° Retrouver dans l'ode chaque strophe, s'il n'y a que des strophes; la strophe, l'antistrophe et l'épode, si cette division en a été la base.

2° Dans chaque strophe, antistrophe ou épode, retrouver le vers; dans le vers le mètre, le pied, la syllabe.

Et tout cela d'après les règles de la grammaire et de la quantité prosodique ou durée des sons, indépendamment de l'accent et du rhythme.

Si tous les vers des odes pindariques étaient placés, comme de la prose, les uns au bout des autres, sans distinction, ces vers qui se suivent presque toujours en ne se ressemblant jamais (nous exceptons ceux de la strophe et de l'antistrophe qui font pendant entre eux et sont les mêmes); il est fort douteux que toute la science moderne parvînt à en retrouver les principales divisions. Heureusement les manuscrits nous ont donné les grandes coupes des odes, telles que nous les avons. Des erreurs s'étaient glissées seulement dans la cinquième Olympique et dans la quatorzième; elles ont été corrigées par Hermann; Bœck a reconnu le fait; il approuve les corrections[92].

En ce qui touche le partage des hymnes en strophes, antistrophes et épodes, il n'y a donc point de discussion.

La *strophe prosodique* est un ensemble de vers chantés pendant un tour de droite à gauche.

L'antistrophe prosodique est un ensemble de vers pareil à celui de la strophe, et chanté pendant un autre tour de gauche à droite.

L'épode est un ensemble de vers chantés pendant un temps d'arrêt.

La strophe et l'antistrophe ont quelque analogie avec ce que nous appelons *antiennes* et *répons*. Réunies à l'épode, on peut les comparer aux trois parties de la période oratoire : *protase*, *apodose*, *clausule*.

Le signe de ponctuation qui termine la strophe est plus fort que celui qui a lieu dans le cours de la strophe : il est plus marqué encore à la fin de l'épode. Cette règle naturelle est violée pour échapper à l'uniformité; elle est surtout observée dans l'ode dorienne. L'ode éolienne est plus rapide, plus désordonnée; la strophe y envahit l'an-

[92] *Pind. oper.*, t. III, p. 339. Aristophane de Byzance, sous Ptolémée Philopator et Épiphane, a le premier revu le texte et la partie métrique de Pindare; Dion. Halic., *De Comp. Verb.*, c. 21.

tistrophe; mais la période ne va guère au delà du premier vers.

Les hymnes ont d'abord été composés en vers héroïques[93]; puis les lyriques ont employé le distique élégiaque[94]. Archiloque a imaginé plusieurs espèces de vers épodiques[95]. Alcée et Sappho, de petites strophes chantées sur la lyre, mais sans danse[96]; Alcman, Stésichore, Pindare, les grandes strophes avec accompagnement de lyre et de chœur[97].

Les chœurs alternatifs sont probablement l'origine de la division en strophes. L'antistrophe, selon Aristote, a[98] été inventée comme une sorte de refrain, en faveur des gens du peuple, qui, sans connaître les règles de la musique et de la métrique, chantaient plus facilement les vers qu'ils avaient entendus une première fois. Les odes à antistrophes différaient précisément du dithyrambe en ce que celui-ci n'en avait pas, et ne pouvait être chanté que par des artistes. Les excès du dithyrambe ont amené la dissolution des parties principales de l'ode.

Les grammairiens d'Alexandrie ont séparé les premiers, dans l'étude des lyriques, la métrique, de la danse et de la musique. Héphestion, Longin, les Scholiastes, Bentley, Hermann, ont suivi les idées des Alexandrins. C'est d'après ces idées que les manuscrits ont donné les vers de Pindare, coupés tels qu'ils sont dans les plus anciennes éditions et dans celle de Boissonade. Nous adoptons cette coupe et non celle de Bœck et de Dissen. Voici nos raisons :

1° Il nous paraît moins difficile d'expliquer le partage d'un mot qui appartient à deux vers, que d'imaginer les motifs qui auraient pu décider les savants à imaginer cette dislocation.

2° Chez tous les peuples, le vers essentiellement lyrique, le vers chanté est très-court. En français, par exemple,

93 Homère. — 94 Callinus, *Poëtes ioniens.* — 95 Bœck, *Pind. op.*, t. I, p. 273. — 96 Denys d'Halic., *De Comp. Verb.*, c. 19. — 97 Idem. — 98 Arist., *Probl.*, 19, 15.

il y a très-peu de vers héroïques qui soient chantés; encore ils ne le seraient pas, si ces vers, en définitive, n'étaient un habile assemblage de deux vers de six syllabes : nous en dirons autant du vers de dix syllabes; les vers de six, de sept et de huit syllabes sont chez nous les vers lyriques par excellence.

3° Nous applaudissons de tout cœur à la plaisanterie toute germanique, mais fort sensée, d'Hermann, à propos des vers interminables de Pindare dans l'édition de Bœck; il se demande ce que peuvent être des vers qu'une même ligne ne peut contenir, à moins qu'on ne les transcrive sur la longueur d'un cuir de bœuf[99].

Que l'on veuille bien réfléchir un moment à la construction de la strophe grecque, on verra qu'elle se compose de vers unis par un lien commun de parenté; ils semblent tous nés les uns des autres et dérivés d'une source commune. Nous allons plus loin. La plupart n'ont point d'existence à eux. Comme le vers pentamètre, ils ont toujours besoin d'appui. Enfin ils se tiennent dans le moule de la strophe, comme les syllabes dans le pied, le pied dans le mètre, le mètre dans le vers, et n'en sortent pas pour vivre d'une vie qui leur soit particulière. Ces vers donc, si nous osons le dire, sont encore un peu mètres et ne sont guère que des rudiments de vers; ils n'ont pas ces formes arrêtées, invariables, pleines, qui leur permettent de se présenter seuls, avec aplomb et fermeté; ils n'ont pas assez de valeur intrinsèque pour se soutenir par leur poids et servir de base à un poëme entier.

Pourquoi donc blâmer si fort ce partage d'un même mot entre deux vers, invinciblement unis par la mesure et le mouvement de la strophe et de l'ode? Ce partage, vous le tolérez d'un pied à l'autre, d'un mètre à l'autre.

A ceux qui ni comprennent pas comment le chant, la musique des accompagnateurs et les mouvements rhyth-

99 *Elem. rei metricæ.*

miques du chœur s'alliaient à des vers ainsi coupés, à ces strophes, à ces nombres affranchis des lois, *numeris que fertur lege solutis*, nous conseillons d'aller une fois entendre la messe ou les vêpres à Notre-Dame ou à Saint-Sulpice.

Bornée ainsi, la métrique grecque est encore fort étendue, elle est de plus fort utile: on sait que la ressemblance exacte entre la strophe et l'antistrophe aide considérablement les philologues dans la correction des textes.

Les travaux d'Héphestion, des Scoliastes, ceux d'Hermann et de Bœck, degagés des questions de rhythme et de musique ancienne, reconstitués *à priori*, suffiront amplement[100]; étudions la métrique de Pindare comme celle d'Horace.

PLAN DES ODES DE PINDARE OU PARTIE INTERNE.

I.

Les prôneurs inconsidérés du délire pindarique ne manqueraient pas de crier au scandale et à l'impiété, si de nos jours on venait leur dire: « Vous êtes dans l'erreur; « l'aigle de Dircé, en prenant son essor vers l'astre du jour, « ne perd pas toujours de vue la terre, comme vous le « pensez; souvent son œil perçant a mesuré la hauteur où « il doit s'élever, la carrière qu'il parcourra dans son vol; « il s'est même d'avance soumis à de pénibles entraves. » C'est cependant une incontestable vérité. Plusieurs idées essentielles étaient imposées à Pindare; il s'engageait à les

[100] Eustathe, dans sa préface des *Extraits de Pindare*, renvoie aussi pour la métrique au Manuel d'Héphestion. Le savant Mablin l'enseignait à l'école normale. Les scoliastes de Pindare donnent pour chaque ode le nom et la mesure de tous les vers qui composent la strophe, l'antistrophe et l'épode.

suivre; un de ses mérites, c'est de porter ces chaînes avec les allures libres du génie.

Il est d'abord tout naturel de supposer que les chants destinés à vanter la Grèce dans ces fêtes solennelles célébrées pendant des siècles, ont été insensiblement assujettis à des conditions communes d'ordre et de régularité. L'éloge de victoires semblables, le renouvellement des mêmes pompes à des époques pareilles, a dû produire cet effet. En outre ceux qui prodiguaient leurs trésors, afin d'être chantés, étaient bien en droit de demander que l'auteur fît entrer dans son œuvre un certain nombre d'idées déterminées, de pensées principales; ils les énuméraient au poëte : celui-ci, de son côté, ne pouvait se mettre à l'œuvre sans avoir reçu d'eux plusieurs données positives, plusieurs renseignements indispensables, en un mot une espèce de *programme.*

Ce ne sont encore là, nous le voulons, que des conjectures; mais ne deviennent-elles pas certitude pour peu que nous soyons disposés à croire sur parole Pindare lui-même. Dans plusieurs passages de ses odes il fait des allusions directes à ce programme qu'il doit remplir, à cette loi qu'il subit, et dont il ne veut pas s'écarter : c'est même pour lui un moyen de transition assez fréquent.

« J'en dirais davantage; mais le *programme* que je dois suivre, « mais les heures qui me pressent m'en empêchent[1]. Mes ennemis « m'observent. »

« Et vous, Eacides aux chars d'or, sachez que mon *programme* « le plus clair est de ne jamais aborder dans votre île sans vous « combler d'éloges[2]. »

Quelquefois le poëte emporté au loin par sa verve, s'arrête tout à coup, et s'excite à rentrer dans les limites qui lui ont été prescrites, à traiter encore un point qu'il a promis de ne pas passer sous silence, à gagner par une honnête exactitude les honoraires qui ont été stipulés.

[1] *Ném.* 4, str. 7. — [2] *Isth.* 5, ép. 1.

« Tourne de nouveau les agrès vers la terre d'Europe .. C'est « pour les Théandrides que j'accours fidèle à mon engagement[3]. »

« Arrête ta rame; vite que l'ancre jetée de la proue aille mordre « la terre, et nous sauve des écueils cachés. Car les éloges de mes « hymnes fleuris, semblables à l'abeille, volent d'un sujet à un « autre[4]. »

« O ma muse, s'il est vrai qu'un salaire convenu anime ta voix, « varie tes accords en l'honneur.... [5] »

« Pour moi qui lance droit mes traits rapides, je ne dois point « d'un bras vigoureux leur faire dépasser trop souvent le but. Je « suis accouru avec joie pour chanter les muses aux trônes éclatants, « et la victoire des Oligéthides dans l'Isthme et dans Némée. En peu « de mots, je vais publier leurs nombreux succès[6]. »

« Le dos chargé volontairement d'un double fardeau, je suis « venu en qualité de messager[7]. »

« Mais, pendant que j'apaise ma soif de vers, il me semble « qu'elle me presse encore de m'acquitter d'une dette en rappelant « l'antique gloire de ses aïeux[8]. »

II.

L'existence d'un programme arrêté d'avance étant démontrée pour les odes de Pindare, il n'est pas très-difficile d'en retrouver les éléments essentiels sous les formes du vers, et d'indiquer les développements ajoutés au sujet par la muse de l'auteur.

Ainsi, après avoir exposé, autant qu'il était en nous, la partie externe, musicale, pittoresque, et, pour ainsi dire, physique, des chants de victoire, nous parviendrons à en révéler le mécanisme intérieur, la partie officielle distincte d'une partie purement poétique.

On peut réduire aux chefs suivants les idées imposées à Pindare par l'usage et par ceux qui venaient lui demander un hymne :

[3] *Ném.* 4, str. 9 et 10. — [4] *Pyth.* 10, ép. 3. — [5] *Pyth.* 11, ant. 3, ép. 3. — [6] *Olymp.* 13, str. 5. — [7] Celui de célébrer Alcimidas puis les Eacides : *Ném.* 6, ant. 3. — [8] *Pyth.* 9, str. 5.

1° L'éloge du vainqueur lui-même, de sa victoire, de ce qui avait déjà pu l'illustrer dans sa vie.

2° L'éloge de ses parents, de ses ancêtres.

3° L'éloge de sa patrie.

4° L'éloge des dieux protecteurs des jeux et dispensateurs de la victoire.

Tel est le canevas uniforme et vulgaire que le poëte devait relever, diversifier, animer par les ressources de son immense talent. Les moyens de réussir ne lui manquent pas plus qu'ils ne manquèrent à Horace chargé par Auguste de composer le *carmen sæculare*, en remplissant plusieurs conditions que prescrivaient la solennité et les ordres sibyllins.

1° Pindare a recours à la fable.

2° Il rappelle les vieilles traditions.

3° Il adresse des conseils aux vainqueurs [9].

4° Il fait des vœux pour leur félicité.

5° Il sème partout de sublimes maximes.

6° Il invoque les dieux.

7° Il vante son art [10].

III.

C'est une idée fort étrange que celle d'appliquer sérieusement à des odes, comme l'a fait Schmidius, les règles de la composition oratoire, et de leur demander une disposition toute méthodique de parties qui permette d'y retrouver une proposition, une division, une exposition, des preuves.... Le procédé du poëte n'est pas celui de l'orateur. L'orateur calcule tout dans un but connu vers lequel il marche à pas concertés; sa route est là sur la terre, je la vois, je puis la suivre, et y compter les empreintes qu'il y a laissées. Le poëte lyrique a des ailes. C'est à tra-

[9] A ces conseils se rattachent des allusions politiques. — [10] Cela le conduit à se plaindre de ses rivaux.

vers les airs qu'il se dirige; comme l'oiseau voyageur, il sait d'où il part, où il va, où il reviendra; mais son passage ne laisse pas toujours des traces. Ne faisons donc pas de vains efforts pour les découvrir, contentons-nous de reconnaître les grandes directions.

Ou Pindare se borne uniquement à louer le héros qu'il célèbre, alors le plan de l'ode est simple; ou à l'éloge il mêle des développements épisodiques, alors le plan est complexe. Dans le premier cas toutes les idées s'enchaînent facilement, l'analyse est superflue; dans le second on peut reconnaître un sujet direct, un sujet accessoire ou plusieurs sujets accessoires, puis la pensée qui les unit.

Une étude patiente et minutieuse de la place que chaque élément occupe dans les œuvres du grand lyrique et de l'importance qu'il leur a donnée, nous a conduit à ce résultat.

Sur les six mille vers environ qui nous restent de Pindare, trois mille à peu près sont consacrés à traiter le sujet direct, les autres sont épisodiques[11]. Sans prétendre le moins du monde asservir l'inspiration à des lois mathématiques, nous pouvons esquisser rapidement la manière du poëte.

Les maximes qui sont fort nombreuses[12] se font remarquer aussi bien au milieu de chaque ode qu'à la fin ou au commencement. Nous pouvons en dire autant des prières aux dieux, des vœux, des conseils, des retours que le poëte fait sur lui-même et sur les avantages de la poésie.

Au commencement de presque toutes les odes, Pindare annonce le sujet, proclame la victoire et le nom du vainqueur célébré. Il le fait quelquefois avec une simplicité homérique, très-rarement loin du début. Des mythes, des traditions, des récits épiques, occupent le plus souvent

[11] Plus de 2200 vers sont en récits épiques. — [12] Plus de 700 vers sont en maximes.

le milieu, et forment au moins le tiers des œuvres que nous analysons. Les louanges du héros semblent d'ordinaire reparaître à la fin comme une conclusion; l'hymne ne se termine presque jamais par l'épisode.

Des arguments placés en tête de chaque ode dans notre traduction, montrent comment le poëte groupe autour de l'élément principal tous les éléments secondaires; ils font connaître ce que l'on sait, ce qu'il est utile de savoir sur le vainqueur, sur ses parents, ses ancêtres, sa vie, sa patrie, sur sa victoire, sur les dieux qui l'ont dispensée; ils indiquent le rapport qui unit l'éloge du héros aux récits mythiques, aux souvenirs traditionnels que le poëte rappelle, aux conseils, aux maximes, aux vœux qu'il exprime. Des notes, au besoin, achèvent d'éclaircir plusieurs points obscurs.

Mais, nous le répétons, ce travail n'est pas et ne peut pas être complet, les traces du lyrique ne sont pas toujours sensibles. Ses œuvres ne sont point

Jardins plantés en symétrie,
Arbres nains tirés au cordeau;

Mais

...... de vastes forêts

où l'on voit

...... la nature libre et hardie
irrégulière dans ses traits [13].

Que devons-nous donc penser du travail de Dissen qui ramène à des formules d'Algébriste le plan des chants de victoire?

Soit A le sujet direct de l'ode; B le sujet indirect, mythique; C un deuxième sujet indirect qui n'est pas mythique; D un troisième sujet indirect qui n'est pas my thique:

[13] Vers de Voltaire.

Voici les formules qui représentent, selon l'écrivain allemand, la marche du poëte dans trente-cinq odes[14].

A B A = *Ol.* 1, 3, 8, 2, 7; *Pyth.* 5, 6, 11, 12; *Isth.* 4, 7; *Ném.* 5, 6, 11.

A B A B A = *Pyth.* 8; *Ném.* 9.

A B C B A = *Ném.* 4; *Ol.* 9; *Pyth.* 10.

A B A C A = *Isth.* 1, 6, 3.

A B C B D A = *Ol.* 6.

A B A B = *Ol.* 13; *Pyth.* 1, 2, 9; *Ném.* 8.

A B A C B C = *Pyth.* 4.

A B C A B = *Ném.* 3; *Isth.* 5.

A B C B A B = *Ol.* 11.

A B C A D C = *Pyth.* 3, *Ném.* 7.

A B C D C D A = *Ném.* 1.

Nous ne saurions nous résoudre à combattre sérieusement cette invasion de l'exactitude mathématique dans

[14] Le plan est considéré comme simple dans les neuf odes qui restent : la *Ném.* 2 et 10; la *Pyth.* 7; l'*Isth.* 2; les *Ol.* 4, 5, 10, 12, 14.

le domaine de la littérature; une inspiration libre, aventureuse même, sans être désordonnée, a dû guider le poëte pour le choix et la disposition des éléments de ses odes.

OEUVRES COMPOSÉES PAR PINDARE. — TRAVAUX QU'ELLES ONT SUSCITÉS. — DE NOTRE TRADUCTION.

I.

Il est fort naturel de regretter l'éclat extérieur qui relevait les ouvrages de Pindare; de rechercher les éléments qui en formaient la représentation. Mais c'est une perte bien secondaire si nous songeons que nous possédons la partie la plus intéressante des chants de victoire, c'est-à-dire le texte et les vers; si nous nous rappelons surtout combien d'autres poëmes que le temps nous a enviés avaient illustré le chantre thébain. De nombreux fragments[1], épars dans les auteurs de l'antiquité, attestent que Pindare avait aussi composé :

1° Des *hymnes* chantés par un chœur en l'honneur des dieux, au son de la cithare et devant l'autel.

2° Des *péans* en l'honneur d'Apollon et de Diane.

3° Des *dithyrambes* en l'honneur de Bacchus.

4° Des *prosodies*, ou vers chantés au son de la flûte au moment où l'on s'approchait des autels ou des temples.

5° Des *parthénies*, odes chantées par les chœurs de jeunes filles.

6° Des *hyporchêmes*, ou odes en l'honneur d'Apollon, chantées sur un rhythme plus rapide que les péans, avec une action mimique distincte du chœur.

[1] Élien, Aristide, Athénée, Saint-Clément d'Alexandrie, Pausanias, Platon, Plutarque, Stobée, Suidas, les Scholiastes, etc.



7° Des *éloges*, ou odes en l'honneur des vainqueurs, mais chantées dans un festin, et plus libres, plus gaies que les autres.

8° Des *scolies* ou odes de table, chantées par chaque convive à tour de rôle, sur des sujets enjoués, gracieux. Les scolies de Pindare étaient antistrophiques. Un chœur y était joint, mais seulement pour la danse.

9° Des *thrènes*, odes dans le genre triste, chantées au son de la flûte, dans les repas funèbres.

De tant de richesses il ne nous reste que cinq cents quarante-trois vers environ[2].

Les poëmes de Pindare que nous avons complets sont : quatorze olympiques, onze néméennes, douze pythiques, sept isthmiques. Classés par Aristophane de Byzance[3], et revus par les Alexandrins, ils forment avec les fragments un total de six mille vers à peu près : matière féconde sur laquelle se sont exercés à loisir éditeurs, commentateurs, traducteurs.

II.

De nos jours on a prétendu que les épopées anciennes et les anciennes cathédrales avaient été bâties, comme les palais de cire des abeilles, par des populations entières, aux époques de vive croyance et de naïf enthousiasme. Nous n'avons jamais adopté cette opinion étrange : cependant nous serions tentés de l'appliquer à une sorte d'ouvrages; s'il en existe qui soient réellement faits par tout le monde, ce sont les ouvrages philologiques.

Depuis Pindare jusqu'à nos jours, une innombrable série de travailleurs n'a cessé de réunir à travers les siècles les matériaux qui doivent servir à l'intelligence, à l'interprétation de ses œuvres. Chacun d'eux, dans le cours des ans, a recueilli sa petite renommée que son plus voisin

[2] D'après la coupe adoptée par Boissonade. — [3] *Vie de Pindare*, par Thomas Magister.

successeur n'a guère manqué d'absorber dans la sienne propre. Leurs titres à la reconnaissance des littérateurs sont fort divers. Les uns ont compulsé tout simplement quelques-uns des cent manuscrits qui existent[4], et édité les œuvres du poëte avec plus ou moins de correction et de fidélité; d'autres ont détrôné ou restauré des iota souscrits, des esprits doux ou rudes, des longues ou des brèves, des augments syllabiques ou temporaires, des points et des virgules, des syllabes ou même des mots entiers; d'autres ont remis sur pied des vers boiteux, redressé des constructions vicieuses, commenté chaque expression, chaque tour, éclairci les traditions nationales et mythologiques rappelées par le poëte; exhumé l'histoire des familles aristocratiques célébrées dans ses chants. D'autres ont traduit en latin, en anglais, en allemand, en français...., etc., etc., une partie de ses poëmes; quelques-uns, tous ses chants de victoire[5]; d'autres, mais en très-petit nombre, se sont avisés d'en étudier les beautés littéraires et le mérite moral; un plus petit nombre encore, de les reproduire par l'imitation.

Certes, si les limites de cette introduction le permettaient, nous aimerions à énumérer, en suivant l'ordre des temps, tous les trésors d'érudition que nous possédons sur Pindare; nous tenterions de restituer à chaque philologue la part de gloire qui lui revient. Mais cette analyse minutieuse ne serait pas d'une grande utilité; elle n'aurait aucun attrait pour les esprits. Nous devons donc nous borner à une esquisse rapide.

Sous Léon X, Alde fit à Venise, en 1513, la première édition de Pindare, et peu de temps après Callierge en publia une autre à Rome. Sauf quelques corrections, elles

[4] Selon Bœck, la plupart datent du quinzième siècle; un petit nombre se rapportent au treizième et au quatorzième siècle. — [5] Les fragments ont été rarement traduits : nous en donnons la première traduction française; ils ont été recueillis pour la première fois par Schneider, à Strasbourg ; 1776.

ont été suivies dans la plupart des éditions postérieures. Celles de Ceporinus, de Henri Étienne, de Paul Étienne, de Schmid, de Jos. Benedictus[6], méritent d'être mentionnées avec gloire; mais dans aucune on ne trouve les débris étiquetés depuis sous le nom de fragments. Nous ne parlons pas ici de publications moins importantes qui ne renferment qu'une partie des œuvres de notre poëte.[7] Il nous tarde de citer les grands travaux qui honorent le dix-neuvième siècle, les éditions savantes et originales de Heyne, de Boissonade, de Bœck, de Dissen. Ces auteurs ont consulté de nouveaux manuscrits avec ardeur et perspicacité. Ils ont réussi, autant qu'il était possible, à nous donner un texte pur et fidèle; la science désormais ne saurait aller plus loin dans cette direction. On regrette toutefois que l'excellent travail de M. Boissonade ne soit pas accompagné de notes détaillées. Ses trois rivaux sont dignes d'admiration à la fois en qualité d'éditeurs et de commentateurs. Bœck et Heyne ont joint au texte les scholies grecques, base véritable et solide de toute interprétation. Dues aux recherches des grammairiens d'Alexandrie, tels qu'Ammonius, Aristarque, Aristodème.... les scholies ont été recueillies par les scholiastes modernes, Thomas Magister, Manuel Moschophorus, Tzetzès, Démétrius Triclinius.

Notre intention n'est pas de passer en revue ici tous les travaux d'interprétation qu'a fait naître Pindare. Presque tous les éditeurs ont joint des commentaires au texte. Mais comment ne pas rappeler, ne pas recommander en particulier aux hommes d'étude les notes de Paw, de

[6] Benedictus est aussi un commentateur fort distingué. — [7] Les curieux trouveront la liste et l'appréciation des principaux manuscrits de Pindare dans le grand ouvrage de Bœck, t. I, *Præf.* La bibliothèque grecque de Fabricius, et surtout l'édition de Harlès, Hambourg, 1791, t. II, p. 65, énumère jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les travaux essentiels auxquels Pindare a donné lieu, éditions, commentaires, traductions. Consultez aussi la préface de Heyne, *Pindar. Carm.*; Lips. 1817.

Welcher, les dissertations de Wachsmuth, de Hermann, la préface de Thiersch, les recherches de Schneider, les éclaircissements de Tafel, la préface de Bœck, ses notes critiques et explicatives, ses livres sur la métrique; et, au premier rang, à notre avis, les introductions, les explications de Dissen, modèle de sobre érudition et de lucidité toute française; travail judicieux qui seul peut-être pourrait tenir lieu de tous les autres.

Pourquoi faut-il que plusieurs de ces immortels philologues ne soient pas entièrement à l'abri de la critique? pourquoi, dans les questions problématiques, ne peuvent-ils pas dire: « Voilà ce que nous savons, voilà ce que nous « ne savons pas; voilà où le doute commence, où il finit[8]. » Nullement: on cite, on cite toujours; on rapproche, on compare; on se passionne pour son idée, on se jette dans le paradoxe, la richesse devient misère, la science produit et répand les ténèbres. Il y a dans Tafel des pages qui ressemblent à cette ligne: « *Et in Sapph.,* fragm. 31, *apud volgerum,* p. 83. (Athen. 13, 599. D. Schweigh., t. V, LXIII, cap. 9).

Le sage Dissen lui-même exagère une idée heureuse dans ses admirables analyses des odes. Il s'obstine trop à y trouver toujours une pensée morale, philosophique, une espèce de texte déguisé auquel il rattache quelquefois arbitrairement tout le reste de la pièce, comme si chaque ode de Pindare n'était pas un bel arbre qui s'élance d'un jet vigoureux vers les cieux, avec son feuillage, avec ses fruits exquis et parfumés. Bœck est téméraire; témoin toute sa métrique; une érudition immense ne permet pas toujours à ses opinions de se dégager avec netteté.

Les traductions accompagnent ou suivent les commentaires. Jos. Lonicerus a publié, au seizième siècle, la première traduction latine de Pindare. Philippe Melancthon, Henri Étienne et beaucoup d'autres l'ont imité:

[8] C'est le défaut de la préface de Thiersch.

on en trouve une dans presque toutes les grandes éditions; mais ce n'est guère qu'un mot à mot servile dont toute l'utilité se borne à tenir lieu quelquefois de dictionnaire. L'interprétation en vers de Sudorius est élégante, mais ce n'est plus Pindare. Il y a d'heureux passages dans les traductions[9] partielles publiées en français par Sozzi, Vauvilliers, Chabanon, Le Batteux, Sallier, Vincent[10], Massieu[11], et dans les traductions complètes que nous possédons. Marin, sans doute, est plein d'erreurs; mais il est venu le premier. La Gauzie n'est guère plus supportable, mais il est venu le second; il faut d'ailleurs lui savoir gré d'avoir essayé du vers et de la prose; Gin s'égare avec une emphase solennelle; mais il a le sentiment de l'harmonie. Tourlet est une vieille coquette attifée de parures disparates, mais parfois il rencontre des airs d'élégance et de bon goût. Muzac est inconnu. Hé bien! de tous nos traducteurs, c'est le seul qui se soit approché des allures de Pindare. Il est seulement fâcheux qu'il n'ait pas de méthode; qu'ici nous le trouvions serré, précis, nerveux, exact; là diffus, délayé, traînant, languissant.

Les milliers d'années qui se sont écoulées depuis l'école d'Alexandrie jusqu'à nos jours, ont vu paraître les recherches consciencieuses et patientes, les essais d'interprétation plus ou moins heureux que nous venons d'énumérer, en nous attachant aux travaux essentiels. Tous les philologues, tous les littérateurs qui n'ont pas craint d'y prendre part, méritent quelque estime; tous ont eu leur point de vue distinct; nous avons aussi le nôtre.

[9] Ces travaux particuliers, précédés presque tous de discours où sont exposées d'excellentes vues, ont devancé les travaux des Allemands qui en ont habilement profité pour faire mieux. Nous tenons à consigner ce fait pour relever un peu les Français à leurs propres yeux du rang inférieur où ils se placent eux-mêmes comme philologues. — [10] Études en vers sur les Pythiques. — [11] M. Olry a publié en 1840 sur les *Néméennes* un livre qui lui fait honneur.

III.

Pindare, tel que les siècles et la nature même des choses nous l'ont fait, n'est à nos yeux qu'une admirable ruine. La plupart de ses œuvres n'existent plus; les plus complètes de celles qui subsistent sont incomplètes à plusieurs égards: nous n'avons entre les mains qu'une partie; comment pourrions-nous donner le tout? Il n'y a de sensé, d'utile, de possible qu'un travail de restauration, de restitution. Encore faut-il respecter d'augustes débris, se borner à de modestes essais, et s'arrêter devant des obstacles désormais infranchissables. Ce travail est encore très-étendu; et peut embrasser l'époque de l'auteur et l'influence qu'elle a exercée sur lui; la vie de l'auteur et l'influence qu'il a exercée à son tour sur son époque et les temps postérieurs; l'ensemble de ses œuvres et leur nature complexe; la partie qui peut s'appeler *externe*, et qui s adresse plutôt aux sens qu'à l'âme; la partie qui peut s'appeler *interne*, qui parle plutôt à l'âme qu'aux sens.

La solution, aussi entière que possible, de ces problèmes, peut seule conduire à une connaissance approfondie de Pindare : déjà une foule de travaux ont été tentés, poussés quelquefois à leur dernier terme avec une science profonde et un rare bonheur. Nous savons sur Pindare, sur son époque tout ce que nous en saurons jamais; l'inventaire exact de ses compositions a été dressé. Voilà les titres des poëmes qui sont perdus sans retour; voilà tous les mots, tous les lambeaux de phrases, toutes les phrases, tous les fragments qui ont pu être arrachés à l'oubli et à la destruction : voilà un texte pur des œuvres qui ont été conservées intactes. Une foule de notes, de commentaires, d'arguments, de préfaces, de discours préliminaires, d'introductions, en expliquent, en éclaircissent le sens pittoresque et le sens moral; les traductions

abondent en beaucoup de langues; les témoignages, les jugements sont très-nombreux.

Que reste-t-il donc à faire? Nous l'avons déjà indiqué; ne pas oublier que Pindare n'existe plus aujourd'hui pour nous qu'à l'état d'un beau débris, et partir de ce point de vue pour l'étudier et le comprendre autant que faire se peut. Mais cette entreprise demande encore bien des efforts. En effet, les travaux dont nous avons parlé sont très-estimables, mais ne sont ni complets, ni rédigés avec une précision scientifique, ni même à la portée du public; il serait urgent d'y ajouter quelques détails nouveaux, de les résumer avec lucidité, d'en retrancher toutes les idées systématiques. En France surtout, les matériaux pour étudier Pindare manquent presque entièrement. Épars dans un grand nombre de volumes d'un prix élevé, il est difficile de se les procurer tous; quand on les possède, on ne peut pas toujours en tirer tout le fruit désirable, faute de temps; quelquefois même pour les mettre à profit, la connaissance de plusieurs langues est indispensable. Telle édition excellente est dépourvue de notes; telle autre en est surchargée. Cette préface, cette traduction est très-savante; mais elle est allemande ou anglaise.

Chez nous aujourd'hui, deux publications seraient très-utiles:

1° Une édition de Pindare à l'usage des élèves et des professeurs.

2° Une traduction complète de ses œuvres.

Cette édition renfermerait la vie de Pindare et quelques aperçus sur son époque; l'historique de ses œuvres et les preuves de leur authenticité; le texte des odes et des fragments, disposés d'après la métrique des alexandrins, accompagnés d'arguments et d'une glosse latine en regard; au-dessous du texte on pourrait placer des notes sur les hellénismes les plus difficiles et les variantes. A la fin seraient rejetés les détails de métrique; un dictionnaire alphabétique des mots qui ont un sens particulier dans

Pindare, un autre des expressions qui se rattachent à l'histoire, à la géographie, à la mythologie, aux antiquités. Nous ne nous sommes occupé que de la traduction de Pindare; des idées toutes particulières nous ont guidé dans l'exécution de ce projet; il est nécessaire de les exposer, de les motiver.

A prendre le mot *traduction* dans le sens vulgaire, il nous semble impossible de traduire Pindare. Ce poëte, en effet, n'a point confié aux mots seuls toute sa pensée: une grande partie se révélait par la voix des choristes, par le jeu des instruments de musique, par les gestes des figurants, par la danse, par les lieux, les temps où l'ode était représentée, par mille circonstances qui en relevaient la mise en scène.

Nous supposons un moment que vous réussissiez à faire passer en français le sens du texte grec; mais la mélodie du musicien; mais les grâces austères du ballet; mais l'harmonie du rhythme et l'énergie d'un accent passionné; mais cette éloquence attachée aux voûtes d'un temple, aux murs d'un prytanée, à l'enceinte d'un agora; mais toutes ces voix qui semblent s'élancer du foyer domestique, du sol de la patrie pour saluer le retour d'un fils triomphant; mais cette action électrique d'impressions diverses qui fondent à la fois sur le spectateur et captivent en même temps ses oreilles, ses yeux, maîtrisent sa raison, son imagination et son cœur; qu'en avez-vous fait? Ah! votre traduction la plus fidèle, la plus élégante, n'est et ne peut être qu'un plâtre livide et froid moulé sur le visage d'un mort. Encore, c'est ce que la plupart des interprètes ne nous donnent pas. A beaucoup échappe le sens de l'auteur; beaucoup retranchent ou ajoutent des idées et chargent la traduction de commentaires; beaucoup brisent le moule de la phrase grecque, coupent ces longues périodes, intervertissent l'ordre des pensées, renversent du sommet de la strophe certaints mots dont l'attitude imposante et poétique devait être respectée; ils en altèrent la simplicité

noble, la familiarité grave; une image hardie les épouvante: ils reculent devant un tour original; par timidité, ils se jettent de la poésie dans la prose, de la région de feu dans de froides ténèbres, quelquefois même ils prétendent être plus chastes que le plus chaste des poëtes; philologues puritains, qui, dans l'enthousiasme de leur farouche pruderie, jetteraient volontiers une ignoble mantille sur les épaules de la Vénus de Milo, et couvriraient sans remords le chaste sein des Vierges de Raphaël.

Et que l'on ne nous accuse pas de vouloir nous faire un mérite des fautes d'autrui, nous qui avons profité de tous les scoliastes, de tous les commentaires, de toutes les traductions, de toutes les imitations que nous avons pu recueillir et étudier. Quelque imparfaits que soient les travaux édités sur Pindare, il résulte de leur ensemble qu'ils suffisent pour l'intelligence de ce grand lyrique. Nous déclarons donc que nous nous sommes aidé de tous les matériaux qui sont tombés entre nos mains, avec le regret d'être encore trop souvent abandonné à nous-même. Loin de nier les nombreux emprunts que nous avons faits, nous reconnaissons devoir parfois à nos devanciers la réfutation même de leurs doctrines, et nous songeons moins à les rabaisser qu'à demander grâce pour nos faiblesses que nous voyons et pour celles que nous ne voyons pas. Ce que nous désirons par dessus tout, c'est que notre plan, notre point de vue soit compris.

On peut traduire Horace, ses odes étaient destinées à êtres lues; il n'en est pas de même des odes de Pindare, destinées à être représentées et chantées. Ses vers ressemblent sous quelque rapport au *libretto* de nos opéras, avec cette immense différence néanmoins que, dans l'opéra, la musique domine le vers, tandis que dans Pindare le vers domine la musique. Or, si vous n'avez pas l'idée d'un opéra après avoir lu le *libretto*, vous n'aurez non plus qu'une faible idée d'une ode de Pindare après avoir connu les vers. Nous ne pouvons nous élever avec assez

d'énergie contre les jugements qui apprécient une œuvre ainsi mutilée, comme si elle était complète; contre les philologues qui la traduisent, comme s'ils en avaient tous les éléments.

Cela étant, nous nous sommes moins proposé de donner une traduction impossible à notre avis, qu'une interprétation exacte; moins d'offrir à des lecteurs délicats une série de morceaux littéraires qui pourraient piquer leur curiosité et flatter leur goût, qu'une suite d'études où nous nous efforçons de lutter contre le texte grec, en employant constamment la chaste nudité d'une phrase sévère. Nous ne savons ni corriger, ni augmenter, ni orner l'original. Nous dessinons souvent d'après l'écorché : est-ce notre faute? Cette image est bizarre; de quel droit la changer? Cette phrase, longue, embarrassée : pourquoi la nôtre serait-elle brisée et dégagée? Toutes les fois que nous trouvons en français un tour correspondant au tour grec, nous l'adoptons, en reconnaissant que si nous eussions été libre, nous aurions, pour notre propre compte, exprimé autrement la même idée.

Notre système n'est pas celui que M. de Chateaubriand suit pour Milton; il nous paraît trop hardi : c'est le système tenté par Paul-Louis Courier pour Hérodote; nous le suivons à outrance jusqu'à ce que la grammaire nous oblige de sortir de notre voie; ce qui est très-rare. Une transition manque; il ne nous appartient point de la rétablir. Ce passage est obscur; loin de nous la pensée de le rendre clair par des développements étrangers à l'ode, et insérés frauduleusement dans la pièce. Encore une fois, il y a dans Pindare des lacunes nécessaires; notre introduction, des arguments, des notes essayent de les combler. Nous n'avons pas toujours réussi. Moins ardue que celle d'Homère, la question pindarique l'est néanmoins. Il y a progrès, peut-être, toutes les fois que l'ignorance, à force de recherches, finit par se reconnaître et avouer son impuissance. Qu'est-ce que cette science qui consiste à soulever sans cesse des

problèmes qu'elle ne résout jamais; à remuer des rocs qui retombent éternellement sur les malheureux assez naïfs et dévoués pour subir ces inutiles tourments? Notre travail ne place point d'emblée les adeptes dans le temple; mais il leur épargne les fatigues d'une trop pénible, trop longue initiation.

Quelques principes d'une vérité manifeste ont guidé plus sûrement nos pas que toutes les remarques des érudits:

La partie externe des odes jette un jour très-vif sur la partie interne.

Les détails d'une ode font connaître l'ensemble, et l'ensemble les détails.

Dans chaque chant lyrique domine presque toujours une idée qui en constitue l'unité et sert de clef pour l'intelligence de ce qui est accessoire.

Pindare est le plus grand commentateur de Pindare. Pour expliquer une ode, il faut les avoir lues toutes.

Le poëte étant assujetti à un programme, il importe de distinguer le programme de la partie fictive, mythique, poétique.

Une traduction de Pindare devrait être illustrée, c'est-à-dire accompagnée de gravures, représentant le lieu de la scène, la marche de la pompe, les instruments de musique, les costumes, les divers jeux de la Grèce, les enceintes où ils se livraient, les armes, les chars; elle pourrait peut-être alors captiver l'attention des gens du monde. Mais ici, nous ne songeons qu'à venir en aide aux jeunes hellénistes, qui n'ont pas comme nous le loisir de débrouiller le chaos d'un amas de commentaires; notre travail, nous l'espérons, leur rendra l'intelligence du texte plus facile et plus prompte, les disposera à juger le poëte d'après un point de vue plus élevé, plus juste, et peut-être, leur assurera quelqu'une de ces jouissances littéraires, si intimes, si pures, si délicieuses. Mais qu'aucun d'eux n'espère entendre dans son unité ravissante le beau concert de la poésie de Pindare: à travers les âges, à travers mille





erreurs, à travers tant de ruines, heureux ceux qui parviennent à en saisir quelques accords lointains! Ainsi, quelquefois il nous est arrivé de n'entendre d'une musique mélodieuse, exécutée loin de nous, que des sons harmoniques brisés par les vents, par les coteaux, par les forêts, par les rivières, et qui cependant nous charmaient encore!

NOTRE JUGEMENT SUR PINDARE.

I.

Avant de juger un poëte lyrique, il faut non-seulement le connaître en philologue, mais avoir étudié sa vie dans ses ouvrages, ses ouvrages dans sa vie, le rapport qui les lie à l'époque où ils ont paru: ensuite seulement il est permis de prononcer avec impartialité un arrêt qui approuve, absout ou condamne. Et les bases de cet arrêt, où les chercher encore, si ce n'est dans l'ensemble des beautés naturelles que l'ode doit renfermer? Là se trouve la mesure fixe, le terme invariable de comparaison. Une fois qu'il est déterminé, la critique peut juger le poëte, et sous un point de vue absolu, en le comparant au type parfait du genre, et relativement, en le rapprochant de ses rivaux. On conçoit ainsi une classification possible de tous les lyriques, d'après leur plus ou moins de ressemblance avec l'idéal. Ces principes ne sont guère contestés, mais il est plus facile de les proclamer que d'y être fidèle.

Placés merveilleusement pour comprendre une œuvre, les contemporains sont trop près pour la juger sans passion. Élevée dans une région plus calme, la postérité pourrait faire retentir d'en haut la voix éclatante de la justice, mais elle est souvent trop loin pour entendre le débat; souvent plusieurs pièces importantes du procès

ont disparu sans retour, et, d'ailleurs, elle n'est pas elle-même étrangère aux erreurs systématiques[1]. Voulez-vous grouper ensemble les opinions de tous? vous n'obtiendrez pour résultat qu'un amas confus d'avis incohérents; vous fiez-vous à un seul homme? Son regard embrasse difficilement toutes les faces d'une œuvre vaste et féconde. L'un possède à un degré éminent la faculté de sentir avec promptitude toutes les belles pensées; mais il n'entend rien aux procédés de l'art; l'autre, doué d'un discernement sûr et fin, suit l'écrivain dans toutes les routes qu'il s'est tracées, et décompose pièce à pièce le mécanisme de son talent; mais il est de glace devant les images les plus vives et les scènes les plus pathétiques. Chacun, ce semble, ne voit qu'un point dans un site à mille tableaux, n'entend qu'une note dans un concert de mille voix. On s'enferme presque toujours dans le relatif, on obéit à des impulsions instinctives. Ceux-ci se croient le droit de juger Pindare, parce qu'ils en ont à grand'-peine déchiffré quelques cents vers. Ceux-là ont le courage d'approfondir ce que nous possédons de ses poëmes; mais, dans leur critique téméraire, ils enveloppent les ouvrages même qu'ils n'ont pu lire, et qui nous ont été ravis par les siècles. D'autres, engoués des jugements de l'antiquité, veulent inscrire sur d'admirables débris, de pompeux éloges qui ne convenaient qu'autrefois à une série de palais encore debout avec toute leur majesté. D'autres choisissent Pindare comme un thème à faire du style sur l'enthousiasme, sur les jeux olympiques, sur les cordes de la lyre.

Les derniers venus sont moins exposés à l'erreur. Avertis par les chutes de leurs devanciers, éclairés par leurs découvertes, s'ils savent faire un choix au milieu des jugements portés sur le poëte; s'ils se passionnent avec mesure

[1] Saint Clément d'Alexandrie; Benjamin Constant. Voyez plus haut les témoignages portés sur Pindare.

pour la restauration possible de ruines qui sont encore imposantes; s'ils ne cherchent point à fermer avec du sable, faute de roches cyclopéennes, de larges brèches, couvertes d'un manteau de verdure éternelle; si, pour s'instruire, au lieu de consulter des récits tronqués, des peintures grossières, ils gravissent péniblement la montagne, pour voir de leurs yeux, pour toucher de leurs mains, les reliques de l'antique édifice; s'ils les interrogent en tous sens avec une infatigable patience; s'ils les mesurent avec une précision scientifique; s'ils chassent même le silence funèbre de ces enceintes inhabitées en suspendant des harpes éoliennes aux arceaux croulants; alors de poétiques inspirations s'uniront dans leur âme à la netteté des vues, et le cœur, l'esprit et l'imagination apprécieront de concert l'œuvre du génie.

C'est ainsi peut-être qu'il faut entendre la critique d'un grand poëte, qu'il convient de juger Pindare. Car le monument de ses poésies, tout mutilé qu'il est par le temps, est encore assez inconnu pour provoquer les recherches, pour intéresser l'âme, assez haut pour que l'aigle y plane encore au-dessus de l'abîme.

II.

Mais, il faut le dire, un sentiment profond de tristesse poursuit au milieu de ses efforts l'esprit qui tente de comprendre Pindare. Sur sa route se rencontrent plus de manœuvres que d'artistes, plus de grammairiens que de philologues, plus de littérateurs dévoués au culte du style pour le style, que de critiques empressés à révéler le beau éternel: plus de juges légers, superficiels, passionnés, que d'observateurs graves qui vont chercher la pensée sous le vêtement, et le Dieu sous le symbole.

S'agit-il de changer dans le texte de notre poëte un accent, un esprit, une consonne, une voyelle, une syllabe, un mot? Les commentaires pleuvent. De fixer le

commencement et la fin de chaque vers? Les systèmes les plus audacieux abondent. D'interpréter chaque expression, d'expliquer chaque hellénisme? Les conseils ne manquent pas. D'indiquer le sujet d'une ode, d'en passer en revue les images, les tours, les idées accessoires, les pensées principales, les transitions, le plan? Nous avons de grandes ressources. Et tous ces travaux, nous le répétons, sont estimables.

Mais, comment tant d'hommes d'esprit, ardents, patients, éclairés, peuvent-ils consumer leurs forces à réunir des moyens sans jamais toucher au but? oublier l'art pour la mécanique, le génie créateur pour des citations, la pensée pour le style; les dotrines philosophiques, politiques, religieuses, sociales, pour des mythes inconnus et des généalogies incertaines? Sacrifier le poëte au versificateur et l'homme à l'écrivain? On ne saurait protester avec trop d'énergie contre cette sorte de matérialisme littéraire qui répand un froid glacial sur les commentaires les plus érudits. Soyons, sans doute, grammairiens et philologues pour pénétrer Pindare, appliquons les règles du genre à l'analyse de ses odes; mais n'oublions pas la plus utile, la plus noble des poésies, celle du cœur: étudions la forme pour nous élever au sentiment du beau, et passer de là dans la région du bon, du juste, du saint, dans la haute sphère de toutes les idées sublimes.

Les critiques de Pindare n'ont point suivi cette route. L'illustre commentateur d'Homère, l'évêque de Thessalonique[2], Eustathe, dans la longue préface de ses extraits de Pindare[3], s'en est écarté plus que personne. Fort sobre d'éloges, il exagère tous les défauts qu'on reproche au poëte. A ses yeux, le chantre thébain n'est plus simplement obscur; il veut l'être, il prépare les voies à Lycophron. Eustathe énumère complaisamment tous les

[2] Au douzième siècle de notre ère. — [3] Elle a été publiée par les soins du savant M. de Sinner, à Paris; *typis Gratiot et Socior*, 1839.

moyens dont Pindare a usé pour n'être pas compris. Non-seulement chaque ode a été composée en échange d'un salaire, mais ce salaire plus ou moins considérable en a réglé l'étendue. Quelques digressions avaient paru démesurées. Pour Eustathe, les hymnes où elles se rencontrent sont de *maigres corps surmontés d'un énorme abdomen.* L'auteur, il est vrai, était fort jeune lorsqu'il composa cette préface; elle sent le diacre : style guindé et lourd, assertions hasardées, érudition sèche et banale, études de formes, peu de littérature, point d'élévation, de goût, de réserve. Ce travail est néanmoins le plus étendu, le moins incomplet que nous possédions sur la matière.

III.

Il y a du Dieu dans les grands hommes; en s'approchant d'eux, l'âme doit éprouver une crainte sacrée; elle ne touche à leurs œuvres qu'avec réserve; une critique impitoyable peut seule poursuivre une vieille gloire jusque dans le monument que les siècles lui ont élevé, et ouvrir une tombe pour la fouiller, pour en peser les ossements et la poussière. Ce serait une profanation que de prétendre aujourd'hui apprécier avec rigueur le mérite de Pindare, enlevé à la terre depuis plus de deux mille ans, que de traîner au grand jour cette renommée consacrée par les âges, que de la soumettre à un jugement solennel d'après des témoignages incomplets, des pièces mutilées et incohérentes. Non, nous n'aurons pas ce courage impie. Mais nous essayerons d'expliquer l'admiration des anciens pour le chantre d'Hiéron aux intelligences patientes et curieuses; de remplacer en elles la foi souvent aveugle par des doutes raisonnés et quelquefois par la certitude scientifique. En ce moment, recueillis devant le souvenir de Pindare, de sa vie, de ses poésies, comme devant un tombeau vénéré, nous ne pouvons que gémir, que déplorer des pertes immenses. Quelle puissance au

monde nous ferait connaître aujourd'hui la sainteté des prosodies[4], des hymnes, des péans, des dithyrambes; la chasteté gracieuse des parthénies, la vivacité des hyporchèmes, la gravité mélancolique des thrènes, la gaîté enjouée des scolies et des éloges? Où chercher autour de nous la magnificence extérieure des chants de victoire qui seuls ont survécu aux coups du temps? L'intérêt même que les Grecs attachaient aux luttes mémorables de Delphes, de l'Isthme, de Némée et d'Olympie, a péri presque entièrement pour nous. Les couronnes d'ache[5], de pin[6], de pommier[7] et d'olivier sauvage[8] éveilleraient de nos jours peu d'ambition : malgré toutes les descriptions des savants, le lecteur est moins ému au récit pompeux des fêtes des Hellènes, que ne l'est un paysan de la Haute-Vienne à l'annonce d'une course de chevaux dans un hippodrome limousin. Le temps creuse des abîmes entre les sympathies d'un peuple et celles d'un autre. Il est difficile de s'arracher à l'influence des lieux où l'on vit. Et cependant n'est-il pas impossible de comprendre Pindare, si l'on ne se transporte en imagination sur les rives de l'Alphée, près de l'antre du lion, à Delphes, et dans l'isthme consacré à Neptune.

Dès l'âge d'or, Saturne avait un temple à Olympie; dans Olympie, Jupiter lui disputa l'empire du monde et vainquit les Titans. Les jeux olympiques ont été institués par le plus grand[9] des dieux ou du moins par un demi-dieu[10]. Interrompus à plusieurs reprises, ils ont été rétablis par des héros[11]. Les rois ne dédaignaient point de descendre dans la lice. Non-seulement les athlètes aspiraient à y remporter le prix du saut, du disque, du javelot, du ceste, de la lutte, du pugilat, du pancrace[12], du

[4] Ce mot et ceux qui suivent ont été définis plus haut, p. 41, 42. — [5] Jeux Néméens. — [6] Jeux de l'Isthme. — [7] Jeux Pythiques. — [8] Jeux Olympiques. — [9] Jupiter, en mémoire de la défaite des géants. — [10] Hercule, après sa victoire sur Augias. — [11] Pélops, Iphitus. — [12] Exercice violent composé de la lutte et du pugilat.

pentathle[13], de la course à pied, de la course avec des chevaux de main, de la course des chars; mais la présence seule d'une immense population favorisait toutes les relations de commerce; mais les beaux-arts et les sciences y étalaient leurs prestiges et leurs doctrines : la danse, le chant, la musique, la poésie, l'éloquence, la philosophie, y comptaient d'illustres représentants; un Hérodote y venait lire les livres de son histoire, et les larmes d'un de ses plus jeunes auditeurs promettaient Thucydide.

Les jeux Pythiens furent célébrés à Delphes en mémoire de la victoire d'Apollon sur le serpent Python. On croit que ce dieu les établit. La première fois qu'ils eurent lieu, Castor, Pollux, Hercule, se trouvaient, dit-on, parmi les combattants.

Les sept chefs argiens honorèrent les mânes d'Archémore, fils du roi Lycurgue, en lui consacrant les jeux Néméens[14]; Sisyphe fonda ceux de l'Isthme pour rendre hommage à Mélicerte[15].

Le retour de ces solennités suspendait les guerres; elles s'inauguraient et se terminaient par des sacrifices offerts aux grandes divinités. Le concours du peuple était si empressé que les principaux membres des villes pouvaient seuls y être placés; l'époque où elles étaient fixées, si profondément gravée dans l'âme des Grecs, qu'elle formait une ère pour eux, comme pour d'autres, l'élévation ou la destruction d'un empire. Chaque cité retrouvait là le souvenir de ses dieux, de ses demi-dieux, de ses héros, de ses plus illustres citoyens; au sein de la paix elle contemplait l'image des combats; tous les exercices du corps, toutes les merveilles de l'intelligence, frappaient les yeux et les esprits. Avant l'épreuve pu-

[13] Exercice composé de cinq autres qu'on croit être la lutte, la course, le saut, le disque, le javelot ou le pugilat. — [14] D'autres attribuent la fondation de ces jeux à Jupiter; d'autres à Hercule, vainqueur du lion de Némée; d'autres à Adraste. — [15] Thésée plus tard consacra ces jeux à Neptune.

blique et décisive, quels efforts, que de dépenses, que de veilles, que de glorieux travaux, que d'espérances, que de craintes! Pendant les luttes quel déploiement énergique de toutes les forces individuelles! quelle curiosité générale! quelle vivacité d'intérêt! quelle anxiété parmi les parents, les amis, les concitoyens des concurrents!

La victoire remportée, on proclamait le nom du vainqueur, celui de sa famille, de sa patrie: c'était des applaudissements universels, des acclamations unanimes; les palmes de verdure, les couronnes de fleurs couvraient l'heureux mortel; tous les arts le célébraient; l'enthousiasme public l'élevait au rang des dieux souverains du monde. Quelquefois, au comble de l'allégresse qu'il ne pouvait contenir, les ressorts de l'âme se brisaient, et le char du triomphateur n'était plus qu'un char funèbre. D'ordinaire, le héros retournait dans la ville de ses pères au milieu d'ovations sans nombre; les populations se levaient sur son passage; les cités l'accueillaient par des fêtes; au terme du voyage, les manifestations de l'esprit national éclataient plus vives, plus bruyantes, plus cordiales; les processions solennelles, les sacrifices pompeux, les festins splendides se succédaient; le temps affaiblissait tous ces transports sans les détruire; des anniversaires réguliers[16] rappelaient le triomphe dans la suite des âges: la gloire des pères était un saint héritage pour les enfants: la joie renaissait de la joie, l'honneur de l'honneur.

IV.

Rien de grand que ce qui est populaire. Et le peuple, c'est tous: gouvernants, gouvernés, rois, prêtres, aristocrates, sujets, citoyens. Le rôle du poëte, c'est de parler

[16] Les odes suivantes: *Ném.* 9, 3, 10; *Olymp.* 10; *Isth.* 2, ont été composées pour des anniversaires.

à tous, d'être compris de tous, de faire rayonner sa pensée dans tous les sens, d'éclairer toutes les intelligences, d'émouvoir tous les cœurs, d'exalter toutes les imaginations, de montrer à tous le soleil resplendissant, le ciel bleu, les nuées tonnantes, la mer immense, la marche des astres, l'éternelle jeunesse de la nature au milieu de bouleversements passagers et d'un mouvement perpétuel; puis l'âme humaine agitée comme tout ce qui l'entoure, passionnée ardente, altérée de science, d'amour, de bonheur, souvent égarée et coupable; mais toujours heureuse quand elle se tempère, quand elle revient à Dieu, dont un rayon caché luit sans cesse pour la guider; lorsqu'elle peut le contempler face à face, ou le sentir dans ses œuvres; dans le regard d'une vierge, dans la coupe où pétille le nectar versé par une main amie, dans le doux commerce de la vie civile, dans les grandes institutions qui régissent les peuples.

La popularité est le premier, le plus beau caractère de[17] l'ode de Pindare. Il célèbre les fêtes les plus solennelles des Grecs; il glorifie leurs enfants, leurs familles, leurs cités, leurs dieux. Il chante ce qui partout et toujours, remue, soumet, éblouit les masses; la force, vertu du corps: la vertu, force de l'âme; le bonheur qui manifeste ces avantages tant de fois inconnus et inutiles; la gloire qui les récompense quand ils frappent les regards de la foule.

Et la carrière que parcourt son char poétique est tellement celle de l'ode, que les maîtres de l'art ont défini ce genre littéraire, en prenant pour type les œuvres du poëte thébain.

Musa dedit fidibus divos puerosque deorum,
Et pugilem victorem et equum certamine primum,
Et juvenum curas et libera vina referre[18].

[17] Le sujet intéressait tous les Grecs — [18] Horace, *Epist. ad. Pison.*

L'ode avec plus d'éclat et non moins d'énergie,
Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux Athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
Vante un vainqueur poudreux au bout de la carrière,
Mène Achille sanglant aux bords du Simoïs...[19].

. . . .

Mais ces images brillantes ne sont ici qu'une partie de la vérité. Si les victoires célébrées par Pindare convenaient aux chants de la lyre, c'est qu'elles excitaient l'ivresse de la joie dans le cœur du héros; de l'admiration parmi les spectateurs, de la reconnaissance près des autels des dieux; c'est que les sacrifices offerts aux immortels étaient suivis de banquets où régnait l'allégresse; c'est que souvent le vainqueur, paré des grâces de la jeunesse, avait aussi à fêter les amours complices de son triomphe : c'est que l'exaltation de l'amour-propre individuel, au milieu de tant d'éclat et de magnificence, prêtait aux plus sublimes conseils de la philosophie. Aussi, matière lyrique ne fut jamais plus abondante, plus variée; elle embrassait à la fois les diverses nuances d'idées et de sentiments, dont on a fait depuis autant d'espèces dans le genre : l'ode tendre et gracieuse, bachique, populaire, morale, héroïque, sacrée.

V.

Heureux l'homme né dans une époque de foi vive, de passion, de dévouement, d'héroïsme! plus heureux le poëte doué d'une imagination brûlante, d'une exquise sensibilité, qui se croit appelé par une nature privilégiée à perpétuer le souvenir des émotions populaires, à les fixer, pour ainsi dire, dans le cours rapide des ans, à les éterniser, à renvoyer à tous les nobles joies de tous, ennoblies par les arts, épurées par la religion et la morale!

[19] Boileau, *Art poét.*, ch. 2.

chaque œuvre du génie est alors une bonne action, et les beaux vers ne sont qu'une manière ingénieuse d'être vertueux. Telle a été la tâche que Pindare s'est imposée et qu'il a remplie. Il n'est point inspiré, parce qu'on le paye: combien d'autres Grecs l'eussent été à ce prix! on le paye parce qu'il est inspiré; que lui seul peut élever à la mémoire des vainqueurs la colonne de bronze indestructible.

Le génie sent, imagine, conçoit et veut créer; l'art conseille, le talent exécute. Une ode excellente a toujours été très-rare. Rien de moins vulgaire qu'un objet propre à exciter un enthousiasme extrême, qu'une âme douée d'une sensibilité ardente, et cependant assez forte pour dominer son délire et le soumettre à la raison; qu'un esprit assez hardi pour entreprendre de reproduire un divin modèle, assez patient pour rechercher tous les moyens de succès, assez habile, assez heureux pour les découvrir! Les conditions vitales de l'ode dérivent de l'enthousiasme qui en est l'essence. L'homme profondément ému a recours naturellement à des locutions insolites; il prête aux expressions des sens inconnus; il invente des signes, il renverse l'ordre régulier de la nature; il anime la matière et matérialise l'esprit; cette transformation audacieuse, c'est de la *poésie*. Alors aussi les intonations communes de la voix ne seraient plus en harmonie avec l'agitation du cœur; par un mouvement instinctif, il accentue plus vivement les mots, il varie les sons, il enrichit de notes nouvelles la gamme du langage; il *chante*.

Les paroles poétiques unies au chant donnent forcément naissance à la *versification*.

L'allure du corps doit répondre aux émotions de l'âme. Excitée par une exaltation divine, il cherche des attitudes, des poses conformes à cette exaltation: la *danse* est inventée.

Dans la nature, des mélodies nombreuses frappent délicieusement notre oreille; le soupir des vents dans les bois, le bruit des flots sur le rivage, l'écho des montagnes, le

chant des oiseaux. Pour renouveler de douces sensations, nous tentons de reproduire sans fatiguer l'organe de la voix, les sons qui s'allient avec nos émotions et nos souvenirs. Le hasard favorise les recherches; le choc accidentel des métaux donne l'idée des instruments de percussion; un enfant souffle dans un roseau, la flûte est inventée; quelques fils de lin tendus résonnent sous les doigts, nous imaginons les instruments à corde. Mais pour perfectionner la *musique instrumentale,* il faut choisir et grouper des sons, y distinguer des coupes, des repos, des mesures, des mouvements successifs, tantôt plus lents, tantôt plus pressés, comme le cours du liquide qui gonfle nos veines, comme les battements du cœur. Cette étude fait remarquer des lois de symétrie qui conviennent à la fois au vers, au chant et à la danse; l'exactitude rigoureuse de la musique instrumentale la fait appeler à leur aide, elle les soutient et les dirige.

Enfin l'homme que domine une impression vive de joie, d'amour, de reconnaissance, d'orgueil naïf, d'admiration spontanée, l'éprouve rarement seul, ou la fait partager promptement, car des sympathies irrésistibles rapprochent les âmes, une agréable contagion répand dans la foule les mêmes affections, les mêmes besoins, les mêmes désirs. On aime à s'entendre pour doubler ou compléter ses plaisirs en les associant. Le *chœur* lyrique se forme par entraînement et par nécessité. La danse, le chant, la musique, le vers, la poésie, se marient pour exprimer une émotion commune. Cet ensemble est si naturel, que, loin des cités, on le rencontre plus ou moins informe, jusqu'aux extrémités des contrées les plus sauvages, dans de pauvres hameaux, assis au bord des torrents ou sur la crête de monts inaccessibles.

Le poëte, le danseur, le chantre, le versificateur, le musicien, obéissent d'abord à un mouvement instinctif qui les pousse à demander la traduction de ce qu'ils éprouvent à un style passionné, à la cadence des pas, aux modula-

tions de la voix humaine, à la mesure du vers, à la phrase musicale; mais ils ne réussissent pas aussitôt; ils multiplient les essais, ils comparent leur émotion aux signes qui doivent l'exprimer, et leurs recherches, leurs efforts ne s'arrêtent qu'au moment où chacun d'eux s'écrie avec transport : « Je l'ai trouvé ! »

A l'origine de l'ode se rattachent non-seulement ses caractères essentiels, mais les lois qui la régissent. L'enthousiasme est cet état de l'âme accidentel, passager, pendant lequel nous sommes maîtrisés, pour ainsi dire, par la présence d'un Dieu. Mais l'enthousiasme n'est pas toujours parfait et sans mélange. Souvent il se confond dans le poëte avec des affections grossières et terrestres; dans le peuple qui l'éprouve aussi avec de honteux penchants, dans l'objet célébré avec de nombreuses imperfections. Avant de le traduire, il faut le dégager de tout élément impur; il faut le compléter, ajouter, retrancher. Cette œuvre qui consiste à élever jusqu'à la perfection idéale la pensée lyrique, doit être placée au premier rang et n'appartient qu'au génie. C'est dans ce sens qu'il est créateur. D'ailleurs, par son essence même, l'enthousiasme, le sentiment du divin, tend à s'unir à tout ce qui lui ressemble; à se séparer de tout ce qui n'est pas lui : la raison ne fait que seconder ce mouvement naturel.

Une fois que le sujet est devenu un type parfait, il réunit un nombre déterminé de conditions absolues: le *vrai* qui saisit l'intelligence, mais seul nous laisserait froids; le *beau* qui saisit l'imagination, mais répand moins de chaleur que de lumière; le *bon* qui seul passionne et enflamme. La *variété* éclate dans un tout que forment des parties distinctes. L'*unité* et la *nouveauté* sont les attributs inséparables de ce qui produit une impression forte. L'*intérêt* est l'effet nécessaire de ce qui étonne, charme l'imagination, l'intelligence, le cœur.

Ces conditions abstraites, vagues, ce semble, et applicables à tous les genres d'ouvrages, sont marquées dans

l'ode d'un caractère spécial. Ici l'enthousiasme qui inspire les pensées les plus belles, les plus vraies, est porté au plus haut degré et presque sur les confins du délire et de l'extase; la variété doit tenir du désordre; l'unité est celle d'un être animé, indépendant, qui jouit de sa liberté jusqu'à la licence. La nouveauté exige que la poésie, dans toute la force de sa primitive essence, y soit une puissante création; l'intérêt fera plus que de toucher, il exaltera. Lorsque le sujet brille de toutes les beautés qui naissent de l'enthousiasme le plus pur, le plus complet; lorsqu'une fureur divine remplit et échauffe notre âme; que mille idées nous dominent et nous emportent vers un point unique, vers un but fixe qui nous attire par une puissance irrésistible, le moment est venu de se modérer en demandant plus spécialement le concours du jugement et de recourir à l'art. Un signe produit-il infailliblement tel effet que nous avons cherché longtemps et que désormais nous pouvons obtenir à volonté? la connaissance de cet effet et du moyen qui l'a produit est l'origine de l'art essentiellement théorique. Comme le type primitif, il doit être noble, saint; il se fonde sur cette maxime unique :

Trouver les règles qui nous enseignent à maintenir une entière harmonie entre le signe et la chose à signifier, la traduction et le modèle, la copie et l'original.

On comprend dès lors pourquoi la diction de l'ode est rapide et hardie jusqu'à la témérité; l'expression neuve, le tour extraordinaire, la marche irrégulière, audacieuse, inégale. Les mêmes facultés qui nous communiquent une émotion profonde et vraie à la vue des objets dignes d'admiration peuvent apprécier les moyens de la manifester.

C'est au talent qu'il appartient de réaliser la pensée lyrique avec le concours de la poésie, du chœur, du chant, de la versification, de la musique instrumentale: le talent est essentiellement pratique, il réside dans la mise en œuvre.

Conçue, réglée, exécutée d'après ces principes, l'ode

est élevée à la perfection qu'elle comporte; son origine, ses moyens la distinguent de toutes les autres compositions littéraires.

VI.

Populaires par le sujet, les œuvres de Pindare le sont encore par la mise en scène, le cérémonial et le concours des talents qui, en s'adressant aux yeux et aux oreilles, séduisent l'ignorance même. On ne sait pas s'il fut un beau danseur, comme avaient été avant lui Orphée et Linus[20]; mais il possédait à un haut degré toutes les autres qualités dont l'ode réclame l'appui : imagination vive, sentiment profond de la mélodie, voix harmonieuse[21], maniement facile du vers et de la lyre.

Dans ses œuvres où la nature est sans cesse vantée avec emphase aux dépens de l'art et de l'étude; l'étude et l'art sont portés au comble. Sans les exercices les plus assidus, sans la connaissance et l'emploi des plus subtils procédés, qui ne sont pas le génie, mais lui servent d'auxiliaires, comment régler la vie de cet être multiple qui, sous le nom d'ode, voit, danse, entend, chante, joue de plusieurs instruments, versifie la gloire du vainqueur, les caprices du poëte et l'allégresse publique? Comment accorder la syllabe avec la note, celle-ci avec le pas; le mètre avec le rhythme, avec l'accent, avec l'air, avec le mode? Et tous ces éléments avec les évolutions du chœur; avec le sujet de l'hymne et les écarts les plus inattendus de la pensée? Aujourd'hui les chants de victoire existent à peine pour nous dans leur partie musicale et pittoresque; mais le succès immense qu'ils ont obtenu à la représentation est incontestable; nous ne pouvons pas récuser sur ce point le témoignage de l'histoire; et, d'ailleurs, d'imposants débris justifient l'admiration.

20 Plutarque. — 21 *Pausan.* 10, 21. *Eustath. Proœm.* 32. D'autres témoignages font croire qu'il ne chantait pas; il ne s'est peut-être livré au chant que pendant une partie de sa vie.

Un sujet semé de récits héroïques, de pensées graves et religieuses, et plein des sentiments qu'inspirent les joies du triomphe, pouvait-il être traité dans un dialecte mieux choisi, plus heureux que celui où les formes diverses de l'épopée se trouvent assorties et mêlées à la dignité dorique, à la légèreté éolienne? Le mode adapté à chaque hymne ou seulement à une division de l'hymne, n'est-il pas toujours ou sévère, ou plaintif, ou tendre, selon la nature des idées? Dans les mètres, dans les vers, ne remarque-t-on pas une richesse inouïe des plus savantes combinaisons? Partout la mesure, la cadence, les rejets, les suspensions, les sons imitatifs ne se succèdent-ils pas en se pliant avec une inexprimable souplesse aux mille nuances de la matière? Dans les strophes, jusque-là[22] timides, écourtées, peu nombreuses, et depuis prodiguées sans fin, désordonnées et prolixes; quelle ampleur intelligente! quelle sobriété de magnificence! Nous n'en pouvons douter: la danse, le chant, les flûtes, les lyres, la pompe, jouaient aussi un rôle éclatant dans la représentation d'une ode de Pindare. Les *soli* succédaient aux chœurs proprement dits, et ceux-ci aux récitatifs; les allures, les gestes, les physionomies des figurants se réglaient sur les différents sens de l'hymne et le mouvement de la phrase. Si le poëte fait preuve d'un art infini dans ce que nous pouvons encore juger, pourquoi le goût l'aurait-il abandonné dans ce que nous ne possédons plus?

On peut comparer les éléments divers qui composaient le chœur lyrique à autant de langages particuliers; chacun d'eux traduisait une partie de la pensée poétique; la plus vive se rendait par les gestes et les mouvements du corps; la plus vague, par la musique; la plus morale, la plus austère, la plus nette, la plus solide, par les mots symétriques et le style. Ce luxe de ressources pour ma-

[22] Les strophes d'Alcée et de Sappho sont très-courtes.

nifester une même émotion n'a pas été sans influence sur la diction de Pindare. Elle lui doit peut-être ses caractères les plus frappants; la gravité, la plénitude, le nerf, la rapidité. Il est possible aussi d'excuser par là plusieurs défauts prétendus de l'auteur. Tel passage aujourd'hui obscur ne l'était point lorsqu'une sorte d'éloquence extérieure lui servait de commentaire vivant. Elle suppléait aussi à l'absence ou à la brusquerie apparente des transitions. Elle remédiait même à l'uniformité du sujet fréquemment reprochée au poëte. Chaque ode était composée et jouée sur un air nouveau pour un vainqueur nouveau; tous les détails de la représentation changeaient avec les lieux, les temps, les hommes, l'espèce de victoire.

Dans les formes littéraires, même variété: elles sont nombreuses comme les transports d'une âme violemment remuée. Tantôt Pindare parle seul, tantôt le coryphée, tantôt le chœur, tantôt une partie du chœur. Mais la première forme de toutes, celle qui doit l'être, la plus fréquente, la plus vive, celle que les autres ne font jamais disparaître entièrement, c'est la forme personnelle ou lyrique. Pindare ne s'efface pas dans ses odes, il les marque de son sceau, il est heureux de nous entretenir de lui-même; il le fait souvent en termes très-directs: « Je « veux chanter d'une voix forte.... pour moi, je loue hau- « tement.... il faut que je chante la victoire.... j'ai des mer- « veilles à dire.... je suis venu ici pour célébrer.... »

Le *moi* revient sans cesse: nous apprenons du poëte l'époque où il est né, la ville qui lui a donné le jour, les vœux inconstants qu'il forme, tantôt avide de gloire et de richesses, tantôt vantant la médiocrité et ce petit coin de terre où il ne connaît ni les chagrins ni la discorde[23]. Il exalte sur tout son génie poétique; les vainqueurs l'implorent, les Heures le pressent, les cités l'appellent, les dieux lui commandent de chanter. Il s'excite lui-même, il

[23] Fragm. incert. 17, Boisson.

s'aiguillone: « Courage! mon âme! » il adresse la parole à son luth, à ses hymnes, à sa langue, à sa muse, à toutes les muses, aux grâces, au chœur, au vainqueur, au coryphée, aux villes, aux contrées; à Neptune, à Jupiter, aux déesses, à tous les dieux de l'Olympe. Mais cette orgueilleuse et naïve assurance n'est pas inébranlable; il y a de l'homme dans celui qui s'appelle pontife et prophète; ce cœur si fier n'est pas à l'abri des alarmes; Pindare aime la gloire, il tremble de ne la point conquérir, il s'inquiète, il ne dit plus: « Muse, obéis! » Il descend aux souhaits, aux supplications; il conjure les héros qu'il célèbre, les divinités qu'il invoque, d'accueillir favorablement ses vers; les calomnies de ses ennemis ne lui laissent point de repos; il nous révèle toutes ses tristesses hautaines, il s'afflige du présent, il compte sur la postérité. Ainsi, au ton impératif et superbe succèdent les prières, les vœux. Partout les traits de caractère et le mouvement de la passion animent les détails, impriment à l'ode un élan naturel.

Au tour direct se trouve mêlé accidentellement le ton dramatique; l'ode est exécutée: c'est un poëme en action; on y retrouve le véritable caractère du drame, substitution de personne, action simulée, rôle. Pindare n'assistait pas lui-même à l'exécution de toutes ses œuvres; il était donc suppléé par un personnage fictif, et nous ne devons point prendre à la lettre des passages de ce genre: « Il faut que j'aille à Pytané.... .... J'arrive avec Diagoras « dans l'île de Rhodes.... je me suis présenté avec les Grâces « chez le fils de Lampon.... »

Le discours occupe, il est vrai, une faible place dans les chants de victoire; il ne laisse pas cependant d'y être quelquefois remarquable. La sixième Isthmique et la septième, les Pythiques quatrième, neuvième et huitième, la première Néméenne et la dixième, la première Olympique, nous en offrent des exemples. Un essai de dialogue se rencontre dans la première Pythique.

Mais, dans une foule d'odes, c'est la narration épique surtout qui domine. L'expédition d'Adraste contre Thèbes; celle des Argonautes, la mort d'Ajax, Hercule au berceau, la fondation de Cyrène, l'histoire de Persée chez les Hyperboréens, Hercule vainqueur d'Augias.... voilà autant de petites épopées encadrées au milieu des éloges décernés aux triomphateurs.

Enfin le genre didactique est aussi à signaler: de nombreuses sentences ornent gravement les vers de Pindare; elles calment l'essor d'une verve fougueuse, et souvent, comme un pont jeté entre deux rivages escarpés, elles unissent deux séries d'idées qui paraissaient inconciliables.

Ce changement imprévu et continuel de formes choisies éveille l'attention, rend le style *impétueux* et lui communique tous le charme du *beau désordre*[24].

Entre les pensées principales et les procédés de style les plus saillants, se joue, en quelque sorte, la foule des idées accessoires, des tours, des expressions. Pleins de vérité, les détails sont empreints de la couleur locale et historique. Comparaisons judicieuses et tantôt exprimées avec une pompeuse abondance, tantôt avec une vivacité énergique; allégories transparentes, descriptions rapides, plus rares cependant que les tableaux animés; portraits et poses des personnages; allusions à la mythologie, aux usages ordinaires de la vie, aux événements contemporains; idées en rapport avec l'âge du héros, avec la représentation de l'ode, avec le lieu de la scène et les circonstances présentes; tout attache au sujet, au sol de la Grèce cette belle poésie, épandue en rameaux qui déploient leur verdure et leurs fleurs sous le ciel de la patrie, et se balancent aux vents, sans se détacher du tronc immobile.

Le ton n'est jamais le même : tour à tour simple,

[24] C'est au point que Pindare emploie quelquefois la première personne pour la seconde : *Ném.* 1, v. 45.

sublime, gracieux, grave, calme, emporté, il respire la piété, la gloire, l'amour, la joie des banquets, la morale, la passion. Quelque rapide que soit l'apparition des personnages, ils sont esquissés à grands traits, leur allure est naturelle, ils vivent dans le vers, ils marchent, ils agissent: à leur maintien, à leurs discours on reconnaît des héros.

Chaque phrase a son attitude, vous la diriez sculptée; mais elle n'est point condamnée au repos; semblable aux statues des Crétois[25], elle s'avance sur la route qui lui est assignée. L'invocation, la suspension, l'énumération, l'apostrophe, la prosopopée, sont les allures qu'elle affectionne. Toujours en mouvement, elle ne diffère d'elle-même que par le degré de vitesse qui l'emporte au but. A l'aide de grands mots elle s'allonge avec calme, se développe avec gravité. Tour à tour elle bondit comme la joie, elle se cabre comme le caprice, elle se précipite dans la carrière comme les coursiers; vous la suivez à peine, vous ne respirez plus, tout à coup elle se tempère, elle est arrêtée.

Point de mots parasites; cette légion de particules qui surchargent presque partout la période grecque est réduite ici à quelques monosyllabes d'une singulière énergie. Si le relatif fonctionne fréquemment, c'est comme un gond solide sur lequel tournent des strophes entières. Sa présence annonce d'ordinaire un récit, un passage épique; on serait tenté de croire qu'elle donnait le signal de quelque changement dans la musique vocale et instrumentale. Point d'uniformité; les temps des verbes changent dans une même phrase; les régimes d'une proposition incidente pouvaient être assujettis au même cas, ils sont tous à des cas différents.

Le style est un mélange audacieux d'expressions abstraites qui répondent à notre nature morale, et d'éner-

[25] Statues que Pindare décrit dans la 7e Olymp.

giques images qui plaisent à l'homme physique. Celles-ci dominent comme il convient dans la poésie. Considérés isolément, les mots offrent des caractères curieux. Tel n'est intelligible qu'en le supposant accompagné d'un geste; tel a un sens philosophique et particulier que l'on chercherait vainement ailleurs; tel montre une double face dans une même phrase, une ville toute matérielle avec ses maisons et ses habitants; une déesse qui marche, parle, aime, hait. Les cités, les contrées, les dieux, les hommes, paraissent comme dans Homère, escortés inévitablement de leur épithète composée, espèce de sobriquet historique et grave, peinture courte et vive; légère en grec, mais que le français ne peut omettre sans être infidèle, et qu'il ne peut rendre sans être lourd.

L'image, toujours bien terminée, est puisée dans les sources les plus diverses, et, pour ainsi dire, dans la nature entière. Mais le poëte a ses préférences; les fleurs, parmi les plantes; l'aigle, parmi les animaux; l'eau, parmi les éléments; l'or, parmi les métaux. Ses hymnes sont fleuris; l'aile de sa pensée, de sa muse, de son vers, de son art, suit le vol de l'oiseau de Jupiter; ses éloges roulent semblables au torrent, ou tombent pareils à la rosée; sa poésie a le plus doux éclat. Le familier lui plaît; il s'éveille pour chanter, il apaise sa soif de vers; il est le jardinier des muses, il sillonne le champ des Grâces; la nécessité est un clou, la passion un fouet. Mais le pittoresque de l'expression se tire surtout des entrailles mêmes du sujet. Il s'agit de récompenser les vainqueurs: le poëte ourdit pour eux un précieux tissu; il tresse des guirlandes et des couronnes. La pompe triomphale s'avance vers un palais, vers un temple; l'ode ouvre ses portes, elle est elle-même un temple, un palais, un monument, un trésor; elle a des colonnes, un vestibule. La cérémonie se termine par un banquet joyeux; nouvelle métamorphose; l'œuvre poétique devient une coupe de nectar; c'est un délicieux breuvage. Pour retourner à Égine, à Syracuse,

à Cyrène, le vainqueur doit franchir cette mer qui, de toutes parts, embrasse les côtes de la Grèce; ou bien l'ode désirée doit être envoyée à travers les flots : que fait le chantre révélateur de la gloire? Il s'embarque aussi; son imagination ne voit plus que les vagues, que le ciel, que le vaisseau : de là toute une famille de métaphores empruntées à la navigation, aux voiles, aux rames, à l'ancre, aux promontoires, aux écueils.

En un mot, Pindare s'inspire de la vie de ceux qu'il célèbre, de leurs goûts, de leurs exercices, de leur bonheur : il respire, il vit avec eux; il lutte, il jette le disque, il lance des traits, il décoche des flèches, il franchit des fossés; il conduit le char de ses vers par des routes qu'il connaît, et parcourt en triomphateur l'air, la terre et les eaux.

VII.

De même que l'ode, étudiée sous son aspect matériel, nous montre dans le chœur un coryphée, un chef, qui, en tenant son rang, commande aux autres membres, et dirige les pas, les voix, les instruments; de même elle donne à la poésie une sorte d'empire sur tous les autres éléments : c'est, en effet, la poésie qui est l'intreprète le plus fécond, le plus direct de l'enthousiasme; elle se sert des chants, des lyres, des flûtes, des attitudes, comme d'heureux et brillants accessoires; elle est l'unité de premier ordre qui appelle à elle les unités inférieures; elle est la sphère qui entraîne dans son mouvement une foule de satellites; elle est la Pythie qui prononce l'oracle : le reste fait autour d'elle écho, draperie, auréole.

Chaque hymne a son plan à part, son caractère propre. Les voies suivies par le poëte se croisent sans cesse; il passe du sujet à l'épisode, de l'épisode au sujet; il prend son héros, il le quitte, il y revient. Du particulier il s'é-

lance dans le général, et s'adresse successivement aux citoyens isolés, à ses contemporains, à l'humanité tout entière. Il évoque le passé, peint le présent et plonge dans l'avenir. Des idées de même nature sont séparées par des idées d'une nature différente; celles qui occupent le milieu forment un nœud. Ou la fin explique le début; ou celui-ci prépare le dénouement. Point de marche régulière et prévue, et cependant nulle confusion. Des fils invisibles unissent les points divers de la composition: ce sont les idées que réveille nécessairement dans l'esprit des Grecs l'espèce de victoire remportée par le héros, les accidents qui s'y étaient mêlés, l'histoire de ses adversaires, le théâtre de sa gloire; son âge, son rang, ses vices, ses vertus, ses goûts, sa vie antérieure, ses parents, ses aïeux, sa patrie; le temps même, le lieu où l'ode était représentée; l'action et le mouvement du chœur. Tout tend vers un but fixe: expressions, images, tours, phrases, épisodes; non par la ligne droite peu connue des inspirés, mais par des détours naturels, de gracieux méandres. Dans les odes simples et courtes, il est facile de saisir l'enchaînement des choses; mais, dans la plupart des odes implexes, il importe de découvrir la pensée dominante qui lie mystérieusement les inventions poétiques et les souvenirs fabuleux aux narrations officielles. Cette pensée est le noyau autour duquel se serrent les parties constitutives de la pièce. Quelquefois il est possible de les distinguer, de les séparer les unes des autres, comme les pans de cristaux des pierres précieuses. Alors on peut apprécier les proportions de l'œuvre; la longueur en est déterminée par la durée de l'enthousiasme et par le temps que l'auteur avait à sa disposition[26].

Les développements particuliers ont pour mesure le

[26] Plusieurs Odes sont très-courtes, telles que la *Pyth.* 7, les *Olymp.* 4, 10, 12; elles ont été presque improvisées et chantées le jour même de la victoire.

degré d'intérêt qu'ils peuvent offrir. Aussi Pindare ne s'égare point dans la facile description de luttes solennelles, de victoires connues, de joies périodiques; il se contente de les inscrire dans ses vers en style bref et monumental. Des soins plus graves le préoccupent; il cherche et trouve un principe intérieur de force et de mouvement expansif. Il donne à son œuvre l'organisme d'un être sensible. Le sang coule dans la période, dans chaque incise, puis dans les plus petites veines des plus petits mots, et remonte de là au cœur même du sujet. Un souffle tour à tour puissant et doux pénètre l'hymne entier.

Non, Pindare n'est point célèbre pour avoir excellé dans quelques talents agréables et pratiqué tous les artifices du beau langage. Il a fait mieux que d'assembler l'or, l'ivoire et le corail pour en former des statues plus ravissantes que celles de la Grèce antique où nous admirons le mouvement dans le repos; il leur a donné une âme qu'il est allé puiser dans le sein de Dieu même, et l'âme seule est immortelle.

C'est des plus hauts sommets de l'empyrée qu'il contemple sa matière, la domine, la maîtrise, la transforme et l'élève au plus sublime idéal. Qui a institué ces grands jeux de la Grèce? Dieu. Qui les surveille, qui donne aux athlètes les loisirs, l'opulence, les forces nécessaires pour concourir? Dieu. Qui décide de la victoire entre les rivaux? Dieu. Qui inspire le poëte? Dieu. De cette source intarissable, éternelle, découlent toutes les beautés de ses hymnes. De là ses doctrines en religion, en morale, en politique, en poésie.

La théorie de ses chants est aussi noble que simple et courte :

« Puissé-je mourir, chéri de mes concitoyens, après avoir loué ce « qui est louable, et semé le blâme sur les méchants [27] ! »

« Il faut rendre justice même à un ennemi [28]. »

[27] *Ném.* 8. — [28] *Pyth.* 4.

Séparé de l'inspiration, l'art est à ses yeux méprisable; mais uni à la vertu, au talent, à l'enthousiasme, il dispense l'immortalité, il fait le bonheur de l'homme de bien.

Le rôle de Pindare n'est pas celui d'un écrivain complaisant et mercenaire; les éloges qu'il décerne sont des arrêts; avant de les prononcer il s'est fait juge incorruptible. C'est à ce prix qu'il a le droit de dépouiller sans pitié le héros qu'il vante de tout éclat faux et emprunté; il ne célèbre que le mérite réel, et mêle aux louanges les plus graves enseignements. Plein de discernement dans l'appréciation des qualités diverses, il range les avantages du corps après ceux de l'esprit, et la supériorité de l'intelligence après l'élan d'un cœur généreux. La plupart de ses récits épiques respirent la plus sublime morale. Pollux[29] se dévoue pour Castor[30]; Hercule punit un tyran; Antiloque[31] meurt pour son père. Lorsque la vie du triomphateur prête au blâme et à la censure, il ne garde point un silence adulateur; il le rappelle à la vertu par des avis indirects; il répand des allusions obliques; il déguise sous les formes du mythe de dures vérités. Et voilà le secret de ces digressions souvent un peu voilées pour nous, mais intimement liées au sujet. Les doux reproches adressés par le Centaure au dieu du jour qui veut enlever Cyrène sont une leçon de chasteté pour Télésicrate[32]. Le sort de Tantale, d'Ixion, de Typhon, de Phalaris, doit épouvanter tous les rois; c'est un avertissement pour Hiéron[33].

Ces mortels superbes, enivrés de leur triomphe, transportés hors d'eux-mêmes par les applaudissements d'une foule idolâtre, le poëte les rappelle au souvenir de notre faiblesse commune; il les fait descendre de leur char de victoire pour leur crier devant le peuple:

[29] *Ném.* 10. — [30] *Olymp.* 10. — [31] *Pyth.* 6. — [32] *Pyth.* 9. — [33] *Olymp.* 1; *Pyth.* 1, 2, 3.

« Les mortels ne sont dignes d'éloge et de gloire que lorsqu'ils « savent réprimer l'orgueil au sein de la prospérité [34]. »

« La tyrannie est odieuse [35].

« Grâce aux muses et aux dieux, le mérite et la vertu, sans jouir « sur la terre d'un bonheur parfait, triomphent de l'aveuglement « du vulgaire et de la calomnie [36]. »

« Les vertus d'une génération ne passent pas à celle qui suit : « l'avenir est caché aux hommes ; soyons prudents et modérés [37]. »

Quel orgueil, quelle joie et peut-être aussi quelle douleur ne se tempérerait point devant cette pensée d'une mélancolie profonde et toute chrétienne!

« Que sommes-nous? Que ne sommes-nous pas? le rêve d'une « ombre, voilà les hommes [38] ! »

Quelquefois de telles maximes sont la clef d'une ode entière; elles initient à l'intelligence des réflexions et des faits. Plus souvent, semées çà et là, elles apparaissent si justes, si vives, si nombreuses, que Pindare, moraliste, mérite un rang à part. Il n'effraye point comme Pascal, il n'humilie point comme Larochefoucault, il ne divertit pas comme Labruyère, mais il leur est supérieur en un point: il console l'âme, et, par un artifice que n'ont pas même soupçonné d'aveugles détracteurs, l'apologiste gagé de la richesse et de la puissance, est plus qu'aucun autre poëte, le poëte des malheureux [39]. Plusieurs sentences sur Dieu, sur la fortune, sur la résignation, sur le temps, la vie et la mort, sur nos espérances au delà de la tombe, sont le plus doux baume pour les blessures de l'âme.

La pensée de Pindare ne vient point de la tête, mais du cœur.

« La muse, dit-il, s'honore par un noble message. »

Qui n'est touché de l'entendre demander à Arcésilas la grâce de Démophile?

[34] *Isth.* 3. — [35] *Pyth.* 11. — [36] *Pyth.* 4. — [37] *Ném.* 11. — [38] *Pyth.* 8. — [39] Voyez surtout la 12ᵉ Olymp.

D'une terre chérie
C'est un fils désolé:
Rendez une patrie
Une patrie
Au pauvre exilé [40].

Cette élévation d'âme l'empêche de s'arrêter à tout ce qui est étroit, isolé, concentré dans l'égoïsme et dans le temps présent. Il n'oublie sans doute pas les succès du vainqueur, ni les titres qui l'honorent; son devoir est de les publier; mais une élégance réservée et concise guide alors sa plume. Par un sentiment délicat des misères de l'homme, qui se passionne dans son besoin d'affection, pour ce qui n'est plus et pour ce qui n'est pas encore, il se plait à retracer les plus doux souvenirs, les plus douces espérances. Il aime à voir dans le héros le fils qu'une mère chérie embrassera au retour: le mortel, dont les hauts faits font tressaillir de joie jusque sous la tombe, un peuple entier d'aïeux magnanimes; le citoyen qui relève le nom de la cité; le favori de la fortune et du ciel. Et il célèbre la famille, la patrie et les dieux; il énumère d'anciens triomphes, il en promet de nouveaux; il ressuscite les vieilles traditions, il rend hommage aux immortels, non pour trouver un aliment à sa verve qui s'épuise, non pour céder aux écarts d'une imagination déréglée; mais, parce qu'il est juste, il est beau de couronner dans la personne du triomphateur, les parents et les maîtres qui l'ont élevé, guidé, instruit; les ancêtres qui lui ont légué le double héritage de leur gloire et de leur fortune; la ville qui l'a nourri, protégé par ses institutions et ses lois; les dieux qui ont déposé dans son âme le germe de tous les mérites, de toutes les vertus.

Humaine et sensée, la politique du chantre thébain tient [41] à sa morale. Il réunit dans un même faisceau d'af-

[40] Bérenger, l'*Exilé*. — [41] Pindare s'est borné à la politique spéculative; il n'a jamais voulu prendre part aux affaires publiques. *Eust. proœm.*, c. 31.

fections invariables, le foyer domestique, le sol natal et les autels divins. Que la multitude commande, ou les grands ou un roi; peu lui importe la constitution de l'état; partout la voix d'un honnête homme exerce un irrésistible empire [42]. S'il est un parti qu'il défende, c'est celui du peuple que tous les gouvernements doivent ménager, parce qu'il les soutient tous [43].

Sa religion n'est pas moins éclairée; elle est de beaucoup supérieure à celle de son époque. Révolutionnaire ingénu, tout en invoquant Neptune, Apollon, Jupiter, il parle souvent d'un Dieu unipersonnel, absolu, dont il est l'apôtre; il purge la mythologie de fables ridicules ou horribles [44]; on croirait qu'il protége le paganisme; qu'il a déjà deviné un ciel placé au-dessus de l'Olympe.

Quel est donc cet homme dont la poétique se fonde sur la vérité, l'honneur, la piété; qui sait louer sans flatterie, conseiller avec sagesse, blâmer par vertu? qui agrandit tout ce qu'il touche, communique un degré d'énergie et de noblesse inconnu à des événements, à des sentiments vulgaires pour des Grecs? qui charme et instruit le peuple, les puissants, les rois, la postérité; plus profond que ses interprètes, plus grand que son siècle, que les héros célébrés dans ses vers, que les dieux de ses contemporains? C'est un homme de génie, c'est Pindare, le roi de l'ode; poëte géant que la critique doit isoler, élever au-dessus de tous les lyriques, comme elle fait Homère, le Dante ou Milton dans l'Épopée.

VIII.

Nous venons de porter Pindare au ciel; c'est presque un Dieu pour nous; mais notre admiration n'est pas sans bornes, notre culte n'est pas de l'idolâtrie. Le prince de la lyre touche à la terre par quelques faiblesses. On désirerait que les combats de son amour-propre contre l'envie

[42] *Pyth.* 2, ant. 4. — [43] *Pyth.* 4, ant. 12. — [44] *Olymp.* 1.

et ses rivaux fussent moins fréquents. Son style n'est pas toujours d'une clarté lumineuse[45], parce qu'il est trop serré; on y remarque des redites. Les énumérations de victoires pêchent quelquefois par la sécheresse. Peut-être doit-on reprocher à plusieurs images un peu d'enflure et de bizarrerie, à plusieurs tours une vivacité abrupte; à certains récits épiques, trop de longueur; à l'idée morale qui constitue l'unité de presque toutes les odes, trop peu de variété; à la fréquence des maximes, quelque langueur.

Ces imperfections légères sont peu sensibles :

Il peut tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des cieux[46].

D'autres griefs pèsent sur lui; la plupart sont spécieux. Vous l'accusez de flatterie? il conseille plus qu'il ne loue. De jalousie à l'égard des autres poëtes? cette jalousie se borne à faire mieux. De récrimination contre ses ennemis? Il ne daigne pas même les nommer. De cupidité? mais lui-même regrette le temps heureux où le poëte, plein de désintéressement, ne suivait d'autre[47] guide que l'inspiration. De s'être constitué le partisan de l'aristocratie et du pouvoir absolu? d'avoir célébré l'opulence? c'est une exagération calomnieuse. Convient-il de lui imputer à crime les exigences de la matière? Les riches, les puissants, les princes seuls pouvaient suffire aux dépenses que la plupart des concours entraînaient. On a voulu en faire un théocrate; il n'a été que pieux. Est-il juste encore de reprocher de la froideur pour les femmes, au disciple, à l'émule de Corinne? il les aima, puisqu'il fut bon fils, mari tendre, père vigilant; il les aima, car il les estimait; et partout dans ses vers, il les entoure de vénération;

[45] Il ne faut pas cependant, avec Eustathe, prêter à Pindare des erreurs qui ne sont point son fait; si le poëte, *Olymp.* 2, str. 5, dit que le vulgaire ne le comprend pas, cela signifie, non que ses vers sont obscurs, mais que beaucoup d'intelligences médiocres ne peuvent saisir les vérités sublimes qu'ils renferment. — [46] Béranger. — [47] *Isth.* 2.

s'il ne pardonne point à l'amante infidèle, à l'épouse parjure, il célèbre la mère courageuse. Il avoue même qu'il a connu la fièvre qui égare les sens :

« Elles ont du charme les faveurs secrètes de Vénus [48]. »

Jamais ces paroles n'ont pu sortir d'un cœur inaccessible à l'amour :

« Noble puberté, mère des baisers divins, toi qui habites dans « les yeux des jeunes filles [49]. »

Enfin ceux qui lui accordent plus d'élévation dans l'intelligence que de tendresse dans le cœur, ont-ils oublié que nous avons perdu la plus grande partie de ses œuvres? Ne se rappellent-ils plus les paroles d'Horace?

« Pindare est inimitable encore lorsqu'il pleure le jeune époux « enlevé à son épouse éplorée : »

Flebili sponsæ juvenem ve raptum
Plorat [50].

Plût à Dieu que nous n'eussions pas de motifs plus sévères pour le blâmer! mais, il n'en faut pas douter, s'il vivait, il effacerait lui-même de ses hymnes cette pensée méchante :

« Haïssant celui qui me hait, je le poursuivrai en tous sens par « des voies obliques [51]. »

Il rougirait d'avoir trouvé dans la nécessité une excuse à la [52] corruption des courtisanes corinthiennes. Il n'exprimerait plus son amitié pour Théoxène en images qui permettent de la confondre avec un égarement monstrueux de l'amour dans [53] l'antiquité. Ce sont là des taches. Elles font naître des doutes cruels : mais aucun fait historique ne nous autorise à flétrir une sainte renommée : notre admiration et notre estime doivent rester intactes devant un ensemble d'œuvres où la pensée est toujours chaste, élevée, généreuse ; devant une vie entière, consacrée à la poésie et à l'étude. Pieux, bon, fier, indépendant, sensible ;

[48] Frag. incert. 74. Boisson. — [49] *Ném.* 8. — [50] Ode 2, lib. 4.— [51] *Pyth.* 2, ant. 4. — [52] Fragm. — [53] Idem.

Pindare inspire le respect par son caractère : mais sa vertu n'est point farouche, sa majesté sourit; il n'est point l'ennemi des sages plaisirs. Les doctrines, les sentiments qu'il expose dans ses hymnes nous le montrent plein de probité et de candeur.

« Loin de moi le métier de flatteur[54] ! »

« Je ne saurais dire ce qui déplaît à Jupiter[55]. »

« J'aimerais à devoir aux dieux des biens modestes... Le bonheur « de la médiocrité conserve plus longtemps son éclat : Je plains le « sort des rois[56]. »

« Parmi mes compatriotes je lève des yeux sereins; je suis sans « orgueil; je repousse loin de moi toute iniquité. Puisse ainsi le « reste de ma vie s'écouler irréprochable! qui me connaît peut dire « si je sors des bornes pour répandre la calomnie[57]. »

« Que je ne ressemble jamais au sophiste! que je m'attache aux « voies droites de la vie, afin de laisser en mourant à mes enfants « une bonne renommée[58] ! »

Le poëte en lui n'est point démenti par l'homme; ce qu'il a dit, il le croyait, il l'a pratiqué. Élevé dans le temple, religieux dans ses vers, il a consacré ses deux enfants à Cybèle[59]. Sévère dans ses principes, il a refusé la main d'une de ses filles à un homme qui n'était que riche : « la « fortune ne suffit pas, dit-il, il[60] faut la probité. » Celui qui tant de fois chanta la patrie des athlètes vainqueurs, a chéri la sienne.

« O Thèbes, ô ma mère, il n'est point de travaux que je ne quit- « tasse pour te célébrer[61]. »

L'amende que lui infligèrent ses concitoyens prouve assez qu'il aima la Grèce. Polybe s'est trompé en l'accusant d'avoir épousé la cause des Perses[62]. La justification du poëte se trouve dans ses propres vers :

« Pour louer les Athéniens, je choisirais leur victoire à Sala-

[54] *Pyth.* 2, ant. 4. — [55] Fragm. hymn. — [56] *Pyth.* 11, ant. 3. — [57] *Ném.* 7, str. 4. — [58] *Ném.* 8, ép. 1. — [59] *Schol. Pyth.* 3, ant. 4. — [60] *Eust. procem.*, c. 31. — [61] *Isth.* 1. — [62] L'erreur de Polybe vient de ce qu'il a mal interprété le sens des vers de Pindare, Fragm. incert. 125, édition Dissen. Les Thébains étaient partagés en deux camps; les uns pour les Perses, les autres contre : Pindare se borna à conseiller l'union à ses concitoyens.

« mine : chez les Spartiates, je citerais le combat au pied du Cithé-
« ron, où ils mirent en déroute les Mèdes aux arcs recourbés [63]. »

Partisan de la justice sous toutes les formes de gouvernement, il a constamment entretenu un commerce d'amitié avec des princes, avec de riches familles, avec la démocratique Athènes.

Dans un temps où la Grèce venait de s'immortaliser par sa lutte contre l'invasion asiatique et goûtait les charmes d'une longue paix, il eut des chants pour célébrer la valeur guerrière et les bienfaits d'une tranquillité glorieuse. Lorsque la liberté avait pénétré dans les cités doriennes aussi bien que dans celles des Ioniens; que le peuple de Sparte nommait ses Éphores, et que tout citoyen, dans la ville de Pallas, pouvait, par son mérite seul, parvenir aux honneurs, il poursuivit les tyrans de son mépris et de sa haine. On lui demandait un jour pourquoi il n'allait point en Sicile chez Hiéron et d'autres rois, comme faisait Simonide : « Je veux, dit-il, vivre pour moi-« même et non pour autrui [64]. » Ses jours s'écoulèrent au au milieu de peuples passionnés pour les fêtes; la prospérité de la navigation et du commerce les avait enrichis; l'aisance, le repos, malgré des troubles promptement apaisés, les excitaient sans cesse à la culture de la philosophie des arts et des lettres; Pindare se fit une seconde religion de son amour ardent pour une poésie pieuse et morale, héroïque et populaire tout ensemble; ornée de tous les charmes que pouvaient y ajouter le chœur, la danse, la voix, la musique et la magnificence des cérémonies.

L'union intime entre les principes de Pindare, ses goûts, ses actes, les temps, les lieux où il vécut; cette vie réglée d'après des convictions inébranlables; ce caractère grave et austère qui n'exclut point la grâce et l'agrément [65]; la

63 *Pyth.*, ép. 4. — 64 *Eust. proœm.* — 65 Pindare avait composé des scolies ou chansons de table. Théocrite n'a pas d'idylle plus gracieuse que le passage de l'*Olymp.* 6, où le poëte nous peint Évadné au moment où elle met au monde Jamus sur un lit de violettes.

nature des sujets qu'il traite, assez élevée pour comporter le sublime, assez commune pour ne point repousser le familier, ont imprimé à ses odes le cachet d'une originalité ineffaçable. Il a un point de vue, une langue, un style, une versification, des franchises, des fictions qui lui appartiennent. La facture de ses vers est étonnante de noblesse, de variété, d'harmonie, de mouvement, de fantaisie. Les emprunts qu'il fait à plusieurs dialectes; les antiques formes qu'il rajeunit; les expressions qu'il détourne de leur sens propre, rendent sa diction singulière. Par une énergie, une concision, qui lui sont propres; il unit, il presse dans le tour vigoureux d'une phrase elliptique des éléments fugitifs et des éléments éternels, des idées de mode et des vérités immuables. Aucun poëte ne l'a égalé dans l'art d'idéaliser un sujet et de construire le labyrinthe d'une ode. Il est surtout remarquable en ce qu'il nous montre tout à coup des rapports ignorés entre des objets connus. Les pensées inséparables de la matière se développent avec éclat et s'épanouissent en ornements capricieux; les ornements, les fleurs, tiennent tellement à l'idée principale qu'elles paraissent la soutenir; elles n'offrent rien qui sente l'artifice, et nous rappellent les plus belles, les plus libres productions de la nature.

Les chants de victoire forment donc une série d'harmonies successives et graduées, depuis le premier cri qui accueillait le triomphateur au bout de l'arène, jusqu'au dernier son de la lyre et des voix qui allait réveiller un lointain écho : harmonie qui associe à l'allégresse du héros et du peuple l'âme du poëte; harmonie qui rattache la pensée lyrique à tous les moyens de la manifester; harmonie qui unit la représentation de l'hymne à de nouvelles joies, à des émotions nouvelles. Toutes s'enchaînent pour ravir l'âme et les sens. Les plus grandes attirent les plus faibles, et les emportent à leur suite. Toutes viennent de Dieu par l'enthousiasme, cause directe et primitive de la poésie; toutes retournent à Dieu par un autre enthou-

siasme, inévitable effet des beaux vers et des beaux-arts. Ainsi un peintre nous représente, au milieu des airs, un groupe d'esprits immortels qui viennent de visiter notre globe; les plus grands, les plus forts soutiennent les plus jeunes, et tous ensemble remontent légèrement vers les cieux.

IX.

Pindare suit rarement des traces étrangères. On a voulu le ranger parmi les Pythagoriciens pour quelques vers sur l'immortalité de l'âme, sur le bonheur des justes dans un autre monde, sur le triple chemin des enfers et les années d'épreuve qu'il faut subir avant d'entrer dans l'Élysée. Il est plus vraisemblable qu'il a puisé cette doctrine dans les opinions répandues de son temps, et qui se rattachent sans doute à l'école mystique des poëtes pontifes. Quoi qu'il en soit, s'il fallait, à la rigueur, le classer dans une secte de philosophes, c'est parmi les spiritualistes, et il marcherait au premier rang. A Homère il a emprunté l'épisode de Coronis[65], quelques images, quelques formes anciennes.

L'imitation, sorte de traduction indépendante et large, est pour l'écrivain que l'on imite une critique favorable, un témoignage indirect d'admiration. On ne cherche point, en effet, à s'assimiler la pensée d'autrui quand elle ne doit donner à la nôtre aucun éclat. Pindare est loin d'avoir manqué d'imitateurs; s'il en a moins qu'Homère, cela s'explique. Dépouillées bientôt par une invincible nécessité du charme et de l'énergique clarté qu'elles devaient à la représentation, en flattant le sens pittoresque et le sens musical, les odes de Pindare ont été de bonne heure entourées d'une certaine obscurité qui en a rendu la lecture moins attrayante, plus rare et plus difficile pour les Grecs même, pour les Latins et surtout pour les modernes.

65 Hymne sur Esculape.

C'est par ce motif, sans doute, que les chants de victoire ont prêté moins fréquemment à des imitations. Il en existe cependant et de plusieurs sortes : elles méritent d'être mentionnées. Tantôt ce sont des expressions et des tours qu'on leur emprunte, tantôt le procédé qui a servi à grouper les idées accessoires, tantôt de hautes et nobles pensées.

Déjà nous avons parlé de l'affection intéressée de Platon pour l'illustre Thébain. Initié aux mystères d'Éleusis[67] celui-ci tend aussi vers un double enseignement ; tous deux ont évité de s'immiscer dans la politique active : le philosophe doit beaucoup au poëte, et ce serait une belle tâche à remplir que de constater leurs points de ressemblance par des rapprochements positifs. Les idées de Pindare sur l'art, sur l'éloquence, sur la poésie, nous semblent reproduits exactement dans l'*Ion* et dans le *Gorgias*, pamphlet sublime d'un citoyen vertueux. Les pères de l'Église, sans peut-être s'en rendre compte, ont trouvé, comme nous, des rapports intimes entre Pindare et Platon. Lorsqu'ils demandent à l'antiquité païenne des citations à l'appui de leurs doctrines, ils nous donnent d'abord les vers du lyrique, puis immédiatement après la prose du philosophe, comme si l'un était le fils de l'autre. A leur exemple, le plus moderne des pères, Bossuet, qui en rêvant composait des vers grecs [68], n'a point dédaigné le chantre dircéen. Dans ses Oraisons funèbres, il suit souvent les mêmes voies ; telle est du moins l'opinion vulgaire. Mais on ne nous dit pas si ces deux génies se rencontrent par aventure, ou si le dernier venu, attiré vers l'autre par des qualités supérieures de même nature, l'a étudié et soumis à une savante et mystérieuse transformation. Ce problème est presque résolu pour nous. Sans parler de ces images analogues, de ces mots placés

[67] *Strom.*, de saint Clément d'Alexandrie, t. III, p. 508. — [68] *Vie de Bossuet*, par Bausset.

en relief, de ces allures bondissantes, de ces coupes de phrases hardies, de ces périodes qui semblent être des strophes, de ces idées saillantes qui partent avec la rapidité du trait, de cette harmonie qui paraît tenir à une disposition secrète de mètres; sans rappeler que Pindare aussi faisait sa langue, qu'il a le premier, dans les éloges, employé le procédé qui consiste à développer souvent une idée morale parallèlement aux louanges du personnage célébré; sans répéter que son caractère le plus tranché est de dissimuler sa marche, et de mêler le familier au sublime: la seule oraison funèbre du prince de Condé nous semble présenter plusieurs traces d'imitation.

C'est pour obéir aux ordres du plus grand des rois que l'illustre évêque l'a composée; c'est pour obéir à Hiéron que le poëte de Thèbes célèbre ses victoires.

« Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du « prince de Condé et les merveilles de sa vie? on les raconte « partout....

« Éacides aux chars d'or, vous n'avez cessé, par mille hauts faits, « de vous ouvrir de vastes routes jusque.... Il n'est point de ville « assez barbare, assez étrangère à notre langage pour ignorer la « gloire du héros Pélée... [69]. »

« C'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérants.... tout part « de sa puissante main : c'est lui qui envoie du ciel les généreux « sentiments, les sages conseils et toutes les bonnes pensées. »

« O Jupiter, tous les mérites éminents sont dispensés par toi aux « humains [70]. »

« Les courageux et les sages ne le sont que par la faveur du ciel [71]. »

« O Apollon, tout ce que les hommes achèvent avec bonheur, « tout ce qu'ils entreprennent est réglé par un dieu [72]. »

« C'est aux dieux que les mortels doivent tous les éléments de « leurs mérites; qu'ils soient nés vigoureux athlètes, poëtes ou « orateurs [73]. »

Le passage le plus touchant de Bossuet est peut-être celui où en terminant l'éloge de Condé, il appelle un mo-

[69] *Isth.* 6. — [70] *Isth.* 3. — [71] *Ol.* 9. — [72] *Pyth.* 10. — [73] *Pyth.* 2.

ment l'attention de ses auditeurs sur *ses cheveux blancs*, sur les restes d'une *voix qui tombe* et d'*une ardeur qui s'éteint*.

Après avoir célébré un guerrier dans une courte oraison funèbre, Pindare fait le même retour sur lui-même avec une tristesse attendrissante.

« Oui, celui qui dans les tempêtes de la guerre éloigne de sa « chère patrie une pluie de sang, et refoule la désolation dans les « rangs ennemis, acquiert à ses concitoyens une gloire suprême... « Pour toi... tu as exhalé ton âme dans la fleur de l'âge, au premier « rang de la mêlée, où les plus intrépides combattants défendaient « une dernière espérance. J'en ai ressenti une douleur inexprima- « ble. Mais aujourd'hui... le calme a succédé à l'orage.... puissent « les dieux jaloux ne pas troubler les jouissances paisibles que je « goûte chaque jour *en m'avançant vers la vieillesse et le terme « fatal de la vie*[74] ! »

Les poëtes ont reproduit avec une intention plus marquée, plus manifeste, les beautés du lyrique grec. Horace puise dans les trésors de son devancier avec une confiance sans bornes. On dirait qu'il revient chez lui, qu'il reprend son bien. Mais il n'abuse point. S'il lui arrive de lutter corps à corps avec son rival, et de traduire l'idée d'autrui avec la même netteté de style que s'il inventait, on le voit aussi prendre l'essor en partant d'une pensée pindarique qu'il ne fait qu'effleurer, puis, tout à coup, s'élancer dans une direction nouvelle, et se soutenir par un vol puissant dans des régions où seul il a osé pénétrer.

Nos plus célèbres lyriques ont témoigné pour le poëte grec un amour très-vif, mais souvent platonique. Ronsard l'imite et le traduit; il ne s'en cache pas[75]. Les vers où il reproduit le début charmant de la septième Olympique ne sont pas dépourvus d'élégance :

Comme un qui prend une coupe,
Seul honneur de son trésor,

[74] *Isth.* 6. — [75] Ronsard à sa lyre.



Et de rang verse à la troupe
Du vin qui rit dedans l'or :
Ainsi versant la rosée
Dont ma langue est arrosée
Sur la race de Valois....[76].

Malherbe n'a pas connu Pindare; J. B. Rousseau est peut-être dans le même cas, ou du moins il n'en a fait qu'une étude superficielle. Il faut le dire pourtant, l'allure éminemment inspirée de l'ode au comte du Luc, le poétique mouvement qui en anime toutes les strophes appartiennent au chantre d'Hiéron[77].

Lebrun n'a vu Pindare, ce nous semble, qu'à travers Horace et les traductions latines. Dans ses vers ne perce point un sentiment délicat et profond des beautés du grec; s'il l'a compris, ce n'est pas en artiste inspiré; cette poésie n'est que de seconde main; la touche est faible, le reflet pâle, les traits incertains; c'est le portrait d'un portrait[78].

Un seul littérateur en France a saisi l'esprit de Pindare et l'a imité à la manière d'Horace, en homme de génie : c'est André Chénier. Jamais poëte n'a possédé à un aussi haut degré que lui la merveilleuse faculté de transporter dans notre langue les tournures les plus originales, les expressions les plus heureuses des auteurs Grecs, tout en conservant un air d'indépendance et de naturel. Il ne s'est point jugé trop favorablement quand il a dit :

« Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.
« Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,
« M'embrasent de leur flamme, et je crée avec eux.
« Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse
« Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce. »

On reconnait, en effet, çà et là dans ses œuvres les

[76] Ode à Henri II. «Je pillai Thèbes et saccageai la Pouille.» — [77] *Pyth.* 3. — [78] Voyez à la fin de ce discours quelques passages où Lebrun imite évidemment Pindare.

saintes reliques du chantre thébain [79]. De ces guirlandes tressées jadis pour le front des athlètes vainqueurs, il sait détacher des fleurs qui paraissent écloses d'hier; il en pare nos muses, il en découvre jusqu'au milieu des ruines que nous avons numérotées sous le nom de *fragments*.

Comme au jour de l'été, quand d'un ciel calme et pur
Sur la vague aplanie étincelle l'azur,
Le dauphin sur les flots sort et bondit et nage
S'empressant d'accourir vers l'aimable rivage,
Où, sous des doigts légers, une flûte aux doux sons,
Vient égayer les mers de ses vives chansons.
Ainsi.... [80]

Mais l'influence des chants de Pindare ne s'est point bornée au genre lyrique; la majestueuse épopée, sans craindre de déroger, y a puisé le germe fécond de vastes récits; les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes et de Valérius Flaccus ne sont que le développement de la quatrième Pythique; l'Achilléide de Stace reproduit sur un plan plus étendu la treizième Néméenne.

X.

L'idéal est la base de toute critique littéraire. En dehors de cette théorie fondée sur l'unité majestueuse de Dieu, de la nature, de l'âme humaine et de leurs rapports harmoniques, il n'y a plus qu'une littérature individuelle, sceptique, mesquine, divisée, emportée dans toutes les directions par le hasard et l'empirisme. Une ode est parfaite lorsque nous y trouvons l'enthousiasme le plus exalté, concentré d'abord dans les limites du vrai, du beau et du bon par le travail du génie, puis traduite par un art exquis et le concours des talents les plus propres à charmer nos sens et toutes nos facultés. C'est en comparant Pindare avec l'idéal de l'ode que nous avons apprécié son

79 Voyez à la fin de ce discours quelques passages où Lebrun imite évidemment Pindare. c. — 80 Fragments d'André Chenier.



mérite absolu ; pour connaître son mérite relatif, il faut établir un parallèle entre lui et ses rivaux.

Les œuvres du chantre thébain et celles des poëtes hébreux ont plusieurs points de ressemblance, surtout dans l'emploi des accessoires lyriques et de certaines formes de style. Chez les Hébreux aussi, l'ode est représentée; elle a une partie toute externe; nous y retrouvons la pompe, le chœur, la danse, la musique vocale et instrumentale, une sorte de versification et de dialecte. Laban reproche à Jacob, son gendre, d'avoir enlevé ses filles sans lui laisser la consolation de les accompagner au son des chansons et des instruments [81]. Depuis que les Hébreux existaient en corps de nation, ils avaient des réunions de prophètes sous un chef suprême, dont l'occupation principale était de célébrer les louanges du Très-Haut, dans des hymnes et des chants qu'ils accompagnaient du son et du concert des harpes et des flûtes [82]. Saül, déjà désigné et sacré roi, voit venir à sa rencontre une troupe de prophètes, qui descendaient de la montagne du Seigneur, et qui prophétisaient au bruit des flûtes, des harpes et d'autres instruments de musique [83]. On connaît le morceau sublime d'Isaïe, dans lequel le Messie est mis en scène au jour de ses vengeances et s'entretient avec un chœur [84]. Dans le Cantique des cantiques une troupe de jeunes vierges offre aux deux époux des consolations ou des conseils; elles les interrogent et leur répondent. Après le passage de la mer Rouge, Marie prit un tambour en sa main, toutes les femmes marchèrent après elle avec des tambours, formant des chœurs de musique. Et Marie chantait la première en disant : « Chantons des hymnes au Seigneur [85]. » David danse autour de l'arche en jouant de la harpe [86].

L'ode hébraïque est partagée en strophes ou versets, et ceux-ci en vers courts, cadencés, composés de pieds

[81] *Genèse*, c. 31, v. 27. — [82] Lowth, *Poés. sac. des Hébr.*, t. I, p. 10 et 11. — [83] *Rois*, l. 1, ch. 10, v. 5. — [84] *Is.* 63, 1. — [85] *Exod.*, ch. 15, v. 20, 21. — [86] *Rois*, l. 2, c. 6, v. 6, 12, 14, 16.

musicaux dont on ne connaît pas pourtant la mesure réelle [87]. Le dialecte est poétique : comme celui de Pindare, il consiste dans l'emploi de termes qui s'écartent des lois et des usages ordinaires de la langue. Certains mots sont allongés ou raccourcis par l'addition ou le retranchement de quelques syllabes. Des hardiesses semblables se rencontrent dans le style du poëte profane et dans le texte sacré; changements de personnes, de temps; futurs énoncés par des passés et *vice versa* [88]. Les allures principales des phrases offrent aussi des analogies fort marquées. On rencontre dans les chants hébreux la forme personnelle ou lyrique par excellence :

« Je crierai vers vous, Seigneur !... C'est dans le Seigneur que « j'ai mis mon espérance. »

La forme oratoire : dans le livre de Job, le discours du Très-Haut n'est pas au-dessous d'une si haute majesté. Le cantique des cantiques et le poëme de Job ne sont point de véritables drames, puisqu'ils n'ont ni fable, ni action; mais la forme en est dramatique, parce que le poëte, en gardant le silence, fait paraître et parler des personnages, des espèces d'acteurs. Moïse se sert du tour épique quand il célèbre le passage de la mer Rouge. Plusieurs chœurs sont dialogués [89]. Une foule de sentences et d'enseignements rappellent le ton didactique. Est-il besoin d'ajouter que Pindare et les chants bibliques se rapprochent encore par des obscurités impénétrables en ce qui touche la métrique, la musique, l'accent, le rhythme et l'interprétation de plusieurs passages ?

Nous ne pousserons pas plus loin le parallèle; nous n'opposerons pas les images aux images, les sentiments

[87] Elle n'est pas prosodique; on y reconnaît ce qu'on appelle le parallélisme ou retour d'idées et de phrases symétriques; le rhythme en est la base; mais quel est ce rhythme ? Voyez Lowth et Michaelis, *Poës. sacr. des Hébr.*, t. I, p. 45 et suiv. — [88] Lowth, idem. — [89] *Rois*, liv. 1, c. 18, v. 7.

aux sentiments, le sublime au sublime. Qui oserait comparer le Sinaï au Cronius [90] et l'Alphée au Jourdain? Les poëtes hébreux sont supérieurs au chantre thébain pour l'inspiration. Celui-ci n'a qu'un enthousiasme naturel, réfléchi; le leur émane directement d'en haut. Des psaumes de Pindare à ceux de David, il y a la distance de Jupiter à Jéhova.

Tout pénétrés de l'inspiration biblique, les chœurs d'Athalie l'emportent aussi sur la muse de Dircé. Ceux d'Eschyle et de Sophocle s'élèvent à sa hauteur. Euripide n'est pas animé d'un souffle assez puissant pour le suivre.

Chez les Latins, Horace est aussi hardi, aussi pur, aussi riche, plus varié, mais moins moral et moins sublime. Plusieurs de ses pièces ne sont que de spirituelles fantaisies ou de savantes études. Il commence d'ailleurs l'interminable série des imitateurs, des traducteurs, des lyriques sans lyre. Avec moins d'art les chants des premiers Chrétiens présentent déjà plus de dignité et d'élévation que l'ode profane des anciens; ils en ont la pompe extérieure, la gravité dorienne, les mouvements, les temps d'arrêt, la musique. Que l'on nous pardonne la comparaison, la célébration dans une vieille cathédrale du *Te Deum*, composé, dit-on, par saint Ambroise, est peut-être ce qui se rapproche le plus au monde d'un hymne de Pindare, représenté dans un temple de la Grèce. Pendant le moyen âge nous en retrouvons à peine quelques traces; dans la mission du héraut d'armes qui vient annoncer une victoire, dans la versification variée des troubadours; dans leurs strophes amples, où se pressent des vers de différentes mesures. Le troubadour célèbre aussi les exploits des chevaliers qui l'admettent à leur table; les traits de bravoure, de générosité, de vertu qu'il juge dignes de sa muse; il sait jouer de la lyre, il chante au son des instruments. Sauf quelques chants héroïques et nationaux,

[90] Colline qui dominait la plaine d'Olympie.

pleins d'une mâle énergie, la plupart des odes modernes le cèdent aux chants de victoire. Destinées à être lues dans la solitude du cabinet, elles ont presque toutes la pâleur morbide des discours écrits. Ronsard a de l'imagination, mais les formes le trahissent. Malherbes n'a perfectionné que l'instrument.

Les cantates de J. B. Rousseau sont belles; comme poëte lyrique, il a des parties admirables; de la dignité, de la grâce, de la correction, le sentiment de l'harmonie, une versification habile; mais le coloris des odes est souvent faux; la strophe retentissante et creuse, et le style tatoué de figures disparates, empruntées au paganisme, au christianisme, à des âges divers. L'ode au comte du Luc, si vantée, nous semble faible d'invention, emphatique et sans proportion avec le sujet; la marche générale des strophes est d'ailleurs un larcin; pour vêtir sa pensée, l'auteur a cousu avec plus d'art que de goût, les lambeaux de tous les rois de la littérature ancienne dévalisés. Ce tour appartient à Pindare; voilà du Virgile; cette image est d'Horace. Partout la profusion des fictions mythologiques répand une lueur équivoque.

Lebrun a peu de discernement, peu d'enthousiasme et d'originalité; l'intérêt languit; le travail se montre; le cœur reste froid; l'imitation perce à chaque instant; ces vers sont encore une mosaïque. Quel est le port de France où nos marins chantent, lisent même ou citent l'ode du *Vengeur?* Eh! que voulez-vous qu'ils comprennent au Rhodope, au fils de Calliope, au navire Argo, aux Pléiades, grotesquement enveloppées dans les replis du drapeau tricolore?

XI.

L'histoire littéraire cite d'admirables odes. Mais le mérite de ces chefs-d'œuvre n'est point le résultat du hasard; il est fondé en raison, et la raison du beau, c'est la règle en tout. Eh! bien, en cherchant les règles du genre



lyrique par les voies spéculatives, en suivant pour les trouver les directions de l'ode naturelle, informe, qui s'essaye, en prenant pour modèle les prophètes, le psalmiste, Pindare, où ces chants inspirés, qui de loin en loin retentissent au milieu des peuples, nous parvenons à la même théorie. Une exaltation noble, extrême, épurée, préside à la naissance de l'ode. Le goût instinctif et le goût perfectionné choisissent les éléments qui la constituent. Elle se réalise alors, elle se présente sous la forme d'une poésie forte que traduisent les vers chantés, la musique et le geste. Ses effets sont prodigieux.

. . . . Les annales antiques
De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.
Te faut-il rappeler ces prodiges connus ?
Ces rochers attentifs à la voix de Linus?
Et Sparte qui s'éveille à la voix de Tyrtée?
Et Terpandre apaisant la foule révoltée[91] ?

Les anciens attribuaient aux chants lyriques la vertu de guérir les maladies, de réprimer les passions, de conserver les mœurs; Platon regardait toute nouveauté introduite dans le chant comme une révolution dans l'état. Sans révoquer en doute ces merveilles empruntées à des époques fort éloignées de nous, on peut ne pas y ajouter une foi entière. Mais il est des faits que l'histoire atteste. Quand les Romains furent-ils assurés de la possession des Gaules? Lorsque Tibère eut fait massacrer les Bardes. Que fit Édouard III pour hâter en Écosse les progrès de ses armes? Il arracha la vie aux poëtes musiciens qui ne cessaient d'engager le peuple à soutenir sa liberté. De nos jours, il est un hymne que les Français ne peuvent entonner sans faire ouvrir tous les arsenaux de l'Europe.

La décadence de l'ode tient au manque d'enthousiasme, à la négligence, à l'ignorance, à l'orgueil. La plupart des auteurs ne savent point écarter d'une émotion vraie les

[91] Vers de François de Neuf-Château.

idées fausses qui la déparent; ils n'idéalisent point la matière. D'autres prennent pour la fièvre du génie les rêves de l'amour-propre et des velléités de gloire; d'autres confondent les talents qui manifestent l'ode avec le mouvement de l'âme qui l'inspire. Le sentiment poétique s'affaiblit, l'art aspire à le dominer; destiné à trouver, à perfectionner le symbole, il se perd dans l'amour de soi; le signe se révolte contre la chose à signifier, et s'en sépare violemment. Bientôt la danse, la musique vocale, la musique instrumentale ont la prétention d'exister à part. Elles abandonnent la poésie trop faible pour les attirer encore et les réunir par un lien commun. Celle-ci n'a plus que la versification pour auxiliaire perfide, car c'est une compagne qui finit par l'étouffer.

Cependant la pompe a disparu, le chœur est dissous; honteuse dans son isolement, chassée des agora, des temples, des enceintes où se réunit la foule, l'ode renonce à la vie active et publique; elle n'est plus divine parce qu'elle n'est plus populaire. Sachons donc apprécier à leur faible valeur mille productions étiolées que l'on classe dans le genre lyrique, faute de savoir où les placer mieux. Le soldat qui veut avant la bataille de Poitiers chanter, avec ses compagnons, le chant de Roland; l'Italien qui le soir, derrière les orangers en fleurs d'une villa, envoie d'harmonieux soupirs à son amante; l'enfant de la Germanie qui rassemble à la hâte un chœur d'amis et de musiciens pour adresser, au milieu du silence et des ombres, de poétiques adieux et les vœux du cœur à celui qu'il nomme son frère, et que peut-être il ne rencontrera plus sur le chemin de la vie; toutes les âmes naïves, passionnées, pour peu qu'elles chérissent et connaissent les beaux-arts, sont plus près d'atteindre aux beautés de l'ode, que nos hommes de lettres, qui se torturent ingénieusement à disloquer des phrases, à ressasser les anciens, à chercher des effets de mirage dans le style, pour repro-

duire à froid le feu, les transports, les écarts de la poésie lyrique.

Oui, par pitié, passons sous silence la foule des versificateurs élégants, fleuris, pimpants, musqués, mais sans croyance et sans foi; par justice, les noms de ces roués littéraires qui ont dû aux complaisances et à l'intrigue le mensonge d'une réputation mendiée; par pudeur, la cohue des écrivains qui croient jouer le génie, en s'abandonnant à des instincts sauvages, à des appétits libidineux. Leur patriotisme hurle, leurs festins sont des combats, leurs amours révoltent; après avoir traîné la poésie lyrique de la taverne au boudoir et du boudoir au club, ils l'ont laissée gisante au milieu de la débauche, de l'orgie et du sang.

Oh! qui nous rendra jamais l'ode dircéenne et le chœur des saintes mélodies? qui nous rendra la véritable muse lyrique avec les vierges ses compagnes? verrons-nous encore ici-bas cette douce fille avec son étoile au front, ses yeux tournés vers le ciel, le visage souriant, quoique empreint d'une tristesse profonde, grave comme Junon, attrayante comme Vénus, mais Vénus devenue chrétienne? Car, n'en doutons pas, si la muse de Pindare, au cœur pur, aux pieds blancs, eût foulé la terre dans les jours de Constantin, elle eût été l'élève de Cyrille et la sœur de Cymodocée [92].

[92] Personnages des *Martyrs* de Chateaubriand.

NOTES.

a) « Les dieux de Pindare ne sont plus ceux d'Homère. Le poëte érige en principe la nécessité d'épurer la mythologie dans le sens de la morale : il choisit dans ses odes les idées les plus conformes aux idées d'ordre, de dignité, de justice. Pour lui, Némésis n'est plus le fléau des mortels, l'abus de la puissance ; elle juge les actions des hommes ; son enfer est un séjour de peines et de récompenses méritées. »

b) Quiconque dans son vol ose imiter Pindare,
Sur des ailes de cire ambitieux Icare,
Va chercher follement sa perte dans les airs ;
Bientôt précipité de la voûte céleste,
Son audace funeste
N'enrichit d'un vain nom que l'abîme des mers.

Tel qu'un fleuve à grand bruit tombant d'un roc sauvage,
Fier et nourri des eaux, tribut d'un long orage,
Croît, s'élève, franchit ses bords accoutumés ;
Tel Pindare, échappant d'une source profonde,
Bouillonne, écume, gronde,
Roule immense à nos yeux éperdus et charmés.

Tous les lauriers du Pinde ornent son front lyrique,
Soit que dans la fureur d'un chant dithyrambique,
Il se laisse emporter à des nombres sans lois ;
Ou qu'il mêle aux torrents d'une libre harmonie
Ces trésors du génie,
Ces mots audacieux qu'il prodigue avec choix ;

Soit qu'il chante les dieux et leur vaillante race,
Ces rois qui du Centaure étouffèrent l'audace,
Et la chimère en feu vomissant le trépas ;
Ou que son vers consacre un immortel trophée.
Au mortel dont l'Alphée
Vit le ceste ou le char vainqueur dans ses combats.

Soit qu'il pleure un héros que la parque jalouse,
Hélas ! vient de ravir à la plus tendre épouse ;
Qu'il le venge en ses vers d'un trépas odieux ;
Que sa Muse l'enlève aux bords de l'onde noire,
Et, tout brillant de gloire,
Le place dans l'Olympe au sein même des dieux.

Tel le cygne d'Ismène ouvrant ses vastes ailes,
Que soutiennent des vents les haleines fidèles,
Plane avec majesté dans le ciel le plus pur;
Et moi. . . . .

(*Malfilâtre a traduit aussi cette Ode d'*HORACE.)

c) Des badinages de Catulle
Aux pleurs du sensible Tibulle
On m'a vu passer tour à tour;
Et, sur les ailes de Pindare,
Sans craindre le destin d'Icare,
Voler jusqu'à l'astre du jour.

(Ode 11, *Exegi monumentum.*)

O nature, ouvre-moi ce temple
Où l'enthousiasme contemple
Tes inaltérables beautés!
Là Pindare, ton interprète,
Sur sa lyre d'or me répète
Ces vers que lui seul a dictés.
« Viens, me dit-il, cœur magnanime!
« Vois la nature qui t'anime
« A tenter un noble hasard.
« Loin d'ici le mortel profane
« Que son timide instinct condamne
« Et plie aux entraves de l'art.
« La nature fait les Homères;
« L'art fait les poëtes vulgaires,
« Et ses élèves impuissants,
« Vils corbeaux, déclarent la guerre
« Au ministre ailé du tonnerre,
« Par leurs murmures croassants. »

(Ode 9. *L'étude de la nature est préférable même aux anciens.* Pindare, *Ol.* 9, ant. 4. *Ol.* 2, str. 5.)

Tandis qu'un noir Python siffle au bas du Parnasse,
Pindare avec audace
Vole au sommet du Pinde et chante pour les dieux.

(*Ode sur la mort de Buffon.*)

Le chantre des vainqueurs d'Élide,
Plein de leur esprit belliqueux,
Devance leur course rapide
Ou se précipite avec eux.

Parmi des torrents de poussière,
Son char dévorant la carrière,
Paraît s'égarer dans leurs flots,
Mais toujours sa roue enflammée
Rasant la borne accoutumée
Ravit la palme à ses rivaux.

(Ode 2 *à Buffon sur ses détracteurs.*)

Je vois sous des lauriers, sous des berceaux de rose,
Les grands hommes s'unir et confondre leurs rangs.
Là Turenne s'enflamme aux accents de Virgile;
Alexandre aux combats par Homère est gardé;
Le sublime Corneille y plaît au fier Achille;
Et Pindare y chante Condé.

(Ode 9, *pendant la maladie de l'auteur*.

d) Mais celui dont la fuite ose acheter la vie,
Revient, les yeux baissés, par de sombres détours,
Il craint tous les regards; la peur, l'ignominie,
Enveloppent ses jours.

(Ode 1re *aux Français*, l. 4. Pindare, *Ol.* 7, str. 4, et *Pyth*, 8, str. 5 et ant. 5.)

Renommée! amante du Pinde,
A ma lyre unis tes cent voix;
Cours, vole aux héros de Nerwinde
Chez les morts conter ces exploits....

(Ode 2, *sur le passage des Alpes par le prince de Conti*. Pindare, fin de la 1re Olymp.)

e) Des vers pleins de ton nom attendent ton retour,
Tous trempés de douceurs, de caresses, d'amour...

(*Élégie* 1. *Ol.* 6, 4, 5. *Isth.* 5. *Pyth.* 8.)

Beaux-arts!...
Sur le front des époux de l'aveugle fortune
Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux.

(*Élégie* 16. Fragm. *Isth.* 3.)

Salut, peuple français! ma main
Tresse pour toi les fleurs que fait naître la lyre.

(*Le Jeu de Paume. Ol.* 9. *Pyth.* 4.)

Car, en de longs détours de chansons vagabondes,...

(*L'Aveugle. Ol.* 1.)

Ces chants de ma prison témoins harmonieux...

(*La jeune Captive*. *Pyth*. 13.)

Ainsi le grand vieillard en images hardies
Déployait le tissu des saintes mélodies...

(*L'Aveugle*. *Ol*. 6. *Ném*. 4. Fragm.)

Etc., etc., etc.

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

OLYMPIQUES.



OLYMPIQUES.

OLYMPIQUE I.

A HIÉRON DE SYRACUSE, VAINQUEUR A LA COURSE ÉQUESTRE [1].

Argument. — Hiéron 1er monta sur le trône de Syracuse en 474 avant J. C., et mourut après huit ans de règne, en 466. Il venait de vaincre Thrasydée, fils et successeur de Théron, tyran d'Agrigente, lorsqu'il fut proclamé vainqueur à la course équestre, en 472. Avant de monter sur le trône il avait déjà remporté un semblable succès. Illustre par son courage, il ne l'était pas moins par son amour pour les beaux-arts; il avait attiré à sa cour Pindare, Simonide, Bacchylide, Xénophane, Epicharme, Eschyle. Cependant sa conduite n'était pas en tout irréprochable; on l'accusait surtout d'orgueil.

Le poëte célèbre d'abord la gloire des jeux olympiques, et celle du roi vainqueur; puis il passe aux traditions fabuleuses de Pélops et de Tantale, auxquelles se rattachent habilement les éloges et les conseils qu'il donne à Hiéron. Enfin il revient à son héros, lui souhaite un triomphe plus éclatant encore à la course des chars et l'exhorte à la modération.

[1] Sans char, sur le cheval de selle.

Lieu de la scène : Syracuse, palais du roi, où a lieu un splendide festin.

Date de la composition et de la représentation de l'ode: 472 avant J. C.

Le mode est dorien pour la lyre, éolien pour le chant; le nome, équestre [2].

Pindare fait partie du chœur.

Str. 1. [3] — L'eau est chose excellente; l'or, comme un feu rayonnant qui étincelle dans la nuit, est le plus magnifique des biens. Que si tu aspires à célébrer les luttes, ô mon âme, ne cherche point désormais pendant le jour d'astre lumineux plus ardent que le soleil dans les solitudes éthérées; et nous ne chanterons point de combats plus beaux que ceux d'Olympie [4]. C'est d'Olympie que l'hymne glorieux s'élance au cœur des poëtes pour louer le fils de Saturne près du riche, de l'heureux foyer d'Hiéron,

Ant. 1. — Qui tient le sceptre de la justice dans la Sicile aux grands troupeaux, et cueille la fleur des plus sublimes vertus. Il est fier aussi des suaves mélodies que souvent nous faisons retentir en chœur autour de sa table hospitalière. Çà [5], détache du clou la lyre dorienne [6], si

[2] Voyez sur le *Nome*, le *mode*, notre Discours préliminaire. — [3] Nous suivons dans notre traduction le texte de Boissonade; toutes les fois que nous nous en écartons, une note l'indique. — [4] De même que l'eau, l'or et le soleil sont au premier rang dans la nature, la célébration d'une victoire olympique est le plus beau sujet que puisse traiter un poëte. Il ne s'agit ici, ni du système de Thalès, ni de métallurgie : Pindare, selon sa coutume, tire ces images des circonstances présentes : de l'eau servie sur la table pour tempérer la force du vin, et des coupes d'or qui brillaient en ce jour de fête. — [5] Ce qui précède était probablement chanté au son des flûtes. — [6] Montée sur le ton dorien ; voyez le Discours préliminaire.

le désir de chanter Pise et Phérénice livra ton cœur[7] aux plus douces pensées, alors que près de l'Alphée, il[8] bondit sans aiguillon qui précipitât sa course, et donna la victoire à son maître

Ép. 1. — Passionné pour les coursiers, au monarque de Syracuse. Elle brille, la gloire d'Hiéron, dans la noble colonie du Lydien Pélops[9], Pélops chéri[10] du dieu qui embrasse la terre, du tout-puissant Neptune, dès que Clotho[11] eut retiré du vase sans tache[12] son corps orné d'une blanche épaule d'ivoire[13]. Oui, les miracles abondent. Mais quelquefois aussi, par de là les bornes de la vérité, de trompeuses fictions, ingénieusement tissues, égarent l'opinion des hommes.

Str. 2. — Un charme qui fait de toute chose un miel aux humains, consacre l'erreur, et souvent dispose à croire l'incroyable. Mais les jours à venir sont d'incorruptibles témoins. L'homme ne doit rien publier que de beau sur les dieux. Alors moindre[14] est la faute. Fils de Tantale, je le dirai donc au rebours de mes devanciers, lorsque ton père eut convié à un banquet fameux dans sa chère Sipyle, les immortels qu'il recevait à son tour, le dieu du trident,

Ant. 2. — Vaincu par un tendre désir, t'enleva sur ses coursiers d'or, pour te transporter dans le palais élevé de l'auguste Jupiter; là, plus tard, Ganymède aussi vint

[7] Ce passage était peut-être une interpellation adressée à Pindare par un personnage du chœur. — [8] Phérénice, le cheval vainqueur. — [9] Dans le Péloponèse. — [10] Hiéron, aussi, dès son origine, avait été le favori de Neptune; ce dieu était fort honoré dans sa famille : comme Pélops Hiéron s'est distingué dans l'Élide. — [11] Clotho présidait à la naissance des enfants. — [12] Vase dans lequel on lavait les nouveau-nés. — [13] Ainsi, selon Pindare, Pélops était né avec cette épaule d'ivoire; et, c'est en ce point qu'il diffère de ceux qui pensent qu'elle remplaça l'épaule mangée par Cérès. — [14] La fiction poétique est excusable quand elle n'est pas impie.



rendre au dieu les mêmes soins[15]. Comme tu avais disparu, et que de nombreuses recherches ne t'avaient point rendu à ta mère, un des voisins jaloux s'empressa de répandre dans l'ombre, que, près d'un feu où l'onde bouillonne, les dieux avaient coupé tes membres avec le fer, que sur leurs tables tes chairs assaisonnées avaient été servies à la ronde et mangées.

Ép. 2. — Loin de moi d'imputer à des dieux une telle voracité; non jamais[16]. Le châtiment frappe souvent les calomniateurs. S'il est un mortel que les maîtres de l'Olympe aient honoré, certes ce fut Tantale. Mais il ne sut point digérer son bonheur; par son orgueil[17] il s'attira une peine affreuse; au-dessus de lui, le père des dieux suspendit une pierre énorme; sans cesse il veut y dérober sa tête et s'agite sans repos.

Str. 3. — Telle est la vie cruelle et toujours malheureuse qu'il endure en proie à trois, à quatre supplices[18], pour avoir soustrait aux dieux, et prodigué à ses compagnons de table, le nectar et l'ambroisie qui l'avaient fait lui-même immortel. Si un homme se flatte de cacher à Dieu une seule de ses actions, il s'abuse. Aussi les immortels ont-ils rejeté son fils dans la courte vie des hommes. Aux jours fleuris de la jeunesse, lorsqu'un noir duvet ombragea son menton, méditant un hymen assorti,

Ant. 3. — Il voulut obtenir du roi de Pise, Hippodamie sa noble fille. Il s'approche de la mer blanchissante, seul,

[15] Le servir à table. — [16] Pindare rejette cette tradition peu compatible avec ses doctrines religieuses et le parallèle qu'il établit entre Pélops et Hiéron. — [17] Avertissement indirect pour le roi de Syracuse enclin à ce vice. — [18] Il était enfoncé dans un marais; un roc menaçait sa tête: il souffrait de la faim et de la soif. D'après certains commentateurs, il faudrait traduire : *qu'il endure lui quatrième avec trois autres coupables :* Sisyphe, Ixion et Titye.

dans la nuit; il invoque le redoutable dieu du trident : le Dieu paraît à ses pieds[19]. Pélops lui dit : «Si les douces «faveurs de Cypris, ô Neptune, ont pour toi quelques «charmes, arrête le javelot d'airain d'Œnomaüs; sur le «plus rapide char, conduis-moi dans l'Élide, et donne-«moi la victoire; car déjà treize amants ont succombé, et il diffère l'hymen de sa fille.»

Ép. 3. — «Cette périlleuse épreuve n'est point faite pour «un lâche; mais, puisque nous sommes condamnés à mou-«rir, pourquoi, honteusement accroupis dans les ténè-«bres, consumer une vieillesse inutile loin de tout ce qu'il «y a de glorieux au monde? Oui, je subirai cette épreuve. «O Neptune, fais que l'issue en soit heureuse!» Il dit et ses paroles ne sont pas vaines. Il reçoit du dieu secourable son char d'or et ses coursiers aux ailes infatigables.

St. 4. — Œnomaüs[20] succombe; la vierge entre dans son lit; il engendre six rois que les Vertus nourrirent. Maintenant de pompeux sacrifices honorent ses mânes sur les bords de l'Alphée où il repose dans un tombeau d'un libre accès, près d'un autel que visite la foule des étrangers. Ainsi la gloire de Pélops rayonne au loin, de la carrière olympique où viennent lutter, et la vitesse des pieds et la mâle vigueur du corps. Le vainqueur jouit toute sa vie d'une délicieuse tranquillité,

Ant. 4. — En récompense de ses travaux. Un bonheur constant n'est-il pas pour tout mortel le bonheur suprême? Pour moi, sur le nome équestre[21], je dois couronner Hiéron d'un chant éolien. Je le proclame donc, parmi tous les contemporains, il n'en est pas un seul qui, pour l'intelligence du beau, ou pour l'étendue de la puissance,

[19] Pélops est sur le rivage; Neptune sort de la mer. — [20] Nouvelle leçon pour Hiéron accusé de cruauté pendant les premières années de son règne. — [21] Voyez le Discours préliminaire.



puisse être célébré plus dignement dans les nobles détours[22] de mes hymnes. Un dieu protecteur, Hiéron, veille avec sollicitude à l'accomplissement de tes vœux; qu'il te reste fidèle, et, je l'espère, dans une voie nouvelle et plus douce encore, mes chants suivront l'essor de ton char rapide,

Ep. 4. — Au brillant sommet du Cronius[23]. La muse me garde des traits d'une souveraine puissance. Il est des hommes plus grands que d'autres. Mais au faîte de toutes les grandeurs sont les rois. Désormais ne regarde pas plus haut. Fasse le ciel que tu marches toujours tête levée, et, moi-même, puissé-je, mêlé aux vainqueurs, voir mon génie célèbre dans toute la Grèce!

OLYMPIQUE II.

A THÉRON D'AGRIGENTE, VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

Argument. — Théron monta sur le trône d'Agrigente 488 ans avant J. C., et mourut l'an 470; il avait régné seize ans.

Parmi ses ancêtres on compte Cadmus, Œdipe, Polynice, Thersandre, Théras.... Celui-ci conduisit une colonie de Lacédémoniens dans l'île de Théra (une des Cyclades); leurs descendants gagnèrent Rhodes; de là, sous le nom d'Emménides, ils émigrèrent à Géla en Sicile, puis à Agrigente.

Prince distingué, Théron jouit pendant sa vie de l'estime publique, et fut, après sa mort, honoré comme un

22 A. Chénier a imité ce passage : voyez les notes à la fin du Discours préliminaire.—23 Colline, consacrée à Saturne, qui dominait la plaine d'Olympie.

héros. L'année même où il remporta la victoire célébrée dans cette ode (476 avant J. C.) fut très-orageuse. Plusieurs de ses proches s'étaient ligués contre lui avec les habitants d'Himère; Hiéron le menaçait[1] d'une guerre formidable; il sut négocier avec celui-ci, et réduire les autres par une victoire.

Pindare annonce d'abord qu'il va chanter le vainqueur Théron, dont il rappelle l'origine, et fait des vœux pour le bonheur de sa race. Les infortunes passées ne peuvent pas ne pas avoir été; mais des jours de félicité effacent de tristes souvenirs. Telle fut la destinée des filles de Cadmus et de toute leur famille; telle, la destinée des Emménides, et celle de Théron lui-même; un mélange de biens et de maux qui se succèdent alternativement. Aujourd'hui Théron est riche; il est sage; heureux ici-bas, il le sera encore dans un autre monde. — Épisode des peines et des récompenses après la mort. — Le poëte termine en vantant la générosité de son héros méconnu par des méchants.

Cette ode fut chantée à Agrigente, dans le palais de Théron, pendant un festin.

Str. 1. — Hymnes qui commandez à la lyre, quel dieu, quel héros, quel mortel chanterons-nous[2]? Pise relève de Jupiter. L'*Olympiade* a été instituée par Hercule avec les prémices de la guerre[3]; Théron, vainqueur aux quadriges, doit être chanté; lui, le plus généreux des hôtes, le

[1] Démarate, fille de Théron, avait épousé Gélon, roi de Syracuse : celui-ci, en mourant, avait confié sa femme et son fils à Polyzèle son frère; à cette époque, ils s'étaient réfugiés à la cour de Théron : Hiéron redoutait leurs projets. — [2] Nous chanterons Jupiter, Hercule et Théron. — [3] Il a offert aux dieux le butin qu'il avait enlevé à Augias.



rempart d'Agrigente[4], la gloire de ses nobles ancêtres, le bienfaiteur de la[5] cité.

Ant. 1. — Après avoir beaucoup souffert avec courage, ils occupèrent[6] les bords sacrés du fleuve, et furent l'œil de la Sicile, puis une vie prospère, amenant richesse et crédit, couronna leurs vertus héréditaires. Mais, ô fils de Cronos et de Rhée, toi qui présides aux parvis de l'Olympe, aux luttes sublimes et au cours de l'Alphée, souris à mes vers, et, bienveillant pour ces héros, conserve le champ paternel à leurs descendants.

Ép. 1. — De tous les faits accomplis, justes et injustes, il n'en est pas un que le temps, père de toute chose, puisse réduire au néant. Mais l'oubli[7] naît souvent d'un sort heureux. Les douces joies domptent un mal invétéré et le tuent, lorsque la volonté d'un dieu fait surgir une haute félicité.

Str. 2. — Témoins de ces paroles les Cadméïdes[8] aux trônes d'or, qui ont tant souffert; mais le poids de la douleur tombe devant des biens plus grands. Elle vit au milieu des *Olympiens*, celle qui périt sous les éclats de la foudre, Sémélé à la longue chevelure; elle est toujours chérie de Pallas et surtout de Jupiter; chérie de son fils que le lierre couronne[9].

Ant. 2. — On dit aussi que, dans les flots, avec les Néréïdes de la mer, Ino a reçu en partage une vie bienheureuse pour toute la durée des temps. Non l'homme n'a connu jamais ni le terme de ses destinées, ni quand,

[4] Il était à la bataille d'Himère où Gélon défit les Carthaginois, 480 avant J. C. En 476 il s'empara d'Himère et défit sous ses murs Capys et Hippocrate. — [5] Il exécuta de magnifiques travaux avec le butin pris sur les Carthaginois. — [6] Les ancêtres de Théron. — [7] L'oubli du malheur. — [8] Les filles de Cadmus. — [9] Bacchus.

un seul jour, fils du soleil, s'écoulera pour nous paisible et dans une joie sans mélange. Tour à tour des torrents de félicités et de misères fondent sur les humains.

Ép. 2. — Ainsi la fortune, qui donne à cette race un sort heureux, avec la faveur divine, la livre ensuite au malheur par un retour soudain; depuis que le fatal fils[10] de Laïus a tué son père dans une rencontre, et accompli l'ancien oracle de Pytho.

Str. 3. — Car Erinnys[11], dont l'œil perçant l'avait vu, fit tomber ses[12] vaillants fils sous des coups mutuels. Mais il survécut à Polynice immolé, Thersandre, illustre dans les luttes de la jeunesse, dans les combats guerriers, utile rejeton pour la maison des Adrastides. De cette souche est sortie la famille[13]; le fils d'Enésidème[14] mérite les honneurs du chant et des lyres.

Ant. 3. — Car lui aussi, il a remporté la palme dans Olympie; et à Delphes et dans l'Isthme, son frère, non moins heureux, a vu également les Grâces[15] lui offrir les couronnes des chars qui fournissent douze fois la carrière. Le succès, pour qui tente les luttes, dissipe les chagrins. La richesse, embellie par les vertus, apporte avec soi mille avantages, et met au cœur une passion profonde, inquiète, astre lumineux, flambeau de vérité pour les hommes.

Ép. 3. — Quiconque le porte voit dans l'avenir qu'après la mort, les âmes intraitables ne tardent pas à subir leur châtiment; car tous les crimes commis ici-bas, dans l'empire de Jupiter, trouvent sous la terre un juge qui prononce la sentence terrible, inévitable.

[10] OEdipe. — [11] Une des furies. — [12] Étéocle et Polynice. — [13] Des Emménides dont Théron fait partie. — [14] Théron. — [15] Déesse dont les anciens attendaient les biens les plus précieux.

Str. 4. — Tout le temps que durent nos nuits, que durent nos jours, à la clarté de leur soleil, les justes mènent une vie tranquille, sans tourmenter péniblement de leurs mains la terre ou l'onde marine, pour une chétive nourriture. Près des amis des dieux, ceux qui se sont plu dans la probité coulent une vie exempte de larmes. Les autres endurent d'épouvantables supplices.

Ant. 4. — Mais ceux qui, trois fois, ont pu habiter l'un et l'autre monde[16] en préservant leur âme de toute iniquité, suivent la route de Jupiter[17] près de la tour de Saturne[18]; là les brises de l'Océan viennent caresser les îles des bienheureux. Là brillent des fleurs d'or, filles de la terre, nées sur des arbres charmants; l'onde en nourrit d'autres; elles s'entrelacent en guirlandes, en couronnes autour de leurs bras[19];

Ép. 4. — Ainsi le veut le juste Rhadamante, que le puissant Cronos a toujours pour assesseur, Cronos époux de Rhée au sublime trône. Pélée et Cadmus figurent dans leurs rangs; Achille y fut conduit lorsque le cœur de Jupiter eut cédé aux supplications d'une mère;

Str. 5. — Achille qui renversa Hector, cette colonne invincible, inébranlable de Troie; qui livra au trépas Cycnus et l'Éthiopien, fils de l'aurore. J'ai sous mon coude, au fond du carquois, bien des flèches rapides qui ont une voix pour les habiles, mais le vulgaire ne les comprend pas. Il est savant, celui qui a beaucoup appris de la nature; l'étude ne fait que d'ineptes parleurs[20], que des corbeaux poussant de vains cris

[16] La terre et l'Orcus. — [17] De l'Élysée où les justes conversent avec Jupiter. — [18] Dans une des îles fortunées. — [19] Les Athlètes qui avaient remporté plusieurs couronnes les portaient au bras. — [20] Pindare attaque ici Bacchylide et Simonide qui vivaient alors à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse.

Ant. 5. — Contre le divin oiseau de Jupiter. Ça, dirige ton arc au but, courage, mon âme. Qui frapper encore en lançant, d'un cœur passionné, des traits glorieux? Ah! tourne-toi vers[21] Agrigente; je puis, d'une âme vraie, le déclarer avec serment; dans l'espace de cent années, aucune ville n'a mis au jour un homme d'un cœur plus dévoué à ses amis, une main plus généreuse que Théron.

Ép. 5. — Cependant sa gloire est en butte à une haine qui n'est point légitime, mais qui part d'hommes en délire, et se plait à calomnier, à obscurcir les belles actions des gens de bien. Puisque le nombre des grains de sable nous échappe, comment les bienfaits que prodigue Théron pourraient-ils être comptés?

OLYMPIQUE III.

A THÉRON.

Argument. — Il s'agit de Théron déjà célébré dans l'ode précédente, et de la même victoire. Voyez l'argument de la deuxième olympique.

Théron doit la couronne aux Tyndarides; il vient leur rendre grâce. Ainsi s'expliquent et s'enchaînent très-simplement toutes les idées de cet hymne :

1° Invocation aux Dioscures.

2° Épisode d'Hercule qui rapporte du pays des Hyperboréens l'olivier destiné à couronner les vainqueurs.

3° Éloge de Théron.

Bœck pense que cette ode a été chantée dans le temple

[21] Le poëte était à Thèbes, fier qu'on se fût adressé à lui qui était si loin, lorsque plusieurs autres poëtes grecs se trouvaient en Sicile.



des Dioscures et en leur honneur à Agrigente; elle est du mode dorien[1].

Str. 1. — Puissent les Tyndarides hospitaliers, puisse Hélène à la belle chevelure accueillir cet hymne où je célèbre l'illustre Agrigente, où s'élève un monument à la victoire olympique de Théron, à la gloire de ses infatigables coursiers! Aussi bien une muse, dans la voie[2] nouvelle que j'ai découverte, m'assiste pour adapter au rhythme[3] dorien ce chant

Ant. 1. — De triomphe. Car des chevelures où les couronnes s'entrelacent m'imposent aujourd'hui le devoir sacré de marier dignement aux sons variés de la lyre, les accords des flûtes et la cadence des vers, en l'honneur du fils d'Énésidème[4]; Pise aussi m'ordonne de chanter, Pise d'où partent les poëmes divins à la gloire du vainqueur;

Ép. 1. — Lorsque fidèle aux antiques prescriptions d'Hercule[5], l'Étolien[6] impartial a orné son front et ses cheveux de l'olivier à la pâle verdure. Autrefois, des sources ombreuses de l'Ister[7], le fils d'Amphytrion apporta l'olivier, pour qu'il devînt le plus beau souvenir des luttes olympiques,

Str. 2. — Après avoir persuadé le peuple hyperboréen,

[1] Olympique III, fin de la 1re str. — [2] Allusion à la découverte de l'olivier décrite dans cette ode. — [3] Mesure marquée avec le pied; les Grecs disaient *battre le rhythme*, comme nous disons battre la mesure. Au mode dorien répondait un rhythme dorien. — [4] Théron. — [5] Fondateur des jeux olympiques. — [6] Étolien est synonyme ici d'Éléen. Oxyle Étolien guida l'invasion des Héraclides dans le Péloponèse, et obtint l'Élide en partage. — [7] L'Ister sortait des monts Riphées, situés, ainsi que le pays des Hyperboréens, près des colonnes d'Hercule, d'après les recherches de J. H. Vossius, approuvées par Bœck.

adorateur d'Apollon. Dans sa haute sagesse, il lui demanda, pour la vaste enceinte de Jupiter, un arbre qui pût à la fois donner de l'ombre aux spectateurs et des couronnes à la vertu. Déjà il avait consacré des autels à son père[8]; au milieu du mois, la lune[9] au char d'or avait fait briller de tout son éclat l'œil du soir,

Ant. 2. — Et annoncé le saint jugement des grandes luttes, les joûtes quinquennales sur les rives divines de l'Alphée. Mais aucun arbre ne déployait encore son riche feuillage dans les vallées du cronien Pélops. Ce beau lieu lui parut exposé nu aux rayons d'un soleil ardent. Alors son cœur le pressa d'aller dans la terre

Ép. 2. — D'Istrie[10] où l'intrépide[11] fille de Latone l'avait accueilli, comme il quittait les collines et les vallons sinueux de l'Arcadie; car les ordres d'Eurysthée[12] et l'inflexible volonté d'un père, lui avaient enjoint de ramener un biche aux cornes d'or, que Taygète[13] avait jadis consacrée à Orthosie[14].

Str. 3. — En la poursuivant, il découvrit aussi une terre[15] abritée du souffle glacé de Borée. C'est là qu'il s'arrêta pour admirer ces arbres. Plus tard il éprouva la douce envie d'en enclore la carrière que parcourent douze fois les coursiers. Aujourd'hui même, dieu propice, il assiste à cette fête[16] avec les jumeaux immortels, fils de Léda aux mamelles puissantes.

[8] Allusion aux sacrifices qui précédaient les jeux. — [9] Les jeux se célébraient pendant la pleine lune qui suivait immédiatement le solstice d'été. La pleine lune partage le mois lunaire en deux parties égales. — [10] Le Grec dit *qui presse les coursiers.* — [11] Chez les Hyperboréens, aux sources de l'Ister, près des colonnes d'Hercule. — [12] Ce travail avait été imposé à Hercule avant la défaite d'Augias, et l'établissement des jeux olympiques. Il s'agit donc d'un deuxième voyage en Istrie. — [13] Fille d'Atlas, et mère de Lacédémone et d'Eurotas. — [14] Surnom de Diane. — [15] L'Istrie. — [16] La fête des Dioscures célébrée dans Agrigente.



Ant. 3. — C'est à eux qu'en partant pour l'Olympe, il a confié la direction des luttes magnifiques où concourent la vigueur des hommes et l'impétuosité des chars. Mon cœur est donc impatient de proclamer la victoire accordée aux Emménides et à Théron par les Tyndarides, nobles cavaliers, que personne n'a fêté plus souvent par des banquets hospitaliers,

Ép. 3. — Et par une exactitude pieuse à observer le culte des immortels. Que si l'eau est chose excellente, et l'or le plus précieux des biens, aujourd'hui Théron, parvenu au premier rang, doit aux vertus de sa race de toucher les colonnes d'Hercule. Ce qui est au delà échappe aux sages et aux insensés. Je[17] ne le poursuivrai point : ce serait folie.

OLYMPIQUE IV.

A PSAUMIS DE CAMARINE, VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS ATTELÉS DE MULES[1].

Argument. — Psaumis de Camarine avait concouru, 452 avant J. C., pour le prix des quadriges, des chars attelés de mules et de la course équestre. Il n'eut de succès qu'à la course des chars attelés de mules. Cette victoire est le sujet de la quatrième et de la cinquième Olympique.

La quatrième Olympique fut chantée à Olympie, en présence de Pindare qui improvisa quelques strophes aussitôt après la victoire de Psaumis son ami. Cet hymne accompagnait la marche triomphale de Psaumis à l'autel de Jupiter. Pindare prie le dieu d'accueillir cette pompe;

[17] Tournure habile au lieu de : Tu serais téméraire, Théron, si... — [1] Texte de Dissen.

puissent les autres vœux du vainqueur se réaliser! il en est digne par ses vertus; on peut se montrer homme de cœur même en cheveux blancs. Le poëte était alors âgé de soixante-huit ans.

Str. — Toi qui lances la foudre indomptée, tout-puissant Jupiter (car le retour des Heures, tes filles[2], m'appelle avec les sons variés de la lyre témoin des luttes les plus sublimes; et le bonheur des amis est une douce nouvelle qui réjouit d'abord les gens de bien), agrée, ô fils de Saturne, maître de l'Etna, qui pèse avec ses orages sur les cent têtes de l'impétueux Typhon, agrée en l'honneur d'un *Olympionique,* ce présent des Grâces, cette pompe

Ant. — D'un éclat immortel pour les plus hautes vertus. Elle suit le char de Psaumis couronné de l'olivier dans Pise, Psaumis impatient de faire rejaillir sa gloire sur Camarine. Puisse un dieu être propice à ses autres vœux! Pour moi, je le loue parce qu'il est très-habile à nourrir des coursiers, qu'il se plaît dans une hospitalité sans bornes, et penche d'un cœur sincère pour la Paix, amie des villes. L'artifice ne souillera pas mon langage. L'expérience donne la mesure des hommes.

Ép. — C'est elle qui a sauvé le fils de Clymène[3] du mépris des femmes de Lemnos. Vainqueur à la course avec une armure d'airain, il dit à Hypsipyle, en allant recevoir la couronne: «Me voilà l'homme aux pieds vites. Cœur et «bras valent autant. Souvent les cheveux des jeunes «hommes deviennent blancs, même avant le temps fixé «par les années.»

[2] Le temps de tes fêtes. — [3] Ergine. Ce trait fait allusion aux railleries qui avaient accueilli les cheveux blancs de Psaumis.



OLYMPIQUE V.

AU MÊME PSAUMIS, VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS ATTELÉS DE MULES.

Argument. — La quatrième Olympique a été composée à Olympie pour la victoire que Psaumis y remporta 452 avant J. C. La cinquième célèbre la même victoire; mais elle n'a été chantée qu'au retour du vainqueur, dans Camarine sa patrie, et pendant la fête qui lui fut décernée la même année.

Trois invocations forment le plan de cette ode : l'une, à la cité dont Psaumis relève l'éclat, l'autre à Minerve, l'autre à Jupiter.

A ces invocations, Pindare mêle des vœux pour Camarine et pour Psaumis; il vante les actions du vainqueur, et justifie ses dépenses qui tournent à la gloire et à la prospérité de l'État. Voyez aussi l'argument de la quatrième Olympique.

Str. 1. — Cette douce fleur[1] des plus hautes vertus et des couronnes olympiques, ô fille de[2] l'Océan, reçois-la d'un cœur joyeux; c'est un char infatigable, c'est Psaumis qui te la donne; Psaumis qui relève ta cité populeuse, ô Camarine, car il a honoré[3] les six autels jumeaux[4], dans les fêtes solennelles des dieux, par des sacrifices de bœufs, par cinq journées de combats et de luttes, avec des coursiers, des mules et le cheval de main. Sa victoire

[1] Cette ode, cette fête. — [2] Camarine personnifiée sous l'image d'une nymphe à cause du lac qui porte ce nom. — [3] A Olympie pendant les jeux. — [4] Chaque autel était dédié à deux divinités ; le premier à Jupiter et à Neptune, le deuxième à Junon et à Minerve.....

t'assure une gloire éclatante; il a fait proclamer, et son père Acron, et la cité nouvellement rétablie[5].

Str. 2. — Revenu de la charmante contrée[6] d'Œnomaüs et de Pélops, ô Pallas Poliade[7], il chante ton bois sacré, et le fleuve Oanus[8], et le lac de sa patrie[9], et les nobles courants dont l'Hipparis arrose[10] la cité; il construit à la hâte une vaste forêt de hauts édifices et fait passer tout un peuple du néant à la lumière. Toujours, quand il s'agit de gloire, le travail et l'argent luttent pour une œuvre hérissée de périls. Mais les heureux paraissent être des sages à leurs concitoyens.

Jupiter sauveur, qui sièges dans les nues, qui habites la crête du Cronius[11], qui honores l'Alphée et ses larges courants, l'Ida[12] et son antre sacré, je viens te supplier, chantant sur les flûtes de Lydie : je t'en conjure, orne cette cité de nobles *vaillances*[13]; et toi, vainqueur olympique, passionné pour les coursiers de Neptune, puisses-tu porter une vieillesse paisible jusqu'à la mort, ô Psaumis, entouré de tes enfants! mais si un mortel, enivré d'un bonheur pur et puissant par ses richesses, y joint un beau renom, qu'il n'aspire pas à devenir Dieu.

[5] Camarine, détruite par Gélon 461 avant J. C. — [6] De l'Élide. — [7] Protectrice des villes. — [8] Ce fleuve arrosait Camarine. — [9] Camarine. — [10] Au sortir du lac il se jetait dans la mer. — [11] Colline de la plaine d'Olympie. — [12] Il y avait à Olympie un antre *Idéen*. Un grand nombre des fondateurs de Camarine étaient Crétois d'origine et y avaient transporté le culte de leur patrie. — [13] Ce mot est de Corneille.



OLYMPIQUE VI.

AU SYRACUSAIN AGÉSIAS, VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS ATTELÉS DE MULES.

Argument. — Agésias de Syracuse était de l'illustre maison des Jamides qui prétendaient descendre de Jamus, fils d'Apollon. Dès les plus anciens temps, ils remplissaient les fonctions de devins chez les Spartiates, parmi les autres nations doriennes, en Arcadie et à Olympie. Ils s'étaient répandus en Italie et en Sicile. Stymphale est appelée la patrie d'Agésias, parce qu'un de ses ancêtres l'avait quittée pour suivre le Corinthien Archias, fondateur de Syracuse.

Une seule pensée domine l'œuvre du poëte: l'*immuable prospérité des Jamides éclate dans les succès glorieux d'Agésias.* Les développements se suivent ainsi : Éloge du vainqueur aussi courageux athlète qu'habile devin; origine de la noble maison des Jamides: c'est à tort que l'envie attaque un triomphe dû au mérite et à la protection des dieux; recommandation de Pindare à Énée qui a la mission de porter cette ode à Stymphale et de la faire représenter ; vœux pour le bonheur à venir d'Agésias et pour qu'il retourne heureusement dans sa patrie.

La sixième Olympique et la victoire qu'elle célèbre, datent de la soixante-dix-huitième Olympiade. Envoyée de Thèbes à Stymphale, cette ode y fut chantée dans une fête de famille chez un parent d'Agésias, et en présence de nombreux citoyens.

Str. 1. — Élevons des colonnes d'or pour soutenir le vestibule élégant de cette maison [1], comme celui d'un pa-

[1] Pindare souvent tire ses images du lieu de la scène ; ces vers doivent être chantés à Stymphale dans une maison particulière.

lais magnifique; au début d'une œuvre, il faut placer un brillant frontispice; que si un vainqueur olympique veille[2] dans Pise sur l'autel[3] prophétique de Jupiter, s'il est lié aux fondateurs de[4] l'illustre Syracuse, est-il un éloge que des concitoyens puissent envier à ce mortel dans leurs aimables chants?

Ant. 1. — Qu'il le sache donc, il a le pied dans cette[5] voie, l'heureux fils de Sostrate[6]. Des victoires sans péril ne sont honorables ni sur terre, ni dans les vaisseaux creux. Mais les peuples se souviennent d'une glorieuse lutte. Agésias, il te sied[7] l'éloge mérité que prononça autrefois la bouche d'Adraste sur le devin Œclide, sur Amphiaraüs, lorsque la terre l'eut dévoré, lui et ses coursiers superbes.

Ép. 1. — Sept bûchers venaient d'être dressés; Taläonide[8] fit entendre ces paroles devant Thèbes : «J'ai «perdu l'œil de mon armée, et tout ensemble, un habile «devin, une lance redoutable.» Ces mots s'adressent au Syracusain qui[9] préside la pompe. Moi qui ne suis ni querelleur, ni trop ami des disputes, je m'engagerais même par serment solennel à lui rendre cet éclatant témoignage; les muses à la douce voix ne me désavoueront pas.

Str. 2. — Ça, Phintis[10], attelle sur-le-champ tes vigoureuses mules, afin que sans tarder nous lancions notre char[11] sur une voie glorieuse, et que je remonte à l'origine de tant de héros[12]. Mieux que d'autres, elles savent conduire sur cette route, puisqu'elles ont remporté des couronnes à Olympie[13]. Je dois donc leur ouvrir la porte

[2] Agésias avait ce droit comme membre de la famille des Jamides. — [3] L'oracle. — [4] Il l'était en effet, Agésias. — [5] Le Grec dit, *dans cette chaussure*. — [6] Agésias. — [7] Plusieurs fois il avait aidé Hiéron de son courage. — [8] Adraste, fils de Talaüs. — [9] Agésias. — [10] Conducteur de chars. — [11] Ce voyage est fictif. — [12] Des Jamides. — [13] Avec le vainqueur on célébrait les ancêtres : ainsi les mules victorieuses amenaient leur éloge.

des hymnes[14]. C'est à Pitané[15], et sur les bords de l'Eurotas qu'il me faut aujourd'hui arriver à temps.

Ant. 2. — Pitané, unie au Cronien Neptune, mit au monde, dit-on, Évadné aux cheveux noirs. Mais la vierge avait caché le fruit que son sein portait. Or, dans le mois décisif, envoyant ses femmes, elle leur ordonna de confier sa fille au héros Élatide, qui gouvernait les Arcadiens de Phésana et régnait sur l'Alphée. C'est là qu'elle fut élevée, que dans les bras d'Apollon elle goûta pour la première fois les douceurs d'Aphrodite.

Ép. 2. — Mais Épitus[16] n'ignora pas toujours le mystère de son union avec un dieu. C'est à Pytho que le cœur gros d'un inexprimable courroux il court, tout brûlant, consulter l'oracle sur cet accablant malheur. Pour elle, après avoir déposé sa ceinture de pourpre et son urne d'argent, elle mit au jour, sous des ombrages touffus, l'enfant divin. Le Dieu avait amené pour l'assister la bienfaisante Ilithie et les Parques.

Str. 3. — De son sein, par un heureux enfantement, Jamus passa tout à coup à la lumière. Inquiète, elle le laisse à terre; mais deux serpents, aux yeux verts, par l'ordre des immortels, s'empressèrent de le nourrir avec le suc innocent des abeilles. Le roi, promptement ramené sur son char de la pierreuse Pytho, s'informe dans tout le palais de l'enfant d'Évadné. «Phébus, dit-il, est son

Ant. 3. — «Père : au-dessus des autres mortels, il sera «pour les hommes un devin fameux; sa race ne s'éteindra «jamais.» C'est ainsi qu'il parlait. Mais on l'assurait qu'on ne l'avait ni entendu, ni vu, quoiqu'il fût né depuis cinq

[14] Pour qu'elles y entrent et que le poëte s'en serve. — [15] Plus tard renfermée dans l'enceinte de Sparte. — [16] Fils d'Élatus, roi de Phésana, et chargé d'élever Évadné.

jours. En effet, il était caché au milieu des joncs et d'un taillis impénétrable. Des violettes jaunes et empourprées inondaient de leurs rayons son corps délicat. De là vint aussi qu'en tout temps sa mère ordonna de l'appeler

Ép. 3. — Par ce nom immortel[17]. Quand parut sur ses joues le duvet de l'aimable jeunesse à la couronne d'or, il descendit au milieu de l'Alphée, invoqua Neptune, son très-puissant aïeul[18], et le dieu qui porte un arc, le maître de la divine Délos, les priant de placer sur sa tête une des professions utiles aux peuples; c'était la nuit, sous la voûte des cieux. La véridique voix de son père lui répondit, et s'adressant à lui : « Lève-toi, mon fils, viens dans « une contrée où les peuples afflueront : suis ma voix. »

Str. 4. — Ils arrivèrent à la roche escarpée du mont Cronius[19]. Là il lui dispensa le double trésor de la divination[20], et d'abord lui donna d'entendre cette voix qui ne connaît pas le[21] mensonge; mais, lorsque vint l'intrépide Hercule, l'illustre rejeton des Alcides, et qu'il eut institué en l'honneur de son père cette fête si fréquentée, ces luttes si solennelles, il voulut que sur le grand autel de Jupiter un nouvel oracle fût établi.

Ant. 4. — Dès lors s'illustra parmi les Hellènes, la famille des[22] Jamides. Puis aussi vint la richesse. Ceux qui honorent la vertu marchent dans une voie glorieuse. A l'œuvre on connaît l'homme. Mais les envieux font planer l'injure sur les mortels qui, après avoir les premiers fourni douze fois la carrière, sont couverts par l'auguste Charis[23]

[17] Le nom de Jamus a pour racine un mot grec qui signifie *violette*. — [18] Évadné, fille de Neptune et de Pitané, était la mère de Jamus. — [19] Dans la plaine d'Olympie. — [20] D'abord par enthousiasme, puis par le feu et les victimes. — [21] Celle de Phébus. — [22] Par ses talents pour la divination. — [23] Déesse qui embellit les traits des vainqueurs.

d'une éclatante beauté. Si réellement, ô Agésias, tes ancêtres maternels, qui habitent au pied du mont Cyllène,

Ép. 4. — Ont souvent offert avec piété de nombreuses victimes au messager des dieux, à Mercure qui préside aux luttes, dispense les couronnes et protège la vaillante Arcadie: c'est lui, ô fils de Sóstrate, avec son père tonnant, qui assure ta félicité. Je crois sentir sur ma langue une[24] pierre harmonieuse qui aiguise encore ma verve pour qu'elle exhale des flots de mélodie. A Stymphale j'ai pour aïeule maternelle la riante Métopé[25], mère de Thèbes qui dompte les coursiers, Thèbes dont

Str. 5. — Je bois l'onde chérie en tressant pour les héros un hymne varié. Excite maintenant tes compagnons, Énée[26], à chanter d'abord Junon Parthénienne[27], puis à montrer s'il est vrai, comme on le dit, que nous ne méritons plus l'ancienne injure: « C'est un pourceau de Béotie. » Car tu es le fidèle messager, l'interprète des muses à la belle chevelure, tu es la coupe qui verse les plus doux accords.

Ant. 5. — Dis-leur aussi de célébrer Syracuse et Ortygie, où Hiéron, qui gouverne avec le sceptre de la justice et de sages pensées, honore Cérès aux pieds vermeils, la fête de sa fille[28] aux blancs coursiers et la puissance de Jupiter Etnéen[29]. Les doux accords de la lyre et des chants le connaissent. Que le cours du temps n'ébranle

[24] Cette pierre, c'est le souvenir des liens de parenté qui unissent Thèbes et Stymphale. — [25] Fleuve, ruisseau ou lac près de Stymphale; comme nymphe, elle était fille du Ladon, rivière d'Arcadie. Thèbes, nymphe, était fille de Métopé et de l'Asopus, fleuve de Béotie. — [26] De Stymphale, parent d'Agésias, il devait lui porter cette ode. — [27] Elle était adorée à Stymphale dans trois temples: comme vierge, comme protectrice des mers, comme veuve séparée de Jupiter. — [28] Proserpine. — [29] Honoré à Etna, ville de Sicile.

point son bonheur. Qu'il accueille avec une gracieuse affabilité la pompe d'Agésias qui revient d'une patrie dans une[30] autre patrie, en quittant les murs de Stymphale, cette cité-mère de l'Arcadie aux grands troupeaux.

Ép. 5. — Il est bon, dans une nuit orageuse, d'avoir deux ancres[31] à jeter du vaisseau rapide. Puisse un dieu ami donner de glorieuses destinées à ces deux peuples[32]! Souverain des mers, accorde-lui[33] une navigation prompte et sans péril, toi l'époux d'Amphitrite au fuseau d'or, et fais fleurir de plus en plus la gloire de mes chants.

OLYMPIQUE VII.

A DIAGORAS DE RHODES, VAINQUEUR AU PUGILAT.

Argument. — Fils de Démagète et de la tribu des Ératides, Diagoras de Rhodes faisait remonter son origine jusqu'à Hercule dont Tlépolème était fils; une tradition fabuleuse donne Tlépolème lui-même pour chef à une colonie d'Héraclides qui passèrent d'Argos dans l'île de Rhodes, où ils occupèrent trois villes. Revêtus du pouvoir royal jusqu'à la trentième Olympiade, les Ératides (Héraclides d'Ialyse), au temps de Pindare, n'étaient plus que Prytanes; cette dignité même leur échappa; les fils de Diagoras furent chassés et mis à mort par les Athéniens qui établirent le gouvernement populaire.

L'ode commence par des images empruntées à la solennité du festin. Quelques louanges rapides sont adressées à Diagoras et à son père. Viennent ensuite trois récits fabuleux.

[30] De Stymphale à Syracuse. — [31] Deux patries. — [32] Aux Stymphaliens et aux Syracusains. — [33] Agésias.

1° Les Ératides descendent d'un petit-fils de Jupiter, de Tlépolème, qui, après avoir tué Licymnius, reçut d'Apollon l'ordre de se rendre dans une île arrosée d'une pluie d'or à la naissance de Minerve.

2° Les Héliades (fils du soleil), par erreur, instituent en l'honneur de Minerve des sacrifices sans feu: pluie d'or envoyée par Jupiter; la déesse leur donne en partage l'habileté dans les arts.

3° Les dieux, en l'absence du soleil, se partagent la terre, sans songer à lui. Le soleil voit s'élever une île du sein des flots: il demande et obtient qu'elle soit son domaine. Il épouse la nymphe Rhodo, et les Héliades, issus de cet hymen, bâtissent trois villes dont les Héraclides s'empareront plus tard.

Nombreuses victoires de Diagoras; sa modération; que Jupiter le protège lui et sa famille!

Il s'agit maintenant d'établir quelque harmonie entre ces éléments divers. Selon Dissen, un des adversaires de Diagoras à la lutte, a péri des suites du combat: la famille aristocratique du vainqueur s'est attiré la haine populaire; tout l'artifice de cette composition a pour objet de calmer cette haine, et de montrer les destinées de Rhodes mêlées toujours comme celles de Diagoras à de glorieux événements, à des erreurs pardonnables. Si Diagoras et sa famille ont commis quelque action funeste, c'est involontairement: comme avait fait autrefois Licymnius, meurtrier sans le vouloir; avant Licymnius, les Héliades qui oublièrent le feu pour le sacrifice de Minerve; avant les Héliades, les dieux eux-mêmes qui ne songèrent pas au soleil dans le partage de la terre.

Diagoras remporta la victoire au pugilat 464 avant J. C. Cette ode, composée peu de temps après et chantée à Ialyse, ville de l'île de Rhodes, dans un festin solennel, inspira un tel enthousiasme que les Rhodiens la firent graver en lettres d'or dans le temple de Minerve Lindienne.

Str. 1. — Comme un riche prend de sa main une coupe où pétille la rosée de la vigne, pour donner au jeune fiancé, en buvant aux deux familles, cet or pur, trésor de magnificence; et que relevant la solennité du banquet et l'alliance nouvelle, il fait envier devant ses amis, cette union de deux cœurs;

Ant. 1. — Ainsi, moi-même, lorsque j'envoie, aux athlètes couronnés, la liqueur du Nectar, présent des Muses, doux fruit de mon génie, je charme les vainqueurs d'Olympie et de Pytho. Heureux celui qu'entoure un beau renom! Mais c'est tantôt l'un, tantôt l'autre que visite la bienfaisante Grâce[1] avec la lyre aux doux sons et le concert des flûtes éclatantes.

Ép. 1. — Et maintenant, à leurs doubles accords, j'aborde[2] avec Diagoras, chantant la fille marine d'Aphrodite, Rhodes, l'épouse du soleil, afin d'honorer, et le brave athlète à la haute taille, couronné sur les bords de l'Alphée et de Castalie, en retour de sa victoire au pugilat, et son père Démagète chéri de Dicé[3]; dans la grande Asie, ils habitent, non loin de l'Éperon[4], une île à trois cités[5], avec des guerriers Argiens[6].

Str. 2. — C'est pour eux que, dès l'origine, depuis Tlépolème[7], je veux à haute voix, poursuivre un récit qui intéresse toute cette race puissante d'Hercule; du côté paternel, ils se vantent de Jupiter. Ils sont du sang[8] d'Amyntor par leur mère Astydamie[9]. Mais l'esprit des hu-

[1] Déesse qui répand sur les vainqueurs tous les charmes de la beauté. — [2] En imagination. — [3] Fille de Thémis. — [4] L'île de Rhodes, voisine de la Carie, se termine en une pointe de terre en forme d'éperon, et nommée Pérée. — [5] Camire, Ialyse et Linde. — [6] Les Héraclides qui partirent d'Argos et vinrent à Rhodes. — [7] Fils d'Hercule et de la nymphe Astioché. — [8] Roi d'Ormène en Magnésie; Hercule assiégea sa ville. — [9] Fille d'Amyntor et mère de Tlépolème.

mains est assiégé par mille erreurs. Il est difficile de trouver

Ant. 2. — Ce que l'homme, pour le présent et pour l'avenir, peut obtenir de plus heureux. Frère[10] illégitime d'Alcmène, il a péri dans Tirynthe[11], sous le coup d'un olivier noueux, Licymnius, sorti du lit de Midée; jadis le fondateur de ce peuple[12] le frappa dans sa colère. Car les troubles de l'esprit ébranlent même le sage. Il alla consulter le dieu;

Ép. 2. — Et le dieu aux cheveux d'or, de son sanctuaire parfumé, lui dit d'envoyer sur-le-champ une flotte, des rivages de Lerne, vers une île[13] des mers que jadis le puissant roi des immortels avait arrosée d'une pluie d'or, lorsque secondée par Vulcain, armé de sa hache de bronze, Minerve s'élança du cerveau de Jupiter avec un cri épouvantable. Le ciel en trembla et la terre féconde.

Str. 3. — Alors aussi le dieu qui éclaire les mortels, Hypérionide[14] prescrivit à ses enfants chéris de remplir au plus tôt un devoir, d'élever les premiers à la déesse un autel brillant, et d'instituer un sacrifice auguste qui réjouirait le cœur de Jupiter et sa fille à la pique retentissante. La vertu et les joies de l'homme émanent du respect pour la sagesse.

Ant. 3 — Mais un nuage d'oubli s'élève aussi tout à coup, et détourne l'esprit du droit chemin[15]. Ils montent, ne portant pas avec eux la semence de la flamme, et ils consacrèrent une enceinte et des offrandes sans feu dans la citadelle. Or, sur leurs têtes, Jupiter amena une blonde nuée, et fit pleuvoir une pluie d'or.

[10] Fils d'Électryon et de la concubine Midée. — [11] En Argolide. — [12] De Rhodes. — [13] A Rhodes. — [14] Le soleil. — [15] Les Rhodiens.

Ép. 3. — Mais la déesse aux yeux bleus leur donna de surpasser tous les autres mortels par le travail des mains industrieuses. Leurs œuvres semblables à des êtres vivants et marchants couvraient les chemins, et leur gloire fut grande. Le talent est bien plus beau quand il est naturel[16]. Les vieilles traditions des hommes racontent qu'au temps où Jupiter et les immortels se partagèrent le monde, Rhodes n'était pas encore visible sur la plaine humide; l'île se cachait dans les profondeurs de la mer.

Str. 4. — Le soleil absent, personne n'avait tiré son lot; aucun pays n'avait été assigné au chaste dieu. Cependant Jupiter qu'il avertit voulut établir un nouveau partage. Mais lui ne le permit point: car il leur dit qu'au fond de la mer blanchissante, il voyait grandir une terre féconde en hommes et favorable aux troupeaux.

Ant. 4. — Sur-le-champ, il exigea que Lachésis[17] au réseau d'or étendit les mains, et que les dieux ne refusassent point de prêter le grand serment; mais qu'avec le fils de Cronos, ils lui promissent que l'île qui montait à la clarté du ciel serait à l'avenir placée sur sa tête. Ces paroles souveraines s'acccomplirent selon la vérité. Du sein humide de la mer germa

Ép. 4. — L'île que possède le dieu générateur de la lumière radieuse, le roi des coursiers au souffle de feu. C'est là qu'il s'unit à Rhodo, qu'il engendra sept enfants, dont la sagesse éclata parmi les hommes des premiers temps; l'un d'eux engendra Camire, Ialyse l'aîné et Lindus. Mais ils vécurent séparés, après avoir fait trois parts des terres et des villes paternelles: leur séjour porta leur nom.

[16] Allusion à ceux des Rhodiens qui passaient pour avoir employé la magie dans les arts. — [17] Celle des Parques qui tenait le fuseau. Son nom vient d'un mot grec qui signifie *tirer au sort.*

Str. 5. — Là, pour consoler d'une grande infortune [18] Tlépolème, chef des Tirynthiens, on lui consacra, comme à un dieu, une fête aux victimes fumantes et des joûtes d'athlètes. Deux fois leurs couronnes ont ceint Diagoras; heureux quatre fois dans l'Isthme célèbre [19], il a remporté deux victoires l'une après l'autre, à Némée et dans la stérile Athènes.

Ant. 5. — Il connaît [20] l'airain d'Argos, les luttes de l'Arcadie et de Thèbes; les jeux équitables des Béotiens et Pellène; dans Égine, il a vaincu six fois; à Mégare, la pierre du jugement ne tient pas un autre langage. O Jupiter qui commandes aux crêtes de l'Atabyrius [21], accueille cet hymne offert à un vainqueur olympique;

Ép. 5. — Accueille ce noble héros du pugilat; donne-lui le respectueux amour, et de ses concitoyens et des étrangers; puisqu'il marche droit dans une route ennemie de l'injure, éclairé par les sages conseils de ses vertueux ancêtres. Ne détruis jamais la semence des Callianax [22]. Les joies des Ératides [23] sont fêtées aussi par la cité [24]. Mais, en un instant, autre est le souffle des vents rapides.

OLYMPIQUE VIII.

AU JEUNE ALCIMÉDON, VAINQUEUR A LA LUTTE.

Argument. — Alcimédon, jeune Éginète, était de l'illustre race des Blepsiades. La victoire célébrée dans cette

[18] Il avait tué son oncle Licymnius. — [19] L'Isthme de Corinthe. — [20] Un bouclier d'airain était le prix du vainqueur. — [21] Montagne de l'île de Rhodes. — [22] Aïeul de Démagète et de Diagoras. — [23] Tribu dont faisait partie Diagoras. — [24] Ialyse.

ode date de l'an 460 avant J. C. Pindare avait soixante ans lorsqu'il la composa sur le mode dorien. Elle fut chantée à Olympie pendant que le cortége triomphal se rendait, selon l'usage, à l'autel de Jupiter.

Le poëte offre ses vers à Olympie dont l'oracle n'a pas trompé Alcimédon. Succès d'Alcimédon. Éloge d'Égine, de sa justice et des belliqueux Éacides. Éaque fut associé aux travaux des dieux qui fortifiaient Troie; Apollon lui prédit que cette cité tomberait sous les coups des Éacides. Éloge de Milésias dont les conseils ont formé Alcimédon. Le disciple s'est montré digne du maître; celui-ci honore toute sa famille; ses parents qui ne sont plus apprendront avec joie aux enfers la nouvelle de son triomphe. Que Jupiter protége toujours les Blepsiades!

Tous les développements se rattachent à cette pensée: *rien n'est plus admirable que l'union de la piété et de la justice avec le courage;* nous trouvons ces vertus réunies dans Alcimédon et dans Égine, patrie du héros.

Str. 1. — Mère des combats aux couronnes d'or, salut, Olympie, arbitre de la vérité où des devins mortels, instruits par les victimes[1], interrogent Jupiter au foudre rapide, pour en obtenir quelque mot sur les hommes dont le cœur ambitionne un grand succès et le repos après les luttes.

Ant. 1. — Mais il n'exauce en retour de leurs prières que les mortels pieux[2]. Or donc, sacrée forêt de l'ombreuse Pise aux rives de l'Alphée, agrée cette pompe et la procession des couronnes[3]. Grande à jamais est la gloire

[1] Victimes brûlées. — [2] Et non les devins: Alcimédon est au nombre des mortels pieux. — [3] Portées par le vainqueur et par ceux qui le suivent.

de celui qui gagne ton noble prix. Mais les mêmes biens n'arrivent pas à tous, et, les dieux aidant, nombreuses sont les routes vers la félicité.

Ép. 1. — O Timosthène, la fortune vous avait confiés à Jupiter *Genethlius*[4], puisque toi[5], il t'a illustré dans Némée, et que, près de la colline de[6] Cronos, il a fait vaincre Alcimédon dans Olympie. Il était beau à voir, et ses actions ne démentant point sa beauté, il a fait proclamer par sa victoire à la lutte, Égine, sa patrie aux longues rames, où la tutélaire Thémis, assise à la droite de Jupiter *Xénius*, est plus honorée

Str. 2. — Que chez aucun peuple. Ce qui est divers et penche en mille sens, le juger avec une âme droite et sans erreur, est difficile[7]. Or, un décret des immortels a de plus établi cette contrée pressée par les flots comme une colonne divine pour les étrangers de tous les pays[8] (ce dont puisse le temps futur ne point se lasser!);

Ant. 2. — Et, depuis Éaque, elle est gouvernée par le peuple dorien. Lorsque le fils de Latone et le très-puissant Neptune allaient placer une couronne de murs sur Ilion, ils l'associèrent[9] à leurs travaux; car il était arrêté que des guerres s'élèveraient, et que, dans les combats destructeurs, Ilion exhalerait des tourbillons de fumée.

Ép. 2 — Trois dragons azurés, lorsqu'elle fut bâtie, s'élancèrent au haut d'une nouvelle tour; mais deux tombèrent, et du coup ils expirèrent sur la place. Un seul atteignit le faîte en sifflant. A la vue du prodige qui le frappe, Apollon s'écrie aussitôt: «Pergame est prise, guerrier[10],

[4] Qui préside à la naissance. — [5] Timosthène et Alcimédon sont frères. — [6] A Olympie. — [7] La justice se rendait à Égine avec impartialité dans toutes les affaires commerciales. — [8] L'hospitalité était en honneur à Égine. — [9] Éaque. — [10] Éaque.

« par les ouvrages de tes mains; ainsi me l'annonce sou- « dain le présage de Cronide, de Jupiter tonnant.

Str. 3. — « Ce ne sera point sans tes descendants. Car « il s'accomplira sous les premiers[11] et sous les quatriè- « mes[12]. » Après ces paroles manifestes, le dieu pousse vers le Xanthe[13], vers les Amazones[14] aux beaux coursiers, et l'Ister[15]. Et le maître du Trident dirige son rapide char vers l'Isthme de la mer, reconduisant Éaque sur ses coursiers d'or[16],

Ant. 3. — Et vers les hauteurs de Corinthe où l'attend un festin splendide. Jamais rien ne sera également agréable aux mortels. Si, dans cet hymne, je fais remonter l'éloge jusqu'au jeune Milésias[17], que l'envie ne m'attaque pas à coups de pierre. Car je dirai que lui aussi a remporté d'abord ce même succès dans Némée, puis en luttant au pancrace avec les hommes.

Ép. 3. — Enseigner est plus facile à qui sait, et il y a folie à ne pas s'instruire d'avance. L'esprit des novices est léger. Cet art, il[18] peut le montrer mieux qu'un autre, et par quel soin grandit le mortel qui doit retirer des combats divins la plus désirée des gloires. En ce jour Alcimédon l'honore par une trentième victoire.

Str. 4. — Alcimédon, grâce à un dieu et au courage qui ne lui manque pas, a rendu à quatre jeunes lutteurs, le retour odieux, la langue timide, la démarche équivoque; au père de son père, il a inspiré une vigueur ennemie de la vieillesse. On oublie de mourir quand on est heureux.

[11] Télamon, Pélée. — [12] Néoptolème, Épeus, petit-fils de Phocus. A ce compte Éaque représente la première génération des Éacides. — [13] Fleuve de la Troade; Fleuve de Lycie; il s'agit plutôt de ce dernier. — [14] Dans le Pont. — [15] Chez les Hyperboréens, près des colonnes d'Hercule. — [16] A Égine. — [17] Maître d'Alcimédon. — [18] Milésias.

Ant. 4. — Mais il faut que ressuscitant le passé, je chante la fleur de victoire aux mains des Blepsiades[19] qui déjà ont vu ceindre leur front d'une sixième couronne parmi les athlètes ornés de feuillages[20]. L'usage aussi donne aux morts une part de souvenir. La poussière ne couvre pas les glorieuses actions des proches.

Ép. 4. — Lorsque la Renommée, fille de Mercure, aura instruit Iphion[21], Callimaque[22] apprendra l'honneur éclatant que sa race a reçu naguère de Jupiter dans Olympie. Puisse-t-il leur prodiguer faveurs sur faveurs, et repousser d'eux les maladies cruelles! je le prie de ne pas rendre Némésis[23] jalouse des biens qui leur sont échus. Qu'il leur accorde une vie tranquille, et les élève sans cesse eux et leur cité!

OLYMPIQUE IX.

A ÉPHARMOSTE D'OPONTE, VAINQUEUR A LA LUTTE.

Argument. — Si nous en croyons Heyne, il faut rapporter à l'an 488 avant J. C. la victoire célébrée dans cette ode; Dissen pense qu'elle date de la quatre-vingt-unième Olympiade, et qu'elle a été chantée le soir, à la clarté des flambeaux, dans quelque place publique d'Oponte, après que le vainqueur eut déposé sa couronne sur l'autel d'Ajax.

Pindare célébrera Épharmoste, lutteur distingué, et Oponte, sa patrie, pourvu que les muses le secondent.

19 Alcimédon est de cette famille. Il s'agit des Blepsiades qui vivent encore. — 20 Les vainqueurs et leur suite portaient des couronnes de feuillage. — 21 Père d'Alcimédon ; il est mort. — 22 Oncle d'Alcimédon; il est mort aussi. C'était chez les anciens une croyance forte que les nouvelles de ce monde parvenaient dans l'autre. — 23 Déesse qui punit les hommes d'avoir été heureux.

Rien de grand sans la faveur du ciel; les héros doivent tout aux dieux; pensée sublime qui anime cette composition. Ainsi Hercule a pu lutter contre Neptune, contre Apollon, contre Pluton. Ainsi tous les grands personnages de la Locride se sont couverts de gloire: traditions fabuleuses; histoire de Deucalion et de Pyrrha; hommes et femmes nés des pierres qu'ils jetaient. Issue de cette race, Protogénie fut aimée de Jupiter, et donna le jour à Opus. C'est de là que descendent les rois Opontiens et les illustres ancêtres d'Épharmoste. Opus accueillit dans sa ville beaucoup d'étrangers, entre autres, Ménétius, père de Patrocle. Dans un combat contre Télèphe, roi de Mysie, Patrocle excita l'admiration d'Achille et devint son compagnon inséparable. Retour au sujet : victoire d'Épharmoste; qualités naturelles qui ont fait de lui un lutteur fameux. Comme tous les hommes extraordinaires dont Pindare a cité les noms et les hauts faits, il a dû moins à l'art qu'à la nature sa supériorité.

Str. 1. — L'hymne d'Archiloque[1] chanté dans Olympie, le refrain de[2] victoire entonné trois fois a suffi près du mont Cronius[3] pour guider la pompe d'Épharmoste[4] suivi de ses chers compagnons. Mais aujourd'hui, avec l'arc des Muses qui frappe au loin, dirige[5] ces flèches vers Jupiter[6] aux éclairs flamboyants, vers le noble promontoire[7] de l'Élide, que le héros Lydien, Pélops, obtint autrefois pour dot magnifique d'Hippodamie.

Ant. 1. — Fais voler aussi un agréable trait jusqu'à

[1] Composé par Archiloque en l'honneur d'Hercule *Callinique* (beau vainqueur) qui institua les fêtes d'Olympie. — [2] Ce refrain était le mot *Callinikè*. — [3] A Olympie. — [4] Sur l'Altis pour rendre grâce à Jupiter après la victoire. — [5] Toi, Pindare. — [6] Le Cronius. — [7] Vers Olympie où Epharmoste a vaincu.

Pytho[8]. Non, tes éloges ne tomberont pas à terre quand ta lyre vibrera pour un lutteur de la cité glorieuse d'Oponte; chante-la, chante son fils; Thémis y règne avec sa sœur tutélaire, l'illustre Eunomie. Pour lui, ses vertus ont brillé, et près de Castalie, et sur les rives de l'Alphée; de là les couronnes fleuries qui relèvent encore son illustre mère, Locres[9] aux beaux ombrages.

Ép. 1. — Et moi qui embrase du feu de mes hymnes une cité chérie[10], je veux, plus vite qu'un coursier généreux, qu'un navire ailé, répandre partout cette nouvelle : si toutefois, soutenu par la main d'un dieu, je cultive le beau jardin des Grâces; car d'elles vient tout ce qui charme. Les courageux et les sages ne le sont que par la faveur du ciel.

Str. 2. — Autrement le bras d'Hercule eût-il brandi[11] la massue contre le trident, lorsque Neptune arrêté près de Pylos[12] le pressait, que Phébus le pressait armé de son arc d'argent et que Pluton lui-même ne tenait point immobile la verge qui précipite le corps des mortels dans la route souterraine des morts. O ma bouche, rejette loin de moi ces discours : car, outrager les immortels est un odieux talent, et s'enorgueillir hors de saison touche à à la démence.

Ant. 2. — Ne divague pas ainsi. Laisse, laisse de côté les guerres et les combats des dieux. Mais consacre ta voix à la cité de Protogénie[13], où, par la volonté de Jupiter aux foudres rapides, Pyrrha et Deucalion, accourus du Parnasse, élevèrent la première maison, et, sans s'unir,

[8] Où Épharmoste a vaincu aussi aux jeux Pythiques. — [9] Locres-Oponte près de la mer d'Eubée. — [10] Oponte où cette ode est chantée le soir à la clarté des flambeaux; ce qui explique les images dont se sert Pindare. — [11] Minerve soutenait Hercule dans ce combat. — [12] Pour la défendre. — [13] Fille de Deucalion et de Pyrrha ; cette cité est Oponte.

se donnèrent pour descendance tout un peuple né de cailloux; et *Laï*[14] fut leur nom. Éveille en leur honneur d'harmonieux accords : chante le vieux[15] vin, mais aussi les fleurs des hymnes nouveaux[16].

Ép. 2. — On dit qu'une masse d'eau[17] avait inondé la terre noire, mais que, grâce à Jupiter, le flot bouillonnant fut absorbé tout à coup. Or, de cette race[18] descendent vos ancêtres au bouclier d'airain, fils des filles de l'antique tribu Japétionide[19] et des Cronides[20] vaillants, de tout temps rois dans leur patrie.

Str. 3. — Jadis le maître de l'Olympe ayant ravi de la terre des Épéens[21] la fille d'Opus, s'unit secrètement à elle sur les coteaux du mont Ménale, puis la remit à Locrus[22], afin qu'il ne fût pas enlevé par l'âge qui avance la mort, sans laisser de postérité. Sa femme eut un enfant vigoureux. Le héros se réjouit à la vue de ce fils supposé, et il lui donna le nom de son aïeul[23] maternel, et ce fut un homme illustre par sa beauté et ses exploits. Il lui confia le gouvernement d'une ville[24] et d'un peuple.

Ant. 3. — Chez lui accouraient les étrangers d'Argos et de Thèbes, ceux d'Arcadie et ceux de Pise; et, par dessus tous les hôtes, il honora surtout le fils d'Actor et d'Égine, Ménétius. Le fils de celui-ci étant allé avec les Atrides dans

[14] Il y a dans le grec un jeu de mots; la même expression signifie *peuple* et *pierre*. — [15] La partie connue des traditions populaires. — [16] Il va mêler du neuf à ses récits en expliquant l'origine des rois opontiens. — [17] Déluge de Deucalion. — [18] De ces cailloux devenus hommes et femmes. — [19] Dont l'origine remontait jusqu'à Deucalion, fils de Japet, par Prologénie, fille de l'Éléen Opus.— [20] Dont l'origine remontait jusqu'à Cronos, par Jupiter, devenu l'époux de Prologénie, fille d'Opus d'Élée, laquelle il ne faut pas confondre avec une autre Prologénie, fille de Deucalion. — [21] Habitants de l'Élide. Opus était roi d'Élée. — [22] Roi des Locriens Ozoles ou Épizéphyriens. — [23] Opus. — [24] Oponte formée en partie de *Laï* et d'étranger.

la plaine de Teuthras[25], il tint ferme seul avec Achille lorsque les Grecs vaillants tournaient le dos refoulés par Télèphe jusque sur leurs poupes marines : ainsi fit-il[26] voir aux sages le grand cœur de Patrocle : dès lors le fils de Thétis le pria

Ép. 3. — De ne combattre désormais dans cette guerre périlleuse que près de sa lance homicide. Je pourrais dans mes fictions poétiques me laisser emporter sur le char des muses : j'aurais et de l'audace et une puissante énergie. Mais, appelé par un *Proxène*[27], par sa vertu, je suis venu vanter les couronnes[28] que Lampromaque a remportées dans l'Isthme, lorsque tous deux ils vainquirent en un même jour.

Str. 4. — Plus tard, ils gagnèrent encore deux victoires aux portes de Corinthe : Épharmoste, plusieurs dans la vallée de Némée. Dans Argos, il obtint le prix des hommes ; dans Athènes, celui des enfants. A Marathon, exclu des imberbes[29], comme il lutta contre des rivaux plus âgés pour la coupe d'argent ! et, lorsqu'il eut dompté ses adversaires par l'adroite souplesse d'un corps ferme, au milieu de quelles acclamations, il traversa le cirque, beau de sa jeunesse, plus beau de sa victoire !

Ant. 4. — Dans l'assemblée des Parrhasiens[30], il s'attira encore l'admiration aux fêtes de Jupiter Lycéen, et lorsque dans Pellène[31] il gagna le doux rempart contre les vents glacés. Le tombeau d'Iolas[32] et la maritime Eleusis, attestent ses exploits. La nature fait tout ce qui excelle.

[25] Teuthras, roi de Mysie. — [26] Lui Patrocle, fils de Ménétius. — [27] Par la *Proxénie* de Lampromaque ; la *Proxénie* était une fonction qui consistait à faire les honneurs de l'hospitalité aux habitants de telle ou telle ville. — [28] En grec *mitres;* on attachait des bandelettes de laine aux couronnes isthmiques. — [29] Il avait plus de dix-huit ans ; on était *enfant* jusqu'à cet âge. — [30] En Arcadie. — [31] En Achaïe. — [32] Thèbes.

Beaucoup ont tenté de conquérir la gloire par des vertus factices; mais, Dieu manquant, l'oubli de nos actions n'est pas un mal.

Ép. 1. — Telle route conduit plus loin qu'une autre route. Un même goût ne saurait tous nous captiver. La perfection est placée haut. En offrant ce prix, proclame donc avec hardiesse qu'il est né le favori des dieux, le héros aux bras vigoureux, aux membres souples, au regard martial, qui, vainqueur, au milieu d'un sacrifice, vient de couronner l'autel d'Ajax, fils d'Oïlée.

OLYMPIQUE X[1].

POUR AGÉSIDAME, LOCRIEN DU ZÉPHYRIUM, VAINQUEUR AU PUGILAT.

Argument. — Dans un premier hymne Pindare s'était engagé à chanter un jour plus longuement le triomphe d'Agésidame; mais il paraît que le poëte ne se rappela que fort tard cet engagement. Le temps vint cependant où il voulut tenir parole; il choisit quelque anniversaire de la victoire; Agésidame était déjà vieux. Tel est le sujet de cette Olympique, chantée peut-être le soir à la clarté de la lune dans la ville de Locres, en Italie.

Pindare avoue sa faute; mais il n'a jamais eu le dessein de tromper Agésidame. Éloge rapide des Locriens du Zéphyrium, du vainqueur et de son maître. Institution des

[1] Cette ode devrait être classée la onzième puisqu'elle est annoncée dans celle qui suit, et la onzième devrait être classée la dixième. L'usage ordinaire consacrait deux chants aux vainqueurs olympiques : l'un, plus court, était improvisé après le triomphe; l'autre, plus long, célébrait le héros lorsqu'il rentrait dans sa patrie.



jeux olympiques. Hercule a vaincu Ctéatus et Eurytus, alliés d'Augias; il a saccagé la ville du tyran et l'a tué lui-même. Il arrive à Olympie, et, avec ses troupes, il célèbre pour la première fois la fête triomphale qui depuis s'est renouvelée avec un immortel éclat. Détails à ce sujet. Hercule consacre l'Altis aux grands dieux; le terrain environnant, aux fêtes et aux festins; il appelle *Cronius* la colline qui domine la carrière; il offre aux divinités les prémices de la victoire; tous les cinq ans on en célébrera l'anniversaire. L'institution est sanctionnée par les Parques présentes à la solennité, par le Temps qui fera connaître à la postérité l'ordre suivi dans ces fêtes, les différentes espèces de combats, le nom des premiers vainqueurs, les banquets et les chants du soir. « Suivons donc, « dit le poëte, les antiques usages; chantons le succès « d'Agésidame; cet hommage est tardif; mais il pourra « plaire comme plaît à un vieillard la naissance d'un fils « héritier de sa fortune. » Éloge de la poésie et du héros.

La pensée qui lie toutes les parties de l'ode est évidente : *Le souvenir du triomphe d'Agésidame est impérissable comme la grande institution d'Hercule.*

Le mode est dorien, selon Hermann.

Str. 1. — Dites-moi où est gravé dans mon âme le souvenir de l'Olympionique, fils d'Archestrate[1]? Je lui devais un doux hymne, et je l'ai oublié. Du moins, ô Muse, et toi Vérité, fille de Jupiter, étendez la main pour repousser loin de moi le reproche d'avoir trompé un hôte.

Ant. 1. — L'échéance depuis longtemps passée me fait rougir de l'énormité de ma dette : mais l'acquittement des intérêts peut éloigner l'amère censure des hommes. Main-

[1] Agésidame.

tenant, où roulera le caillou emporté par les flots? Et comment payer à tous un tribut d'éloges qui soit agréable?

Ép. 1. — Car la bonne foi habite la cité des Locriens du Zéphyrium[2]. Ils aiment Calliope et l'airain de Mars. Les armes de Cycnus[3] ont fait fuir le formidable Hercule lui-même. Vainqueur au pugilat dans Olympie, Agésidame doit à Ilas[4] les mêmes grâces

Str. 2. — Que Patrocle à Achille. Celui qui aiguillonne le mortel né pour la vertu peut le porter à une gloire prodigieuse avec la main de Dieu. Mais peu d'hommes obtinrent sans peine cette joie[5] qui est par dessus tout la lumière de la vie. Il est sublime le combat que les décrets de Jupiter me pressent[6] de chanter, combat institué par le grand Hercule près de l'antique tombeau de Pélops[7], après qu'il eut immolé le fils de Neptune, le brave Ctéatus;

Ant. 2. — Immolé Euryte, afin qu'aux mains du superbe Augias il arrachât de ses mains le prix dû à son labeur. Dans un bois près de Cléone[8], Hercule leur tendit des embûches et les écrasa à leur tour sur la route; auparavant l'armée du Tirynthien, campée dans les vallons de l'Élide, avait été massacrée par les Molionides[9] audacieux.

Ép. 2. — Or, le roi perfide[10] des Épéens vit peu de temps après sa riche patrie, sa ville, s'engloutir au milieu des flammes dévorantes et sous les coups du fer, dans un abîme d'infortune. Éluder le courroux des puissants est

[2] En Italie. — [3] Allusion à un échec éprouvé à la guerre par les Locriens; Anaxilaüs, tyran de Rhegium, les avait défaits. — [4] Son maître : la même reconnaissance que Patrocle à Achille qui le forma. — [5] La joie de la victoire aux jeux. — [6] L'éloge des jeux dans les chants de victoire était prescrit par un usage religieux. — [7] En Élide. — [8] Dans l'Argolide. — [9] Euryte et Ctéatus ainsi appelés de leur mère Molione. — [10] Augias.

difficile. Lui-même, téméraire, s'étant présenté le dernier, après ce désastre, n'évita point une mort terrible.

Str. 3. — Cependant le vaillant fils de Jupiter, après avoir rassemblé dans Pise, et son armée et tout le butin, décrit une enceinte[11] qu'il consacre à son père tout-puissant. Dans un lieu découvert, il forme de l'Altis un enclos séparé; puis il destine aux festins la plaine environnante, pour honorer l'Alphée admis

Ant. 3. — Parmi les douze grands dieux: la colline, il l'appelle du nom de Cronos. Inconnue autrefois sous le règne d'Énomaüs, elle était battue par les orages. A cette première solennité assistèrent les Parques et le Temps qui seul montre la vérité à nu.

Ép. 3. — C'est lui qui dans sa marche est venu enseigner comment il[12] partagea aux dieux les prémices du butin, fruit de la guerre, comment il fonda une fête quinquennale avec la première *Olympiade* et les jeux. Qui donc a dû la couronne nouvelle à ses bras, à ses pieds ou à son char, plein d'enthousiasme pour la gloire des luttes et victorieux par ses efforts?

Str. 4. — Au stade fut vainqueur par la rapidité de sa course, Œonus, fils de Licymnius; il était venu de Midée avec des troupes[13]. A la lutte, Échémus illustra Tégée. Le prix du pugilat fut remporté par Doryclo, habitant de Tirynthe; celui des quadriges

Ant. 4. — Par Semus de Mantinée, fils d'Alirothius. Le trait de Phrastor frappa le but. Énicée lança le disque d'un bras tournoyant bien plus loin que ses rivaux, et

[11] Enceinte où l'on trouve l'*Altis*, la *Plaine* et le *Cronius*. — [12] Hercule. — [13] Pour Hercule. Midée, ville de l'Argolide.

tous éclatèrent en acclamations. Le beau visage de la lune éclaira la soirée de sa douce lumière.

Ép. 4. — Toute l'enceinte, au milieu des joyeux banquets, retentissait de chants de louanges. Pour nous, fidèles même aujourd'hui à ces usages primitifs, nous chanterons dans cet hymne digne du plus éclatant succès, le tonnerre, le trait retentissant lancé par le bras enflammé de Jupiter, et le feu de la foudre présent partout avec la victoire. A la flûte répondront les suaves accents de la poésie

Str. 5. — Longtemps inconnue à l'illustre Dircé. Mais, de même qu'il est charmant le fils donné par une épouse à un père déjà loin de la jeunesse, et qu'il échauffe son cœur du plus vif amour; car, en mourant, il est cruel de voir sa fortune devenir le partage d'un étranger;

Ant. 5. — De même, ô Agésidame, le mortel qui arrive, sans que ses hauts faits aient été chantés, au séjour des enfers, a soupiré en vain, et ne recueille de ses peines qu'une courte joie. Mais toi, la lyre aux doux sons et la flûte mélodieuse t'inondent de gloire. Elles agrandissent la renommée, les Piérides, filles de Jupiter.

Ép. 5. — Et moi qui suis leur amant passionné, je célèbre la race illustre des Locriens, en répandant le miel de la louange sur une ville héroïque. J'ai loué l'aimable fils d'Archestrate après l'avoir vu triompher par la vigueur de son bras près de l'autel olympique, alors qu'il brillait par sa beauté, et cette fleur de jeunesse, qui déroba autrefois Ganymède à une mort affreuse grâce au secours de Vénus [14].

[14] Allusion à l'amour de Jupiter pour Ganymède.

OLYMPIQUE XI.

POUR AGÉSIDAME, LOCRIEN DU ZÉPHYRIUM, VAINQUEUR AU PUGILAT PARMI LES ENFANTS.

Argument. — Cette ode fut composée par Pindare à Olympie, après la victoire d'Agésidame et chantée dans la fête du soir environ 482 avant J. C. (Olmp. 74.)

Le poëte ne fait que promettre à son héros une ode plus longue, réservée pour les fêtes où Agésidame sera célébré à son retour en Italie. Le mode est éolien, selon Hermann; Pindare avait alors trente-six ans[1].

Str. — Les hommes ont souvent besoin des vents, besoin des eaux du ciel, filles de la nue[2]. Pour l'athlète victorieux il est des hymnes à la douce voix, prélude de sa renommée future, monument fidèle de ses grandes vertus.

Ant. — Tel est, en dépit de l'envie, l'éloge réservé aux *Olympioniques*. C'est celui que ma langue veut donner. Le mortel inspiré de Dieu fleurit à jamais par la sagesse de son génie. Sache donc, fils d'Archestrate, ô Agésidame, qu'en mémoire de ta lutte[3],

Ép. — J'ajouterai à l'olivier d'or qui te couronne la beauté d'un hymne mélodieux pour honorer la race des Locriens du Zéphyrium. Accourez à leurs fêtes; je vous le jure, ô muses, vous trouverez un peuple qui, loin d'être inhospitalier ou étranger aux beaux-arts, se distingue par

[1] Heyne. — [2] Pour la navigation et l'agriculture. — [3] Voyez l'ode dix qui devrait être la onzième, puisqu'elle est annoncée dans celle-ci.

l'esprit[4] et par la valeur. Le renard fauve et les lions rugissants ne sauraient changer le caractère qu'ils ont reçu de la nature[5].

OLYMPIQUE XII.

A ERGOTÈLE D'HIMÈRE, VAINQUEUR A LA GRANDE COURSE[1].

Argument. — Ergotèle de Cnosse en Crète, avait été forcé par une sédition de se réfugier à Himère en Sicile 530 avant J. C. Devenu citoyen de cette ville, et vainqueur à Olympie (Olymp. 77), il voulut que l'on proclamât le nom de sa nouvelle patrie. Peu auparavant une révolution avait éclaté dans Himère. Hiéron venait de vaincre Théron d'Agrigente et son fils Thrasydée; Himère affranchie de ses tyrans respirait le doux air de la liberté. Le poëte invoque avec raison la Fortune qui a si heureusement changé les destinées d'Himère et d'Ergotèle. Cette ode, sur le mode dorien, fut chantée à Himère et probablement dans le temple de la déesse; Pindare avait quarante-huit ans lorsqu'il la composa, 472 avant J. C.

Str. — Je t'en supplie, fille de Jupiter libérateur, protège la puissante Himère, ô Fortune tutélaire. C'est toi qui, sur l'onde, diriges les rapides esquifs; sur la terre, les guerres impétueuses et les conseils des peuples. Maintes fois vers le ciel, puis vers l'abîme flottent les espérances humaines sur une mer d'illusions.

[4] Les poëtes Xénocrate, Érasippe, Théano, étaient de Locres. — [5] Les Locriens du Zéphyrium n'ont point dégénéré des Locriens d'Ozole et d'Oponte, leurs ancêtres. — [1] Les athlètes parcouraient douze stades sans s'arrêter.



Ant. — Aucun mortel n'a encore reçu des dieux un signe infaillible pour découvrir les choses futures; sur l'avenir notre âme est dans l'aveuglement. Souvent sur les hommes fondent, contre leur attente, des événements ennemis de la joie; d'autres, après avoir été en butte à des tempêtes horribles, passent en un instant de l'infortune au comble de la félicité.

Ép. — Certes, fils de Philanor[2], comme un coq forcé de combattre à huis clos, tu aurais vu se flétrir près du foyer de tes pères, la glorieuse vigueur de tes pieds, si une sédition homicide ne t'avait éloigné de Cnosse ta patrie. Maintenant, couronné dans Olympie, deux fois vainqueur à Pytho et dans l'Isthme, ô Ergotèle, tu illustres les bains chauds[3] des nymphes, tu as retrouvé le sol natal.

OLYMPIQUE XIII.

A XÉNOPHON DE CORINTHE, VAINQUEUR A LA COURSE DU STADE ET AU PENTATHLE.

Argument. — Xénophon, Corinthien, de la noble race des Oligéthides, remporta le prix du stade et du pentathle à Olympie (Olymp. 79, 464 avant J. C.). Son père Thessalus avait aussi gagné autrefois le prix de la course: une foule d'autres victoires illustraient cette famille.

Le poëte annonce qu'il va louer la famille du vainqueur et la cité de Corinthe. Corinthe où règne la justice, doit aux dieux d'être aussi célèbre par d'ingénieuses découvertes que par ses triomphes dans les jeux; elle a inventé le dithyrambe, l'art de dompter les coursiers, de placer des

[2] Ergotèle. — [3] Himère, célèbre par ses Thermes.

aigles au fronton des édifices; elle cultive les talents de la paix et ceux de la guerre. Puisse Jupiter agréer cette pompe et les vers du poëte! Puisse-t-il protéger toujours Corinthe et Xénophon! Victoire du héros et de sa famille. Récits fabuleux. Sagesse de Sisyphe et de Médée. Courage des Corinthiens dans la guerre de Troie, parmi les Grecs ou parmi les Lyciens. La Lycie rappelle l'histoire de Bellérophon. Instruit par Minerve, il a dompté Pégase, il s'est signalé par d'étonnants exploits. Retour au sujet: Éloge des Oligéthides; espérances que Pindare conçoit pour leurs succès futurs; nouvelle énumération de leurs nombreuses victoires.

Tout s'enchaîne dans cette composition, et se rapporte ou à Xénophon et à sa famille, ou à Corinthe et à ses titres de gloire.

Pindare avait cinquante-six ans[1] lorsqu'il composa cette ode; elle fut chantée à Corinthe, probablement sur la voie publique, lorsque le vainqueur fit son entrée solennelle dans la ville.

Str. 1. — En célébrant une famille trois fois victorieuse à Olympie, dévouée aux citoyens, aux étrangers secourable, j'illustrerai l'opulente[2] Corinthe, le vestibule[3] de Neptune isthmien, où fleurissent de jeunes héros[4]. Car c'est là qu'Eunomie[5] habite avec ses sœurs, inébranlable appui des cités, Dicé et la douce Irène, dispensatrices de la richesse aux hommes, blondes filles de Thémis aux bons conseils.

Ant. 1. — Elles se plaisent à repousser l'injure, mère

[1] Heyne. — [2] L'éloge de Corinthe remplit cette ode. — [3] Corinthe était placée à l'entrée de l'Isthme consacré à Neptune. — [4] Allusion au vainqueur. — [5] Une des heures, déesse des bonnes lois.



insolente de la révolte. J'ai des choses belles à dire, et une franche audace excite ma langue à les raconter. On lutte en vain pour cacher son naturel. A vous, fils d'Alétès[6], elles ont souvent donné la joie du succès remporté par de hautes vertus dans les saintes luttes; souvent aussi à vos âmes d'hommes, elles ont envoyé autrefois d'ingénieuses pensées, les Heures[7] couronnées de guirlandes.

Ép. 1. — A l'inventeur, toute l'œuvre. Qui a fait paraître aux fêtes[8] de Bacchus le dithyrambe[9] et le bœuf triomphal[10]? Qui a donné aux coursiers l'appareil qui les tempère, et aux temples des dieux la double[11] figure du roi des oiseaux? Là[12] brille et la muse au souffle harmonieux, et Mars avec les jeunes guerriers aux lances meurtrières.

Str. 2. — Haut et puissant maître d'Olympie, ne sois jamais jaloux de mes hymnes, ô bienfaisant Jupiter, et, conservant ce peuple sain et sauf, dirige le souffle du Génie favorable à Xénophon. Accueille de sa part la pompe solennelle des couronnes qui le suit des champs de Pise où il a vaincu à la fois au pentathle et à la course du stade, honneur que nul homme mortel n'avait obtenu avant lui.

Ant. 2. — Deux fois les festons[13] du sélinum le couvrirent quand il eut paru aux *isthmiades*; Némée ne lui est point contraire. Son père Thessalus aux rives de l'Alphée a un monument[14] de ses pieds glorieux; dans Pytho, un même soleil vit sa victoire au stade et à la double course; et, pendant le même mois, dans l'aride Athènes[15], un

6 Fondateur du royaume Dorien de Corinthe : fils, dans le sens moral. — 7 Eunomie, Dicé et Irène. — 8 Texte de Dissen. — 9 Inventé à Corinthe par Arion. — 10 Prix du dithyrambe. — 11 Ornement d'architecture. — 12 A Corinthe. — 13 Les couronnes d'Ache. — 14 On élevait des statues aux vainqueurs. — 15 Attique, pays sec et pierreux.

jour rapide posa trois fois sur sa chevelure le prix des plus nobles efforts,

Ép. 2. — Et les Hélotiennes[16], sept fois. Aux jeux isthmiques de Neptune, des hymnes encore plus nombreux ont suivi son père[17] Ptéodore, Terpsias[18] et Éritime. Et tous vos succès à Delphes et dans le repaire du lion m'ont suscité maintes querelles sur la multitude de vos victoires. En vérité, je ne saurais compter les grains de sable de la mer.

Str. 3. — Tout a des bornes. Le mérite c'est de les connaître. Pour moi qu'un seul retient quand il s'agit de tous, si je chante une sagesse héréditaire et des vertus héroïques dans les combats, je n'en imposerai pas sur Corinthe; Sisyphe, par son extrême prudence, fut un Dieu, et Médée qui se donna un époux contre le gré d'un père, sauva le navire Argo et tout l'équipage.

Ant. 3. — Mais autrefois aussi, dans leur vaillance, aux pieds des murs de Dardanus ils[19] s'illustrèrent à poursuivre l'issue des batailles, pour les deux partis; les uns, avec la race chérie d'Atrée, redemandant Hélène, les autres refusant tout. Venu de Lycée, Glaucus fit trembler les Grecs. Il se vantait à eux de son aïeul[20] qui possédait, dans la ville de Pirène[21], la souveraineté, un immense héritage et un palais;

Ép. 3. — Qui jadis impatient de subjuguer, près des sources[22], Pégase, fils de la Gorgone à la chevelure de serpent, avait beaucoup souffert avant que la vierge Pallus lui eût apporté un frein enrichi d'or; mais un songe

[16] Fêtes de Minerve Hellotide, célébrées à Corinthe; Hellotis, prêtresse de Minerve, avait été brûlée dans le temple de la déesse. — [17] Père de Thessalus. — [18] Frère de Ptéodore et père d'Éritime. — [19] Les Corinthiens. — [20] Bellérophon. — [21] Corinthe: Pirène, fontaine près de Corinthe. — [22] De Pirène.



qu'il eut fut soudain réalisé. Elle lui dit : « Tu dors, roi, fils d'Éole? allons! prends ce modérateur des coursiers, et montre-le à ton père Daméus[23] en lui sacrifiant un taureau gras. »

Str. 4. — Ainsi, pendant qu'il dormait dans les ténèbres, la vierge à la noire égide sembla lui parler. Il se lève donc en sursaut, et relevant la merveille, déposée près de lui, il court tout joyeux trouver le devin de la contrée, et il raconte à Céranide tout ce qui s'est passé; et comment, sur l'autel de la déesse, il s'est endormi la nuit, comme il l'avait conseillé, et comment la fille du foudroyant Jupiter lui a donné elle-même

Ant. 4. — L'or qui dompte la fougue. Celui-ci lui enjoint d'obéir sans délai au songe, de sacrifier un bœuf au tout-puissant Géochus[24], puis d'élever un autel à Minerve équestre. Le pouvoir des dieux accomplit facilement ce que nous jurons impossible et au delà de toute espérance. Or donc, le robuste Bellérophon, transporté de joie, s'élance et adapte doucement le magique appareil à la bouche du coursier ailé. Il le monte,

Ép. 4.—Et bientôt il agite en se jouant son armure d'airain. Avec lui encore plus tard, frappant les amazones du sein des airs aux froides solitudes, il extermina cette troupe de femmes archers, et la chimère vomissant des flammes et Solymes[25]. Je ne parlerai point de[26] sa mort. Pégase, dans l'Olympe, habite les antiques étables de Jupiter.

Str. 5. — Mais moi qui jette droit mes traits vibrants, je ne dois point lancer de mes mains ces traits nombreux

[23] Surnom de Neptune, dompteur des flots et des chevaux, et confondu quelquefois avec Glaucus. — [24] Surnom de Neptune qui embrasse la terre. — [25] En Syrie. — [26] Il voulut monter au ciel sur Pégase, et fut renversé de son cheval par Jupiter.

au delà du but. Car je suis venu avec joie pour aider les muses aux trônes éclatants et les Oligéthides vainqueurs dans l'Isthme et dans Némée. En peu de mots je révélerai tout, et j'aurai pour sacré garant la voix sincère et douce du loyal héraut qui soixante fois a retenti dans les deux lices.

Ant. 5. — Je crois avoir déjà parlé de leurs succès olympiques; ceux qui sont à venir, je les publierai dans leur temps; aujourd'hui j'en ai l'espérance; c'est des dieux que dépend la fin; que leur génie tutélaire se montre, et nous laisserons faire Jupiter et Mars. Combien de victoires ils ont eues sur les crêtes du Parnasse, et dans Argos et dans Thèbes! Et combien de témoignages leur rendra l'Arcadie où s'élève le royal autel de Lycéus[27],

Ép. 5. — Et Pellène, Sicyone, Mégare, et l'enceinte sacrée du bois des Éacides[28], Éleusis, l'opulente Marathon, et toutes les florissantes cités que dominent les sommets de l'Etna et l'Eubée! Que si vous interrogez la Grèce entière, elle vous apprendra plus de grandes choses que vous ne pourrez en voir. O roi! fais qu'ils marchent d'un pied léger; puissant Jupiter, donne-leur la modération avec les douceurs de la prospérité.

OLYMPIQUE XIV.

POUR ASOPIQUE D'ORCHOMÈNE, ENFANT, VAINQUEUR A LA COURSE A PIED.

Argument. — Asopique vainquit à la lutte 476 avant J. C. L'ode où il est célébré fut chantée à Orchomène

[27] Surnom de Jupiter, du mont Lycée en Arcadie où il fut, dit-on, élevé. — [28] Dans Égine.

sa patrie dans le temple des Grâces par un chœur de jeunes gens. Pindare invoque ces aimables divinités et prie Écho de porter l'heureuse nouvelle au père d'Asopique dans le séjour des ombres. Le poëte était alors âgé de quarante-quatre ans.

Str. 1. — Vous qui régnez sur les eaux du Céphise, habitantes d'une contrée aux beaux coursiers, ô Grâces, illustres souveraines de la brillante Orchomène, protectrices des antiques Minyens, écoutez-moi! Je vous implore. C'est par vous que tout ce qui plaît et charme arrive à l'homme; s'il est habile, si beau, si renommé. Car les dieux eux-mêmes, sans les Grâces vénérées, ne président ni chœurs ni banquets; mais arbitres de tout ce qui se fait dans le ciel, assises sur des trônes près d'Apollon Pythien à l'arc d'or, elles rendent un hommage éternel au père de l'Olympe.

Str. 2. — Auguste Aglaé, Euphrosyne, amie des chants, fille du plus puissant des dieux, exaucez mes vœux, et toi aussi, Thalie, qui chéris les vers, regarde cette pompe qui s'avance légère dans la joie du succès. Car c'est pour chanter Asopique sur le mode lydien et dans mes hymnes que je suis venu. Si la cité des Minyens a vaincu à Olympie, elle te le doit. Va maintenant dans les murailles noires de Proserpine, Écho : porte à un père cette glorieuse nouvelle; vois Cléodème, et dis-lui que son fils, dans les nobles vallons de Pise, a couronné son jeune front des ailes de la victoire.

PYTHIQUES.



PYTHIQUES.

PYTHIQUE I.

A HIÉRON ETNÉEN, VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

Argument. — Hiéron[1] vainqueur à Delphes, à la course des chars, s'était fait proclamer *Etnéen* pour honorer la cité d'Etna, ville qu'il avait fait construire récemment (476 avant J. C.). L'année même de son triomphe pythique (474), il avait défait les Étrusques devant Cumes, dans un combat terrible. Enfin, depuis 479, les éruptions de l'Etna n'avaient point cessé.

Idées principales. Éloge de la lyre et de la musique; elle endort la foudre, l'aigle de Jupiter et Mars. La lyre est détestée des méchants; fureurs de Typhon écrasé sous l'Etna. Vœux pour la prospérité de la ville d'Etna; la victoire d'Hiéron est pour elle un présage de gloire. Puisse Hiéron jouir toujours de grandes richesses et oublier ses souffrances corporelles en se rappelant la défaite des Étrusques, et ses exploits qui l'ont conduit à l'empire avec ses frères! Éloge de Dinomène, fils d'Hiéron et roi de la nouvelle ville d'Etna, soumise aux institutions doriennes. Encore des prières pour la prospérité d'Etna. Bataille d'Himère où Hiéron et ses frères se sont distingués. Conseils

[1] Voyez l'argument de la première Olympique.



à Hiéron; qu'il continue d'être juste, libéral; qu'il évite les flatteurs, et recherche les applaudissements de la postérité; elle vante Crésus et déteste Phalaris.

Unité de plan. Hiéron vainqueur à Delphes, roi puissant, illustre guerrier, mais ami des beaux-arts, se rapproche de Jupiter et de Mars, qui, dans l'Olympe, eux aussi, laissent reposer la foudre et l'aigle pour écouter la lyre : Hiéron ne s'exposera pas au sort de Typhon; il voudra ressembler à Crésus plutôt qu'à Phalaris. Dissen pense que cette ode fut chantée à Syracuse dans le palais du roi pendant un festin; Bœck place le lieu de la scène à Etna. Selon Heyne, Pindare avait alors environ cinquante ans.

Str. I. — O lyre d'or, trésor commun d'Apollon et des muses aux tresses noires, toi que la danse, prélude de la fête, écoute; toi dont les chanteurs suivent le signal, quand tu fais vibrer le début des hymnes qui conduisent le chœur, tu éteins même les traits brûlants de l'éternelle foudre; sur le sceptre de Jupiter, s'assoupit en abaissant de chaque côté ses ailes rapides, l'aigle,

Ant. 1. — Le roi des oiseaux; et, sur sa tête recourbée, tu répands une sombre vapeur qui clot doucement ses paupières. Il dort, et soulève son dos humide, maîtrisé par tes frémissements. Le cruel Mars aussi laisse tomber sa pique redoutable, le sommeil charme son cœur. L'âme des dieux même est séduite par les sons que tu lances avec tout l'art du Latoïde[2] et des muses au sein puissant.

Ép. 1. — Tout ce que Jupiter n'aima jamais a horreur d'entendre la voix des Piérides et sur la terre et sur la mer indomptée. Tel est étendu au fond de l'odieux Tartare cet

[2] Enfants de Latone.

ennemi des dieux, Typhon aux cent têtes, qu'un antre célèbre de Cilicie nourrit autrefois: maintenant les collines battues par les flots au-dessus de Cumes et la Sicile, pèsent sur sa poitrine velue; une colonne du ciel l'oppresse, c'est le blanc Etna, patrie glacée de neiges éternelles;

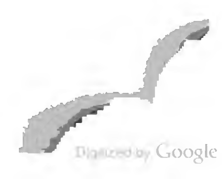
Str. 2. — L'Etna dont les cavernes vomissent les ondes ardentes d'un feu inaccessible, qui roule de jour les torrents d'une fumée brûlante, tandis que la nuit, les tourbillons d'une rouge flamme emportent les rocs avec fracas dans le bassin profond des mers. Et le monstre lance aux cieux les plus terribles flots de Vulcain; prodige affreux à voir, affreux à apprendre de ceux qui ont vu

Ant. 2. — Comme il est attaché entre les cimes ombreuses et la base de l'Etna, et couché sur un lit qui déchire et perce son dos. Puissé-je, ô Jupiter, puissé-je te plaire! ô roi de cette montagne[3], crête d'un pays fertile, nommée comme la ville voisine[4] qu'un glorieux fondateur vient d'illustrer; car, dans le stade pythique, le héraut l'a citée en proclamant le char du noble vainqueur Hiéron.

Ép. 2. — La première joie des hommes qui naviguent, c'est qu'au début du voyage le vent souffle propice; car il est probable qu'ils obtiendront aussi un retour heureux. De même les succès présents me font espérer que cette cité[5] sera désormais illustre par ses couronnes et ses coursiers, et vantée dans les hymnes des banquets. Roi de Lycie et de Délos, ô Phébus, toi qui chéris la fontaine de Castalie sur le Parnasse, daigne te rappeler mes paroles et une terre de héros.

Str. 3. — Des dieux vient tout ce que peuvent les vertus des hommes, qu'ils soient nés poëtes ou avec des bras

[3] L'Etna. — [4] Etna. — [5] Etna.



d'athlètes ou éloquents. Pour moi qui brûle de louer le vainqueur, j'espère bien ne pas jeter hors de la lice le trait au front d'airain que ma main brandit, mais le lançant au loin, dépasser mes rivaux. O que le temps ne cesse jamais de lui départir le même bonheur avec le don de la richesse, qu'il lui apporte aussi l'oubli de ses souffrances [6]!

Ant. 3. — Alors il lui rappellera quels combats [7] il a soutenus dans les guerres avec un courage invincible, lorsque la main des dieux lui fit conquérir une palme [8] que ne cueille aucun des Hellènes, et qui est le plus beau couronnement des richesses. Naguère, nouveau Philoctète, il a pris [9] les armes. Dans la nécessité, des orgueilleux [10] même l'ont recherché pour ami. On dit qu'à Lemnos vinrent des héros divins, pour en amener celui que tourmentait un ulcère,

Ép. 3. — Le fils de Péan, armé de l'arc; et il renversa la cité de Priam, et il mit fin aux travaux des Grecs, quoiqu'il traînât un corps languissant. Mais c'était l'ordre du destin. Ainsi, puisse un Dieu protecteur assister Hiéron dans le temps futur, et lui donner d'accomplir les vœux de son cœur! Muse, obéis, va chanter aussi chez Dinomène [11] la victoire des quadriges. Elle ne lui est pas étrangère la joie du succès paternel. Ça, trouvons ensuite un hymne cher au souverain de l'Etna [12];

Str. 4. — C'est pour lui qu'Hiéron a bâti cette ville où règne la divine liberté avec les institutions d'Hyllus [13]. Ils veulent, les fils de Pamphile [14] et les Héraclides qui

[6] Hiéron souffrait de la pierre. — [7] Contre Polyzèle son frère et Théron, roi d'Agrigente. La bataille d'Himère fut suivie de la prise de cette ville. — [8] Le souverain pouvoir à Syracuse. — [9] Guerre des Grecs et d'Hiéron contre les Étrusques — [10] La ville de Cumes. — [11] Fils d'Hiéron qui habitait Etna. Dissen conclut de ce passage que l'ode est chantée à Syracuse. — [12] Jupiter. — [13] Fils d'Hercule. — [14] Fils d'Égimius, roi de la Doride.

habitent au pied du Taygète[15], rester toujours sous la législation dorienne d'Égimius[16]. Heureux ils occupèrent Amycles[17], accourus du Pinde, illustres voisins des Tyndarides[18] aux blancs coursiers, et ils fleurirent par la gloire de leur lance.

Ant. 4. — Puissant Jupiter, fais que les hommes, dans un discours vrai, attribuent toujours une pareille destinée[19] aux citoyens et aux rois sur les rives de l'Amène[20]. Que par toi, le héros[21] qui confie la nation à son fils[22], la porte par son affabilité à l'union et à la paix. Je t'en supplie, accorde-moi, fils de Cronos, que le Phénicien[23], que les hordes thyrrhéniennes restent dans leurs demeures, en songeant au désastre honteux de leur flotte devant Cumes,

Ép. 4. — A tout ce qu'ils souffrirent domptés par le roi de Syracuse[24], lui qui du haut des vaisseaux rapides précipitant leur jeunesse dans la mer, affranchit la Grèce[25] d'une accablante servitude. Pour louer dignement les Athéniens, je choisirais Salamine; à Sparte, je citerais le combat au pied du Cithéron[26], où succombèrent les Mèdes aux arcs recourbés, et sur les rives d'Himère aux belles eaux, je paye aux fils[27] de Dinomène un chant qu'ils ont mérité par leur valeur, par la défaite des guerriers ennemis[28].

Str. 5. — Si vous louez à propos, en pressant dans un style bref la fleur de mille exploits, vous êtes moins en butte au blâme des hommes. Car une satiété pénible émousse la curiosité impatiente. Le cœur des citoyens est blessé en secret par la renommée, surtout quand elle vante des biens qu'ils n'ont pas. Toutefois (car il vaut mieux exciter

15 Sparte. — 16 Roi de la Doride. — 17 En Laconie. — 18 Castor et Pollux ensevelis à Thérapné. — 19 Qu'on les dise heureux comme les Doriens d'Amycles et qu'ils le soient. — 20 Rivière qui arrosait Etna. — 21 Hiéron. — 22 Dinomène. — 23 Le Carthaginois. — 24 Hiéron. — 25 La Grande-Grèce. — 26 Platée. — 27 Gelon, Hiéron, Polyzèle, Thrasybule. — 28 A Himère.



l'envie que la pitié), garde-toi de négliger la gloire. Dirige ton peuple avec le gouvernail de la justice, et façonne ta langue sur l'enclume de la vérité :

Ant. 5. — Pour peu qu'elle s'en écarte, c'est chose grave partant de toi; tu es l'arbitre de mille intérêts, mille témoins sûrs t'observent en tout. Conserve la fleur de ton caractère, si tu aimes à entendre toujours la douce voix de la renommée; ne te lasse point d'être généreux. Semblable au pilote, déploie la voile aux vents; ne te laisse point tromper, ô mon ami, par de flatteuses impostures. Après le trépas, la gloire de la vertu seule rappelle la vie des hommes qui ne sont plus

Ép. 5. — Aux historiens et aux poëtes. Elle ne meurt pas l'aimable vertu de Crésus. Le barbare qui brûlait les corps dans un taureau d'airain, Phalaris est toujours sous le poids d'une célébrité odieuse, et les lyres des banquets ne l'admettent point à une douce intimité dans les chants de la jeunesse. La victoire est le premier des biens; la gloire est le second; un mortel qui les rencontre tous deux et les saisit, obtient la plus superbe des couronnes.

PYTHIQUE II.

AU MÊME HIÉRON, VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

Argument. — Voyez les arguments de la première Olympique et de la première Pythique. Hiéron avait remporté à Thèbes (477 avant J. C.), dans les jeux d'Iolas ou d'Hercule, la victoire que célèbre cette ode chantée à Syracuse. Il venait d'assurer le salut des Locriens du Zéphyrium menacés par Anaxilaüs, tyran de Rhège. D'un autre côté,

Hiéron n'était point d'accord avec son frère Polyzèle; il l'avait envoyé prendre part à la guerre des Sybarites contre Crotone, dans l'espérance qu'il y périrait; mais il en était revenu sain et sauf et avait demandé un asile à Théron d'Agrigente. Hiéron se disposait à marcher contre eux les armes à la main : alors aussi on l'accusait d'avoir voulu séduire Damarète, épouse de son frère, veuve de Gélon et fille de Théron.

Idées principales. Victoire d'Hiéron. Hiéron qui a sauvé Locre, est chanté par les vierges de cette cité comme Cinyras par les Cypriens. Partie mythique. L'exemple d'Hiéron et de Cinyras prouve qu'il faut payer d'un agréable retour ses bienfaiteurs. C'est ce que ne fit pas Ixion : favorisé des immortels, il se rendit coupable du premier parricide et d'un attentat à la pudeur de Junon, et fut condamné au supplice de la roue. La nue substituée à Junon par Jupiter engendre le Centaure...Le poëte ne doit point calomnier: retour au sujet: Éloge d'Hiéron, riche, puissant, courageux. Pindare l'excite à suivre la pente de son heureux caractère, à mépriser les flatteurs, les nouvellistes, les méchants qui noircissent près de lui les gens de bien et Pindare lui-même; à réunir aux dons de la fortune ceux de la sagesse. Sans doute l'histoire d'Ixion renferme quelque leçon indirecte adressée au prince.

Str. 1. — O grande cité de Syracuse, temple du très-belliqueux Mars, divine nourrice d'hommes et de chevaux que réjouit le fer, je viens vers toi de l'illustre Thèbes avec cet hymne en l'honneur du quadrige retentissant, sur lequel Hiéron aux beaux chars a gagné les couronnes éclatantes qui ceignent Ortygie[1], séjour de la Diane des

[1] Quartier de Syracuse dans l'île d'Ortygie.

fleuves[2]; ce n'est pas sans Diane que ses bras habiles ont dompté les coursiers aux riches harnais.

Ant. 1. — Car les deux mains de la vierge amie des javelots et Mercure qui préside aux luttes, disposent le resplendissant équipage, toutes les fois qu'au char brillant, au quadrige docile, Hiéron attache ses vigoureux coursiers en invoquant le redoutable dieu du trident. Mais d'autres hommes ont achevé pour d'autres rois un hymne harmonieux prix de la vertu. Il est souvent chanté dans les vers des Cypriens, Cinyras[3] tendrement aimé d'Apollon aux cheveux d'or,

Ép. 1. — Aimable prêtre de Vénus. Ils obéissent[4] à la reconnaissance qui paie des bienfaits par des hommages. Pour toi, ô fils de Dinomène[5], elle te chante devant ses demeures, la Locrienne du Zéphyrium[6], vierge aux regards paisibles, depuis que ton bras l'a sauvée des horreurs de la guerre[7]. On dit que, par l'ordre des dieux, Ixion crie aux mortels, du haut de la roue ailée qui l'emporte sans cesse, d'honorer un bienfaiteur en le payant d'un agréable retour.

Str. 2. — Il ne le sait que trop. Car, en possession d'une douce vie parmi les bienveillants Cronides, il ne put soutenir l'excès de sa félicité, lorsque dans l'égarement de son cœur il s'éprit de Junon, qui appartient à la couche fortunée de Jupiter; mais son audace l'entraîna au comble du crime. Or, bientôt puni justement, il subit un supplice inouï. Voici les deux forfaits qui le perdirent: d'abord il fut le premier des héros qui fit connaître aux mortels un parricide prémédité[8];

[2] Elle était surtout honorée avec le Cladée et l'Alphée. — [3] Ancien roi de Chypre. — [4] Les Cypriens. — [5] Hiéron. — [6] En Italie dans le Brutium. — [7] D'Anaxilaüs, tyran de Rhége. — [8] Il tua Déionée, son beau-père.

Ant. 2. — Puis, jusque dans le sanctuaire de l'hyménée, il sollicita un jour l'épouse de Jupiter. L'homme doit voir en soi[9] la mesure de tout. Cet amour illégitime jeta Ixion dans une profonde misère lorsqu'il s'approcha[10] de la couche. En effet, il ne serra dans ses bras qu'une nue, fantôme séduisant qu'il avait poursuivi en aveugle. Elle ressemblait parfaitement à la plus belle des immortelles, à la fille de Saturne. Les mains de Jupiter lui avaient tendu le piége, l'appât vengeur. Il y gagna les entraves d'une roue à quatre rayons

Ép. 2. — Qui fut sa perte; et tombé au milieu de liens inextricables, il fut chargé d'instruire le monde. Sans les Grâces, la nue monstrueuse lui donna pour fils un monstre unique comme elle, qui ne fut honoré ni parmi les hommes ni dans les demeures des dieux. Elle le nourrit et l'appela Centaure; il s'unit aux cavales magnésiennes dans les vallées du Pélion, et de là une affreuse engeance[11], semblable aux deux êtres qui l'avaient produite, à la mère par le bas du corps, au père par le haut.

Str. 3. — Dieu règle à son gré tous les événements, Dieu qui suit même le vol de l'aigle, qui devance le dauphin des mers, qui courbe plus d'un front superbe, tandis qu'il donne à d'autres une gloire toujours jeune; mais je dois m'interdire la calomnie aux dents meurtrières. Car je sais, malgré l'éloignement des temps, quelle fut la misère du satirique Archiloque[12] nourri de médisance et de fiel. Être riche et tenir du sort le lot de sapience, voilà le mieux[13].

[9] Il doit borner ses désirs à sa nature, à son état. — [10] Texte de Bœck. — [11] Les Hippocentaures. — [12] Il vivait dans le neuvième siècle avant J. C. — [13] Pindare voit le bonheur dans l'union de la fortune et de la sagesse; il revient plusieurs fois sur cette maxime dans ses œuvres; il a donc deux raisons pour ne pas vouloir ressembler à Archiloque.

Ant. 3. — Tu le possèdes et tu peux déployer ta munificence, ô toi qui règnes en souverain sur une vaste cité[14] couronnée de remparts et sur son peuple. Celui qui prétendrait que, parmi tes devanciers, un seul dans la Grèce t'a surpassé en richesse et en gloire, s'engagerait légèrement dans une vaine lutte. Pour moi je monterai sur une flotte ornée de fleurs[15] en chantant tes vertus. Oui, la bravoure dans de cruelles guerres relève ta jeunesse, et, je le déclare, de là aussi tu as retiré un honneur immortel,

Ép. 3. — Soit que tu aies combattu dans les rangs des cavaliers ou parmi les troupes à pied; mais les pensées de ta vieillesse[16] assurent à mes discours la matière de mille éloges. Salut. Cet hymne est envoyé comme un riche produit de[17] Phénicie à travers les mers blanchissantes. Regarde avec faveur ce chant de[18] Castor sur le mode éolien, en allant où t'appelle[19] la lyre à sept cordes. Sache rester toi-même[20]. Un singe est beau[21], toujours beau aux yeux des enfants.

Str. 4. — Mais Rhadamante est heureux parce qu'il possède le fruit incorruptible[22] de l'âme, et que, dans son cœur, il ne s'est jamais plu aux flatteries dont l'artifice des imposteurs poursuit sans relâche les hommes. Elles font inévitablement deux victimes[23], les calomnies souterraines,

[14] Syracuse. — [15] Je traite un magnifique sujet. — [16] Tu as les vertus de la vieillesse. — [17] Comme on envoie à ses amis de riches étoffes et surtout de la pourpre. — [18] Ce chant où je vante tes mérites comme ceux de Castor étaient vantés dans celui qui portait son nom. L'hymne de Castor sur le mode dorien et le rhythme anapestique était chanté au son de la flûte par les Spartiates. Dans la première Olympique déjà nous avons vu la musique suivre un mode et le chant un autre. — [19] En allant au devant du chœur. — [20] Texte de Heyne. — [21] Le singe est ici l'image des courtisans, des flatteurs qui imitent le prince; des enfants seuls peuvent s'y laisser prendre. Hiéron doit se régler sur le sage Rhadamante. — [22] La sagesse. — [23] Les deux hommes dont elles enveniment la haine réciproque.

semblables en tout aux allures du renard. Quant au profit, quel si grand profit en revient-il[24]? tandis que la mer tourmentée pèse sur tout le filet au fond de l'abîme, moi je surnage[25], pareil au liége au-dessus des ondes amères.

Ant. 4. — Non, jamais le citoyen perfide ne fera tomber parmi les gens de bien une parole puissante. Et cependant, adulateur de la foule, il l'enlace de ses ruses. Loin de moi une telle audace. Je veux aimer un ami; mais haïssant qui me hait, semblable à un loup, je le poursuivrai en tous sens par des voies obliques. Sous tous les gouvernements, il l'emporte l'homme au langage droit, dans une monarchie, dans un état conduit par le peuple séditieux ou par les habiles. Ne faisons point la guerre à Dieu,

Ép. 4. — Qui tantôt élève les uns, tantôt transmet à d'autres une grande gloire. Mais cela[26] même n'apaise point l'esprit des envieux. Ils se tracent comme une carrière immense, et dans leur cœur s'ouvre une blessure douloureuse avant qu'ils aient atteint le terme de leurs vœux. Porter légèrement le joug qui nous est imposé est très-sage. Mais regimber contre l'aiguillon est une voie dangereuse. Puissé-je vivre aimé au milieu des gens de bien!

PYTHIQUE III.

AU MÊME HIÉRON VAINQUEUR A LA COURSE DU CHEVAL DE MAIN.

Argument. — Voyez sur le héros la première Olympique, la première pythique et la deuxième.

Idées principales. Plût à Dieu qu'il vécût encore, Chi-

[24] Aux calomniateurs. — [25] Mes ennemis ne peuvent me perdre. — [26] Ces retours.



ron, précepteur d'Esculape! — Origine d'Esculape. Sa mère Coronis, après s'être livrée au dieu Apollon, admit dans sa couche l'Arcadien Ischys. — Diane, envoyée par Apollon courroucé, fait périr Coronis. — Cependant, comme elle était enceinte, Apollon, au moment où le bûcher va la dévorer, arrache de ses entrailles le fruit de ses amours avec elle. — Cet enfant n'est autre qu'Esculape; le dieu le confie au centaure Chiron qui lui enseigne l'art de guérir les maladies. — Esculape, séduit par l'appât du gain, rappelle un mort à la vie: Jupiter le foudroie. — Si Chiron vivait, Pindare le supplierait de lui donner pour Hiéron souffrant un médecin pareil à Esculape; le poëte du moins adressera des vœux en sa faveur à la mère des dieux. — Mais, pour un bien, le ciel nous donne toujours deux maux en partage; témoin la destinée de Cadmus et de Pélée: les dieux ont assisté aux noces de tous deux, et tous deux se sont vus exilés, et ils ont vu périr leurs enfants. — Conseils à Hiéron. — Le poëte espère l'immortalité.

L'ode tout entière repose sur la recommandation que le poëte fait à Hiéron de se résigner dans la souffrance et de jouir de sa fortune. Coronis, Esculape, Cadmus, Pélée, comblés de bienfaits par les dieux, ont été en butte au malheur. Consolons-nous en ne le méritant point, en cultivant les beaux-arts. Sans doute, les souffrances d'Hiéron n'étaient point seulement corporelles; il avait à gémir de quelque infortune domestique. Les critiques supposent qu'il avait perdu un fils ou une fille.

Pindare célèbre dans cette ode l'anniversaire de deux victoires pythiques remportées, la première 486 avant J. C., la deuxième 482.

Date de la représentation : 474 avant J. C. — Pindare était âgé de quarante-six ans à peu près. — Lieu de la scène : Syracuse.

Str. 1. — Je voudrais que Chiron, fils de Philyre (s'il est permis à ma langue d'exprimer le vœu de tous), vécût encore, lui rejeton tout-puissant de l'Uranide Cronos, et qu'il régnât encore dans les vallées du Pélion, ce sauvage[1] centaure au cœur ami des hommes; tel qu'autrefois, il éleva le père généreux de la santé robuste, Esculape, héros vainqueur de toutes les maladies.

Ant. 1. — Avant que la fille de[2] Phlégyas aux beaux coursiers, l'eût[3] mis au monde, assistée de Lucine, protectrice des mères, elle fut percée de flèches d'or par Diane, et descendit de son palais aux enfers, victime d'Apollon. Il n'est point vain le courroux des enfants de Jupiter. Au mépris du dieu, dans l'égarement de ses esprits, elle consentit à un autre hymen, à l'insu de son père, elle qui auparavant s'était unie à Phébus aux longs cheveux,

Ép. 1. — Elle qui portait la semence sacrée d'un dieu. Elle ne supportait plus, ni les tables nuptiales[4], ni les cris confus d'hymen, que ses compagnes, les jeunes vierges, aiment à mêler dans leurs doux chants du soir[5]. Mais elle brûlait pour ce qu'elle n'avait point. Que d'autres ont fait de même! Il est parmi les hommes une race insensée qui dédaigne le présent, porte au loin ses regards, et, dans ses espérances stériles, ne poursuit que des chimères.

Str. 2. — Cette grande erreur fut celle de Coronis aux riches vêtements. Elle entra dans la couche d'un étranger venu d'Arcadie. Mais ce ne fut point sans être vue. Car, dans Pytho, où se pressent les victimes, le roi du temple, Loxias[6], qui a foi dans son jugement, apprit le fait de la plus sûre des confidentes, de son intelligence qui connaît

[1] Chiron. — [2] Coronis. — [3] Esculape. — [4] Elle n'allait plus à aucune fête. — [5] En l'honneur de la fiancée. — [6] Surnom d'Apollon.

tout; il ne sait point tromper, et nul ne lui en impose, ni dieu, ni homme, par action ou par pensée.

Ant. 2. — Et alors instruit de ce commerce avec l'étranger Ischys, fils d'Élatus, et de cette trahison impie, il envoya sa sœur[7], transportée d'un brûlant courroux, dans Lacérie[8]. Car, sur les rives de Bébiade[9], habitait la jeune fille. Le funeste génie qui l'avait portée au crime la perdit. Et beaucoup de ses voisins partagèrent son sort, et ils périrent avec elle, et l'incendie né d'une seule étincelle, courut embraser, au haut des monts, une immense forêt.

Ép. 2. — Cependant, lorsque les parents de la jeune fille l'eurent placée sur le bois amoncelé, que la flamme dévorante de Vulcain s'élança tout autour, Apollon s'écria : «Non, mon âme ne saurait souffrir que mon fils «périsse de la plus pitoyable mort en partageant le sort «cruel d'une mère.» Il dit, il fait un pas, et, saisissant son fils, il le retire du cadavre. Les feux du bûcher ardent s'étaient entr'ouverts. Puis il le porta au centaure[10] de Magnésie[11], pour qu'il lui apprît à guérir les nombreuses maladies qui affligent les hommes.

Str. 3. — Là tous ceux qui vinrent à lui, soit avec des ulcères naturels, soit blessés par l'airain brillant ou par une pierre lancée de loin, ceux dont le corps avait souffert de l'excès du chaud ou du froid, il les délivrait chacun de leurs douleurs; remettant sur pied les uns par de douces paroles, les autres par des breuvages calmants, ceux-ci avec des simples appliqués autour des membres, ceux-là par des incisions.

Ant. 3. — Mais la cupidité enchaîne la sagesse même. Lui aussi, à la vue de mains pleines d'un or promis, con-

[7] Diane. — [8] En Thessalie. — [9] Marais de Thessalie. — [10] Chiron. — [11] En Thessalie.

sentit à ravir au trépas un[12] mortel déjà expiré. Mais de ses mains, le fils Cronos, les perçant tous deux, arracha vite le souffle de leur poitrine, et la foudre brûlante les frappa de mort. Demandons seulement aux dieux ce qui convient à des cœurs humains, connaissant notre portée et quelle est notre nature.

Ép. 3. — O mon âme, n'aspire point à la vie des immortels. Mais entreprends une œuvre possible. Oh! si l'habile Chiron habitait encore son antre; si mes hymnes abreuvaient son cœur de quelque plaisir, ils le persuaderaient de donner aujourd'hui encore à de nobles mortels un médecin qui guérît leurs douleurs brûlantes, un fils de Latone ou de Jupiter. Alors, fendant sur un navire la mer d'Ionie, j'irais vers la fontaine Aréthuse, chez un hôte d'Etna,

Str. 4. — Roi de Syracuse, monarque doux aux citoyens, sans envie des bons, père des étrangers qui l'admirent. Oui, si j'abordais avec un double présent, avec la santé d'or, et cet hymne pythique, honneur ajouté aux couronnes remportées par Phérénice[13] dans Cirrha[14], sans doute un astre du ciel brillerait moins radieux que moi quand je paraîtrais à tes yeux après avoir franchi les mers profondes.

Ant. 4. — Du moins adresserai-je ma prière à la mère des dieux, vénérable déesse, dont le culte avec celui du dieu Pan, est souvent célébré la nuit par les vierges, non loin de ma demeure. Puisque tu as appris à comprendre les vérités les plus sublimes, ô Hiéron, tu connais cette maxime des anciens: «Pour un bien, les hommes reçoi-«vent des immortels deux maux en partage.» Les insensés

[12] Hippolyte. — [13] Cheval d'Hiéron. — [14] Aux jeux pythiques. Cirrha était en Phocide près du Parnasse. L'Hippodrome de Delphes était près de Cirrha.



ne peuvent les supporter avec dignité; c'est le fait des sages qui ne montrent des choses que leurs beaux côtés.

Ép. 4. — Pour toi, la prospérité t'accompagne; car un roi, chef de nation, est plus que tout autre remarqué de la puissante fortune. Mais une vie bienheureuse n'a été donnée, ni à l'Éacide Pélée, ni au divin Cadmus. Et cependant ils passent pour avoir été les plus fortunés des mortels, eux qui entendirent les Muses aux réseaux d'or, chanter sur la montagne[15] et dans Thèbes aux sept portes; lorsque l'un d'eux épousa Harmonie aux grands yeux; l'autre, Thétis, illustre fille du sage Nérée.

Str. 5. — Tous deux ont accueilli les dieux à leur table, et ils ont vu les rois fils de Cronos, sur des trônes d'or; ils en ont reçu des présents d'Hyménée, et cette faveur de Jupiter qui succédait à des infortunes, releva leur courage. Mais, plus tard, l'un se vit enlever par les malheurs de ses trois filles[16] une partie de sa joie; cependant l'auguste Jupiter entra dans l'aimable couche de Thyone[17] au bras d'albâtre.

Ant. 5. — Le fils de l'autre, fils unique[18], enfanté dans Phthie par l'immortelle Thétis, fut tué d'une flèche à la guerre, et fit éclater les gémissements des Grecs autour de son bûcher. Lorsque l'esprit d'un mortel tient la voie de la vérité, il doit être heureux de ce que les dieux lui accordent. Mais il est inconstant le souffle des vents impétueux. Le bonheur des hommes ne va pas loin, surtout lorsqu'il les accable par son excès.

Ép. 5. — Humble dans un humble sort, je serai grand

[15] Le Pélion; pendant le festin nuptial. — [16] Ino. Agavé. Antonoë. La première se précipita dans la mer avec son fils Mélicerte; la seconde mit en pièces son fils Penthée; la troisième mourut de douleur, après avoir perdu son fils Actéon. — [17] Sémélé. — [18] Achille.

dans la grandeur. Toujours l'esprit attentif à ma destinée de chaque instant j'en userai de mon mieux. Que si Dieu me comble jamais de richesses désirées, j'espère[19] acquérir dans la postérité une gloire éclatante. Nestor et le Lycien Sarpédon, célèbres parmi les hommes, nous sont connus, grâce aux chants harmonieux des poëtes : les beaux vers immortalisent la vertu ; mais peu de mortels obtiennent ce privilége.

PYTHIQUE IV.

POUR ARCÉSILAS DE CYRÈNE VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

Argument. — Généalogie d'Arcésilas :

Neptune.

Euphémus Ier, Ténarien, de la race des Minyens (Thessaliens), uni à Malaché, Lemnienne, dans le séjour que les Argonautes firent à Lemnos en revenant en Grèce.

Leucophanès, fils d'Euphémus Ier et de Malaché.

Euphémus II.

Sesamus ou Samus, le quatrième de la race, à partir d'Euphémus Ier, accompagna Théras qui fonda une colonie à Théra.

Aristotèle ou Battus Ier, dix-septième descendant du premier Euphémus et fils de Polymnestre, fonda Cyrène 631 avant J. C.

Arcésilas Ier.

Battus II.

Arcésilas II.

Battus III.

Arcésilas III.

Battus IV.

[19] Emploi de la première personne pour la deuxième ; « vous qui « êtes riche, Hiéron, vous pouvez, par vos libéralités envers les « poëtes, obtenir d'eux des chants qui vous immortaliseront. »

Arcésilas IV. Il est célébré dans la quatrième Pythique et dans la cinquième pour la même victoire remportée à Delphes 466 avant J. C. De ces deux odes la cinquième était destinée à être chantée pendant que le cortége se rendait de l'entrée de la ville de Cyrène au temple d'Apollon; l'autre, au contraire, devait être représentée dans l'intérieur du palais, pendant le festin. Elles furent envoyées ensemble à Arcésilas. La quatrième a été composée d'après les instances de Démophile de Cyrène, parent du prince qui l'avait exilé parce qu'il avait pris part à une sédition. Démophile s'était retiré à Thèbes : Pindare cherche à obtenir sa grâce.

Sujet de l'ode. — 1—21. — O ma muse, va chez Arcésilas pour chanter un hymne en l'honneur des fils de Latone et surtout de Delphes, où la Pythie prescrivit à Battus de s'éloigner de Théra, et d'aller fonder Cyrène en Libye, conformément à la prophétie de Médée.

Prophétie de Médée. — 22—99. « Guerriers, dit Médée, « je vous annonce que, d'une terre battue par les flots, sor« tira un jour la fille d'Épaphus qui élevera une grande « cité en Libye. Cette prédiction, dont l'île de Théra verra « l'accomplissement, a été faite à Euphémus sur les bords « du lac Tritonide. C'est là que sous les traits d'un mortel, « le dieu Eurypyle lui remit une glèbe, gage de l'hospitalité. « Aujourd'hui j'apprends que par négligence on a laissé « tomber cette glèbe dans les flots près de l'île de Théra. « Si Euphémus l'eût emportée près du cap Ténare, ses « descendants, à la quatrième génération, auraient envahi « la Libye avec les peuples d'Argos et de Lacédémone. « Mais maintenant ce sont des femmes étrangères qui don« neront à Euphémus la race d'élite d'où naîtra le domi« nateur de la Libye. »

Rapports qui existent entre la prophétie de Médée et

Arcésilas vainqueur à la course des chars.—100—123.— Ainsi parla Médée. C'est toi, Battus, qui as eu le bonheur de vérifier le sens de cette prophétie. Tu consultais Apollon sur les moyens de remédier à une infirmité qui t'empêchait d'articuler nettement, et le Dieu te donna l'ordre de conduire une colonie en Afrique. Aujourd'hui la race de Battus est encore dans toute sa vigueur. Arcésilas, son huitième descendant, vient de remporter le prix à la course des chars. Je veux le célébrer ainsi que la conquête de la toison d'or. La gloire des Minyens est inséparable de celle des Argonautes.

Causes de l'expédition des Argonautes. — 124 — 333. — Quelle fut la cause de cette entreprise? Les dieux avaient décidé que les Éolides feraient mourir Pélias. Celui-ci instruit de l'oracle devait se tenir en garde contre tout homme qui descendrait des montagnes à Iolcos et se présenterait chaussé d'un seul pied. Enfin ce mortel parut, et s'arrêta sur la place publique d'Iolcos. Tous les citoyens l'admirent sans le connaître: Pélias survient, lui demande quelle est sa patrie, quels sont ses parents.

L'étranger lui répond : «Je suis l'élève de Chiron; ses «filles m'ont nourri : j'ai vingt ans, et jamais elles n'ont «eu à se plaindre de moi. Je reviens dans ma patrie pour «réclamer contre un usurpateur le trône de mes pères. «Pélias est cet usurpateur : à peine étais-je né que mes «parents, pour me soustraire à son audace, me firent «transporter chez le centaure Chiron. Citoyens, conduisez-moi chez mon père: je suis fils d'Éson, je m'appelle «Jason.»

A ces mots, il entre chez son père. Deux de ses oncles, Phérès et Amythaon, viennent bientôt le voir; puis Admète et Mélampe ses cousins. Pendant cinq jours il se livre avec eux aux plaisirs des festins. Le sixième, il leur expose ses projets. Tous l'approuvent, et ensemble ils envahissent le palais de Pélias qui ne tarde pas à accourir.

Jason lui dit :

« La même mère a nourri Créthéus et Salmonée : nous « sommes parents : mais ce n'est point avec le fer que nous « devons vider nos querelles. Je vous abandonne volontiers « les richesses que vous avez enlevées à ma famille ; mais « rendez-moi le trône de Créthéus. »

Ainsi parla Jason. Pélias lui répondit :

« Vous serez content ; mais je suis vieux et vous êtes « jeune : c'est à vous d'apaiser les dieux infernaux. Phrixus « ordonne que l'on aille recueillir ses mânes en Colchide, « et enlever l'épaisse toison du bélier qui l'a sauvé. Un « songe est venu m'instruire : j'ai consulté l'oracle ; il me « commande d'équiper un vaisseau pour cette expédition. « Partez, je vous rendrai le trône. »

Le pacte est consenti. Jason annonce partout l'expédition. On voit accourir près de lui Hercule, Castor et Pollux, Euphémus, Périclymène, Orphée, Échion et Eurytus, Zétès et Calaïs. Junon allume dans l'âme de tous ces guerriers l'amour de la gloire.

Expédition des Argonautes. — 334 — 466. — Lorsqu'ils sont réunis à Iolcos, Jason les passe en revue.

Le devin Mopsus fait connaître les auspices favorables que donnent les dieux, et la troupe s'embarque. Du haut de la poupe, le fils d'Éson, une coupe d'or à la main, invoque Jupiter ; la voix du tonnerre annonce que le héros est entendu. Bientôt les rames sont en mouvement : on vogue ; les Argonautes arrivent à l'entrée de l'Euxin, et offrent un sacrifice à Neptune. Le secours de ce dieu les arrache ensuite à la fureur des Symplégades.

Délivrés de ce danger, ils continuent leur route, et entrent dans le Phase ; alors Vénus descend de l'Olympe pour enseigner à Jason l'art de se faire aimer de Médée. Celle-ci, à son tour, fait connaître au héros grec les moyens de triompher des épreuves que son père lui imposera.

Cependant, en présence des Argonautes, le roi de Col-

chos a amené sa charrue de diamant et ses bœufs aux ongles d'airain. Il trace quelques sillons, puis promet de donner la toison d'or au chef du navire Argo, s'il peut achever l'œuvre commencée.

Jason n'hésite point. Il saisit la charrue, attelle les taureaux, et sillonne l'étendue de terrain prescrite. Pélée est interdit; mais il ne peut plus se refuser à indiquer l'endroit où la toison d'or est exposée sous la garde d'un dragon. Seulement il espère que Jason succombera dans cette deuxième épreuve.

«Ici, dit Pindare, le temps me presse: il faut que je «sois bref.»

Jason tua le dragon et enleva Médée. Les Argonautes abordèrent à Lemnos, y célébrèrent des jeux, et partagèrent le lit des Lemniennes. De cette union descend la race d'Euphémus, laquelle vécut d'abord à Lacédémone, puis passa dans l'île de Théra (Calliste). C'est de Théra que partirent les aïeux d'Arcésilas, sous la conduite de Battus, pour aller fonder Cyrène.

Pindare intercède près d'Arcésilas pour en obtenir le rappel de Démophile exilé. — 467—533. — Maintenant, ô Arcésilas, ayez la pénétration d'Œdipe. Le chêne est toujours chêne (cette image figure le peuple qui est toujours utile et mérite toujours des ménagements, quel que soit son état); lorsqu'on a abattu ses plus belles branches, lorsque le feu du ciel l'embrase, lorsqu'il sert de poutre dans un palais.

C'est à vous, Arcésilas, de guérir les plaies du peuple. Réfléchissez aussi sur cette maxime d'Homère : «Un bon «messager honore la cause dont il est chargé.» Un noble message honore aussi le poëte. Je vous demande donc la grâce de Démophile exilé : il est digne de cette faveur par ses vertus. Qu'il serait heureux de revoir sa patrie!

Toute cette longue ode se rapporte à cette idée unique : les princes doivent user de clémence pour apaiser les discordes civiles. « Vous êtes roi par droit de naissance, Ar« césilas, vous êtes riche, vous venez de vaincre à Delphes : « hé bien, à ces titres glorieux ajoutez-en un autre : soyez modéré, doux, humain, comme le fut Jason, en revendi« quant le trône de ses pères. A cette condition seule vous « jouirez aussi de la faveur constante des dieux. » Ainsi tout se lie; l'expédition des Argonautes n'est nullement un hors-d'œuvre. A cette expédition se rattache l'origine des Euphémides dont Arcésilas descend ; les Euphémides doivent les commencements de leur brillante fortune à l'expédition si heureusement, si courageusement entreprise et terminée par Jason.

Pindare était âgé de cinquante-quatre ans environ.

Str. 1. — C'est aujourd'hui que tu dois te présenter chez un mortel que j'aime, chez le roi de Cyrène aux prompts coursiers, afin que, dans les fêtes d'Arcésilas, ô Muse, tu souffles le doux vent[1] des hymnes que j'ai promis aux Latoïdes[2] et à Pytho; là, jadis, la prêtresse[3], assise près des aigles[4] d'or de Jupiter (Apollon[5] n'était point absent), prédit que Battus[6], souverain de la féconde Libye, après avoir quitté son île sacrée[7], fonderait sur un mamelon blanc une cité[8] aux beaux chars,

Ant. 1. — Et accomplirait ainsi, sous la dix-septième génération[9], l'oracle de Médée dans Théra[10], oracle qu'ex-

[1] Pierre Charron, *de la Sagesse*, livre I, ch. 24, dit que l'*espépérance allume de son doux vent nos fols désirs.* — [2] Apollon et Diane. — [3] La Pythie. — [4] Ils étaient sur une pierre blanche à l'entrée du temple, et représentaient la puissance de Jupiter, sous les auspices duquel la Pythie proclamait les oracles d'Apollon. — [5] Quelquefois il était, disait-on, à Délos. — [6] Voyez l'argument. — [7] Théra. — [8] Cyrène. — [9] A partir d'Euphémus I. — [10] Ile de la mer Égée où le Lacédémonien Théras conduisit une colonie.

hala de sa bouche immortelle la fille intrépide d'Éétès, la reine de Colchos. Or, voici ce qu'elle dit aux demi-dieux, nautonniers du belliqueux Jason : «Écoutez-moi, fils des «plus vaillants mortels et des dieux; je dis que, hors de «cette terre[11], battue par les flots, un jour la fille[12] d'Épa«phus[13] plantera une tige[14] de villes chères aux mortels, «dans les domaines de Jupiter Ammon.»

Ép. 1. — «Ils remplaceront les dauphins aux courtes «ailes par d'agiles coursiers, et, au lieu de rames, manie«ront des rênes et des chars prompts comme la tempête; «cette prédiction fera de Théra la métropole de cités puis«santes : jadis, à l'embouchure du lac Tritonide[15], un «dieu[16], sous une forme humaine, l'annonça en présen«tant une glèbe, gage d'hospitalité à Euphémus, descendu «de la proue. Et d'en haut, l'auguste Cronos[17], fils de Ju«piter, approuva d'un coup de foudre.

Str. 2. — «Il[18] nous était apparu quand nous suspen«dions au navire l'ancre à la dent d'airain, frein du rapide «Argo. Pendant douze jours, nous avions traîné sur le «dos d'une terre déserte la poutre marine[19] qui, par mes «conseils, avait été tirée de la mer. Tout à coup, seul, un «dieu s'avance sous les traits d'un mortel vénérable, et «d'abord il nous adresse des paroles amies comme ces «hôtes généreux qui convient aussitôt à leur table les «étrangers qui surviennent.

Ant. 2. — «Mais le désir d'un doux retour ne nous per-

[11] De Théra. — [12] Libye. — [13] Fls de Jupiter et d'Io. — [14] Cyrène. — [15] Lac de l'Afrique propre. — [16] Un Triton, sous les traits d'Eurypyle, prince de la Cyrénaïque. — [17] Un des Argonautes, aïeul des Battiades qui régnèrent en Libye. — [18] Le dieu. — [19] Les Argonautes passèrent, en retournant dans leur patrie du Phase dans l'Océan, de l'Océan dans la mer Érythrée, de la mer Érythrée dans le lac Triton, après avoir transporté à travers les terres leur vaisseau tout démonté. Ils sortaient du lac Triton lorsqu'un dieu vint leur offrir l'hospitalité en Libye.

« mettait pas de nous arrêter. Alors il se dit Eurypyle, fils « de l'immortel Géochus Ennoside[20]. Mais il nous voit pres- « sés, et soudain saisissant une glèbe, il s'empresse de « tendre vers nous de la main droite ce gage improvisé « d'hospitalité. Le héros[21] n'hésite point, il s'élance au « rivage, tend la main vers sa main, et reçoit la glèbe[22] « mystérieuse. Et j'apprends que, du vaisseau, elle est allée « s'engloutir dans les flots amers,

Ép. 2. — « Emportée un soir par l'onde humide. Certes « j'en avais[23] souvent recommandé la garde aux serviteurs « qui allègent nos travaux; mais leur zèle s'est oublié. « Ainsi, dans cette île même de Théra, s'est dispersée, « avant le temps, l'immortelle semence de la vaste Libye. « Que si, rendu à sa famille dans la sainte Ténare, Euphé- « mus eût jeté cette glèbe près du soupirail des enfers, le « fils de Neptune Hippius[24], le roi que la fille de Titye, « Europe, mit au monde sur les rives du Céphise,

Str. 3. — « Aurait vu son sang, à la quatrième généra- « tion, s'emparer, avec les Danaens[25], de cet immense « continent[26]. Car, à cette époque[27], ils sortent de la « grande Lacédémone, du golfe d'Argos et de Mycènes. « Maintenant la couche de femmes étrangères[28] lui don- « nera la race des mortels choisis, qui, venus dans cette « île[29] avec la faveur des dieux, engendreront le héros[30] « dominateur des contrées aux sombres nuages. A celui-ci, « dans son temple éclatant d'or, Apollon redira les oracles

[20] Surnoms de Neptune : le premier signifie *qui embrasse la terre;* le second, *agitateur*. — [21] Euphémus. — [22] Cette glèbe remise aux mains des Argonautes annonçait qu'un jour les descendants de l'un d'entre eux, les Battiades seraient les souverains de la Libye. — [23] C'est Médée qui parle; elle accompagnait les Argonautes qui retournaient en Grèce. — [24] Euphémus I. — [25] Ou Achéens. — [26] De la Libye. — [27] Époque de la grande invasion du Péloponèse par les Doriens vers 1100. Les Danaens ou Achéens attaqués par les Doriens émigrèrent à Théra avec les Minyens et les Égides. — [28] Des Lemniennes. — [29] A Théra. — [30] Battus.

Ant. 3. — «Près du sanctuaire de la Pythie. Enfin les «temps s'accomplissent, et sur ses vaisseaux il a[31] trans-«porté une colonie au sol fertile de Nilus Cronide.» Tels furent les vers que prononça Médée[32]. Immobiles, dans l'étonnement et le silence, les héros divins écoutèrent ces paroles profondes[33]. Heureux fils de Polymneste[34] ! c'est toi que, d'accord avec ce discours, l'oracle exalta soudain par la voix de l'abeille[35] de Delphes; elle ordonna de te saluer trois fois, et te proclama le roi de Cyrène marqué par les destins,

Ép. 3. — Au moment où tu demandais aux dieux le moyen de délier ta langue[36] captive. Et maintenant encore, après tant d'années, vigoureux comme le printemps aux fleurs purpurines, Arcésilas est le huitième rejeton de cette race. C'est à lui qu'Apollon et Pytho viennent de donner la gloire aux courses équestres de la contrée[37]. Pour moi, je le placerai sous la garde des Muses avec le bélier à la toison d'or. Car, de cette toison cherchée par les Minyens[38] à travers les flots, naquirent les honneurs que leur départirent les dieux.

Str. 4. — Quelle fut donc l'origine de cette expédition? quel péril les enchaîna de ses durs liens[39] d'acier? Il était arrêté que Pélias[40] mourrait par les mains ou par les embûches inévitables des nobles Éolides[41]. Mais, à son âme prudente, était parvenu l'effrayant oracle, prononcé au centre[42] de la terre, mère de riche forêts. Il devait sans cesse être sur ses gardes contre tout homme chaussé d'un

[31] Battus. — [32] En Libye. — [33] Le Jupiter qui répand sur l'Égypte les bienfaits du Nil : style d'oracle. — [34] Battus. — [35] La prêtresse. — [36] Battus était bègue ; c'est le sens étymologique de son nom. — [37] Aux jeux pythiques où se rendent les peuples voisins de Pytho. — [38] Thessaliens. Jason, leur chef, était d'Iolcos, en Thessalie. — [39] En grec *Clous*. — [40] Pélias, oncle de Jason, avait usurpé le trône qui revenait à Éson, père du jeune héros. — [41] Jason était fils d'Éson, fils de Créthée, fils d'Éole. — [42] A Delphes.



seul pied, qui, des retraites de la montagne, descendrait dans les brillantes plaines de l'illustre Iolcos,

Ant. 4. — Soit qu'il fût étranger ou citoyen. Enfin il paraît, armé de deux javelots, ce terrible mortel. Un double vêtement le couvre; l'un, propre aux Magnésiens [43], dessine ses membres admirables; l'autre, dépouille d'un léopard, le défend de tous côtés contre les froides pluies: jamais les boucles de sa belle chevelure n'ont été coupées; mais elles ondoient sur ses larges épaules. Et bientôt, marchant tête haute, il s'est arrêté, l'air intrépide, au milieu d'un peuple nombreux.

Ép. 4. — On ne le connaît point; cependant, parmi ceux qui le contemplent, on en vient à dire: « Ce n'est point « Apollon, ce n'est point le dieu au char d'airain, l'époux [44] « d'Aphrodite. Dans la féconde Naxos ont péri, dit-on, les « enfants d'Iphimidée [45], Otus et toi, Éphialte, guerrier « audacieux. Titye [46] aussi est tombé sous une flèche sortie « de l'invincible carquois de Diane, afin que chacun n'as- « pire qu'à de légitimes amours. »

Str. 5. — C'est ainsi que l'on s'entretenait. Or, sur un char brillant, traîné par d'agiles mules, Pélias arriva en toute hâte. Et soudain il s'étonne à l'aspect du cothurne trop connu dont le pied droit seul est chaussé. Mais, cachant sa frayeur dans son âme, il prend la parole: « Quelle terre, ô étranger, reconnais-tu pour patrie? Quel sein blanc de femme terrestre t'a engendré? Sans te souiller par d'odieux mensonges, dis-moi ton origine. »

Ant. 5. — D'un ton ferme et calme, il lui répondit: « J'apporte l'enseignement de Chiron [47]. Car j'arrive de son

[43] Peuple de Thessalie. — [44] Mars. — [45] Femme d'Aloéus qui régnait sur l'Asopie; elle eut deux enfants de Neptune: Otus et Éphialte voulurent escalader le ciel. — [46] Il voulut attenter à l'honneur de Latone. — [47] Je ne mentirai point.

«antre, où m'ont nourri Chariclès et Philyre, chastes «filles du centaure. Parvenu à l'âge de vingt ans accom«plis, sans qu'avec elles une seule de mes actions ou de «mes paroles ait été équivoque, je reviens dans ma pa«trie[48] pour revendiquer l'antique royaume de mon père, «gouverné contre le droit, et donné jadis par Jupiter au «roi Éole et à ses descendants.

Ép. 5. — «Car je sais que l'injuste Pélias, entraîné par «un esprit aveugle, a violemment dépouillé mes parents, «qui régnaient au nom des lois. Je voyais à peine la lu«mière, que ceux-ci, redoutant l'iniquité d'un maître au«dacieux, simulèrent mes funérailles dans leur palais en «deuil, au milieu des cris de femmes éplorées, tandis que «sous des langes de pourpre ils me faisaient fuir secrète«ment, protégé dans ma route par la nuit, et confiaient «mon enfance au Cronide Chiron.

Str. 6. — «Maintenant vous connaissez tout ce que j'a«vais à dire. La demeure de mes aïeux aux blancs cour«siers, généreux citoyens, indiquez-la moi sans détour. «Car, fils d'Éson, je suis né dans ces lieux, je ne suis point «venu dans une terre étrangère. Le divin Centaure m'ap«pelait du nom de Jason.» Ainsi dit-il. A peine est-il entré, que les yeux d'un père le reconnaissent. Des paupières du vieillard jaillissent des larmes; car il était joyeux au fond du cœur à la vue de ce noble fils, le plus beau des mortels.

Ant. 6. — Au bruit de son arrivée accourent bientôt deux frères d'Éson. Phérès ne vient pas de loin; il a quitté la fontaine Hypéréide[49]; Amythaon vient de Messène; leurs fils Admète et Mélampe s'empressent avec joie de saluer un parent[50]. Au milieu des banquets, Jason les

[48] A Iolcos. — [49] Près de Phères en Thessalie. — [50] Jason, leur cousin.



captive par des paroles de miel, leur fait dignement les présents de l'hospitalité, ne songe qu'à exciter leur allégresse, et pendant cinq jours et cinq nuits leur prodigue la divine fleur du plaisir;

Ép. 6. — Mais, au sixième, le héros, dans un grave discours où il expose tout dès l'origine, s'ouvre à ses proches. Ils l'approuvent. Aussitôt il sort de sa demeure avec eux; et ils marchent au palais de Pélias, et, se précipitant dans l'intérieur, ils s'y établissent. Instruit de l'événement, le fils[51] de Tyro, à l'élégante chevelure, vient lui-même à leur rencontre. Alors, d'une voix affable, Jason épanchant de douces paroles, jette ainsi la base d'un sage entretien: «Fils de Neptune Pétréen[52],

Str. 7. — «L'esprit des mortels n'est que trop prompt «à préférer au bon droit un gain frauduleux, quoiqu'ils «marchent ainsi vers une fin cruelle. Mais vous et moi, assu- «rons-nous, en réglant nos désirs sur la justice, des jours «tissus de joie. Vous le savez, la même mère[53] a nourri «Créthéus et l'audacieux Salmonée. Descendus de ces «princes à la troisième génération[54], nous contemplons «les rayons dorés du soleil; mais les Parques, dès que les «parents se haïssent, courent se cacher de honte[55].

Ant. 7. — «Non, il ne convient pas que l'airain des «glaives ou des javelots règle le partage des grandeurs de «nos pères. Pour moi, je vous abandonne volontiers et «les brebis, et les blonds troupeaux de bœufs et les vastes «pâturages que vous avez enlevés à mes parents pour gros- «sir vos richesses. Je ne regrette point que ces biens agran- «dissent votre maison; mais ce sceptre de roi, ce trône

[51] Pélias. — [52] Le Neptune des rochers: il avait écarté des rochers pour donner un libre cours au Pénée, en Thessalie. — [53] Énarée. — [54] Pélias était petit-fils de Salmonée, et Jason petit-fils de Créthée: ils avaient pour aïeule commune Énarée. — [55] Elles nous abandonnent: dès lors plus de bonheur.

« où jadis assis le fils de Créthéus[56] dictait des lois à un « peuple de cavaliers,

Ép. 7. — « Rendez-le moi, sans que nous ayons à gémir « tous deux; craignez de susciter quelque nouveau mal« heur. » Telles furent ses paroles. Pélias, à son tour, lui répond aussi avec sang-froid : « Ainsi ferai-je. Mais déjà la « vieillesse m'accable, tandis que vous êtes dans la fleur « d'une bouillante jeunesse. C'est à vous d'apaiser les dieux « infernaux. Car Phrixus[57] ordonne que l'on aille recueillir « son âme dans le palais d'Éétès[58], et enlever l'épaisse toi« son du bélier sur lequel jadis il échappa aux flots

Str. 8. — « Et aux traits impies d'une marâtre[59]. Un « songe merveilleux est venu m'avertir. J'ai consulté l'o« racle de Castalie[60] pour m'éclairer. Et il me commande « d'équiper au plus tôt un navire pour ce voyage. Subissez « donc cette épreuve de bon gré; et, je le jure, je vous « rendrai le trône et l'empire! Pour garantie de nos invio« lables serments, prenons tous deux à témoin Jupiter Gé« néthlius[61]. » Le pacte consenti, on se sépare. Jason, impatient,

Ant. 8. — Dépêche partout des hérauts pour annoncer la prochaine expédition. Bientôt accourent trois guerriers[62] indomptés, fils de Jupiter Cronide, d'Alcmène aux yeux étincelants et de Léda; deux héros chevelus, enfants d'Ennoside[63] et redoutés par leur bravoure, ont quitté Pylos et la crète du Ténare; tous deux parviendront au faîte de la gloire: c'est Euphémus, c'est toi, courageux Pé-

[56] Éson, père de Jason. — [57] Fils d'Athamas, roi de Thèbes, et persécuté par sa belle-mère Ino. Il chercha un asile en Colchide avec Hellé, sa sœur, qui périt dans les flots. — [58] Roi de Colchos. — [59] Ino. — [60] De Delphes. — [61] De qui l'on descend ou qui préside à la naissance. Jason et Pélias descendaient de Jupiter par Éole. — [62] Hercule, Castor et Pollux. — [63] Surnom de Neptune qui signifie *agitateur*.



riclymène. A eux se joint un fils d'Apollon, le père de la lyre et du chant, le fameux Orphée.

Ép. 8. — Mercure aussi, au caducée d'or, jette dans les périls de cette entreprise ses deux fils Échion et Eurytus, bouillants de jeunesse. D'autres qui habitent le pied du Pangée sont arrivés à la hâte. Le cœur tout ravi, Borée, leur père, le roi des vents, a pressé en souriant le départ de Zétès et de Calaïs, guerriers qui dressent sur leur dos deux ailes de pourpre. C'est Junon qui alluma dans l'âme de ces demi-dieux la douce, l'irrésistible envie de monter

Str. 9. — Sur le navire Argo, afin qu'aucun d'eux ne consumât lâchement sa vie en restant près d'une mère; mais qu'ils pussent tous, même au risque de la mort, conquérir avec les héros de leur âge la plus belle récompense de leur vertu. Dès que la fleur des nautonniers est descendue à Iolcos, Jason les compte et les loue. Déjà le devin Mopsus, qui lui dit l'avenir d'après les augures et les sacrés oracles, a fait embarquer la troupe entière sous de bons auspices. Lorsque les ancres sont suspendues à l'éperon,

Ant. 9. — Une coupe d'or entre les mains, le chef, sur la poupe, invoque le père des immortels, Jupiter tonnant, les tourbillons impétueux des flots et des vents, et les ténèbres et les routes de la mer, et les jours propices et la chance d'un heureux retour. Or, du sein des nues, la voix favorable du tonnerre lui répondit, et les éclairs jaillirent en feux étincelants. Les héros respirèrent, pleins de foi dans les signes de Dieu. Puis le devin les exhorte

Ép. 9. — A se courber sur les rames, et les flatte des plus douces espérances. Leurs mains actives exécutent la manœuvre infatigable. Ils arrivent, poussés par les brises

du midi, à l'embouchure de l'Euxin. Là, ils élèvent une enceinte sacrée à Neptune[64], dieu des flots. Car ils avaient rencontré un troupeau fauve de buffles de Thrace, et les fondements[65] récents d'un autel en pierre. Cependant, jetés dans un affreux danger, ils conjurent le maître des navires

Str. 10. — De les soustraire au choc violent de rochers[66] qui s'entre-heurtent. C'étaient deux écueils vivants qui roulaient avec plus d'impétuosité que les bataillons des vents retentissants. Mais bientôt leur mort signala le passage des demi-dieux. Ils entrèrent ensuite dans le Phase, et combattirent les noirs Colchidiens dans les États même d'Éétès. Alors la déesse aux flèches acérées, Cyprine, ayant attaché une bergerette aux mille couleurs sur les quatre rayons d'une roue inébranlable, apporta de l'Olympe

Ant. 10. — Aux mortels cet oiseau du délire[67], et apprit au sage Ésonide[68] des prières et des enchantements, afin que Médée perdît tout respect pour sa famille, et que l'amour de la Grèce agitât ce cœur en feu sous le fouet de Pitho[69]. Et vite elle l'instruit à subir les épreuves paternelles. Avec de l'huile, elle compose un baume qui doit guérir les plus âpres douleurs, et le lui donne. Tous deux conviennent de s'unir par les doux liens du mariage.

[64] Chef de la race des Euphémides; dieu de la mer qu'ils allaient franchir. — [65] Ce lieu s'appelait Hiéron, sur la côte d'Asie. Les fils de Phrixus y avaient élevé un autel aux douze grands dieux; les Argonautes en retrouvèrent les débris et consacrèrent à Neptune une enceinte dans laquelle l'antique monument était renfermé. Ils offrirent au dieu des mers un sacrifice de buffles de Thrace, c'est-à-dire de Bithynie; les Bithyniens étaient Thraces d'origine. — [66] Les Symplégades. — [67] La bergerette était chez les anciens un emblème des agitations inquiètes de l'amour. On s'en servait dans les charmes pour faire naître cette passion. — [68] A Jason. — [69] Déesse de la persuasion.

Ép. 10. — Cependant Éétès, aux yeux de tous, arrête sa charrue d'acier, ses bœufs qui soufflent de leurs rouges naseaux des torrents de flamme, et déchirent tour à tour le sol de leurs ongles d'airain. Il les conduit seul, les soumet au joug, puis il les pousse en traçant des sillons en ligne droite, et fend le dos de la terre soulevée par glèbes à la profondeur d'une brasse. Alors il s'écrie: «Qu'il achève «ma tâche, le roi, le chef, quel qu'il soit, de ce navire! et «il emportera

Str. 11. — «La dépouille immortelle, la brillante toison «aux franges d'or.» A ces mots, Jason jette de côté son manteau de safran[70] et se met à l'œuvre, plein de foi en Dieu. Mais la flamme ne le trouble point; l'étrangère[71] aux mille talismans l'a instruit. Il tire la charrue, il assujettit avec des lanières invincibles le cou des taureaux, enfonce l'aiguillon douloureux dans leurs énormes flancs, et parcourt l'espace prescrit en robuste héros. Secrètement affligé, Éétès ne peut retenir un cri d'admiration.

Ant. 11. — Et les compagnons du vigoureux guerrier tendent vers lui des mains amies, le couronnent de verdure et l'accueillent avec de douces paroles. Et bientôt le superbe fils[72] du soleil indique l'endroit où le glaive de Phryxus a déployé la brillante toison. Il espérait que le héros ne pourrait accomplir ce labeur. En effet, elle était suspendue dans une forêt, et serrée par les mâchoires dévorantes d'un dragon plus large et plus long qu'une galère à cinquante rames, façonnée sous les coups du fer.

Ép. 11. — Mon retour serait lent par la route des chars; car le temps me presse. Je connais un sentier qui abrège. Sur beaucoup d'autres je l'emporte[73] en habileté. Il tua

[70] Chez les anciens, la couleur de safran comme celle de pourpre était la couleur des héros et des princes. — [71] Médée. — [72] Éétès. — [73] Je connais l'art des transitions rapides.

par son adresse, ô Arcésilas, le dragon aux yeux verts, au dos tacheté, et enleva Médée, sa complice, la meurtrière[74] de Pélias. Ils pénétrèrent dans les eaux de l'océan, dans la mer Érythrée[75], chez les femmes de Lemnos, homicides de leurs époux, où ils ouvrirent une lutte solennelle d'athlètes pour un vêtement[76],

Str. 12. — Et se marièrent. Ainsi, dans des champs étrangers, le destin marqua le jour ou les nuits qui reçurent le premier rayon de votre bonheur. C'est là que parut la race d'Euphémus à jamais immortelle. Plus tard, après avoir partagé la vie des hommes Lacédémoniens, elle émigra dans l'île appelée autrefois Calliste[77]. C'est de là que Latoïde[78] vous envoya dans la terre de Libye pour l'agrandir par la faveur des dieux, et gouverner la cité divine de Cyrène au trône d'or avec les conseils d'une sagesse éclairée. Maintenant, ayez la pénétration d'Œdipe.

Ant. 12. — Si le tranchant d'une cognée enlève ses branches au grand chêne et flétrit son admirable beauté, quoique stérile, il rend encore témoignage de lui-même, lorsque le feu de la tempête vient le frapper, ou que, pressé par de superbes colonnes dans le palais d'un maître étranger, il soutient péniblement son fardeau, loin de la terre natale[79].

[74] Plus tard Médée fit périr Pélias en conseillant à ses filles de le tuer et de jeter ses membres dans une chaudière d'eau bouillante pour le rajeunir. — [75] Qui baigne la partie orientale et méridionale de l'Afrique. Les Argonautes revinrent en Grèce en passant du Phase dans l'Océan, de l'Océan dans la mer Érythrée, de la mer Érythrée dans le lac de Triton par terre, de ce lac dans la Méditerranée, puis à Théra, puis à Lemnos. — [76] Vêtement fait par des femmes : ceci rappelle les écharpes données aux chevaliers dans les joûtes du moyen âge. — [77] Théra. — [78] Apollon. — [79] Images un peu énigmatiques qui signifient : « Un prince doit « respecter le peuple qui est toujours la force de l'état, soit qu'on « le prive des grands, soit que la guerre civile éclate, soit qu'un « tyran l'opprime. » On conçoit pourquoi Pindare s'entoure de précautions en adressant de sages avis à un prince qui a sévi récemment contre une révolte.



Ép. 12. — Or, vous êtes le médecin que les temps demandent, et Péan honore vos jours; ne touchez que d'une main légère à la plaie encore ouverte. Bouleverser une cité est chose facile, même aux faibles. Mais la rasseoir sur ses bases est une œuvre ardue, à moins que tout à coup un dieu ne vienne éclairer les princes. A vous ce rôle tissu de gloire. Osez consacrer tous vos soins au bonheur de Cyrène.

Str. 13. — Réfléchissez aussi sur cette maxime d'Homère[80]: «Un bon messager apporte toujours à une cause «un grand relief.» Une muse aussi s'honore par un noble message. Cyrène et l'illustre maison de Battus ont reconnu dans Démophile[81] une âme pleine d'équité. Car, jeune avec les jeunes gens, on le prend, dans les conseils, pour un vieillard qui a vécu cent années. Il impose silence aux cris de la calomnie; il sait haïr les méchants,

Ant. 13. — Ne combat jamais l'homme de bien et ne couve aucun projet[82]. En effet, parmi les hommes, l'occasion échappe vite; il la connaît et la suit en homme libre, non en esclave. Cependant il est bien douloureux, dit-on, de connaître le séjour du bonheur et d'en être exilé par la force. Oui, Démophile, loin de sa patrie, loin de ses biens, est un Atlas qui se débat sous le poids des cieux[83]. Mais quoi? l'immortel Jupiter a pardonné aux Titans, et quand le vent tombe il est à propos de changer la voile[84].

Ép. 13. — Il souhaite, après avoir subi une mortelle infortune, de revoir enfin ses foyers, de prendre part encore avec tout l'abandon de la jeunesse, aux banquets célébrés près de la fontaine d'Apollon[85], et, sa docte lyre

[80] Iliade, XV, v. 207. — [81] Exilé dont Pindare demande le rappel. — [82] Qui puisse encore inquiéter Arcésilas. — [83] Il est accablé par l'exil. — [84] Arcésilas aussi ferait bien de changer de politique. — [85] Appelée Cyré; elle a donné son nom à Cyrène.

à la main, au milieu de citoyens paisibles, de goûter le repos, sans nuire à personne, sans être lui-même en butte à aucune attaque. Alors, ô Arcésilas, il vous dirait quelle source de vers immortels s'ouvrit pour lui dans Thèbes, qui lui a donné l'hospitalité[86].

PYTHIQUE V.

POUR ARCÉSILAS DE CYRÈNE, VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

Argument. — Voyez l'argument de la quatrième pythique. Carrhotus, au nom d'Arcésilas, conduisait les chevaux qui avaient remporté la victoire; il était frère de la reine.

Idées principales. — Puissance de la fortune unie à la vertu. Arcésilas, dès sa jeunesse, jouit de cet avantage. — Vainqueur, aujourd'hui, élevé en dignité, riche et sage, il n'oubliera point qu'il doit tout aux dieux et à Carrhotus. — Louanges adressées à Carrhotus. — Nous n'obtenons rien sans peine. La famille des Battiades continue d'être heureuse. — Battus, conduit par Apollon, fonde Cyrène; ce dieu avait mené les Doriens dans le Péloponèse; sous ses auspices, les Égides partirent de là pour Théra, et plus tard transportèrent à Cyrène les fêtes carnéennes. Battus s'établit dans un lieu que les Troyens Anténorides avaient occupé; il honore le souvenir de ces héros, agrandit les temples des dieux, fait paver la rue d'Apollon destinée aux pompes solennelles. Il vit heureux; après sa mort on le révère comme un héros. — Sépulcres des autres rois; tous, aux enfers, prennent part au triomphe d'Arcésilas. — Éloge d'Arcésilas; vœux en sa faveur.

86 Il y a connu Pindare dont les vers immortaliseront Arcésilas.

Dans cette ode, toutes les pensées semblent se rapporter à la première : *que la vertu accompagne les biens de la fortune!* On accusait le vainqueur de n'être pas trop pieux, d'oublier les services rendus, de se montrer trop sévère; le poëte ne lui épargne pas les avis indirects en lui conseillant d'honorer Carrhotus, Battus et Apollon. Ces avis étaient d'autant moins déplacés qu'une sédition récente avait failli renverser du trône Arcésilas.

Date de la victoire: 466 avant J. C.

Lieu de la scène : Cyrène, au retour du vainqueur ; le cortége se dirige par la rue d'Apollon vers le temple du dieu. Le char était resté à Delphes, où il lui avait été consacré.

Pindare était âgé de cinquante-quatre ans environ.

Str. 1. — Toute puissante est la richesse lorsque, alliée à une entière vertu, l'homme mortel qui l'a reçue du destin produit au grand jour cette compagne chérie. Favori des dieux, ô Arcésilas, telle fut, dès le début d'une noble vie, ta glorieuse ambition, grâce à Castor[1] au char brillant, qui, après une vie orageuse, fait luire des jours sereins sur ton heureux foyer.

Ant. 1. — Les sages, en effet, rehaussent la puissance même qui vient des dieux. Pour toi, qui marches dans la justice, un bonheur immense t'environne. Car, étant roi de grandes cités, ta vertu personnelle trouve dans cette dignité un éclat qui sied à ton âme; et maintenant tu es heureux encore, après la victoire de tes coursiers dans l'illustre *Pythiade*, de recevoir ce cœur d'hommes,

[1] Qui présidait aux jeux.

Ép. 1. — Délices d'Apollon. N'oublie donc pas au moment où tu es chanté dans Cyrène, près du charmant jardin d'Aphrodite, de tout rapporter à ce dieu. Chéris surtout Carrhotus[2] parmi les compagnons, lui qui n'a pas songé à se faire suivre de l'*Excuse*, fille de l'imprudent[3] Épiméthée, en rentrant dans le palais des Battides[4], amis de la justice; mais qui, reçu aux eaux de Castalie[5], a ceint tes cheveux de la couronne

Str. 2. — Des chars vainqueurs, après avoir, sans rompre les rênes, parcouru douze fois l'enceinte sacrée. Car rien du solide équipage n'a été brisé. Mais, tout entier, l'attirail est suspendu, ce chef-d'œuvre d'ouvriers adroits avec lequel il a traversé la colline[6] de Crisa, pour arriver dans la vallée du dieu ; suspendu à un dôme de cyprès à côté de cette statue que les Crétois archers ont placée dans le trésor[7] du Parnasse, statue naturelle formée d'un seul tronc d'arbre.

Ant. 2. — Reçois donc ton bienfaiteur[8] avec une âme empressée. Pour toi, fils d'Alcibiade[9], les Grâces à la belle chevelure te célèbrent. Heureux après de grands efforts, tu as de plus dans ces vers un magnifique monument. Car, au milieu de quarante conducteurs tombés de leurs chars, tu as sauvé le tien tout entier avec un courage intrépide; et déjà tu es revenu des luttes glorieuses dans les champs de la Libye, dans la ville de tes ancêtres.

Ép. 2. — Personne n'est et ne sera exempt de peines.

[2] Frère de la reine ; il avait conduit le char d'Arcésilas. — [3] Fils de Japet; il ouvrit la boîte de Pandore, et s'aperçut trop tard de son imprudence. - [4] Descendants de Battus, fondateur de Cyrène. — [5] A Delphes; comme on recevait les étrangers et les concurrents. — [6] De Cyrène Carrhotus est venu à Cirrha sur le golfe de Corinthe ; puis il a franchi la colline de Crisa pour descendre dans la vallée où était l'hippodrome : Dissen. — [7] Édifice où se conservaient les offrandes consacrées à Apollon. — [8] Carrhotus. — [9] Carrhotus.

Il se maintient pourtant malgré des retours, l'antique bonheur de Battus, rempart de la ville, phare brillant pour les étrangers. Loin de Battus, les lions même rugissants fuirent épouvantés, lorsqu'il leur apporta les paroles d'au[10] delà des mers. Chef de la colonie, Apollon livra ces monstres au plus vif effroi, afin que ses oracles pour le roi[11] de Cyrène ne fussent point sans effet.

Str. 3. — Apollon dispense aux hommes et aux femmes les remèdes des cruelles maladies ; il prête la lyre, il donne la muse à qui lui plait, versant dans les cœurs une modération ennemie de la guerre : c'est lui qui règne dans l'antre prophétique, d'où il a[12] envoyé à Lacédémone, à Argos et dans la divine Pylos les robustes fils d'Hercule et d'Égimius[13]. De Sparte, dit-on, me vient une gloire que j'aime.

Ant. 3. — Elle a vu naître les Égides[14], mes ancêtres, qui passèrent de là dans Théra, non sans l'aide des dieux; n'est-ce pas un de leurs arrêts qui y a transporté[15] le *banquet aux nombreuses victimes?* Ainsi nous l'avons reçu, Apollon Carnéen[16], et dans tes fêtes, nous célébrons Cyrène aux beaux édifices; de belliqueux étrangers l'habitent, des Troyens, fils d'Anténor. Car ils y arrivèrent avec Hélène, après avoir vu leur patrie incendiée

Ép. 3. — Dans la guerre. Et cette nation de cavaliers est honorée[17] de sacrifices, de visites et d'offrandes par les hommes auxquels Aristotèle[18], sur de rapides navires,

[10] De l'oracle de Delphes. — [11] Battus parti de Théra. — [12] C'est Apollon qui a conduit les Doriens dans le Péloponèse. — [13] Roi de la Doride et contemporain d'Hercule qui le secourut. — [14] Tribu de Sparte. — [15] Avec les Égides qui passèrent de Sparte à Théra. — [16] Dans les fêtes carnéennes chaque assistant fournissait sa victime : c'étaient des sacrifices auxquels tous contribuaient. Elles avaient été instituées, dit-on, en l'honneur de Carnus, favori d'Apollon. — [17] Dans la tombe. — [18] Battus.

a ouvert la route des mers profondes. Il agrandit les bois sacrés des dieux, construisit en ligne droite, pour les utiles pompes d'Apollon, une route nivelée, battue par les chevaux, pavée, où lui-même, à l'extrémité de la lice, repose à part depuis sa mort.

Str. 4. — Il vivait heureux parmi les hommes : depuis, il est pour le peuple un héros vénéré. On honora séparément, devant leurs palais, les autres rois qui subirent le trépas. Leur vertu sublime s'abreuve de la douce rosée des libations poétiques, et, dans les enfers, leur âme apprend le bonheur, la gloire qu'ils partagent avec un fils, et que mérite Arcésilas. Pour lui, dans ce chœur des jeunes hommes, il doit chanter Apollon à la lyre d'or,

Ant. 4. —Puisque c'est de Pytho que lui vient un doux hymne de victoire, prix de ses efforts. Les sages louent ce mortel; je répète ce que l'on dit : il nourrit des pensées au-dessus de son âge. Par son éloquence et par sa valeur, c'est un aigle qui déploie ses ailes au milieu des oiseaux; sa force est un rempart dans les combats : parmi les Muses il a pris l'essor dès les premières caresses d'une mère. Et il brille par son adresse à guider un char.

Ép. 4. — Et toutes les routes des gloires nationales, il les a tentées. Aujourd'hui même encore un dieu protecteur accomplit ses vœux : puissiez-vous de même dans l'avenir, ô bienheureux Cronide, seconder et ses actions et ses projets! Que le souffle glacé du vent fatal aux fruits ne flétrisse pas sa vie. La volonté suprême de Jupiter règle le sort des mortels qu'il chérit. Je le prie d'accorder aussi à la race de Battus une victoire olympique.

PYTHIQUE VI.

A XÉNOCRATE D'AGRIGENTE, VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

Argument. — Xénocrate d'Agrigente était frère de Théron, alors roi de cette ville. Thrasybule guidait le char, et vainquit au nom de son père; il était chéri de Pindare. Celui-ci se hâta de composer cet hymne et de le lui envoyer.

Le poëte accourt à Delphes pour y célébrer l'immortelle victoire de Xénocrate. — En remportant la victoire au nom de son père, Thrasybule a suivi les sentiments de piété filiale que Chiron jadis enseignait à Achille. — Exemple de piété filiale, Antiloque meurt pour sauver la vie à son père Nestor. — Éloge de Thrasybule.

Str. 1. — Écoutez! car nous sillonnons[1] le champ d'Aphrodite[2] aux vives prunelles, le champ des Grâces[3], en marchant vers le centre[4] frémissant[5] du monde, vers ce temple où, pour les heureux Emménides[6], pour Agrigente et son fleuve, et pour Xénocrate même, s'ouvre le monument[7] des hymnes pythiques, élevé dans la riche forêt d'Apollon;

[1] Images qui signifient : nous composons une ode en l'honneur d'un vainqueur pythique. — [2] Le mot Aphrodite n'est pas sans liaison avec l'amitié qui unissait Pindare et Thrasybule. — [3] Elles présidaient surtout aux chants de victoire; les muses, à la poésie, en général. — [4] A Delphes. — [5] Allusion aux tremblements de terre, aux tonnerres souterrains, qui éclatèrent à Delphes. — [6] Race dont Xénocrate faisait partie. — [7] Où l'on conservait les offrandes consacrées à Apollon; où les vainqueurs suspendaient quelquefois leur char; où les poëtes aussi déposaient peut-être leurs hymnes. La gloire de Xénocrate ne périra pas, célébrée qu'elle est par Pindare. Le mot grec qui signifie *trésor* est pris d'abord dans le sens physique, puis dans le sens d'Horace : *Exegi monumentum.*

Ant. 1. — Monument que ni les pluies impétueuses de l'hiver, ni les affreux bataillons de nuées tonnantes, ni les vents n'entraîneront par leur choc dans le gouffre des mers au milieu de mille débris. Que dis-je? son radieux fronton, ô Thrasybule, rappellera parmi les discours des hommes cette victoire glorieuse et pour ton père et pour toute votre famille, remportée à la course des chars dans les vallons de Crisa.

Str. 2. — Oui, tu fais marcher à ta droite le sage précepte recommandé autrefois, dit-on, sur les montagnes, par le fils de Philyre, au généreux Pélide[8], séparé de sa famille : « Vénère, par-dessus tous les autres dieux, Cro« nide, roi tonnant des éclairs et des foudres; mais ne « prive point d'un pareil honneur la vie que le destin as« signe à tes parents. »

Ant. 2. — Tels sont les sentiments que fit éclater jadis le brave Antiloque[9], mort pour son père, en affrontant le chef de l'armée des Éthiopiens, l'homicide Memnon. Un cheval blessé par les traits de Pâris avait arrêté le char de Nestor : Memnon brandissait une énorme javeline : éperdu, le vieillard messénien[10] appelle son fils :

Str. 3. — Et le cri qu'il pousse n'est point perdu. Sans reculer, le divin guerrier rachète en expirant le salut d'un père, et montre, par cette action d'éclat, aux jeunes gens des générations antiques le modèle de la piété filiale. Ces temps sont loin de nous. Mais aujourd'hui même Thrasybule marche surtout d'après la règle paternelle,

Ant. 3. — Et sur les traces d'un oncle[11] fait preuve de vertu : il gouverne sa fortune avec intelligence; ne moissonnant dans la fleur de l'âge ni injustice, ni orgueil; mais

[8] Achille. — [9] Fils de Nestor. — [10] Nestor. — [11] Théron qui fut plus tard roi d'Agrigente.



la sagesse dans les retraites des Piérides. Et toi aussi, agitateur du globe, il aime à t'honorer, ô Neptune, par sa passion pour les exercices équestres. Son cœur affable encore dans l'intimité des banquets, est plus doux qu'un rayon de miel.

PYTHIQUE VII.

A MEGACLÈS ATHÉNIEN, VAINQUEUR AU QUADRIGE.

Argument. — On ne sait pas avec certitude si Mégaclès était fils d'Hippocrate ou de Clisthène. Le Scholiaste croit que Clisthène fut son père. Clisthène chassa d'Athènes le tyran Hippias et rétablit la démocratie 510 avant J. C.

Éloge d'Athènes, des Alcméonides, de Mégaclès, de sa famille; énumération de leurs victoires.

Il ne faut pas chercher de plan dans une ode si courte; on trouve néanmoins dans celle-ci, comme dans toutes celles de Pindare, une idée morale qui fait un contraste utile avec les louanges décernées au vainqueur.

Date de la victoire : 490 avant J. C., l'année même de la bataille de Marathon.

Lieu de la scène : Delphes.

Pindare était âgé de trente ans, selon Heyne.

Str. — La grande[1] cité d'Athènes est le plus beau prélude pour jeter le fondement d'un hymne aux puissants Alcméonides[2] et à leurs coursiers. Eh! quelle patrie,

[1] Il s'agit à la fois de la grandeur d'Athènes au physique (elle avait quarante-trois stades de tour) et de sa puissance politique. — [2] Ils descendaient de Nestor. Alcméon fut chassé de Messénie par les Héraclides et se retira à Athènes où il fut le chef de la famille des Alcméonides. Plusieurs Alcméonides furent Archontes : Périclès et Alcibiade étaient de cette famille.

quelle maison plus illustre dans la Grèce pourrais-je nommer ?

Ant. — Toutes les villes répètent l'éloge de ces[3] fils d'Érecthée[4], ô Apollon, qui relevèrent[5] dans la divine Pytho ton admirable temple. Cinq victoires isthmiques m'inspirent : une des plus brillantes dans l'Olympie de Jupiter, deux autres à Cirrha[6];

Ép. — Toutes sont à vous, ô Mégaclès, et à vos ancêtres. Votre dernier succès me ravit. Hélas! pourquoi l'envie est-elle le prix des belles actions? C'est un adage; la prospérité de l'homme, fût-elle solide et florissante, est encore agitée.

PYTHIQUE VIII.

POUR ARISTOMÈNE D'ÉGINE, LUTTEUR.

Argument. — Fils de Xénarque, Aristomène d'Égine était de la famille des Midylides.

Date de la victoire : 458 avant J. C.

Lieu de la scène : Égine? Le cortége s'avance vers le temple de la déesse Hésychie.

Date de la composition de l'ode : 458 avant J. C. Les Athéniens viennent de vaincre les Péloponésiens au combat de Cécryphalée; ils ne tardèrent pas à attaquer Égine et à s'en emparer.

Le mode est dorien.

Pindare invoque d'abord Hésychie, pour qu'elle agrée les honneurs rendus à Aristomène; puissance de cette déesse, tantôt bienveillante, tantôt terrible; c'est elle qui a dompté les géants. — La violence des superbes finit par

[3] Des Athéniens. — [4] Ancien roi d'Athènes. — [5] Les Alcméonides dépensèrent trois cents talents à cet effet. — [6] En Phocide ; il s'agit de deux victoires pythiques.



être réprimée : ainsi Typhon et Porphyrion furent renversés par Jupiter et par Apollon, qui vient d'accueillir Aristomène vainqueur. — Éloge d'Égine. — Éloge d'Aristomène; il marche sur les traces de ces ancêtres; il mérite les éloges adressés par Amphiaraüs aux Épigones et à Alcméon. Lorsque le poëte partit pour Delphes, Alcméon lui a donné d'heureuses prédictions. — Invocation à Apollon pour qu'il ne repousse pas ces vers. — Retour au héros, ses victoires, son bonheur. — Maximes sur l'instabilité des choses humaines. — Charmes de la gloire. — Invocation à Égine, déesse.

Dans cette ode, Pindare célèbre à la fois son héros et la déesse Hésychie (tranquillité), qui aime la paix et les jeux, mais qui au besoin court aux armes. Les critiques croient que le poëte fait allusion à la politique du temps. Athènes menaçait alors Égine, qui ne tarda pas à succomber. Les maximes qui terminent l'ode s'adressent moins à Aristomène qu'à sa patrie. C'est aujourd'hui qu'elle doit montrer de la piété, de la modération, de la prudence.

Str. 1. — Douce tranquillité[1], toi qui agrandis les villes, ô fille de la justice, toi qui tiens les clefs suprêmes des conseils et des guerres, agrée cet éloge du *Pythionique* Aristomène. Car tu sais toujours à propos et donner la joie et toi-même l'éprouver.

Ant. 1. — C'est toi, lorsqu'une haine amère s'est ancrée dans une âme, qui, t'opposant terrible à la violence des ennemis, plonges l'injure dans l'abîme. Porphyrion[2] n'a point compris qu'il te provoquait pour son malheur.

[1] Abstraction personnifiée; déesse véritable qui avait un culte à Égine et protégeait l'île entière — [2] Tué par Jupiter au moment où il allait faire violence à Junon.

Le bien le plus précieux est celui que l'on emporte de la maison qui le donne[3].

Ép. 1. — La force, avec le temps, renverse le superbe même. Typhon[4] de Cilicie, aux cent têtes, ne lui a point échappé, non plus que le roi des géants[5]; mais ils furent domptés par la foudre et par les flèches d'Apollon, qui a reçu avec bonté le fils de Xénarque[6], revenu de Cirrha[7], couronné des feuilles du Parnasse et de chants doriens.

Str. 2. — Non, elle n'est point reléguée loin des Grâces, l'île[8] fameuse par une cité équitable, par les vertus éclatantes des Éacides; elle possède, dès l'origine, une gloire accomplie. Car beaucoup la chantent parce qu'elle a nourri des héros illustres dans les luttes victorieuses et dans les combats impétueux.

Ant. 2. — Elle brille aussi par ses citoyens. Mais je ne puis confier un long discours à la lyre et au doux chant : j'exciterais un pénible dégoût. Ce qui me presse, c'est que ta victoire, jeune homme, c'est que le dernier de tes exploits vole publié sur les ailes de mon art.

Ép. 2. — Car, à la lutte, sur les traces de tes oncles maternels, tu ne déshonores ni Théognète dans Olympie, ni la victoire isthmique de Clitomaque à la force audacieuse. En rehaussant la tribu des Midylides, tu t'attires l'éloge que donna jadis à entendre le fils d'Oïclée[9] à la vue des fils debout avec leurs lances devant Thèbes aux sept portes,

Str. 3. — Lorsque Argos eut envoyé les Épigones à une

[3] Nous ne devons pas employer la violence. — [4] Enseveli sous l'Etna. — [5] Porphyrion. — [6] Aristomène. — [7] Cirrha, près du Parnasse, faisait partie du territoire de Delphes. — [8] Égine. — [9] Amphiaraüs; en esprit il voyait dans l'avenir ces fils.



seconde expédition. Il parle ainsi pendant qu'ils combattent : « Naturellement le courage généreux des pères éclate « dans les fils[10]. Je vois, oui je vois Alcméon[11] agitant le « dragon tacheté de son bouclier étincelant ; il est le pre« mier aux portes de Cadmus[12].

Ant. 3. — « Celui-là qu'une première défaite accabla et « que soutient maintenant la nouvelle de meilleurs aus« pices, c'est le héros Adraste[13] ; mais dans sa maison il « éprouvera des revers. Car seul, de l'armée des Grecs, « après avoir recueilli les ossements de son fils immolé[14], « il devra aux dieux de ramener toutes ses troupes

Ép. 3. — « Dans la vaste cité d'Abas[15]. » Ainsi dit Amphiaraüs. Et moi je jette aussi avec joie des couronnes sur Alcméon, et je l'arrose de mes hymnes. Car il habite près de moi[16], il veille sur mes biens[17], il s'est montré à moi lorsque j'allais vers le centre illustre du monde, et s'est livré à l'art de prédire, héréditaire dans sa famille.

Str. 4. — Mais toi qui lances au loin des traits, qui gouvernes le temple ouvert à tous dans les vallons de Pytho, tu viens d'y donner le plus grand des bonheurs[18]. Déjà dans sa patrie, au milieu de vos fêtes[19], tu lui avais fait gagner le prix du pentathle qu'il ambitionnait. O roi, je t'en supplie, jette un regard de bonté

Ant. 4. — Sur l'hymne qui retrace tant de succès. A mes doux chants préside la justice. Que les dieux, Xénarque[20], veillent éternellement sur vos destinées. Un

[10] Enfants des sept héros grecs qui se signalèrent dans la première guerre de Thèbes. — [11] Fils d'Amphiaraüs et d'Ériphile. — [12] Devant Thèbes. — [13] Roi d'Argos : il avait embrassé la cause de Polynice ; il marcha deux fois contre Thèbes. — [14] Égialée. — [15] Argos : Abas, ancien roi d'Argos. — [16] Avait-il un temple à Thèbes ? — [17] Déposés dans le temple d'Alcméon. — [18] La victoire d'Aristomène. — [19] Fêtes d'Apollon et de Diane. — [20] Père d'Aristomène.

homme a-t-il acquis des biens en peu de temps, il passe dans la foule pour un sage

Ép. 4. — Dont la vie est réglée par de prudents efforts. Mais ces choses ne dépendent point des hommes. Dieu les dispense, lui qui tantôt élève l'un, tantôt abaisse l'autre, sous le niveau de sa main. Pour toi, tu t'es illustré à Mégare, et dans la lice de Marathon; et dans les jeux que ta patrie consacre à Junon, ô Aristomène, trois fois ta force victorieuse a tout dompté.

Str. 5. — De toute ta hauteur tu t'es jeté menaçant sur quatre adversaires, et Pytho ne leur a point décerné, comme à toi, un retour agréable; et, revenus près d'une mère, un doux sourire n'a point excité la joie autour d'eux; mais, à l'écart, fuyant leurs rivaux, ils tremblent tout meurtris de leurs disgrâces.

Ant. 5. — Loin de là, celui qui s'est acquis une gloire nouvelle, vole transporté d'espérance sur les ailes de pensées généreuses, et animé d'une ambition supérieure aux richesses. En un moment s'élève le bonheur de l'homme. Il croule de même dans la poudre ébranlé par une volonté ennemie.

Ép. 5. — Nous vivons un jour. Que sommes-nous? que ne sommes-nous pas? le rêve d'une ombre, voilà l'homme. Mais quand survient la gloire, présent de Jupiter, les hommes sont entourés d'une vive lumière et d'une douce existence. Égine[21], ô mère chérie, conserve cette cité à son peuple libre, d'accord avec Jupiter, avec le puissant Éaque, avec Pélée, le brave Télamon et Achille!

[21] Égine, déesse.



PYTHIQUE IX.

A TÉLÉSICRATE DE CYRÈNE, VAINQUEUR A LA COURSE ARMÉE.

Argument. — Fils de Carnéade, Télésicrate de Cyrène, était très-probablement de la tribu des Égides, originaires de Thèbes; du temps de Pindare il existait encore des Égides, et lui-même faisait partie de cette tribu. Les critiques supposent que Télésicrate, après sa victoire Pythique, passa à Thèbes où il fut fêté par ses amis et chanté par Pindare.

Le poëte annonce le sujet. — Histoire mythique de Cyrène. Cette nymphe de Thessalie fut enlevée par Apollon et transportée en Afrique où elle devint la reine de la cité qui porte son nom. — Vie de Cyrène chez son père Hypsée, roi des Lapithes : c'était une chasseresse intrépide. — Un jour, Apollon l'aperçut comme elle luttait contre un énorme lion; il appelle Chiron et lui demande s'il peut sur-le-champ l'épouser. — Le centaure donne au dieu quelques conseils de chasteté et lui prédit ce qu'il doit savoir. — Apollon épousera Cyrène en Libye où il l'établira souveraine d'une riche contrée; la déesse Libye les accueillera tous deux. — Cyrène mettra au monde un fils né de cet hymen, Aristée, le meilleur des bergers. — Le dieu se hâte de réaliser la prédiction; le jour même il s'unit à Cyrène en Libye. — Cyrène est fière de la gloire d'un de ses enfants, de Télésicrate; à son retour, elle le comblera d'honneur. — Les louanges de Télésicrate prêteraient à des discours sans fin; mais en tout il faut savoir s'arrêter. — Cette maxime est justifiée par l'exemple du Thébain Iolas qui profita du peu de forces que lui laissait encore son extrême vieillesse pour tuer de sa main le tyran Eurysthée : il mourut aussitôt après ce trait de courage. Les Thébains l'ensevelirent dans le tombeau de

son aïeul Amphytrion. — Honneur éternel à Hercule et à Thèbes ! — Éloge de Télésicrate et de sa famille.

Pindare loue habilement Télésicrate et sa famille. Il donne à son héros des avis indirects sur la chasteté, qu'il n'avait pas toujours, ce semble, assez respectée. A cette idée se rattachent : 1° La conduite d'Apollon doucement blâmée par le centaure, lorsque le dieu veut sur le champ épouser Cyrène; 2° l'action héroïque d'Iolas qui nous enseigne à mettre en tout de l'à-propos; 3° le mariage légitime que contracte Alexidame, après avoir gagné à la course la main de la fille d'Antée. Alexidame était un des ancêtres de Télésicrate.

Str. 1. — Je veux, avec les Grâces[1] au sein puissant, chanter d'une voix forte le *Pythionique* Télésicrate au bouclier d'airain, fortuné mortel, qui couronne Cyrène[2] amie des coursiers : Cyrène, jadis enlevée des vallons orageux du Pélion par le Latoïde[3] chevelu, qui, sur son char d'or, transporta la vierge chasseresse dans une contrée fertile en troupeaux, fertile en moissons, où il l'établit souveraine dans une terre riante et fleurie[4], troisième bras du monde.

Ant. 1. — Vénus, aux pieds d'argent, accueillit l'hôte[5] de Délos, en arrêtant d'une main légère le char divin; et, aux douces étreintes de l'amour, elle associa l'aimable pudeur, en réglant l'hymen du dieu avec la fille du tout-puissant Hypsée, qui alors était roi des belliqueux Lapithes[6], héros, petit-fils de l'Océan, engendré autrefois dans les gorges fameuses du Pinde par une naïade que la

[1] Déesses qui embellissent le vainqueur. — [2] Ville de Libye, bientôt personnifiée par le poëte. — [3] Apollon. — [4] En Libye. — [5] Apollon. — [6] En Thessalie.



couche du Pénée avait charmée, par Créuse, fille de la terre.

Ép. 1. — Hypsée éleva sa fille Cyrène aux beaux bras; elle n'aimait ni le mouvement de la navette qui va et revient, ni la joie des banquets domestiques avec ses compagnes. Mais armée et du javelot d'airain et de l'épée, elle perçait les monstres sauvages, assurant ainsi une paix longue et profonde aux troupeaux paternels, et ne laissant le sommeil, ce doux compagnon de sa couche, se glisser un moment sur ses paupières que vers l'aurore.

Str. 2. — Un jour, le dieu au large carquois, Apollon, qui lance au loin ses flèches, la rencontra comme elle luttait seule et sans armes contre un énorme lion. Aussitôt il appelle Chiron hors de sa demeure: «Sors de ton antre «sacré, fils de Philyre[7], admire le courage d'une femme, «son extrême vigueur, et de quel front intrépide elle sou«tient un combat, jeune fille d'un cœur au-dessus du «danger. L'effroi ne trouble point son âme. Quel mortel «lui a donné le jour? de quelle tige a été

Ant. 2. — «Détachée celle qui habite les retraites de «ces montagnes ombreuses et déploie une force immense? «Puis-je sans crime la saisir de mes nobles mains? Ou «faut-il moissonner dans une couche sa douce fleur?» Mais le courageux centaure, déridant son front avec un aimable sourire, lui donne aussitôt son avis: «C'est dans «le mystère que les clefs de la prudente persuasion ini«tient aux saintes amours, ô Phébus; et, parmi les dieux, «comme parmi les hommes, on craint de goûter au grand «jour les premières caresses de l'hymen.

Ép. 2. — «Mais toi qui ne devrais point connaître le «mensonge, une humeur enjouée t'a porté à des paroles

[7] Chiron.

« peu sincères. D'où vient que tu m'interroges, ô roi, sur « l'origine de cette nymphe, toi qui sais clairement la fin « suprême et toutes les voies de toutes choses? combien, « au printemps, la terre fait pousser de feuilles; combien « les flots de la mer, et les fleuves et les tourbillons de vents « roulent de grains de sable; toi qui sais à merveille ce qui « doit être et ce qui sera. Cependant si lutter avec un sage « m'est permis, je parlerai.

Str. 3. — « Tu es venu dans cette vallée pour épouser « Cyrène; tu dois la transporter au delà des ondes dans « le magnifique jardin de Jupiter[8]. Là tu l'établiras souve- « raine d'une cité, après avoir conduit une colonie d'in- « sulaires sur une hauteur entourée de plaines. Aujour- « d'hui la divine Libye aux prairies immenses recevra avec « joie ton illustre fiancée dans un palais d'or. Là, sur-le- « champ, elle lui donnera en propre un domaine qu'elles[9] « gouverneront de concert, qui n'est ni pauvre en plantes « utiles, ni dépourvu d'animaux.

Ant. 3. — Elle y mettra au monde un fils que le grand Mercure enlèvera à sa tendre mère pour en charger les Heures[10] aux trônes brillants et la Terre. Celles-ci placeront l'enfant sur leurs genoux, distilleront sur ses lèvres le nectar et l'ambroisie, et en feront un immortel comme Jupiter et le bel Apollon, un bienfaiteur des plus agréables aux hommes qu'il chérira, pasteur de brebis, appelé par les uns Agréus ou Nomius; par les autres, Aristée. Il dit et presse Phébus d'accomplir cette douce union.

Ép. 3. — Or l'œuvre des dieux, quand ils sont pressés d'agir, est prompte et leurs voies sont courtes. Ce jour même elle se réalisa. Dans un palais de Libye tout bril-

[8] La Libye : elle avait son Jupiter Ammon. — [9] Cyrène et la déesse Libye. — [10] Eunomie, Dicé et Irène; le bon ordre, la justice et la paix; elles étaient filles de Jupiter et de Thémis.



lant d'or ils s'épousèrent, au lieu où elle gouverne une cité[11] superbe, fameuse par ses jeux. Et cette cité vient d'être associée dans la divine Pytho à l'éclatante fortune d'un fils de Carnéade[12]. Là vainqueur il a illustré Cyrène. Aussi recevra-t-elle[13] avec transport dans la patrie aux belles vierges celui qui revient de Delphes avec une gloire désirée.

Str. 4. — Toujours les hautes vertus sont longuement célébrées. Mais, dans les grandes choses, une précision élégante a l'oreille des sages. En tout, l'à-propos est également essentiel. Jadis Thèbes aux sept portes a bien reconnu qu'Iolas[14] n'en faisait pas lui-même peu de cas; aussi, lorsque du tranchant de son glaive il eut coupé la tête d'Eurysthée[15], elle l'ensevelit au sein de la terre, dans la tombe d'Amphitryon[16], conducteur de chars: à l'endroit même où reposait son aïeul paternel, hôte des Spartes, qui s'était réfugié dans les bourgades cadméennes[17] aux blancs coursiers.

Ant. 4. — Après s'être unie à lui et à Jupiter, l'habile Alcmène, d'un seul enfantement, mit au monde deux jumeaux[18], fils vigoureux, vainqueurs dans les combats. C'est être stupide que de ne pas ouvrir sa bouche à l'éloge d'Hercule, de ne point se rappeler toujours les eaux dircéennes[19] où il fut nourri avec Iphiclès. Je chanterai ce héros chaque fois qu'un bonheur viendra combler mes vœux. Puisse la lumière pure des Grâces ne pas m'aban-

[11] Cyrène. — [12] De Télésicrate. — [13] Ainsi l'ode n'est pas représentée à Cyrène; les pensées qui suivent font croire, au contraire, qu'elle eut lieu à Thèbes. — [14] Iolas, fils d'Iphiclès et petit-fils d'Amphitryon et d'Alcmène. — [15] Roi d'Argos, persécuteur d'Hercule et des Héraclides. — [16] Amphitryon fut obligé de quitter Mycènes parce qu'il avait tué son oncle Électryon. — [17] Chez les Thébains ou Spartes. — [18] Hercule et Iphiclès. — [19] Qui arrosent Thèbes.

donner! Car je proclame que dans Égine et sur la colline de Nisus[20] il a trois fois illustré cette cité,

Ép. 4. — Lui qui s'est dérobé par sa vertu à un honteux oubli. Ainsi que tout citoyen, ami ou ennemi, se garde d'obscurcir une action glorieuse utile à tous, et de mépriser la parole du vieillard des mers[21]. Il voulait qu'on louât même un ennemi, de tout cœur, lorsqu'il faisait des choses belles et justes. Souvent aussi on t'a vu vaincre dans les fêtes solennelles de Pallas[22], où chaque jeune vierge désirait en silence de t'avoir pour tendre époux ou pour fils, ô Télésicrate,

Str. 5. — Puis dans les combats olympiques, dans les jeux de la Terre aux puissantes mamelles, et dans toutes les autres fêtes de ta patrie[23]. Mais, pendant que j'apaise ma soif de vers, il me semble qu'elle me presse de me rappeler encore une dette, l'antique gloire de tes aïeux : comment, pour une femme de Libye, ils marchèrent à la ville d'Irasse[24] ; amants attirés vers la fille d'Antée[25], illustre vierge aux beaux cheveux. Beaucoup de héros ses parents, beaucoup d'étrangers la recherchaient;

Ant. 5. — Car elle était d'une admirable beauté, et tous désiraient cueillir la fleur de sa jeunesse à la couronne d'or. Mais le père, qui méditait pour sa fille un parti plus glorieux, apprit comment autrefois dans Argos Danaüs avait trouvé pour ses quarante-huit filles un prompt hyménée avant le milieu du jour. Sans tarder, en effet, il les avait rangées toutes en chœur au bout de la carrière, et

[20] A Mégare. — [21] Nérée. — [22] A Cyrène. — [23] La colonie grecque qui avait fondé Cyrène avait transporté en Afrique la plupart des institutions de la mère-patrie. Créüse, aïeule de Cyrène, était fille de la Terre. — [24] En Afrique, dans la Pentapole. — [25] Géant, roi d'Irasse ; il se vantait d'élever un temple à Neptune avec des crânes humains : Hercule le tua.



ordonné que la course à pied fît connaître celle que possèderait chacun des héros qui étaient venus pour être ses gendres.

Ép. 5. — Ainsi le Libyen s'y prit pour fiancer un homme à sa fille. Parée, il la place comme but à l'extrémité de la lice. Puis il déclare au milieu des prétendants : qu'il l'emmènera celui qui le premier à la course aura touché son voile. Alors Alexidame[26] précipite sa course, prend dans sa main la main de la vierge chérie, et la conduit à travers l'assemblée des cavaliers humides. Ceux-ci lui jetaient des feuilles et des couronnes : plus d'une fois déjà il avait volé sur les ailes de la victoire.

PYTHIQUE X.

A HIPPOCLÈS THESSALIEN, VAINQUEUR AU DOUBLE STADE.

Argument. — Hippoclès, vainqueur à Delphes, au double stade, avait le même jour remporté le prix du stade. Pindare ne parle point de cette deuxième victoire, sans doute parce qu'un autre poëte avait été chargé de la célébrer. Phricias, père d'Hippoclès, s'était fait connaître par une victoire pythique et par deux victoires olympiques. Hippoclès était de Pélinna, ville de Thessalie; mais Pindare n'avait point été invité par la famille du héros à le chanter : ce soin lui avait été confié par les Alévades de Larisse. Ils y régnaient et chérissaient le jeune Hippoclès, leur parent. Des habitants de Cranon formaient le chœur.

Pindare annonce qu'il vient chanter la victoire d'Hippoclès. — Éloge du père et du fils. Bonheur de cette fa-

26 Aïeul de Télésicrate.

mille : que les dieux le leur conservent ! — Fable des Hyperboréens ; Persée est conduit par Minerve dans leur pays inaccessible au reste des mortels ; plaisirs purs et constants que goûte ce peuple. — Retour au sujet. Le poëte espère que ses vers augmenteront la gloire d'Hippoclès parmi ses concitoyens. Pindare finit en louant Thorax et ses frères : c'est Thorax qui l'a prié de composer ce chant.

Ici encore Pindare mêle aux louanges de son héros des conseils de modération. La famille d'Hippoclès est riche, puissante, heureuse ; il est cependant sur la terre un peuple qui jouit d'un bonheur plus complet et plus sûr ; ce sont les Hyperboréens ; qu'elle sache donc reconnaître des bornes à sa fortune.

Date de la victoire : 502 avant J. C.

Lieu de la scène : Pélinna, ville de Thessalie ?

Str. 1. — Heureuse est Lacédémone ; fortunée, la Thessalie ; car toutes deux sont gouvernées par une race issue du même père, du très-vaillant Hercule[1]. Pourquoi cette jactance hors de saison ? Eh ! c'est Pytho, c'est Pélimnée[2] qui m'appelle ; ce sont les fils d'Alève[3], impatients d'amener à Hippoclès le chœur des hommes à la belle voix.

Ant. 1. — Car il tente les luttes ; et, dans l'assemblée des peuples voisins, le vallon du[4] Parnasse l'a proclamé le premier des jeunes gens qui parcourent le double stade. O Apollon, quoique les hommes achèvent ou commencent avec bonheur, le succès vient d'un dieu, et les conseils

[1] On croit que les Alevades et la famille d'Hippoclès étaient Héraclides ; ce début est donc naturel. — [2] Ville de Thessalie. — [3] De Larisse. — [4] Delphes.



ont dirigé Hippoclès; puis naturellement il a suivi les traces d'un père[5]

Ép. 1. — Deux fois *Olympionique* avec les armes guerrières de[6] Mars. Phricias encore, sous la roche de Cirrha[7] aux vastes prairies, a vaincu à la course à pied. Puisse la fortune les protéger aussi dans les jours à venir, afin qu'ils aient la fleur des richesses magnifiques!

Str. 2. — Si leur part n'a point été faible dans les gloires de la Grèce, que les dieux ne leur fassent point encourir de cruelles vicissitudes! que la divinité les favorise de cœur! Il est heureux, et les sages doivent le chanter, ce mortel vainqueur par la vigueur des mains ou des pieds, qui doit les prix les plus nobles à son courage et à sa force;

Ant. 2. — Qui[8] a vécu assez pour voir un jeune fils[9] obtenir loyalement les couronnes de Pytho. Il ne montera jamais jusqu'au ciel d'airain; mais toutes les joies que nous pouvons atteindre, race mortelle, il en a touché le dernier terme. Ni sur des vaisseaux, ni à pied, vous ne découvrirez la merveilleuse route qui mène aux fêtes des[10] Hyperboréens;

Ép. 2. — Où jadis fut accueilli Persée[11], chef des peuples, qui entra dans leurs palais et les trouva sacrifiant à dieu de magnifiques hécatombes d'ânes. Leurs banquets sans fin, leurs cris de joie charment surtout Apollon; il rit en voyant se dresser les lubriques animaux.

Str. 3. — La Muse pourtant n'est point proscrite par

[5] De Phricias. — [6] A la course armée. — [7] Près du Parnasse, aux jeux pythiques. — [8] Hippias. — [9] Hippoclès. — [10] Dans la troisième Olympique, Pindare fait arriver Hercule à pied chez les Hyperboréens. (Voyez p. 116). — [11] La fable de Persée convient d'autant mieux ici qu'il était un des ancêtres d'Hercule, et qu'il s'agit de célébrer une famille d'Héraclides.

leurs mœurs. Mais de toutes parts les chœurs des vierges, les bruyantes lyres et les flûtes sonores sont en mouvement; les cheveux ceints de lauriers d'or, ils se livrent à la joie des festins; ni les maladies, ni la funeste vieillesse n'approchent de cette nation sainte; loin des fatigues et des guerres, ils vivent à l'abri des vengeances de Némésis.

Ant. 3. — Mais un jour, celui dont le cœur ne respirait que l'audace, le fils de Danaë[12], pénétra, sous la conduite de Minerve, dans l'assemblée de ces mortels heureux; et il tua la Gorgone[13], et avec sa tête hérissée d'une crinière de serpents, il revint apporter la mort aux insulaires[14], qu'elle pétrifiait.

Ép. 3. — Rien de merveilleux, quand les dieux interviennent, ne me paraît incroyable. Arrête ta rame[15], vite, que l'ancre jetée de la proue morde la terre et nous sauve de l'écueil caché. Car les éloges de mes hymnes fleuris, semblables à l'abeille, volent d'un sujet à un autre.

Str. 4. — Je l'espère donc, les Éphyréens[16] répandront les doux accents de ma voix sur les rives du Pénée, et ces chants feront admirer davantage encore les couronnes d'Hippoclès parmi les jeunes gens de son âge et les vieillards; il sera le rêve des jeunes vierges. Chaque cœur a sa passion qui l'aiguillonne.

Ant. 4. — Quiconque a vu ses vœux comblés doit s'attacher au présent: ce qui sera dans un an, il est impossible de le prévoir. Je compte sur l'hospitalité gracieuse de Thorax, qui, en demandant mon aide, attela ce quadrige des Piérides; ami d'un ami, soutien de qui le soutient.

[12] Persée. — [13] Méduse : toujours sous la conduite de Minerve. — [14] De Sériphe. — [15] Pindare se parle à lui-même; il est temps, à son avis, de traiter une autre partie de son sujet. — [16] Habitants d'Éphyra ou Cranon en Thessalie; ils formaient le chœur.



Ép. 4. — L'épreuve fait briller l'or et une âme droite. Nous louerons aussi des frères vertueux, puisqu'ils élèvent en l'agrandissant la terre de Thessalie. Sur des hommes de cœur y repose de père en fils le noble gouvernement des cités.

PYTHIQUE XI.

POUR THRASYDÉE, VAINQUEUR AU STADE PARMI LES ENFANTS.

Argument. — Thrasydée, jeune Thébain, de l'antique race des Cadméens, était fils de Pythias : son père avait aussi remporté une victoire pythique, et une autre personne de sa famille s'était illustrée à Olympie.

Pindare invoque d'abord les filles de Cadmus et Alcmène ; il les prie d'accourir au temple d'Apollon Isménien, afin de rendre hommage à Thémis et à Pytho, qui ont couronné Thrasydée, dans une contrée où se réfugia jadis Oreste soustrait à la cruauté de Clytemnestre. Cassandre et Agamemnon sont assassinés. Causes de ces meurtres ? Oreste revient tuer sa mère et Égisthe. Retour au sujet. Victoires de Pythias et de Thrasydée. Éloge de la médiocrité. Gloire attachée à la modération dans la grandeur.

En mêlant à l'éloge de Thrasydée et de sa famille le récit des meurtres qui ont souillé la race d'Agamemnon, le poëte fait sans doute allusion à l'histoire contemporaine : deux tyrans, Attaginus et Témégénide, pendant la guerre des Perses, avaient soumis Thèbes à leur empire. La bataille de Platée venait d'affranchir la patrie du divin lyrique. Ces exemples ne seront point perdus pour Thrasydée : il évitera l'orgueil et les excès odieux de la tyrannie.

Date de la victoire : 478 avant J. C. Lieu de la scène : Thèbes ; le cortége se rend au temple d'Apollon Isménien.

Str. 1. — Filles de Cadmus[1], Sémélé, compagne des *Olympiennes*[2], et toi, Ino-Leucothoé, qui partages l'humide couche[3] des Néréides, venez avec la noble mère[4] du grand Hercule chez Mélia[5], au profond sanctuaire des trépieds d'or, honoré par-dessus tout de Loxias[6],

Ant. 1. — Et qu'il appelle Isménien[7]; au siége des oracles infaillibles, où, dans ce jour, ô filles d'harmonie[8], il convoque aussi la réunion de toutes les héroïnes de la contrée, afin que la sainte Thémis[9] et Pytho, et le centre du monde où règne la justice, soient chantés par vous, sitôt le soir,

Ép. 1. — En l'honneur de Thèbes aux sept portes et des jeux de Cirrha[10] : c'est là que Thrasydée a illustré le foyer de ses aïeux, en y déposant une troisième couronne, lui vainqueur dans les fertiles plaines de Pylade[11], hôte du Lacédémonien Oreste.

Str. 2. — Celui-ci, son père tué, dut à sa nourrice Artinoé d'échapper aux mains violentes, à la perfidie atroce[12] de Clytemnestre, lorsque la fille du Dardanien Priam, Cassandre, fut envoyée avec l'âme d'Agamemnon sur la rive ténébreuse de l'Achéron, par le glaive étincelant d'une femme sans pitié.

Ant. 2. — Est-ce Iphigénie immolée sur l'Euripe, loin

[1] Les filles de Cadmus sont appelées pour honorer un vainqueur d'origine cadméenne. — [2] Admise après sa mort au rang des immortelles. — [3] Se précipita dans les flots pour échapper aux fureurs d'Athamas et fut changée en déesse marine. — [4] Alcmène. — [5] Nymphe aimée d'Apollon et honorée avec ce dieu dans le temple Isménien. — [6] Surnom d'Apollon. — [7] Le temple Isménien était ainsi appelé du fleuve Ismène qui arrose Thèbes. — [8] Harmonie ou Hermione, épouse de Cadmus. — [9] Qui préside à l'équitable distribution des couronnes. — [10] Partie du territoire de Delphes, où se trouvaient le stade et l'hippodrome. — [11] Fils de Strophius qui donna un refuge à Oreste. — [12] Elle eût aussi fait périr Oreste.



de sa patrie, qui excita en elle ce terrible courroux[13] ? Est-ce le lit étranger où elle s'abandonnait à de nocturnes joies qui l'a pervertie ? Crime abhorré dans de jeunes épouses et qui ne peut se soustraire

Ép. 2. — A la langue d'autrui. Car les citoyens sont médisants. L'opulence n'est pas en butte à une médiocre envie. Qui vit[14] obscur crie dans l'ombre. Lui-même il a péri, le héros Atride, rendu enfin à l'illustre Amycles,

Str. 3. — Et il a causé la mort de la vierge[15] prophétesse, après avoir abattu pour Hélène les riches palais des Troyens incendiés. Son fils arriva chez un hôte, le vieux Strophius, qui habitait au pied du Parnasse; plus tard il poignarda sa mère, et renversa Égisthe dans le sang.

Ant. 3. — O mes amis, ou je me suis égaré dans un dédale[16] de fausses voies, loin du droit chemin que je suivais d'abord; ou quelque vent m'a jeté hors de ma route comme un vaisseau de la mer. Pour toi, ô ma Muse, s'il est vrai que tu as promis ta voix pour un salaire convenu, varie tes accords

Ép. 3. — En l'honneur, ou du père[17] qui vient de vaincre dans Pytho, ou de Thrasydée lui-même, mortels resplendissants de bonheur et de gloire. Jadis nobles[18] vainqueurs à la course des chars, ils ont, déjà dans les mémorables luttes d'Olympie, brillé d'un vif éclat avec leurs coursiers,

Str. 4. — Et descendus sans armes dans le stade[19] de

[13] A Égisthe. — [14] Le vulgaire, du sein des ténèbres où il vit, peut impunément médire ou calomnier. — [15] Cassandre. — [16] Pindare s'excuse d'avoir rappelé ces atrocités dans un chant de victoire. — [17] Il s'appelait Pythias. — [18] Il s'agit de leurs aïeux. — [19] Dans une autre espèce de courses les athlètes étaient armés.

Pytho, ils surpassèrent la foule des Grecs en agilité. Donnés par les dieux, j'aimerais des biens modestes auxquels j'aspire dans la force de l'âge[20]. Car, instruit que dans une cité un bonheur médiocre brille plus longtemps, je plains le sort de la tyrannie.

Ant. 4. — D'humbles vertus me plaisent. Mais les envieux sont punis par leur propre vice. Que si un mortel parvenu au faîte vit en paix loin d'un funeste orgueil, il trouve au terme la sombre mort embellie, et lègue à ses enfants adorés une grande gloire le plus beau des héritages.

Ép. 4. — La gloire vante au loin Iolas, fils d'Iphiclès, et le robuste Castor, et toi-même, roi Pollux, enfants des dieux, qui tour à tour habitez l'un Thérapné, l'autre le séjour de l'Olympe.

PYTHIQUE XII.

A MIDAS D'AGRIGENTE, JOUEUR DE FLÛTE.

Argument. — Midas d'Agrigente remporta deux fois de suite le prix de la flûte à Delphes, en 494 et 490 avant J. C.: on ne sait pas laquelle de ces deux victoires Pindare célèbre ici.

Idées principales. Invocation à la déesse d'Agrigente, pour qu'elle accueille favorablement et le vainqueur et ces vers. — Origine de l'air de flûte qui fit remporter la victoire à Midas. Cet air a été inventé par Minerve pour imiter les cris que poussaient les Gorgones lorsque Persée

[20] Pindare avait alors environ quarante ans. — [21] Vainqueur dans les jeux.



tuait Méduse. — Persée revient avec la tête de Méduse dans l'île de Sériphe; il se venge de Polydecte, qui l'avait exilé, et délivre Danaë, sa mère.—C'est alors que Minerve composa l'air qui se joue sur des flûtes faites avec des roseaux du Céphise. Maximes sur la puissance du destin et la misère de l'homme.

Lieu de la scène : Agrigente; le vainqueur fait son entrée solennelle.

Selon Heyne, Pindare avait alors environ trente ans.

Str. 1.—Je t'implore, amie de la gloire, ô la plus belle, des cités des hommes, séjour de Proserpine[1], toi qui sur les rives de l'Acragas[2], riche en troupeaux, habites une colline aux beaux palais; ô reine, accueille avec faveur, avec la bienveillance des dieux[3] et des mortels, cette couronne méritée par le célèbre Midas dans Pytho; celui-là même qui vient de surpasser la Grèce dans un art que Pallas Minerve inventa pour imiter les cris plaintifs des Gorgones audacieuses;

Str. 2. — Ces cris de poignante douleur qu'elle entendit sortir de la tête des vierges et des serpents affreux, lorsque Persée extermina l'une[4] des trois sœurs et porta le trépas chez les peuples de l'île[5] de Sériphe. En effet, il aveugla la race divine de Phorcus[6] et fit expier à Polydecte son festin[7], le long esclavage et le mariage forcé

[1] Agrigente et toute la Sicile étaient consacrées à Proserpine.— [2] Fleuve qui coulait au pied de la colline sur laquelle Agrigente était bâtie. — [3] La clef de la flûte de Midas s'était détachée pendant la lutte; il continua de jouer, et les nouveaux sons qu'il tira lui gagnèrent tous les suffrages. — [4] Méduse. — [5] L'île de Sériphe où régnait Polydecte. — [6] Les Gorgones; elles n'avaient qu'un œil pour trois. — [7] Festin qu'il avait donné aux principaux habitants

d'une mère[8], après avoir tranché la tête de Méduse au beau visage,

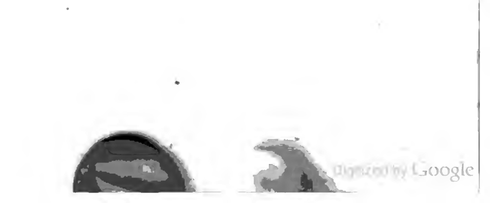
Str. 3. — Lui, fils de Danaë, né, dit-on, d'une pluie d'or. Mais lorsqu'elle eut délivré de ces épreuves le héros chéri, la Vierge essaya un air varié de flûtes, pour imiter avec cet instrument les gémissements aigus sortis des mâchoires dévorantes d'Euryale[8]. La déesse réussit. Mais, pour faire part aux hommes mortels de son invention, elle appela cet air *le nome des mille têtes*[10], le nome mémorable, ami des luttes où accourent les peuples;

Str. 4. — Qui s'exhale par l'airain[11] délicat, et par ces roseaux nés près de la ville des Grâces[12] aux beaux chœurs, dans le bois[13] sacré du Céphise, et témoins[14] fidèles des danses. Si les hommes connaissent un peu le bonheur, ce n'est point sans peine. Dieu pourtant aujourd'hui même peut le porter au comble. Le destin ne saurait s'éviter. Mais le jour viendra qui, frappant un coup inattendu, nous donnera une chose contre notre pensée et nous refusera l'autre.

de l'île pour en obtenir des présents, sous le prétexte qu'il désirait épouser Hippodamie et lui offrir une riche dot. Persée promit de lui apporter même la tête de Méduse, s'il la voulait, et fut pris au mot. — 8 De Danaë que Polydecte épousa en l'absence du fils. — Une des Gorgones. — 10 Allusion aux têtes des serpents qui coiffaient les Gorgones. — 11 L'airain de la clef. — 12 Orchomène. — 13 Dans le lac Copaïs où se jetait le Céphise. — 14 A. Chénier a employé cette expression dans la *Jeune captive :* ces chants, de ma prison *témoins* harmonieux.



NÉMÉENNES.



NÉMÉENNES.

NÉMÉENNE I.

A CHROMIUS ETNÉEN[1], VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

Argument. — Fils d'Agésidame et Syracusain, Chromius, célébré dans la première Néméenne et dans la neuvième, était de la noble tribu des Hylléens. Citoyen riche, plein de vertu et lié par le sang à la famille royale, sous les ordres de Gélon, il avait déployé, jeune encore, dans les combats, une intrépidité rare; plus tard, sur terre et sur mer, il ne démentit point ses premiers exploits. Zélé pour les jeux publics, généreux, hospitalier, il reçut d'Hiéron, qui venait de fonder Etna, le titre de citoyen de cette ville, dont il devint ensuite le préfet.

Éloge du vainqueur. — Éloge de la Sicile. — Hospitalité de Chromius. — Il est à la fois courageux et prudent. — Longue digression : Hercule au berceau étouffe deux serpents; effroi d'Alcmène et de ses femmes; Amphitryon accourt avec les chefs Cadméens; prédiction de Tirésias; Hercule, devenu grand, exterminera une foule de brigands et de monstres; il succombera dans la guerre contre les géants; pour prix de ses hauts faits les dieux le placeront dans l'Olympe.

[1] Chromius, de Syracuse, s'était fait proclamer Etnéen pour flatter Hiéron qui l'avait nommé citoyen de cette ville.

Dans cette ode, Pindare vante deux vertus : la force d'âme et la sagesse; il les montre unies dans Chromius et dans la Sicile, riche, guerrière, amie des luttes. Il établit une sorte de parallèle entre le vainqueur et Hercule. Comme Hercule, Chromius s'est illustré dès son jeune âge par sa valeur et plus tard par de nombreux exploits; les dieux ont fait asseoir Hercule parmi eux; ils ont donné à Chromius la victoire dans Némée et un glorieux repos.

Date de la victoire et de la composition de l'ode: 473 avant J. C., peu de temps après la fondation d'Etna.

Lieu de la scène: Ortygie, où Chromius habitait; le chœur se tenait dans le vestibule du palais; un festin splendide devait clore la fête. Pindare était présent.

Hermann pense que le mode est dorien.

Str. 1. — Lieu saint où l'Alphée[2] vient respirer, fleuron[3] de l'illustre Syracuse, Ortygie[4], couche de Diane[5], sœur de Délos[6], de toi[7] s'élance l'hymne suave qui assure à des coursiers rivaux de la tempête une grande gloire, chère à Jupiter Etnéen[8]. C'est que le char[9] de Chromius et Némée me pressent de composer, en l'honneur de victorieux travaux, un hymne d'éloge. Ils en ont jeté les bases, les dieux

[2] L'Alphée, fleuve de l'Élide, était honoré avec les grands dieux à Olympie : il y avait un autel. Le culte de ce dieu fut transporté par des colons de l'Élide en Sicile et à Ortygie. Telle est l'origine de la fable qui conduit les eaux de l'Alphée, à travers la mer, de l'Élide en Sicile. — [3] Partie. — [4] Petite île dans la rade de Syracuse. — [5] Le culte de la Diane des fleuves avait aussi été transporté d'Olympie à Ortygie. — [6] Que la déesse aime comme Délos. [7] L'ode fut chantée dans cette île où habitaient Chromius, Hiéron et tous les grands. — [8] Protecteur de la nouvelle cité d'Etna. — [9] Chromius n'était pas en personne à Némée.

Ant. 1. — Qui ont doté ce héros de vertus divines. C'est dans la prospérité[10] que la gloire est à son comble; la Muse aime à rappeler de nobles luttes. Sème donc un peu d'éclat sur l'île[11] que Proserpine a reçue du maître de l'Olympe[12]; et il lui promit, en secouant sa chevelure, que la Sicile[13], fertile au-dessus des contrées les plus fécondes,

Ép. 1. — S'élèverait riche en cités superbes. Or, le fils de Cronos lui a donné un peuple amant de la guerre, aux armes d'airain, un peuple de cavaliers souvent couronnés dans Olympie de l'olivier aux feuilles d'or. J'ai signalé de nombreux mérites sans frapper à faux.

Str. 2. — Car voici que je chante les exploits d'un mortel hospitalier aux portes du vestibule où m'attend un splendide banquet. Souvent dans son palais ne manquent pas les étrangers. Aussi a-t-il trouvé contre ses calomniateurs des gens de bien qui jettent de l'eau sur la fumée[14]. Autres hommes, autres mœurs. Mais il faut, en suivant les voies droites, se défendre par le caractère[15].

Ant. 2. — Dans les actions éclate le courage; dans les conseils, la sagesse de ceux qui ont reçu en naissant le don de prévoir l'avenir[16]. Fils d'Agésidame, ta vie est la pratique de ces deux vertus. Je n'aime[17] point à tenir de grandes richesses enfouies dans ma demeure; mais à vivre en servant mes amis. Car les mêmes destinées[18] attendent

[10] Les riches doivent employer leurs trésors à récompenser les chants des poëtes qui les célèbrent. — [11] La Sicile. — [12] Jupiter. — [13] Les avantages de la Sicile brillent dans Chromius. — [14] Dont les calomniateurs veulent noircir sa vie. — [15] Chromius se défend par ses vertus naturelles; il ne fait que suivre le mouvement de son cœur. — [16] Les hommes généreux comme Chromius se préparent des ressources dans l'adversité par leur munificence. — [17] Éloge indirect de Chromius; comme si Pindare disait : *vous n'aimez pas.* — [18] Tous nous devons-nous attendre aux revers.

Ép. 2. — Les malheureux humains. Pour moi, admirateur passionné d'Hercule et de ses vertus sublimes, je rappelle l'antique tradition; comment le fils de Jupiter élancé soudain du sein maternel, vint tout à coup à la clarté du jour avec son frère jumeau,

Str. 3. — Et comment il ne put tromper l'œil de Junon au trône d'or, lorsqu'il fut entré dans les langes safranés. En effet, la reine des dieux, transportée de colère, s'empressa d'envoyer contre lui deux dragons. Les portes étaient ouvertes; ils pénétrèrent dans la vaste profondeur de l'appartement, impatients de mouvoir autour des enfants leurs mâchoires rapides. Hercule leva la tête, et, sur-le-champ essayant le combat,

Ant. 3. — De ses deux mains invincibles, il saisit les deux serpents par le cou. Étouffés aussitôt, la vie s'exhala de leurs corps énormes. Cependant une terreur irrésistible a frappé toutes les femmes qui veillaient près du lit d'Alcmène. Elle-même, presque nue, s'est élancée de sa couche pour repousser aussi les attaques des monstres.

Ép. 3. — Bientôt les chefs des Cadméens, avec leurs armes d'airain, accourent en foule. Amphitryon, brandissant dans sa main un glaive tiré du fourreau, s'avance en proie à de vives angoisses. Le malheur des nôtres nous émeut également tous; mais notre cœur est bientôt insensible au deuil d'autrui.

Str. 4. — Il s'arrête plein d'un étonnement à la fois pénible et doux, car il a vu l'intrépidité merveilleuse et la vigueur de son fils. Ainsi les immortels avaient démenti les discours des messagers[19]. Il appelle le prophète voisin, illustre interprète du très-grand Jupiter, le véridique Tiré-

[19] Qui avaient déjà répandu le bruit que les serpents avaient dévoré Hercule.

sias. Celui-ci révèle au prince et à tout le peuple les fortunes diverses que subira cet enfant;

Ant. 4. — Combien sur terre et combien sur mer il immolera de monstres barbares; et comment il exterminera d'insolents ennemis aux voies obliques. Car, lorsque les dieux, dans les champs Phlégréens [20], marcheront au combat contre les géants, «ceux-ci, dit-il, sous ses flèches «impétueuses, iront balayer la poussière de leur brillante «chevelure;

Ép. 4. — «Mais lui, au sein de la paix, jouira éternel«lement d'un repos immuable; il recevra dans les demeures «bienheureuses le plus beau prix de ses vastes travaux, «la florissante Hébé pour épouse; et, son hymen célébré, «il habitera heureux un palais auguste près du grand Ju«piter.»

NÉMÉENNE II.

A TIMODÈME ATHÉNIEN, PANCRATIASTE.

Argument. — Timodème Athénien, fils de Timonoüs, remporta la victoire au pancrace, quelque temps après la bataille de Platée, qui eut lieu en 479 avant J. C. Cette Néméenne fut chantée à Athènes : ce n'est qu'un prélude, comme le triomphe de Timodème à Némée; le poëte espère que son héros se distinguera aussi dans l'isthme et à Pytho; Salamine et Acharnes s'associent à sa gloire; il honore la race des Timodémides. Énumération de leurs succès.

[20] Dans l'Isthme de Thrace formé par la péninsule de Pallène ou Phlégra.

Str. 1. — Comme les Homérides[1], chanteurs de vers épiques, débutent le plus souvent en préludant par Jupiter, ainsi ce héros[2] a jeté les premiers fondements de ses victoires aux saintes luttes, dans la forêt[3] tant de fois vantée de Jupiter Néméen.

Str. 2. — Mais il faut encore, puisque le destin qui le dirige sur les traces de sa famille, lui a donné d'être l'ornement de la grande Athènes, il faut que souvent il cueille la fleur brillante des luttes isthmiques et la palme de Pytho, lui fils de Timonoüs. Naturellement Orion[4]

Str. 3. — Ne marche pas loin des Pléiades des montagnes. Aussi bien Salamine[5] peut nourrir un mortel valeureux. A Troie, Hector a entendu parler d'Ajax. Pour toi, Timodème, ta force invincible au pancrace t'a illustré.

Str. 4. — Depuis longtemps Acharnes[6] est célèbre en vaillants hommes. Que de fois, dans les luttes, les Timodémides ont été proclamés les premiers ! Près du Parnasse escarpé, ils ont, aux jeux, remporté quatre victoires. Déjà, des mains des Corinthiens,

Str. 5. — Dans les vallées du brave Pélops, ils ont reçu huit couronnes; sept, de Némée; dans leur patrie, un plus grand nombre encore, aux jeux de Jupiter. O citoyens, célébrez ce Dieu, célébrez le glorieux retour de Timodème. Préludez de vos voix mélodieuses.

[1] Espèce de troubadours ambulants qui récitaient des morceaux d'Homère, et composaient eux-mêmes des préludes. — [2] Timodème. — [3] A Némée. — [4] Constellations qui se suivent de près dans le ciel. Ainsi devront se suivre les victoires de Timodème. — [5] Timodème était né, ou avait été élevé à Salamine. — [6] Timodème avait son domicile à Acharnes.

NÉMÉENNE III.

POUR ARISTOCLIDE D'ÉGINE PANCRATIASTE.

Argument. — Fils d'Aristophane, Aristoclide d'Égine, illustre pancratiaste, était déjà fort âgé lorsque cette ode fut chantée en son honneur. Il avait eu des succès dans Mégare, dans Épidaure, à Némée. Les vers de Pindare ne furent composés que longtemps après la victoire néméenne du héros, et pour en célébrer l'anniversaire; un festin solennel avait été préparé dans un édifice public d'Égine, dans le Théarion où habitait un collége de prêtres. Nous ne connaissons pas la date de la fête; toutefois elle précéda la soumission d'Égine aux Athéniens.

Prière à la Muse d'aller à Égine et d'y porter les vers que le chœur attend avec impatience. — Victoire d'Aristoclide; il est digne des anciens Mirmydons; sa gloire s'étend jusqu'aux colonnes d'Hercule. Mais ce n'est pas Hercule, ce sont les Éacides que Pindare doit surtout louer en louant un Éginète. Pélée s'est emparé d'Iolcos; il a dompté la déesse Thétis; Télamon a suivi Hercule dans son expédition contre Laomédon et les Amazones. Exploit d'Achille encore enfant lorsqu'il est chez le centaure; plus tard il défait les Lyciens, les Dardaniens, les Phrygiens; il tue Memnon. — Retour au sujet; Aristoclide aussi a illustré sa patrie; c'est par ses œuvres que dans les quatre âges de la vie on montre son mérite; chaque âge a le sien; ce vainqueur l'a prouvé. — Adieu du poëte à son héros. Pindare lui envoie tardivement une coupe pleine de poésie; mais le breuvage en est doux; il termine en rappelant trois victoires d'Aristoclide.

Une même idée lie toutes les parties de cette composition; Aristoclide, célèbre athlète, honore sa glorieuse patrie. Sorte de parallèle entre ce héros et les Éacides; ses

victoires l'ont illustré aux différentes époques de sa vie comme les exploits guerriers ont illustré dans divers âges Pélée, Télamon, Achille. — Le mode est éolien.

Str. 1. — Muse auguste, ô notre[1] mère, je t'en supplie, viens, pendant la fête[2] néméenne, dans une île où les étrangers abondent, dans la dorienne Égine. Car, près des eaux de l'Asopus[3], de jeunes artistes aux accords mélodieux attendent impatiemment[4] ta voix. Une chose a soif d'une autre; mais la victoire dans les jeux aime surtout la poésie, la plus belle compagne des couronnes et des vertus.

Ant. 1. — Fais-la donc jaillir de mon âme; commence pour le monarque des cieux et des nuages, toi, sa fille[5], des vers qui lui plaisent; moi je les confierai à leurs voix[6] et à la lyre. Il[7] aura pour agréable un labeur qui relève la contrée où habitèrent les Myrmidons[8] antiques, dont Aristoclide, grâce à toi[9], n'a point flétri l'assemblée depuis longtemps célèbre, puisqu'il n'a point faibli

Ép. 1. — Parmi les redoutables pancratiastes. Mais, pour guérir ses plaies douloureuses, il emporte du vallon de Némée le baume salutaire d'une noble victoire. Que si le fils d'Aristophane, joignant à ses charmes des actions dignes de sa beauté, s'est élevé au faîte des honneurs, il n'est pas facile[10] désormais de traverser au loin une mer infranchissable par delà les colonnes d'Hercule, colonnes

[1] Mère des poëtes. — [2] Fête anniversaire. — [3] Petite rivière d'Égine. — [4] Depuis longtemps Pindare avait promis cette ode. — [5] Les Muses sont filles de Jupiter. — [6] La voix des choristes. — [7] Jupiter qui présidait aux jeux Néméens. — [8] Habitants d'Égine. — [9] Grâce à Clio; ce mot signifie *Gloire*, et l'on en retrouve la racine dans le nom *Aristoclide*. — [10] D'être plus heureux.

que le héros dieu plaça témoins de la plus lointaine navigation,

Str. 2. — Après avoir dompté les monstres énormes des mers, sondé[11] les courants des lagunes, jusqu'à ce qu'il abordât aux lieux qui prescrivent le retour et fixât les bornes de la terre. O mon âme, vers quel promontoire reculé égares-tu mon esquif? Je t'ordonne de conduire la Muse vers Éaque et sa famille. Cet ordre est conforme à la justice, qui éclate surtout dans l'éloge des héros.

Ant. 2. — Les récits étrangers[12] ne doivent pas séduire le poëte; suis les traditions nationales, elles t'offrent la matière facile d'un doux chant. Le roi Pélée fut dans la joie de ses antiques vertus, lorsqu'il se fut taillé une lance énorme; lui qui seul, sans armée, s'empara d'Iolcos; lui qui dompta promptement l'Océanide Thétis. Le redoutable Télamon tua Laomédon, en se tenant près d'Iolas[13];

Ép. 2. — Et contre les intrépides Amazones aux arcs d'airain, il le suivit encore; jamais la peur qui abat les humains ne put arrêter l'ardeur de son âme. Qui naquit héros, est vraiment grand; mais celui qui doit tout à l'art, mortel obscur, emporté de désirs en désirs, ne marche jamais d'un pied ferme, et son cœur impuissant essaie de mille vertus.

Str. 3. — Lorsque le blond Achille habitait dans la demeure de Philyre[14], de grands exploits étaient les jeux de son enfance; souvent ses mains lançaient une courte javeline; prompt comme les vents, il s'attaquait dans des combats à mort aux lions sauvages, exterminait les sangliers, venait déposer leurs corps palpitants aux pieds du

[11] Texte de Dissen. — [12] Le poëte doit surtout louer la patrie du héros. — [13] Compagnon d'Hercule. — [14] Mère du centaure Chiron.



centaure, fils de Cronos, et il n'avait que six ans; et, dans tout le temps qui suivit, Diane et l'intrépide Minerve

Ant. 3. — Admiraient qu'il tuât des cerfs, sans chiens et sans toiles perfides. Car il les domptait à la course. Je raconte la tradition primitive. Le sage Chiron nourrit sous son toit de pierre, et Jason et plus tard Esculape, auquel il enseigna l'art d'appliquer les remèdes d'une main légère. Ce fut encore lui qui maria la fille de Nérée[15] aux belles sources, qui nourrit son noble fils[16] dans tous les exercices propres à former sa grande âme;

Ép. 3. — Afin que conduit sur les flots par le souffle des vents jusqu'aux rives de Troie, il soutînt, dans la bruyante mêlée des lances, les cris des Lyciens, des Phrygiens, des Dardaniens, et que dans ses luttes avec les Éthiopiens, armés de piques, il résolut d'interdire le retour de la patrie à leur roi, au cousin d'Hélénus[17], le valeureux Memnon[18].

Str. 4. — De là rayonne au loin la gloire des Éacides; car, Jupiter, tu vois en eux ton sang[19], et ce sont tes jeux que chante cet hymne, où la voix des jeunes gens célèbre un bonheur national. Ce chant convient aussi au vainqueur Aristoclide, qui, par ses nobles travaux, vient d'illustrer cette île et l'auguste Théarion[20] du Pythien. C'est à l'œuvre que l'on reconnaît le mérite et la supériorité

Ant. 4. — Des enfants parmi les enfants[21], des hommes parmi les hommes; enfin de ceux qui[22] avancent en âge.

[15] Thétis. — [16] Achille. — [17] Hélénus, fils de Priam. — [18] Fils de Tithon qui était frère de Priam. — [19] Éaque était fils de Jupiter et d'Égine. — [20] Édifice consacré à Apollon Pythien; il était habité par un collége de prêtres, par les *Théares*, chargés de consulter l'oracle Pythien. — [21] On était enfant jusqu'à dix-huit ans. [22] Ils sont de deux sortes; les hommes entre deux âges, de quarante-cinq à soixante ans, et les vieillards depuis l'âge de soixante ans.

Car ainsi se partage notre vie mortelle. La durée de notre existence comporte aussi quatre vertus et nous impose la sagesse de l'âge présent. Elles sont connues d'Aristoclide. Adieu, mon ami! ce miel[23] mêlé avec du lait blanc, breuvage harmonieux couronné d'écume, je te l'envoie, au souffle des flûtes éoliennes[24],

Ép. 4. — Bien que tardivement. Il est prompt entre les oiseaux[25], l'aigle qui soudain, après l'avoir épiée de loin, étreint dans ses serres une proie sanglante, tandis que les geais criards paissent dans les lieux bas. Pour toi, grâce à Clio au trône d'or, grâce aux triomphes remportés par ton courage, tu reçois de Némée, d'Épidaure et de Mégare[26] une auréole de gloire.

NÉMÉENNE IV.

A TIMASARQUE D'ÉGINE, JEUNE LUTTEUR.

Argument. — Timasarque, jeune lutteur d'Égine, fils de Timocrite, s'était déjà signalé dans les jeux publics de la Grèce, lorsqu'il vainquit à Némée; il était de la famille des Théandrides, illustrés par de nombreux succès.

Les charmes de la poésie délassent les athlètes de leurs fatigues. — Victoires de Timasarque; combien elles rendraient son père heureux s'il vivait encore! qu'il aimerait à chanter sur la cithare cet hymne où je rappelle les triomphes de son fils dans Némée, dans Athènes, dans

[23] Images empruntées au repas solennel de la fête. — [24] Synonyme de Béotiennes; les Béotiens étaient Éoliens d'origine; d'ailleurs de mode Éolique doux et tempéré convenait ici. — [25] Pindare a tardé longtemps de traiter ce sujet; mais une fois qu'il a commencé sa tâche poétique, il s'en acquitte avec facilité. — [26] Aristoclide avait remporté la palme dans ces trois villes.



Thèbes, ville amie d'Égine, comme Hercule était ami de Télamon ! — Partie mythique; Télamon accompagne Hercule à Troie. — Mais le poëte ne se laissera pas entraîner assez loin de son sujet pour donner prise aux critiques de ses envieux. — Éloge des Éacides : de Teucer, d'Ajax, d'Achille, de Thétis, de Néoptolème et surtout de Pélée. — Éloge des Théandrides et en particulier de Calliclès. — Souvenir flatteur pour Milésias, qui forma Timasarque à la lutte.

Une même pensée paraît unir toutes les parties de l'ode; *la gloire de Timasarque vainqueur et de sa famille est comparable à celle des Éacides.* Il est vrai que les succès du vainqueur ont été achetés par des peines et des blessures; mais Hercule et Télamon ont beaucoup souffert aussi pour accomplir leurs hauts faits. La race d'Éaque a produit bien des héros; mais les Théandrides comptent parmi eux d'immortels athlètes, des poëtes lyriques amis des Muses. Pélée s'est emparé d'Iolcos, il a épousé Thétis; les dieux ont assisté à ses noces; mais Timasarque, jeune encore, a déjà fait rejaillir sur sa race l'éclat de trois victoires. Évidemment ce dernier parallèle est bien incomplet; mais la carrière de Timasarque est loin d'être achevée, et le poëte laisse entrevoir de gracieuses espérances.

Date de la victoire : vers la 80e Olympique. — Lieu de la scène : Salamine. — Chœur de jeunes gens. — Le mode est lydien.

Str. 1. — La joie[1] est un très-bon médecin pour les peines de l'athlète. Mais ce sont les savantes mélodies, filles des Muses, qui le charment de leur présence; et l'onde tiède ne délasse pas les membres assouplis aussi bien que l'éloge, compagnon de la lyre. Elle vit plus long-

[1] Que donne la victoire.

temps que les faits, cette parole que, par la faveur des Grâces, la voix fait jaillir d'une âme profonde.

Str. 2. — Qu'il me soit donc permis d'offrir à Jupiter Cronide[2], et à Némée, et au lutteur Timasarque ce début de mon hymne. Qu'il soit accueilli dans les beaux remparts, séjour des Éacides, phare de justice pour tous les étrangers. Oh! si le soleil de vie échauffait encore Timocrite, ton père, plus d'une fois, aux accords variés de son luth, penché sur ses vers, il chanterait l'hymne de victoire

Str. 3. — Qui t'apporte les guirlandes des jeux Cléonéens[3], de la brillante et célèbre Athènes, de Thèbes aux sept portes; car, près du magnifique[4] tombeau d'Amphitryon, les Cadméens, avec joie, ont couvert de fleurs Timasarque, en mémoire d'Égine. Ami venu chez des amis, il a pénétré dans la ville hospitalière[5] jusqu'à la demeure fortunée d'Hercule.

Str. 4. — Avec ce héros, jadis le robuste Télamon renversa Troie, et les Méropes[6] et le grand guerrier, le formidable Alcyonée; mais celui-ci avait auparavant écrasé sous un roc douze quadriges, et deux fois[7] autant de dompteurs de coursiers, de héros qui montaient ces chars. Il paraîtra bien neuf à la guerre, celui qui ne comprendra pas ce récit. Car ce que l'on a fait, n'est-il pas juste qu'on le souffre à son tour?

Str. 5. — Mais une loi[8], mais les heures rapides[9] m'in-

2 Fils de Saturne. — 3 Néméens. Cléone, ville de l'Argolide près de Némée. — 4 A Thèbes. — 5 Dans Thèbes. — 6 Ils habitaient l'île de Cos. — 7 Sur chaque char se trouvaient deux guerriers : Alcyonée s'était posté dans un lieu très-favorable, à l'entrée même de la péninsule. — 8 Une loi de composition littéraire, ou une loi fixée par le vainqueur, par le programme public de la fête? — 9 Était-il pressé d'achever, son ode pour un jour arrêté d'avance et convenu, ou bien ce temps assigné à la représentation de l'ode était-il trop court?

terdisent les longs discours, et pourtant mon cœur y est attiré par le charme de la Néoménie[10]. Bien que tu vogues[11] au milieu de la haute mer, résiste à la séduction. On me verra marcher au grand jour bien supérieur[12] à mes ennemis; en vain un rival au regard jaloux roule dans l'ombre une pensée rampante.

Str. 6. — Le mérite que m'a départi la fortune souveraine, je n'en doute pas, le temps en fera dans son cours ce qu'a réglé le[13] destin. Vite, ô ma douce lyre, avec l'harmonie lydienne[14], ourdis le tissu d'un hymne qui plaise à Énone[15], à Chypre, où Teucer, fils de Télamon, règne exilé, tandis qu'Ajax possède Salamine, sa patrie;

Str. 7. — Achille, une île[16] brillante dans l'Euxin; tandis que Thétis commande à Phthie, Pyrrhus à la vaste Épire, où des génisses paissent sur les superbes monts qui s'étendent depuis Dodone jusqu'à la mer Ionienne. Mais, au pied du Pélion, tournant un bras ennemi contre Iolcos, Pélée la livra esclave aux Hémoniens[17],

Str. 8. — Lorsqu'il connut les astucieux manéges[18] d'Hippolyte, épouse d'Acaste[19]. Avec un perfide glaive[20], le fils de Pélias[21] avait tramé sa mort; mais Chiron le secourut et accomplit le destin que Jupiter avait fixé. Malgré d'invincibles flammes, malgré les ongles aigus de lions intrépides et les pointes de leurs terribles dents,

[10] De cette fête célébrée à la nouvelle lune. — [11] Emporté par l'inspiration. — [12] Parce qu'il aura tempéré son enthousiasme. — — [13] Les calomniateurs de Pindare ne l'empêcheront point de s'illustrer. — [14] Elle avait un caractère de douceur et de tristesse. — [15] Ancien nom d'Égine. — [16] Leucé, à l'embouchure de l'Ister. — [17] Thessaliens. — [18] Elle avait voulu séduire Pelée. — [19] Le dernier roi minyen d'Iolcos. — [20] Ce glaive, fabriqué par Vulcain pour Pelée, avait été caché par Acaste sur le mont Pélion; en le cherchant Pelée devait être attaqué et tué par les centaures. — [21] Acaste.

Str. 9. — Pélée épousa une des Néréides aux trônes élevés; assis en un cercle brillant, il vit les rois du ciel et de la mer étaler à ses yeux des présents et la puissance qui devait passer à sa race. Mais il est impossible d'aller au delà de Gadès[22], vers le couchant. Tourne de nouveau vers la terre d'Europe les agrès du vaisseau. Je ne puis énumérer toutes les gloires des enfants d'Éaque.

Str. 10. — C'est pour les Théandrides que j'accours fidèle à mon engagement, moi le héraut des luttes qui fortifient les membres dans Olympie, dans l'Isthme et dans Némée; lorsqu'ils y concourent, ils ne reviennent point dans leurs foyers sans des couronnes aux fruits éclatants[23], et là, tes concitoyens, ô Timasarque, nous le savons, leur décernent des chants de victoire. Que si tu m'ordonnes encore d'élever à Calliclès, ton oncle maternel,

Str. 11. — Une colonne[24] plus blanche que le marbre de Paros, l'or purifié brille de tout[25] son éclat, et l'hymne des belles actions fait marcher un mortel l'égal des rois. Lui donc, qui habite les bords de l'Achéron, obtiendra les accords de ma voix dans les lieux[26] où, aux jeux de Neptune qui agite à grand bruit son trident redoutable, il a été couronné de l'ache des Corinthiens.

Str. 12. — Déjà le vieil Euphanès, ton aïeul, l'a célébré, enfant. Autres hommes, autres contemporains; et les faits que l'on a lus, on espère les raconter mieux que personne. Ah! s'il chantait aussi Milésias[27], comme il sou-

[22] Où se trouvaient les colonnes d'Hercule. — [23] Fêtes, hymnes, gloire. — [24] De célébrer en vers. L'image de la colonne est empruntée aux colonnes placées sur les tombeaux; Calliclès est mort. — [25] Comme l'or purifié brille de tout son éclat, le mortel célébré par les poëtes jouit d'une gloire plus vive. — [26] Dans l'Isthme de Corinthe; là se conserve le souvenir glorieux de Calliclès. — [27] Maître de Timasarque à la lutte.



tiendrait cette lutte par la souplesse de ses paroles, par le choc[28] irrésistible de son éloquence, lui si bienveillant pour les bons, si terrible contre ses adversaires!

NÉMÉENNE V.

A PYTHÉAS, ÉGINÈTE, JEUNE PANCRATIASTE.

Argument. — Lampon, fils de Cléonice d'Égine, fort riche et de la noble race des Psalychides, eut deux fils passionnés comme lui pour les jeux publics; Phylacidas et Pythéas. Phylacidas s'illustra par plusieurs succès; il est chanté dans la quatrième et la cinquième isthmique; Pythéas, célébré dans la cinquième néméenne, vainquit au Pancrace à Némée vers la 75e Olympique, avant la bataille de Salamine.

Cette ode fut chantée à Égine, probablement dans un festin.

Idées principales. — Victoire de Pythéas, qui honore sa patrie et les Éacides. — Partie mythique; les fils d'Éaque, Pélée, Télamon et Phocus, debout devant l'autel de Jupiter, le supplient d'accorder à Égine de nombreux héros et une marine puissante. — Pindare ne parlera point de l'exil de Pélée et de Télamon; il n'est prêt à célébrer toujours que les hauts faits et les vertus éclatantes des Éacides. — Les Muses ont assisté avec Apollon aux noces de Pélée; elles ont chanté d'abord Jupiter, puis les nouveaux époux; et comment Pélée, ayant résisté aux instances impudiques d'Hippolyte, Jupiter obtint pour lui de Neptune la main d'une Néréide. Neptune préside aux jeux isthmiques. — Retour au sujet. Éloge d'Euthymène, oncle de Pythéas;

[28] Images empruntées à la lutte.

de Pythéas lui-même, de Ménandre, son maître; éloge de Thémistius, aïeul maternel de Pythéas.

L'artifice de cette ode consiste dans l'habileté du poëte à célébrer Pythéas et sa famille, tout en plaçant sous les yeux du vainqueur des exemples qui l'exciteront vivement à unir toujours la prudence et la chasteté aux vertus de l'athlète; c'est ainsi que Pythéas ne s'exposera point à l'exil que subit Pélée; c'est ainsi qu'il recevra, comme lui, des dieux une insigne récompense.

Str. 1. — Je ne suis point un sculpteur[1] capable d'élever des statues qui se dressent immobiles sur leurs bases. Mais[2], sur tous les navires pesants ou légers, ô mon doux chant, va loin d'Égine, publier au loin que le fils de Lampon, le vigoureux Pythéas, a remporté dans Némée la couronne du pancrace; ses joues ne montrent pas encore la puberté mère d'un tendre duvet;

Ant. 1. — Et cependant, les fils de Saturne, de Jupiter et des blondes Néréides, il vient de les honorer avec leur métropole[3], contrée amie des étrangers; jadis ils avaient souhaité qu'elle s'illustrât par ses héros et par ses flottes, debout près de l'autel[4] de Jupiter Hellénien. Et ils avaient tendu les mains au ciel, les nobles enfants d'Endéis[5] et le puissant roi Phocus,

Ép. 1. — Fils de la déesse Psamathée[6], qui le mit au

[1] Réponse un peu satirique aux parents de Pythias qui, ayant trouvé exagéré le prix de Pindare pour une ode, lui avaient dit que pour la même somme, ils auraient une statue. — [2] Je ne suis point statuaire, mais je suis poëte. — [3] Égine. — [4] Autel établi par les Mirmydons dans Égine : ils y avaient importé le culte de Jupiter Hellénien ; eux-mêmes étaient Hellènes : Hellénien signifie protecteur des Hellènes. — [5] Femme d'Éaque qui en eut Pelée et Télamon. — [6] Autre femme d'Éaque qui lui donna Phocus.

monde sur le rivage de la mer. Je crains de dire un coup hardi que ne fit point tenter la justice; comment ils[7] quittèrent cette île glorieuse, et quel dieu éloigna d'Énone[8] ces vaillants mortels. Je m'arrêterai. Il n'est pas toujours utile de montrer la face de la vérité nue, et le silence est souvent pour l'homme ce qu'il y a de plus sensé.

Str. 2. — Mais s'il faut que je vante le bonheur des Éacides, ou la force de leurs bras ou leurs guerres de fer, allons! que l'on me creuse un large[9] fossé; j'ai pour bondir de souples jarrets. Par delà même la mer l'aigle[10] s'élance. Pour eux aussi, plein de bienveillance, il se fit entendre sur le Pélion, le chœur charmant des Muses; au milieu d'elles, Apollon, avec un plectre[11] d'or, parcourait sa lyre à sept voix,

Ant. 2. — Préludant à des nomes divers; et d'abord elles chantèrent Jupiter, la vénérable Thétis et Pélée; et comment la voluptueuse Créthéis, Hippolyte voulut l'enlacer dans un piége, en trompant par mille artifices l'ami de Pélée, le prince des Magnésiens, son époux; comment elle forgea cette imposture que, sur le lit d'Acaste[12], il avait tenté la foi conjugale;

Ép. 2. — Le contraire était vrai. Car souvent, de toute son âme, elle lui avait adressé une impudique prière. Ses discours audacieux allumèrent son courroux, et sur-le-champ il repoussa cette femme, redoutant la colère de son père Xénius. Celui-ci en fut instruit; et, du haut du ciel, le dieu qui pousse les nuages, Jupiter, le roi des immor-

[7] Télamon et Pelée, après avoir tué Phocus. — [8] Égine. — [9] Image empruntée à l'exercice du saut dans les jeux. — [10] Ce langage allégorique signifie que Pindare va s'élancer rapidement d'un sujet à un autre, de la mort de Phocus aux noces de Pelée, sujets séparés par un tel intervalle que pour le franchir il faut la vigueur de l'athlète ou le vol de l'aigle. — [11] Instrument pour frapper les cordes de la lyre. — [12] Roi d'Iolcos, époux d'Hippolyte.

tels, fit signe qu'il lui donnerait bientôt pour épouse une Néréide des mers au fuseau d'or,

Str. 3. — Avec l'assentiment de son parent Neptune, qui vient souvent d'Égée[13] dans l'isthme[14] célèbre des Doriens[15], où des troupes joyeuses reçoivent le dieu au son des flûtes, et se disputent courageusement le prix de la vigueur. Mais une force née avec nous décide de toute chose. Pour toi, Euthymène[16], c'est à Égine que, tombant dans les bras de la déesse Victoire, des chants variés te fêtèrent.

Ant. 3. — Oui, en ce jour, ton oncle maternel aussi est fier de te voir courir sur ses traces, toi, rejeton de sa famille, ô Pythéas. Tout s'est déclaré pour lui, et Némée et le mois[17] national chéri d'Apollon. Et il a vaincu les rivaux de son âge dans sa patrie et sur les collines de Nisus[18] aux belles vallées. Je suis heureux de voir toute la cité rivaliser de nobles exploits. Sache[19] cependant que tu dois à Ménandre[20] d'avoir recueilli le doux fruit de tes travaux.

Ép. 3. — C'est d'Athènes qu'il faut tirer un instituteur d'athlètes. Que[21] si tu es venu pour célébrer Thémistius[22], plus de crainte, donne toute ta voix, déploie la voile jusqu'au sommet du mât pour proclamer qu'il a remporté dans Épidaure la double victoire du pugilat et du pancrace, et qu'aux portiques d'Éaque il attacha de vertes couronnes avec l'aide des Grâces aux blonds cheveux.

[13] Ancienne ville d'Achaïe. — [14] L'Isthme de Corinthe. — [15] Les Doriens s'emparèrent de Corinthe lorsqu'ils envahirent le Péloponèse. — [16] Oncle maternel de Pythéas. — [17] Le mois *Delphinien*, mois de l'année des Éginètes, qui répond à une partie de mars et d'avril; on célébrait alors les jeux Delphiniens en l'honneur d'Apollon. — [18] Roi de Mégare. — [19] Ceci s'adresse à Pythéas. — [20] Maître de Pythéas; il était probablement d'Athènes. — [21] Pindare se parle à lui-même; tournure lyrique. — [22] Aïeul maternel de Pythéas.



NÉMÉENNE VI.

POUR ALCIMIDAS D'ÉGINE, JEUNE LUTTEUR.

Argument. — De l'illustre famille des Bassides, Alcimidas d'Égine en était à sa vingt-cinquième victoire. Aucune famille en Grèce ne s'était signalée par plus de succès au pugilat. Cependant cette gloire, par intervalle, s'était éclipsée.

Idées principales. Les dieux et les hommes ont une mère commune; mais leurs destinées sont bien différentes; toutefois nous nous rapprochons des dieux par la force du corps et de l'âme. — Éloge d'Alcimidas; ses ancêtres ne sont pas tous célèbres; dans cette famille la gloire saute parfois une génération. — Éloge des Bassides, de Callias surtout. — Digression courte en l'honneur des Éacides. — Retour au sujet.

L'exemple des Bassides justifie la maxime énoncée en tête de l'ode; tantôt ils restent plongés dans l'oubli qui est le partage de la plupart des mortels; tantôt ils s'élèvent jusqu'à la condition des dieux par leurs succès brillants; et leur nom est porté au loin par la voix publique, comme le nom des Éacides que Pindare ne pouvait pas entièrement passer sous silence en parlant d'Égine.

Date de la victoire : vers la 80e Olympiade. — Lieu de la scène : Égine.

Str. 1. — Il est une race d'hommes, une race de dieux; et c'est une même mère qui nous donna le souffle. Mais entre eux il y a toute l'étendue de la puissance. D'un côté, rien; de l'autre, le ciel d'airain appuyé sur des fondements inébranlables. Toutefois nous nous rapprochons un peu des immortels par la vigueur de l'âme ou du corps,

quoique nous ignorions le but vers lequel, et de jour et de nuit, le destin nous ordonne de courir.

Ant. 1. — Il le prouve aujourd'hui même, Alcimidas. Sa famille paraît semblable aux fertiles campagnes que l'on voit tour à tour, ou prodiguer aux hommes les moissons de l'année, ou se reposer pour recouvrer leur fécondité. Revenu des luttes attrayantes de Némée, ce jeune combattant, avide de la destinée[1] que dispense Jupiter, ne s'est point montré malheureux poursuivant à la lutte,

Ép. 1. — En marchant sur les traces de son aïeul Praxidamas[2]. Car, vainqueur dans Olympie, couronné le premier, en[3] l'honneur des Éacides, des palmes[4] de l'Alphée, cinq fois dans l'Isthme, trois fois à Némée, il a sauvé de l'oubli Soclide[5], l'aîné des fils d'Agésimaque.

Str. 2. — Tous trois[6], en effet, athlètes victorieux, ont atteint le faîte de la gloire, après avoir tenté les luttes. Avec l'aide de Dieu, il n'est point de famille que le pugilat ait fait dépositaire d'un plus grand nombre de couronnes dans le sein de la Grèce. J'espère donc, en racontant de grandes choses, frapper droit au but, comme en lançant une flèche de l'arc. Muse, dirige vers[7] eux le souffle glorieux de tes vers. A leurs héros expirés,

Ant. 2. — Poëtes et historiens ont rendu honneur, pour les beaux exploits qui ne manquent pas aux Bassides : race depuis longtemps illustre, qui chargerait une nef de ses propres louanges, qui donnerait aux amis des Piérides une moisson d'hymnes, prix de faits héroïques. Car,

[1] De la victoire. — [2] Fils de Soclide. — [3] Le premier des Éginètes, il offrit une couronne olympique aux Éacides et la déposa dans leur temple à Égine. — [4] La couronne olympique. — [5] Père de Praxidamas. — [6] Agésimaque, Praxidamas, Alcimidas. — [7] Vers Agésimaque, Praxidamas, Alcimidas.

au sein de la divine Pytho, les mains entourées de courroies, Callias, sang de cette noble race, a vaincu jadis, Callias chéri des enfants de Latone au fuseau d'or :

Ép. 2. — Et, près de la fontaine de Castalie[8], il a brillé le soir dans l'assemblée des Grâces[9]; et le pont[10] infatigable de la mer, pendant la fête que les peuplades voisines célèbrent tous les trois ans par des hécatombes, l'a aussi honoré dans l'enceinte[11] consacrée à Neptune; enfin l'herbe du lion l'a couronné vainqueur au pied[12] des vieilles montagnes ombreuses de Phlionte[13].

Str. 3. — Un vaste champ est ouvert de toutes parts aux doctes pour chanter cette île[14] célèbre, puisque les Éacides lui ont assuré une gloire insigne en déployant de grandes vertus. Leur nom vole au loin sur la terre et sur la mer. Il s'est élancé jusque chez les Éthiopiens que Memnon ne revit jamais. Achille leur fit essuyer un rude choc lorsque, descendu à terre de son char,

Ant. 3. — Il tua le fils[15] de la brillante aurore avec la pointe de sa lance courroucée. Déjà le char des anciens a découvert cette route, et je m'empresse moi-même de la suivre. Mais toujours, dit-on, le flot[16] qui roule devant la carène du navire agite plus fortement le cœur de l'homme. Or, le dos chargé volontairement d'un double[17] fardeau, je suis venu, comme messager, proclamer la vingt-cinquième gloire,

Ép. 3. — Acquise dans les combats que l'on appelle sacrés par la race illustre d'Alcimidas. Dans l'enceinte de

8 A Delphes. — 9 Qui président aux chants de victoire. — 10 L'Isthme de Corinthe. — 11 Dans l'Isthme. — 12 A Némée. — 13 En Achaïe, au sud de Sicyone. — 14 Égine. — 15 Memnon. — 16 Ce qui l'occupe, c'est le présent; or, Pindare ici doit chanter Alcimidas, plutôt que les Éacides. — 17 Chanter Alcimidas puis les Éacides.

Cronius[18], ô jeune homme, c'est le caprice du sort qui a enlevé à Timidas[19] et à toi deux fleurs olympiques. Le Dauphin qui fend la mer, je le déclare, n'est pas plus agile que Milésias[20] qui gouverne les mains et la force.

NÉMÉENNE VII.

A SOGÈNE D'ÉGINE, JEUNE LUTTEUR AU PENTATHLE.

Argument. — Sogène, fils de Théarion et de la noble race des Euxénides, était d'une beauté remarquable; le premier des Éginètes il remporta la victoire au pentathle; avant lui, probablement, aucun des Euxénides ne s'était distingué dans les jeux; autrement Pindare en eût fait mention.

Invocation a Ilithye; elle préside à la naissance des enfants, et leur assure une constitution robuste: Sogène lui doit la victoire et les chants que lui décerne une cité amie des Muses et des jeux publics. — Éloge des Muses; sans elles point de gloire durable. — Ulysse doit à Homère d'avoir été célébré plus qu'il ne le mérite. — Aveuglement de la multitude : fin déplorable d'Ajax. — Fin également déplorable de Néoptolème, qui cependant après sa mort surveille les jeux Pythiens. — Retour au sujet : point de bonheur complet sur la terre: Éloge de Théarion; il doit se contenter de sa fortune. — Apologie de Pindare par lui-même. — Éloge modéré de Sogène. — Hommage rendu à Jupiter, père d'Éaque et à Hercule.—Puisse Hercule avec Jupiter et Minerve assurer le bonheur de Sogène et des Euxénides! Pindare n'a jamais songé à décrier Néoptolème.

18 A Olympie. — 19 Parent d'Alcimidas. — 20 Maître d'Alcimidas.



Grâce aux Muses et aux dieux, le mérite et la vertu, sans jouir sur la terre d'un bonheur parfait, triomphent de l'aveuglement du vulgaire et de la calomnie. — Ajax et Néoptolème, enlevés par une fin malheureuse, sont honorés comme des héros; Pindare outragé pour ses vers marche le front levé dans la Grèce. — Sogène et Théarion qu'il célèbre, doivent donc se consoler, s'ils ne goûtent pas une félicité accomplie.

Date de la victoire: 461 avant J. C. — Lieu de la scène: Égine.

Str. 1. — Ilithie[1], compagne des Parques prudentes, fille de la très-puissante Junon, écoute-moi, patronne des enfants. Sans toi, privés de voir et la lumière et la nuit sombre, nous ne connaîtrions jamais ta sœur Hébé[2] au beau corps. Nous n'aspirons pas tous[3] aux mêmes choses; et chacun de nous est diversement attaché au joug du destin. Grâce à toi, le fils de Théarion aussi, Sogène, distingué par son mérite, est chanté pour ses exploits au pentathle.

Ant. 1. — Car il habite la ville[4] musicale des belliqueux Éacides, et là les cœurs sont passionnés pour les épreuves des luttes. Si un athlète est heureux, il jette une douce offrande aux flots des Muses. Privées de chansons, les grandes vertus sont couvertes d'épaisses ténèbres. Pour refléter les belles actions, il n'est qu'un miroir, c'est celui que la faveur de Mnémosyne[5] fait trouver, en retour du travail, dans les nobles cantiques[6].

[1] Présidait aux accouchements. — [2] La jeunesse. — [3] Il n'est pas donné à tous de s'illustrer. — [4] Égine. — [5] La déesse Mémoire, mère des Muses. — [6] Allusion aux vainqueurs généreux qui ne craignent point de donner de l'or pour que leurs succès soient chantés par les poëtes.

Ép. 1. — Or les habiles connaissent le vent qui soufflera dans trois jours, et n'échouent point par avarice. Riches et pauvres marchent ensemble à la mort. Pour moi, je crois que la renommée d'Ulysse est plus grande que ses malheurs[7], grâce au mélodieux Homère.

Str. 2. — Car ses fictions et son art sublime ont je ne sais quoi de grandiose; chez lui le talent nous égare par des fables séduisantes. Mais le grand nombre des hommes a le cœur aveugle. S'ils pouvaient connaître la vérité, le vaillant Ajax, furieux d'être privé de l'armure[8], n'eût point percé sa poitrine d'un fer brillant; Ajax, après Achille, le plus intrépide guerrier que, pour ramener l'épouse du blond Ménélas, d'agiles vaisseaux conduisirent au souffle d'un zéphir favorable,

Ant. 2. — Jusqu'à la ville d'Ilus[9]. Vers tous marche le flot[10] de l'Orcus, et il tombe sur les noms obscurs comme sur les noms illustres. Mais elle vit la renommée[11] des héros expirés, dont un dieu publie le noble éloge. Car ils avaient visité le centre[12] fameux de la terre au vaste sein; et, dans les champs[13] pythiques, gît Néoptolème, après avoir dévasté la cité de Priam où les Grecs souffrirent aussi. Au retour, son navire manqua Scyros[14]; et après avoir erré, on arriva dans l'Éphyre[15].

Ép. 2. — Il fut peu de temps roi de la Molossie[16]; mais sa race conserva toujours cette dignité. Pour lui, étant allé vers le dieu[17], il lui porta la fleur des dépouilles de Troie, et là, dans une querelle pour les chairs des victimes, un homme le frappa d'un couteau.

[7] Il y a dans ces paroles un blâme implicite des actions d'Ulysse. — [8] L'armure d'Achille. — [9] Troie. — [10] La mort. — [11] Elle les fait revivre. — [12] Delphes. — [13] Delphes. — [14] Ile de la mer Égée; il y avait été élevé. — [15] En Épire. — [16] Partie de l'Épire. — [17] Apollon Pythien.

Str. 3. — Les Delphiens hospitaliers furent vivement affligés, mais il accomplit le destin ; car il convenait que, dans l'antique bois sacré, un des rois Éacides habitât désormais près de la demeure du dieu entourée de belles murailles, et que là il surveillât les pompes héroïques aux nombreuses victimes pour faire régner l'heureuse justice. Trois mots suffiront : témoin incorruptible, il préside, Égine, aux exploits de tes fils et des fils de Jupiter. Mon audace pourrait encore

Ant. 3. — Raconter les vertus éclatantes de ton peuple. Mais, en tout, s'arrêter à propos, a des charmes ; on se dégoûte même du miel, même des charmantes fleurs d'Aphrodite. Nous différons tous de caractère, après avoir reçu avec la vie, ceux-ci telle chose, ceux-là telle autre. Toutefois, qu'un seul homme obtienne en partage une entière félicité, c'est impossible; je ne puis citer un mortel à qui la Parque en ait donné la constante jouissance. O Théarion, elle t'accorde une mesure convenable de bonheur;

Ép. 3. — Et en toi, l'audace des belles actions n'altère point la prudence de l'esprit. Je suis ton hôte, ennemi du blâme ténébreux; je te louerai en répandant comme à flots une gloire véritable sur le mortel que j'aime. Cette récompense sied aux gens de cœur.

Str. 4. —S'il était près de moi, un Achéen[18] des bords de la mer[19] ionienne, ne me désapprouverait pas. J'ai foi aussi dans l'hospitalité publique[20] ; et, parmi mes frères, je lève des yeux sereins, sans orgueil, repoussant loin de

[18] Pindare en appelle au témoignage de la Grèce entière et cite les Grecs les plus éloignés de Thèbes. — [19] Comme seraient les habitants de Dymes. — [20] On croit que les Amphyctions avaient donné à Pindare comme à Polygnotte le droit d'hospitalité dans toute la Grèce.

moi toute violence. Puisse ainsi le reste de ma vie s'écouler irréprochable! qui me connaît peut dire si j'enfreins la loi des vers pour répandre un discours calomnieux. Descendant des Euxénides, ô Sogène, je jure que ma langue, dans ses mouvements rapides, n'a point, dépassant le but, fait comme le javelot au front d'airain[21],

Ant. 4. — Qui renvoie les athlètes avant que la sueur ait couvert leurs cous vigoureux, avant que le soleil ait dardé sur leurs membres ses rayons brûlants. Si la fatigue[22] a été grande, elle est suivie d'une joie plus vive. Laisse-moi[23]. Pour célébrer un vainqueur, si j'ai élevé la voix, ce n'est pas qu'il m'en coûte d'acquitter ma promesse. Il est doux de tresser des guirlandes. Attends. Ma muse assemble pour toi l'or, l'ivoire blanc et le lis[24] fleuri enlevé à la rosée des mers.

Ép. 4. — Némée me rappelle Jupiter[25]; fais vibrer paisiblement les accords de tes nobles hymnes. Il convient dans cette contrée de chanter d'une voix douce le roi des dieux; car il déposa, dit-on, la semence au sein de la femme[26] qui mit au monde Éaque,

Str. 5. — Souverain de ta glorieuse patrie, ton hôte[27] affable, ô Hercule et ton frère. Si l'homme est attiré vers l'homme, l'amitié d'un voisin plein de sollicitude est pour son voisin un bonheur qui vaut des trésors. Que si un dieu

[21] Image empruntée à l'exercice du javelot : lorsqu'un athlète avait du premier coup dépassé le but, il arrivait que ses adversaires renonçaient quelquefois à lui disputer la palme. — [22] Allusion évidente aux fatigues subies au pentathle par Sogène : il en avait supporté victorieusement toutes les épreuves. — [23] Comme Sogène, le poëte, veut achever sa tâche pleine et entière. — [24] Le corail, rouge comme certaine espèce de lis. — [25] Qui présidait aux jeux néméens. — [26] Égine. — [27] Hercule avait été accueilli par les Éacides lorsqu'il cherchait des compagnons pour le suivre à Troie.

pouvait avoir une telle affection, sous ta garde, ô toi[28] qui domptas les géants, Sogène dont le cœur est plein de tendresse pour son père, serait heureux d'habiter la belle, la divine cité de ses aïeux.

Ant. 5. — Car, de même que le joug est placé entre les roues des quadriges, il possède une habitation entre deux de tes temples à droite et à gauche. Immortel Hercule, dispose en sa faveur et Junon et la Vierge aux yeux bleus. C'est toi qui donnes aux mortels la vigueur qui franchit de périlleux obstacles. Puisses-tu leur assurer une vie pleine de force, tisser des jours heureux à leur jeunesse et à leur vieillesse brillante de santé! que les enfants de leurs enfants jouissent toujours

Ép. 5. — D'une gloire pareille et qui croisse toujours! Pour moi, mon cœur ne dira jamais que j'ai déchiré Néoptolème par des paroles injurieuses; répéter trois à quatre fois la même chose, c'est être pauvre comme le babillard qui répète à des enfants : « Corinthus, fils de Jupiter[29]. »

NÉMÉENNE VIII.

A MÉGAS, FILS DE DINIS, ÉGINÈTE, VAINQUEUR AU STADE.

Argument. — Dinis d'Égine avait été deux fois vainqueur au stade; son père Mégas, qui était mort lorsque Pindare écrivait cette ode, avait aussi autrefois remporté une victoire aux jeux.

[28] Hercule. — [29] Mégare, colonie de Corinthe, s'était soustraite au joug de la métropole : pendant longtemps on lui envoya des députés qui répétaient sans cesse que si elle ne rentrait pas dans l'obéissance, elle serait punie par Corinthus, fils de Jupiter. Cette locution devint proverbiale pour désigner un bavardage stérile.

Pindare célèbre d'abord la puberté messagère de l'amour. — Jupiter épouse Égine; naissance d'Éaque, sage et courageux. — Le poëte invoque Éaque en faveur d'Égine; il vient célébrer Dinis et son père Mégas. — Un bonheur solide est l'œuvre de Dieu; exemple de Cinyras; mais le poëte s'arrête; il craint la critique haineuse. — Mort misérable d'Ajax. — Pindare attaque la fausse éloquence : il espère bien ne s'écarter jamais de la droite voie. — Retour au sujet; les vers du poëte sont un témoignage de son amitié pour Dinis et pour son père. Depuis longtemps la poésie a pour mission d'adoucir les fatigues et les peines.

Cette ode nous montre les effets contraires de l'amour et de la haine. L'amour a fait naître le vaillant, le prudent Éaque; Pindare semble invoquer ce héros dans des circonstances périlleuses (Athènes menaçait alors Égine). — La haine et la calomnie ont perdu Ajax; ce chant est un témoignage d'affection pour le vainqueur. Dinis lui-même et sa famille avaient sans doute des ennemis.

Lieu de la scène : Égine, temple d'Éaque. — Date de la représentation de l'ode : vers la 80ᵉ Olympiade.

Str. 1. — Noble puberté, messagère de Vénus aux baisers d'Ambroisie, toi qui reposes sur les paupières des vierges et des jeunes hommes; tu livres l'un aux mains d'une aimable violence, l'autre au malheur. Il est doux cependant, lorsqu'on ne faillit en aucune rencontre, de pouvoir s'assurer de fortunés amours.

Ant. 1. — Tels on les vit dispenser autour de la couche de Jupiter et d'Égine, les présents de Cypris. Il en sortit un rejeton, roi d'Énone[1], illustre par son bras et par sa

[1] Égine.



prudence. Souvent la foule s'empressa pour le voir; car, sans combat, la fleur des héros voisins voulait de plein gré se soumettre à ses lois;

Ép. 1. — Et ceux qui commandaient le peuple de la stérile Athenès et les Pélopides de Sparte. Suppliant d'Éaque[2], j'embrasse ses sacrés genoux, et pour cette ville chérie et pour ses citoyens, leur[3] apportant une mitre[4] lydienne[5] avec des chants variés, et j'offre aux deux courses de Dinis et à celle de son père Mégas cette parure néméenne. Car, enfanté par un dieu, le bonheur des hommes est plus durable.

Str. 2. — C'est un dieu aussi qui jadis, dans Chypre, fille de la mer, combla Cinyras de richesses[6]. Je m'arrête d'un pied léger, je respire avant de parler encore. Car tout a été dit sur tout. Livrer des pensers nouveaux à l'épreuve de la critique est chose périlleuse[7]. Les discours sont pâture pour l'envie. Toujours elle s'attaque aux bons et ne lutte pas avec les mauvais.

Ant. 2. — Elle dévora aussi le fils de[8] Télamon qu'elle fit rouler à terre d'un coup d'épée. Oui, l'homme sans éloquence, mais d'un grand cœur, l'oubli l'opprime dans une triste querelle, tandis que le plus noble prix est offert au mensonge astucieux. Car les Grecs honorèrent Ulysse de leurs suffrages secrets, et privé des armes d'or, Ajax provoqua le trépas.

Ép. 2. — Et toutefois bien différentes étaient les blessures taillées dans le corps fumant des ennemis par leurs

[2] C'est dans son temple que l'ode est chantée : Dinis vient lui offrir sa couronne. — [3] Tournure poétique. — Allusion aux bandelettes de laine placées sur les couronnes. — [5] Au son des flûtes lydiennes. — [6] Elles étaient proverbiales comme celles de Crésus. Cinyras était plein de générosité. — [7] Voilà pourquoi il faut s'arrêter un moment et réfléchir. — [8] Ajax.

lances guerrières, soit en combattant autour d'Achille expiré, soit dans les autres journées de luttes sanglantes. Mais depuis longtemps elle existait cette conseillère funeste, compagne des discours séduisants, amie du dol, ignoble fléau, qui exalte le nom flétri des lâches.

Str. 3. — Que de telles mœurs ne soient jamais les miennes, ô mon père, ô Jupiter, mais que je suive les voies droites de la vie, afin qu'en mourant, je ne laisse point à mes enfants un nom avili! Les uns convoitent l'or et des terres immenses. Pour moi, puissé-je être aimé de mes concitoyens jusque dans la tombe, louant les choses louables et semant le blâme sur les forfaits!

Ant. 3. — La vertu grandit comme s'élance un arbre sous les vertes rosées; entre les hommes sages et justes, elle s'élève vers le ciel humide. Nombreux sont les offices des mortels qui nous aiment. Ils éclatent surtout dans les luttes; la joie aussi désire mettre sous les yeux un monument[9] fidèle. O Mégas[10], te rendre la vie

Ép. 3. — M'est impossible (et l'issue des folles espérances est vaine); mais je puis, pour ta famille et pour les Chariades, dresser la glorieuse pierre des Muses, en mémoire de pieds deux fois vainqueurs. Je suis heureux de répandre un digne éloge sur un exploit. Les chants magiques d'un poëte ont souvent adouci les fatigues. Il y avait des hymnes d'éloge bien avant la querelle d'Adraste et des Cadméens.

[9] Si elle est dignement célébrée par la poésie. — [10] Père de Dinis.



NÉMÉENNE IX.

A CHROMIUS, ETNÉEN, VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

Argument. — Voyez l'argument de la première Néméenne. Chromius avait épousé la sœur d'Hiéron; ce prince l'avait nommé préfet de la nouvelle ville; Chromius l'habitait et faisait célébrer, en présence de Pindare, l'anniversaire de sa victoire: un repas devait succéder à la cérémonie.

Invitation aux Muses d'aller de Sicyone à Etna pour y chanter Chromius, qui, de son char de triomphe, ordonne d'entonner un hymne en l'honneur de Latone et de ses enfants. — Pindare s'excite à célébrer les jeux, institués à Sicyone par Adraste. Éloge d'Adraste. Chassé d'Argos par Amphiaraüs, il est venu régner en Achaïe. Cependant il est rentré plus tard en Grèce avec Amphiaraüs, et dès lors la famille des Danaens a joui d'une puissance extrême. — Guerre contre Thèbes, entreprise malgré les dieux. — Désastre des Argiens : la terre engloutit Amphiaraüs. — Vœux en faveur des Etnéens : que Jupiter éloigne d'eux les lances puniques et leur donne de bonnes lois ! Éloge des Etnéens. — Mérites de Chromius : jeune, il s'est illustré sur les bords de l'Hélorus; ses exploits, ses vertus, sa richesse, lui assurent une vieillesse paisible. — Images empruntées au repas qui va commencer. — Pindare recommande ses chants à Jupiter.

Le poëte mêle des conseils de modération à l'éloge de Chromius, qui a reçu des dieux tous les éléments de bonheur. La ruine d'Adraste et de son armée est une leçon terrible. —

Date de la victoire: vers 472 avant J. C. — Lieu de la scène: la ville d'Etna que traversait la pompe.

Str. 1. — Quittons Apollon[1] et Sicyone[2], ô Muses, pour les nouveaux murs d'Etna[3], où les portes cèdent à l'affluence des étrangers; allons en pompe jusqu'à l'heureux palais de Chromius. Donc, exécutez l'hymne aux doux vers. Car voici[4] que, monté sur son char aux coursiers victorieux, il[5] donne le signal de chanter, et la mère[6] et les jumeaux qui de concert veillent sur la haute[7] Pitho.

Str. 2. — C'est un adage parmi les hommes, qu'il ne faut pas ensevelir une belle action dans la poudre du silence. Or, à l'éloge sied la voix divine des vers. Courage donc! animons la lyre sonore, animons la flûte à célébrer les sublimes luttes équestres, instituées par Adraste, en l'honneur de Thèbes, près des courants de l'Asopus[8].

Str. 3. — Et moi, en rappelant ces jeux, j'ornerai d'un insigne honneur le héros qui régnait alors sur ces rives, et qui, par des fêtes nouvelles, par les luttes des vigoureux athlètes et des chars brillants, rehaussa la gloire de la cité. Car il[9] fuyait Amphiaraüs au cœur audacieux et l'affreuse discorde, loin du palais de ses pères et d'Argos. Ils n'étaient plus chefs, les fils de Talaüs[10], opprimés par la sédition : mais un mortel[11] plus fort apaisa l'antique querelle.

Str. 4. — Lorsque pour gage inviolable ils eurent donné comme femme au fils d'Œclée[12], Ériphyle, fléau d'un époux, ils furent les plus puissants des Danaens[13] aux blonds cheveux. Et le jour vint, où contre Thèbes aux sept portes, ils conduisirent une armée de guerriers, sans

[1] Apollon présidait à Sicyone, aux jeux qui avaient lieu en son honneur. — [2] Cette ode, classée à tort parmi les Néméennes, célèbre une victoire remportée aux jeux pythiques de Sicyone. — [3] En Sicile. — [4] La fête commence. — [5] Chromius. — [6] Latone, Apollon et Diane. — [7] Delphes. — [8] Rivière de Sicyonie. — [9] Adraste, à la suite d'une guerre civile. — [10] Père d'Adraste. — [11] Adraste. — [12] Amphiaraüs. — [13] Fils de Danaüs.

que le vol propice des oiseaux guidât leur route. Et le fils de Cronos, par les roulements de son tonnerre, ne les poussa point à s'élancer en furieux de leurs foyers, mais il voulait arrêter leurs pas.

Str. 5. — Elle courut[14] donc, cette armée, à un désastre évident avec ses armes d'airain et l'appareil de ses chars. Sur les bords de l'Ismène[15], privés d'un doux retour, ils engraissèrent de leurs corps la blanchâtre fumée. Car sept bûchers dévorèrent les cadavres des jeunes héros. Mais Amphiaraüs, Jupiter, de son invincible foudre, lui ouvrit le sein profond de la terré et l'engloutit avec ses coursiers,

Str. 6. — Avant que, frappé au dos par la lance de Periclymène, il eut à rougir dans son cœur guerrier; pressés de terreurs divines fuient même les fils des dieux. S'il se peut, ô fils de Cronos, repousse loin, bien loin, le terrible choc de lances phéniciennes[16] qui décident de la mort et de la vie; accorde longtemps, je t'en supplie, aux fils d'Etna la jouissance de bonnes lois,

Str. 7. — Puissant Jupiter, et donne à ce peuple les gloires civiles. Là vivent des mortels, amis des coursiers, des âmes supérieures aux richesses. Parole étrange, car le gain dérobe en secret l'honneur qui apporte la gloire. Que si vous eussiez porté le bouclier de Chromius au milieu des bataillons, des escadrons, des combats sur mer, vous auriez compris pendant l'impétueuse mêlée,

Str. 8. — Que, dans la guerre, le dieu de l'honneur excitait son âme belliqueuse à repousser le fléau d'Ényalius[17]. Mais peu d'hommes peuvent savoir comment le bras et le

[14] Vers 1226 avant J. C. — [15] Rivière de Thèbes. — [16] Souvent les Carthaginois ont porté la guerre en Sicile; il étaient originaires de Phénicie. — [17] Mars.

cœur refoulent dans les rangs ennemis un nuage de sang qui s'avance. On dit que la fleur de gloire brilla pour Hector sur les bords du Scamandre. C'est aux rives escarpées de l'Hélorus [18],

Str. 9. — Dans l'endroit appelé par les hommes le gué d'Aréa [19], que radieuse elle a paru au jeune fils d'Agésidame. En d'autres journées encore, je le dirai, il [20] s'est illustré, et sur la terre poudreuse et sur la mer voisine. Mais les travaux de la jeunesse, entrepris dans la justice, assurent au vieillard une vie paisible. Qu'il le sache, il a reçu des dieux un merveilleux bonheur.

Str. 10. — Car s'il joint à de grandes richesses une gloire insigne, il est parvenu au plus haut faîte que les pieds d'un mortel puissent atteindre. Les festins aiment la paix ; l'hymne suave donne à la victoire un relief qui en rajeunit l'éclat. Près du cratère la voix s'enhardit. Faites le mélange, doux prélude du chant.

Str. 11. — Distribuez dans les coupes d'argent le fils impétueux de la vigne ; ces coupes que les cavales victorieuses de Chromius rapportèrent de Sicyone la sainte, avec les guirlandes du fils de Latone, tressées par la justice. Puissant Jupiter, je t'en prie, fais que je module cet hymne avec l'aide des Grâces, et que supérieur à la foule, j'embellisse cette victoire par mes vers en lançant mon trait [21] près du but [22] des Muses.

[18] Rivière de Sicile près du Pachyn : Chromius accompagnait Gélon, frère d'Hiéron, dans une guerre contre Hippocrate, tyran de Géla : les Syracusains furent vaincus. — [19] Comme on dirait le gué de Mars. — [20] Chromius. — [21] Image empruntée aux jeux publics et surtout à l'exercice du javelot. — [22] Le but qu'il veut atteindre dans ce chant.

NÉMÉENNE X.

A THÉÉUS D'ARGOS, LUTTEUR.

Argument. — Thééus d'Argos, fils d'Hylias, était un lutteur fameux : souvent il avait remporté le prix dans les jeux publics ; ses ancêtres s'étaient aussi distingués par leurs nombreux succès dans les jeux. Deux fois Thééus avait été couronné aux jeux Héréens d'Argos. Cette ode est destinée à célébrer l'anniversaire de ces victoires.

Invocation aux Grâces pour qu'elles chantent Argos. — Partie fabuleuse : Persée, Épaphus, les Danaïdes, Diomède, Amphiaraüs, Alcmène, Danaüs, Lyncée et Talaüs, Amphitryon, Hercule. — Éloge de Thééus vainqueur dans Argos, à Delphes, dans l'Isthme et dans Némée : puisse Jupiter accorder une victoire olympique au héros qui a reçu déjà dans Athènes un prix envié, le fruit de l'olivier! — Éloge des ancêtres maternels de Thééus et surtout de Thrasyclée et d'Antias, qui ont vaincu dans l'Isthme, à Némée, à Sicyone.... — Telle est la récompense de l'hospitalité que l'un d'eux, que Pamphaë donna aux Tyndarides. Ces dieux président aux jeux avec Mercure et Hercule. — Combat des Tyndarides contre Idas et Lyncée ; Castor est atteint d'un coup mortel : Pollux le venge, et revient à son frère mourant : il prie Jupiter de lui sauver la vie ; Pollux obtient du dieu qu'ils vivront tous deux ; mais tour à tour ils passeront la moitié du temps aux enfers, l'autre moitié dans le ciel.

Thééus n'est pas seulement un lutteur digne par ses exploits d'être né dans l'illustre Argos, et d'avoir pour ancêtres des héros : à l'exemple des Tyndarides, il est le meilleur, le plus dévoué des frères.

Date de la représentation de l'ode : entre l'Olympiade 78, 1, et l'Olympiade 80, 3.

Str. 1. — Chantez, ô Grâces, la ville de Danaüs et de ses cinquante filles aux trônes éclatants; Argos, digne séjour de la déesse Junon. Argos resplendit de mille gloires, prix d'héroïques exploits. Longue est l'histoire de Persée avec la Gorgone Méduse. Nombreuses sont les villes qu'Argos a bâties, en Égypte, par les mains d'Épaphus[1]. Hypermnestre non plus n'a point failli en retenant seule dans le fourreau un glaive rebelle.

Ant. 1. — Jadis, la blonde déesse aux yeux[2] bleus, fit de Diomède, un immortel. Le sol thébain, frappé des traits de Jupiter, s'ouvrit au devin Œclide[3], l'orage des combats. Argos est illustre encore par ses femmes à la belle chevelure. Et Jupiter a bien justifié ce renom, quand il se rendit vers Alcmène et Danaé; et dans le père d'Adraste[4] et dans Lyncée, il associa une raison mûrie à la droite justice,

Ép. 1. — Et par lui grandit la lance d'Amphitryon. Celui-ci eut l'insigne bonheur d'entrer dans sa famille; sous une armure d'airain, il domptait les Téléboens[5], lorsque le roi des immortels empruntant ses traits, entra dans sa demeure, portant la semence de l'intrépide Hercule; Hercule, époux d'Hébé, qui, dans l'Olympe, près de sa mère[6], protectrice de l'hymen, s'avance la plus belle des déesses.

Str. 2. — J'ai trop peu de voix pour raconter tous les biens qui sont le partage du sol sacré d'Argos. D'ailleurs le dégoût des hommes est dur[7] à encourir. Éveille[8] cependant ta lyre aux cordes sonores, et que les luttes occu-

[1] Fils de Jupiter et d'Io; père de Libye, mère de Danaüs. — [2] Minerve. — [3] Amphiaraüs. — [4] Talaüs. — [5] En Étolie. — [6] Junon. — [7] Quand on insiste trop sur certains détails. — [8] Dialogue entre une partie du chœur et Pindare?



pent ta pensée. Le combat[9] pour un bouclier d'airain appelle le peuple aux Hécatombes de Junon et au jugement des athlètes; là deux fois vainqueur, le fils d'Hylias, Thééus, a trouvé l'oubli de ses douces fatigues.

Ant. 2. — Et il l'a aussi emporté sur les Grecs réunis dans Pytho. Heureux, il est allé prendre la couronne dans l'Isthme[10] et dans Némée, et il a ouvert aux Muses un vaste champ par trois victoires aux portes de la mer; trois autres sur le sol sacré soumis aux lois d'Adraste[11]. Puissant Jupiter! Sa bouche se tait sur les vœux que forme son cœur; mais la fin de toutes les actions dépend de toi. Ce n'est point par lâcheté d'âme qu'un vaillant comme lui refuserait la gloire.

Ép. 2. — Elle est connue de Thééus et de tous ceux qui disputent le plus haut prix des plus nobles luttes. Mais c'est Pise[12] qui possède la sublime institution d'Hercule. Du moins, deux fois dans leurs fêtes, les Athéniens de leurs douces voix ont préludé à l'éloge de Thééus; et l'argile durcie au feu, et des vases[13] à peintures variées ont porté le fruit de l'olivier chez le peuple[14] héroïque de Junon.

Str. 3. — O Thééus, la gloire des combats heureux accompagne souvent la race illustre de tes aïeux maternels, par la faveur des Grâces et des Tyndarides. Que ne suis-je parent de Thrasybule ou d'Antias! Certes, je ne baisserais pas les yeux dans Argos. Combien de fois la cité de[15] Prœtus aux beaux coursiers n'a-t-elle point cueilli la fleur de victoire, et dans les vallées de Corinthe et dans les champs de Cléone[16]..... quatre fois!

9 Aux jeux Héréens célébrés en l'honneur de Junon à Argos. — 10 De Corinthe. — 11 Némée. — 12 C'est donc à Pise que Thééus voudrait remporter une victoire. — 13 Ces vases d'argile renfermaient les olives, prix de la victoire. — 14 Argos. — 15 Argos. — 16 Cléone, ville de l'Argolide près de Némée.

Ant. 3. — De Sicyone, ils [17] sont revenus avec l'argent des coupes vineuses, et de Pellène [18], les épaules couvertes des plus moelleux tissus. Mais il n'est pas possible d'apprécier tout l'airain (car ce calcul réclamerait trop de temps), l'airain que Clitor [19] et Tégée, et les villes élevées d'Achaïe et le Lycée [20] ont offert dans le stade de Jupiter à l'effort des pieds et des mains pour prix de la victoire.

Ép. 3. — Castor et Pollux étaient venus comme hôtes chez Pamphaë [21]; il n'est pas étonnant que les aïeux de Thééus soient naturellement de bons athlètes; car les Tyndarides, gardiens de Sparte, à la vaste enceinte, dirigent avec Mercure et Hercule la destinée brillante des luttes, pleins de sollicitude surtout pour les hommes droits. Et la race des dieux est fidèle [22].

Str. 4. — Ils passent tour à tour un jour près de Jupiter leur père chéri, un autre jour, sous les cavernes de la terre, dans les tombeaux de Thérapné [23], et partagent le même sort. En effet, Pollux aima mieux cette destinée que d'être entièrement dieu et d'habiter le ciel, après que Castor eut péri dans un combat. Car Idas [24], en courroux pour certains bœufs, le perça d'un coup de sa lance d'airain.

Ant. 4. — Du haut du Taygète, Lyncée[25] avait découvert les Tyndarides assis sur le tronc d'un chêne; car son œil était le plus perçant de tous les yeux mortels. Bientôt, d'un pas rapide, partent les fils d'Apharée [26], et soudain ils méditent un coup hardi; mais ils furent cruellement punis par les mains de Jupiter. Sur-le-champ, le fils de Léda courut à leur poursuite; ceux-ci firent tête près du tombeau paternel.

[17] Les ancêtres de Thééus. — [18] En Achaïe. — [19] Villes d'Arcadie. — [20] En Arcadie. — [21] Un des ancêtres de Thééus. — [22] Envers les justes. — [23] En Laconie. — [24] Fils d'Apharée. — [25] Autre fils d'Apharée. — [26] Idas et Lyncée.



Ép. 4. — Ils arrachèrent une pierre polie, décoration sépulcrale, et la jetèrent à la poitrine de Pollux. Cependant, ils ne purent ni l'écraser ni le repousser. Et s'élançant alors avec un javelot rapide, Pollux poussa l'airain dans les flancs de Lyncée; puis Jupiter précipita sur Idas sa foudre enflammée et fumante. Ainsi abandonnés, ils furent consumés ensemble. S'attaquer à plus fort que soi est pour les hommes une lutte dangereuse.

Str. 5. — Bientôt le Tyndaride revient à son valeureux frère; il n'était pas encore expiré; mais il le trouva haletant d'un râle pénible. Versant alors des larmes brûlantes en gémissant, il dit à haute voix: «Fils de Cronos, ô mon «père, quel sera le terme de mes douleurs? A moi aussi «envoie la mort comme à lui, ô Roi. Plus d'honneur pour «le mortel privé d'amis. Peu d'hommes sont fidèles au «malheur au point d'en partager les peines.»

Ant. 5. — C'est ainsi qu'il parla; Jupiter vint à lui et dit: «Tu es mon fils; mais celui-ci est le fils d'un héros «qui, plus tard, s'approchant de ta mère, déposa dans «son sein une semence mortelle. Hé bien! je te laisse pour- «tant le choix; si, loin de la mort et d'une vieillesse odieuse, «tu désires habiter toi-même l'Olympe avec Minerve et «Mars à la lance noire de sang,

Ép. 5. — «Tu es libre de le faire; mais si tu t'armes pour «un frère, si tu songes à partager tout également avec lui, «tu respireras la moitié du temps sur la terre; l'autre moitié «dans les palais d'or du ciel.» Ainsi parla Jupiter, et Pollux n'hésita point entre deux pensées. Alors Jupiter rendit la «lumière et la voix à Castor au baudrier d'airain.

NÉMÉENNE XI.

AU PRYTANE DE TÉNÉDOS, ARISTAGORE, FILS D'ARCÉSILAS.

Argument. — Cette ode, classée à tort parmi les Néméennes, a été composée (nous ne savons pas à quelle époque) pour l'installation d'Aristagore dans les fonctions de Prytane à Ténédos, et chantée dans le Prytanée même en présence des grands qui devaient partager avec lui le commandement pendant une année. La cérémonie était solennelle; des prières, des sacrifices avaient lieu.

Ordre des idées. Invocation à Vesta pour qu'elle protège la nouvelle magistrature. Louanges d'Arcésilas et d'Aristagore son fils. Que les citoyens, que les poëtes chantent Aristagore: qu'ils chantent ses victoires; elles seraient plus nombreuses encore si sa famille avait formé pour lui des espérances plus hardies. Il est facile de reconnaître dans ce héros le sang du Spartiate Pisandre, qui conduisit avec Oreste une colonie d'Éoliens à Ténédos. — Les vertus d'une génération ne passent pas à celle qui suit: l'avenir est caché aux hommes. Soyons prudents et modérés.

Str. 1. — Fille de Rhéa, protectrice des Prytanées[1], Vesta, sœur du très-haut Jupiter et de Junon qui partage son trône, accueille Aristagore dans ton sanctuaire; accueille aussi, près de ton sceptre brillant, les[2] amis qui soutiennent, en te vénérant, les murs de Ténédos,

Ant. 1. — Qui t'honorent comme la première des déesses, par des libations nombreuses, par de nombreux holo-

[1] Résidence du Prytane, premier magistrat de l'île. — [2] Collègues revêtus de la même magistrature.



caustes; ils font vibrer leur lyre et leur voix; ils pratiquent à des banquets perpétuels la loi de Jupiter hospitalier. Fais donc qu'avec gloire[3] il remplisse les douze mois de sa dignité, sans que le chagrin ronge son âme.

Ép. 1. — Pour moi, j'estime heureux son père Arcésilas, pour sa merveilleuse stature et sa bravoure naturelle. Que si[4] un mortel déjà riche, l'emporte encore sur les autres en beauté, et déploie dans les luttes une force victorieuse, il ne doit pas oublier qu'il revêt des membres mortels et que la terre sera son dernier manteau.

Str. 2. — Mais que les citoyens le louent dans leurs discours flatteurs, qu'ils célèbrent sa gloire dans des chants mélodieux. Seize victoires brillantes, remportées chez les peuples voisins, ont couronné Aristagore et sa famille renommée à la lutte et au noble pancrace.

Ant. 2. — Les espérances trop timides des parents ont empêché le fils d'essayer ses forces dans les jeux de Pytho et d'Olympie. Car, j'en fais le serment, je crois que s'il se fût présenté à Castalie[5] et sur la colline ombreuse de[6] Cronos, il en serait revenu plus glorieux que ses adversaires,

Ep. 2. — Après avoir célébré[7] la fête quinquennale, institution d'Hercule, et le front ceint de feuillages pourprés. Mais, entre les mortels, l'un échoue victime d'une présomptueuse folie; l'autre se défie de ses forces et manque des succès assurés, car la faiblesse[8] le prend par la main et le tire en arrière.

Str. 3. — Il est facile de reconnaître dans Aristagore le

[3] Aristagore. — [4] Ceci s'adresse indirectement à Aristagore. — [5] Aux jeux pythiques. — [6] Qui domine la carrière d'Olympie. — [7] Par une pompe, des chants, des festins, comme faisaient les vainqueurs. — [8] Personnification.

sang de l'antique Pisandre de Sparte (venu d'Amycles[9] avec Oreste, il amena sur ces rives une troupe éolienne aux armes d'airain), et, sur les bords de l'Ismène[10] ce sang se mêla dans Mélanippe, son aïeul maternel.

Ant. 3. — Or, les vertus des aïeux renouvellent par intervalles la force des générations. Constamment ni les terres noires ne donnent des fruits, ni les arbres n'apportent à chaque révolution d'années une égale richesse de fleurs odorantes : mais il y a des repos. Et le destin conduit ainsi la race mortelle.

Ép. 3. — Jupiter ne donne point aux hommes de présage sûr. Et pourtant nous marchons à d'audacieux projets, nous méditons mille entreprises : car à nos membres est lié un insolent espoir. Mais l'issue trompe notre prévoyance. Ne poursuivons que des biens modestes. Les amours impossibles sont le comble de la démence.

[9] En Laconie. — [10] En Béotie.



ISTHMIQUES.

ISTHMIQUES.

ISTHMIQUE I.

A HÉRODOTE DE THÈBES, VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

Argument. — Date de la victoire: 457 ans avant J. C. — Lieu de la scène: Thèbes.

Pour célébrer Thèbes, sa patrie, Pindare laisse un moment de côté un chant qu'il destinait à Céos: aux louanges qu'il décerne à son héros il associe le Thébain Iolas, le Spartiate Castor, tous deux athlètes immortels. — Destinée d'Asopodore, père d'Hérodote; banni de Thèbes il a trouvé un asile dans Orchomène; il jouit aujourd'hui de son premier bonheur. Maximes: les mortels vaillants et généreux méritent d'être chantés: les récompeuses varient avec les conditions; mais les beaux vers sont le prix qu'ambitionnent l'athlète et le guerrier. — Victoires d'Hérodote. Puisse-t-il obtenir de nouveaux succès, lui qui n'est point avare!

Dans cette ode Pindare rattache l'éloge de Thèbes à celui d'Hérodote. Que si, comme nous le pensons, la victoire qu'il célèbre date de 457 avant J. C., les Thébains et les Spartiates étaient alors alliés; à Tanagre, à Œnophile ils combattirent ensemble contre les Athéniciens, en 456; ceci expliquerait la courte digression où l'auteur

réunit, pour les vanter, Iolas de Thèbes et Castor de Lacédémone.

Le mode est dorien selon Hermann.

Str. 1. — Thèbes[1] au bouclier d'or, ô ma mère, pour te chanter, je quitterai même d'autres travaux. Ne t'offense point[2], sourcilleuse Délos qui m'inspires. Quoi de plus cher aux bons que des parents vénérés? Pardonne, ô cité d'Apollon. Les dieux aidant, j'achèverai ces deux hymnes[3]

Ant. 1. — Où le chœur chante, et Phébus à la longue chevelure, honoré dans l'île de Céos par un peuple de marins, et la colline de l'Isthme[4] pressé par les flots: car, dans les jeux, elle vient de donner à la race de Cadmus six couronnes, prix de victoires glorieuses pour ma patrie. Là aussi Alcmène a mis au monde l'intrépide

Ép. 1. — Enfant[5] qui fit trembler jadis les chiens de Géryon. Pour moi, tout en vantant le quadrige d'Hérodote, je veux associer celui qui n'en guida point les rênes par des mains étrangères, à l'hymne de Castor et[6] d'Iolas. Car ces héros furent les plus habiles conducteurs de chars que Lacédémone et Thèbes aient enfantés.

Str. 2. — Souvent ils ont pris part aux luttes solennelles et orné leurs maisons de trépieds, d'urnes et de coupes

[1] Il existait une statue de Thèbes où elle était représentée en guerrière armée d'un bouclier d'or. — [2] Pindare, s'occupait alors d'une ode en l'honneur de Céos; Délos y était mentionnée. — [3] L'un pour Céos, l'autre pour Hérodote. — [4] De Corinthe. — [5] Hercule cité à propos aux approches de la lutte contre Athènes. — [6] En composant un hymne semblable à l'hymne de Castor ou d'Iolas, probablement par le rhythme.

d'or, après avoir cueilli les palmes de la victoire; leur vertu brille éclatante dans les courses nues et dans les courses armées, où les boucliers retentissent;

Ant. 2. — Comme leurs mains s'ennoblirent en dardant les javelots; en lançant les disques de pierre! Car le pentathle n'existait pas encore; mais chaque exercice avait son prix à part. Que de fois les cheveux couronnés de feuillage, on a vu paraître, et près des eaux de Dircé et sur les rives de l'Eurotas,

Ép. 2. — Le fils [7] d'Iphiclès, compatriote des Spartes [8], et le Tyndaride[9] qui habitait le sol escarpé de Thérapné parmi les Achéens! Adieu [10]. Moi, je vais, en adressant cet hymne à Neptune [11], à l'isthme sacré, aux rives d'Oncheste [12], proclamer parmi les titres de gloire de mon héros la noble destinée de son père Asopodore,

Str. 3. — Et Orchomène [13], patrie de ses ancêtres, où tout meurtri par un naufrage, au sortir de la vaste mer [14], il fut accueilli dans son affreuse misère. Aujourd'hui le sort, qui a présidé à sa naissance, l'a rétabli dans sa félicité première. Mais quiconque a souffert possède un esprit prévoyant.

Ant. 3. — Que si un mortel poursuit la gloire de toute son âme, s'il n'épargne ni l'or, ni les sueurs, nous devons, lorsqu'il la trouve, lui rendre, sans envie, un magnifique hommage. Car légère est l'offrande du poëte pour payer mille labeurs, et relever, par une belle parole, la commune [15] gloire.

[7] Iolas. — [8] Thébains, nés des dents du dragon, qui avaient été semées. — [9] Castor. — [10] Transition. — [11] Il préside aux jeux célébrés dans l'Isthme de Corinthe. — [12] Ville de Béotie avec un temple de Neptune; Hérodote s'y était distingué dans les jeux publics. — [13] En Béotie. — [14] Style figuré. — [15] La gloire du vainqueur rejaillit sur tous ses compatriotes.



Ép. 3. — Diverse selon les œuvres, la récompense est douce à tous les hommes, au berger, au cultivateur, à l'oiseleur, à celui que nourrit la mer. Chacun travaille uniquement pour repousser de ses entrailles la cruelle faim. Mais le mortel qui a remporté une brillante victoire dans les luttes ou à la guerre, trouve, s'il est dignement loué, le prix le plus beau dans les éloges fleuris de ses concitoyens et des étrangers.

Str. 4. — Il faut donc aussi que je célèbre l'agitateur du globe, fils de Cronos, ce dieu [16] voisin, protecteur des chars qui parcourent la lice; il faut que j'invoque tes enfants [17], ô Amphitryon, et la vallée de [18] Minyas et le bois sacré de Cérès à Éleusine, et l'Eubée [19], dans les courses circulaires.

Ant. 4. — J'ajoute, ô Protésilas [20], l'enceinte que te consacrèrent dans Phylacé des guerriers argiens. Mais dire tous les succès accordés aux coursiers d'Hérodote par Mercure, qui préside aux luttes, c'est ce que me défendent les bornes étroites de cet hymne. Souvent ce que l'on passe sous silence cause un plaisir plus vif.

Ép. 4. — Puisse-t-il, enlevé sur les ailes radieuses des Muses à la douce voix, revenir aussi de Pytho et d'Olympie, les mains pleines des nobles palmes de l'Alphée, pour l'honneur de Thèbes aux sept portes! Celui qui couve chez lui des trésors cachés et se rit des hommes qu'il outrage, ne songe pas qu'il lui faudra livrer à Pluton une âme veuve de gloire.

[16] Neptune honoré à Oncheste qui n'est pas loin de Thèbes. — [17] Hercule et Iolas; Iolas était fils d'Iphiclès et petit-fils d'Amphitryon. Pindare les invoque, parce qu'ils ont accordé à Hérodote de nombreux succès dans les luttes publiques de Thèbes — [18] D'Orchomène où régna Minyas; on célébrait des jeux funèbres sur son tombeau. — [19] Hérodote s'est signalé dans tous les lieux que Pindare cite. — [20] Roi de Phylacé, en Thessalie.

ISTHMIQUE II.

A XÉNOCRATE D'AGRIGENTE, VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

Argument. — Date de la victoire : 476 avant J. C.

On ne sait pas l'époque où cette ode fut composée; mais on peut affirmer qu'elle ne l'a pas été avant 470. Théron d'Agrigente et son frère Xénocrate étaient morts. C'est au fils du vainqueur, à Thrasybule, qu'elle est adressée pour l'anniversaire de la victoire.

Autrefois la passion inspirait les poëtes : Aujourd'hui l'argent est le mobile de tout. Pindare n'a pu composer plus tôt ces vers; d'ailleurs la victoire de Xénocrate a déjà été célébrée. Nombreux succès de Xénocrate et de sa famille dans les jeux publics; vertus du héros; il est d'un caractère doux; il est passionné pour les coursiers et les chars; pieux, hospitalier. Il n'oubliera pas la mémoire de son père.

Rien de plus simple que le cadre de cette pièce : Pindare vante les succès et les vertus de Xénocrate; il recommande au fils d'en perpétuer le souvenir.

Le mode est dorien, selon Hermann.

Str. 1. — O Thrasybule[1], les hommes d'autrefois, qui montaient sur le char des Muses aux réseaux d'or, leur noble lyre à la main, s'empressaient de lancer des hymnes mélodieux à ces enfants beaux d'une ravissante puberté, amie d'Aphrodite au trône brillant.

[1] Fils de Xénocrate, tyran d'Agrigente. Xénocrate était frère de Théron qui mourut 470 avant J. C.

Ant. 1. — Car, en ce temps, la Muse n'était ni avide de gain, ni mercenaire; on n'achetait pas la voix de Terpsichore[2], douce comme le miel; elle n'inscrivait pas sur son front le prix de ses chants suaves. Mais il faut aujourd'hui suivre ce mot d'un Argien, qui s'éloigne peu de la vérité.

Ép. 1. — «L'argent, l'argent fait l'homme, disait-il; «j'ai perdu à la fois mes biens et mes amis.» Vous me comprenez[3] : elle n'est point inconnue[4] la victoire que je chante, remportée dans l'Isthme[5] par les coursiers de Xénocrate, grâce à Neptune[6], qui lui envoya la couronne de Sélinum[7] dorien[8], pour qu'il en ceignît ses cheveux,

Str. 2. — Honorant ainsi un héros au beau char, lumière d'Agrigente. Près de Crissa[9], le puissant Apollon le vit, et là aussi le combla de gloire; et, dans la superbe Athènes, admis aux fêtes renommées des Érechtides[10], il n'eut pas à blâmer la main du mortel qui veillait sur son char en pressant les coursiers,

Ant. 2. — La main de Nicomaque portée à propos sur les brides abattues. Celui-ci fut même reconnu par les héraults[11] des jeux, par les Éléens, prêtres de Jupiter Cronide; sans doute, pour les avoir reçus en hôte généreux; ils saluèrent d'une voix affectueuse celui que la brillante victoire venait de recevoir dans ses bras,

[2] Muse de la danse accompagnée de musique; elle avait son rôle dans la représentation d'une ode. — [3] J'ai eu d'autres travaux à terminer : c'est ce qui m'a empêché de composer plus tôt cette ode. — [4] Elle a déjà été chantée; nouvelle excuse. — [5] De Corinthe. — [6] Il présidait aux jeux de l'Isthme. — [7] Apium palustre. — [8] Pour Achéen : les Achéens sont souvent confondus avec les Doriens. — [9] En Locride, aux jeux Pythiques. — [10] Surnom des Athéniens, pris de leur roi Érecthée. — [11] Qui annoncent l'époque de la célébration des jeux et donnent le programme des fêtes, pendant lesquelles toutes les querelles, toutes les guerres doivent s'arrêter.

Ép. 2. — Dans leur propre pays, appelé l'enceinte sacrée de Jupiter Olympien ; où les fils d'Énésidème se couvrirent d'une gloire immortelle[12]. Ce n'est pas d'aujourd'hui, ô Thrasybule, que vos palais connaissent les aimables pompes et le miel des doux hymnes ;

Str. 3. — Car nul écueil, nulle route n'arrête celui qui porte aux hommes illustres les présents que leur doivent les vierges de l'Hélicon. Puissé-je, en lançant au loin le disque, l'emporter autant que Xénocrate par l'aménité de son caractère ! Les citoyens vénéraient[13] ses mœurs ;

Ant. 3. — Il aimait à élever des coursiers selon la coutume des Grecs ; il prenait part à tous les banquets des dieux. Autour de sa table hospitalière ne souffla jamais de vent qui fît[14] plier les voiles ; mais, en été, il naviguait jusqu'au Phase ; en hiver, jusqu'aux rivages du Nil[15].

Ep. 3. — Que son fils, en dépit de l'envie qui obsède l'âme humaine, n'oublie donc jamais, ni la vertu paternelle, ni ces vers ; car, je ne les ai point composés pour qu'ils dorment dans le silence. Chante-les, ô Nicasippe[16], quand tu seras chez mon hôte chéri.

[12] Théron et Xénocrate. — [13] On voit que Xénocrate était mort. — [14] Qui le forçât d'être moins généreux. — [15] Le Phase et le Nil, deux termes de navigation, l'un plus éloigné, l'autre plus rapproché de la Sicile. Ce langage figuré signifie que Xénocrate, en tout temps, accueillait les voyageurs : en été, lorsqu'ils sont très-nombreux et se basardent dans de lointaines expéditions ; en hiver, lorsque le nombre en est faible. — [16] Chargé de porter cet hymne à Thrasybule.



ISTHMIQUE III.

A MÉLISSUS THÉBAIN, VAINQUEUR AU PANCRACE.

Argument. — Date de la victoire : 474 avant J. C. — Quelques années après la bataille de Platée. — Lieu de la scène : Thèbes.

Mélissus était de la race des Cléonymides : l'ode où il est chanté fut représentée probablement le soir dans une fête de famille.

Marche de la composition. Éloge de la modération et de la piété dans une fortune brillante. Il convient cependant de célébrer les héros, et, par conséquent, Mélissus vainqueur dans l'Isthme et dans Némée. Mélissus imite ses ancêtres illustrés autrefois à la course des chars et unis par le sang aux Labdacides. Sa victoire rend facile aux poëtes l'éloge des Cléonymides. Honorés dans Thèbes, hôtes publics des cités voisines, sans orgueil, passionnés pour les coursiers, guerriers courageux, ils semblaient avoir atteint le comble de la gloire : cependant quatre d'entre eux périrent dans les combats en un seul jour. — Mais Neptune, en couronnant Mélissus, vient de relever l'éclat de cette famille. — En effet, après avoir eu des succès dans Athènes et à Sicyone, les Cléonymides ont été longtemps négligés par la fortune, et leur antique renom allait s'éclipser. — Ainsi le brave Ajax fut un moment oublié des Grecs. — Ce qu'Homère a fait pour venger la mémoire d'Ajax, Pindare le fera pour les Cléonymides en célébrant Mélissus : puissent les Muses seconder ses efforts ! — Supériorité de Mélissus au pancrace : petit de corps, il ressemble au vainqueur d'Antée, à Hercule aujourd'hui habitant de l'Olympe. — Jeux funèbres consacrés dans Thèbes aux fils d'Hercule et de Mégare. Mélissus s'y est aussi distingué en suivant les conseils d'un excellent maître.

Au début de l'ode, Pindare a placé la maxime qui en lie toutes les parties : *Les mortels ne sont dignes d'éloges que lorsqu'ils savent réprimer l'orgueil au sein de la prospérité.* Tel fut Mélissus, tels les Cléonymides; aussi obtiennent-ils le prix qu'ils méritent, comme Ajax dans les chants d'Homère, comme Hercule dans les cieux.

Le mode est dorien, selon Hermann.

Str. 1. — Lorsqu'un mortel heureux, ou par de mémorables luttes ou par d'immenses richesses étouffe dans son âme un misérable orgueil, il mérite d'être vanté parmi les citoyens. O Jupiter, c'est de toi que les hommes reçoivent les grandes vertus; et dans les justes, le bonheur vit durable, tandis que pour les âmes perverses il ne fleurit pas toujours.

Ant. 1. — Mais[1], en retour de ses hauts faits, il faut chanter un héros, il faut le combler de louanges dans les hymnes suaves du chœur. Il est double le prix, que dans les luttes, la fortune a donné à Mélissus, elle qui inspire à son cœur une douce joie; dans les plaines de l'isthme[2], il a remporté des couronnes; et dans la vallée profonde du Lion[3] à la vaste poitrine, il a fait proclamer Thèbes,

Ép. 1. — Par la victoire de ses coursiers. Non, il ne flétrit point la gloire attachée au nom de ses aïeux. Vous connaissez l'antique renom de Cléonyme[4] à la course des chars; et, du côté maternel, alliés à la famille des Labdacides[5], ils consacraient leurs richesses à dresser des quadriges pour les joûtes. Mais le temps amène, avec la révo-

[1] Quoique la modestie soit recommandable. — [2] De Corinthe. — [3] A Némée. — [4] Un des aïeux de Mélissus. — [5] Les plus célèbres sont Laïus, OEdipe, Étéocle, Polynice.

lution des jours, des changements sans fin. Seuls les enfants des dieux sont invulnérables.

Str. 2. — De toutes parts, grâce au ciel, je puis suivre de nombreuses voies[6], ô Mélissus (et dans l'isthme tu me les a rendues faciles), pour chanter vos vertus, les vertus dont un Dieu ne cesse de répandre l'éclat sur la vie mortelle des Cléonymides. Mais, en mille sens, les vents rapides poussent tous les hommes.

Ant. 2. — On dit que, dans l'origine, honorés à Thèbes, proxènes[7] des cités voisines, ils ne connaissaient point les cris de l'injure; et tous les témoignages glorieux distribués parmi les hommes au mérite immense des vivants et des morts, ils en furent comblés; et les vertus sublimes de leur race ont atteint les colonnes d'Hercule[8].

Ép. 2. — Ah! gardez-vous d'aspirer à une gloire plus grande. Ils élevaient aussi des coursiers; ils étaient chéris de Mars aux armes d'airain : Hé bien, en un seul jour, l'ouragan de la guerre ravit quatre[9] héros à l'heureux foyer. Mais aujourd'hui, après un hiver sombre[10] de plusieurs mois, ils ont, comme la terre, repris l'éclat des roses purpurines,

Str. 1. 3. — Par la volonté des immortels. L'agitateur du globe, le dieu qui habite Oncheste[11] et la digue[12] des mers, devant les remparts de Corinthe, en accordant à tes aïeux cet hymne de victoire, fait lever de son lit de repos la renommée qui jadis publiait leurs exploits. Car elle s'était endormie. Mais elle s'est réveillée toute éclatante, comme Lucifer au milieu des autres étoiles.

[6] J'ai mille moyens de te louer. — [7] Magistrats chargés d'accueillir les étrangers. — [8] Ils se sont élevés au faîte de la gloire. — [9] A la bataille de Platée, 479 avant J. C. — [10] Après des revers. — [11] En Béotie. — [12] L'Isthme de Corinthe.

Ant. 3. — Après avoir proclamé que leur char avait obtenu la victoire dans Athènes et dans les jeux d'adresse à Sicyone, elle les a fait couronner aussi de guirlandes poétiques par les contemporains. Jamais leurs chars courbés ne manquaient aux luttes publiques, mais ils aimaient à rivaliser avec tous les Grecs par le luxe des chevaux. A ceux qui ne tentent rien, le silence de l'oubli.

Ép. 3. — Cependant la fortune laisse dans l'ombre ceux même qui combattent tant qu'ils n'ont pas atteint le but suprême[13]. C'est elle qui donne les succès et les revers. Quelquefois aussi l'artifice des faibles fait échouer les forts et les abat. Vous connaissez la valeur meurtrière d'Ajax[14], qui, dans la nuit avancée, se perça de son épée, à la honte de tous les guerriers grecs accourus au siége de Troie.

Str. 4. — Homère ne laissa pas de l'illustrer parmi les hommes, d'exalter ce grand courage; il recommanda aux poëtes à venir de le chanter en tenant le rameau[15] des divins poëmes; elle retentit dans l'immortalité la renommée de tout ce qu'ont chanté de beaux vers: sur la terre féconde et sur les mers, les nobles œuvres rayonnent d'un éclat impérissable.

Ant. 4. — Puissions-nous, avec la faveur des Muses, allumer aussi en l'honneur de Mélissus le flambeau de nos hymnes; auréole méritée par une victoire au pancrace, par le fils de Tirésias[16]; son courage dans le combat est pareil à l'ardeur sauvage des lions rugissants; pour la ruse, c'est un renard qui, renversé sur le dos, arrête l'attaque d'un aigle. Que tout nous soit arme contre l'ennemi.

Ép. 4. — Il n'avait point reçu en partage la haute taille

[13] La victoire. — [14] Comme Ajax les Cléonymides ont souvent été frustrés d'une récompense qu'ils méritaient. — [15] Le rameau que tenaient les Rhapsodes en chantant leurs vers. — [16] Mélissus.

d'Orion[17]; mais, à le voir, on le méprisait, lui si redoutable par la pesanteur de ses coups. Ainsi jadis, de la cadméenne Thèbes, vint aux champs d'Antée[18], un héros, petit de corps, mais d'une âme indomptable, pour l'attaquer dans la fertile Libye, et l'empêcher de suspendre à la voûte du temple de Neptune les crânes de ses hôtes;

Str: 5. — C'était le fils d'Alcmène. Et il est monté dans l'Olympe, après avoir exploré tous les continents, et le bassin de la mer qui blanchit entre des rivages escarpés; après avoir pacifié la route des navigateurs. Maintenant, à côté du dieu qui porte l'égide, il goûte le bonheur suprême, honoré des immortels qui le chérissent, époux d'Hébé, roi d'un palais d'or et gendre de Junon.

Ant. 5. — C'est pour lui qu'aux portes d'Électre[19], nous ses concitoyens, nous offrons un festin solennel, nous couronnons les autels de nouvelles guirlandes, nous brûlons des victimes aux mânes de huit fils guerriers que lui donna Mégare, fille de Créon, et pour lesquels, au coucher du soleil, s'élève une flamme radieuse qui dure toute la nuit et lance dans les airs une fumée odoriférante.

Ép. 5. — Le lendemain ont lieu les jeux annuels où se mesurent les forces. Là, couronné de myrtes blancs[20], Mélissus fut proclamé deux fois vainqueur parmi les hommes, lui qui déjà avait remporté un troisième succès parmi les enfants, docile à suivre les conseils du prudent conducteur qui dirigeait son char. Je célèbre aussi avec lui Orsée dans les doux éloges que je répands.

[17] Géant fameux, chasseur célèbre et d'une force extraordinaire. — [18] Géants de Libye. — [19] A Thèbes. — [20] Selon l'usage dans les jeux funèbres.

ISTHMIQUE IV.

A PHYLACIDAS D'ÉGINE, VAINQUEUR AU PANCRACE.

Argument. — Date de la victoire: 498? — Lieu de la scène: Égine; maison de Lampon.

Phylacidas, Éginète, était le plus jeune fils de Lampon; il vainquit deux fois aux jeux isthmiques; cette victoire est la seconde qu'il remporta; voyez sur la famille de Lampon l'argument de la cinquième néméenne.

Puissance de la déesse Thia: c'est elle qui donne la victoire aux navires et aux chars dans les guerres, elle qui distribue les prix des jeux publics. — Victoire de Phylacidas et de Pythéas son frère aîné. — Partie mythique: comment parler d'Égine sans parler de ses héros? chaque cité a les siens qu'elle vante. Tout récemment encore les matelots Éginètes se sont immortalisés à Salamine. — Retour au sujet: Éloge du vainqueur et de sa famille. —

Unité de plan: double gloire d'Égine et dans les batailles et dans les jeux publics; l'une vient de briller pour elle à Salamine; l'autre, dans le succès de Phylacidas.

Le mode est dorien[1] selon Hermann.

Str. 1. — Mère du soleil, illustre Thia[2], c'est par toi que les hommes estiment au-dessus de tout la puissance

[1] Nous ne devons affirmer que telle ode est sur tel mode que lorsqu'il est indiqué par le poëte lui-même: nous ne croyons pas que l'étude du mètre et du rhythme dans les vers puisse donner des notions scientifiques assez précises pour déterminer le mode. — [2] Fille d'Uranus et de la terre, elle épousa son frère Hypérion, dont elle eut la lune, le soleil et l'aurore. Elle présidait à l'or et aux richesses.



de l'or ; car, grâce à toi, ô reine, les vaisseaux luttant sur les flots, les coursiers attelés aux chars[3], sont admirés dans le choc rapide des combats.

Ant. 1. — Et, par toi, les joûtes d'athlètes font conquérir une bien douce gloire à celui dont la chevelure est ceinte de nombreuses couronnes gagnées par son bras ou ses pieds vites. Mais la force des hommes ne brille que de l'aveu des dieux. Deux choses seules épanouissent la plus charmante fleur de la vie et l'éclat de l'opulence :

Ép. 1. — Un beau succès, un beau renom. N'aspire point à devenir Jupiter. Tu possèdes tout, si tu as en partage ce double trésor. Aux mortels, des choses mortelles. Dans le souvenir de l'isthme[4], ô Phylacidas, fleurissent deux de tes victoires, et dans Némée deux succès au pancrace, celui de Pythéas et le tien. Mais, sans les Éacides[5], mon cœur n'essaie point de chants. Je suis venu avec les Grâces[6] vers les fils de Lampon,

Str. 2. — Dans une cité où règnent les lois. Que si elle suit une brillante voie d'œuvres divines, n'envie point à ses efforts un chant mêlé d'éloges. Car la gloire est le prix des plus vaillants héros ; on les célèbre à jamais sur la lyre et sur les flûtes aux sons variés ;

Ant. 2. — Jupiter veut que vénérés ils inspirent la pensée des sages. Dans les sacrifices splendides des Étoliens on honore les valeureux Œnides[7] ; à Thèbes, Iolas dompteur de coursiers ; dans Argos, Persée ; la bravoure de Castor et de Pollux, sur les rives de l'Eurotas :

Ép. 2. — Mais, dans Œnone[8], c'est le grand cœur

[3] Ces deux choses exigent de grandes dépenses. — [4] De Corinthe. — [5] Les descendants d'Éaque, Pelée, Achille, Télamon. — [6] Qui embellissent le vainqueur. — [7] Méléagre et Tydée. — [8] Égine.

d'Éaque et de ses fils. Deux fois, les armes à la main, ils ont dévasté la ville de Troie; d'abord, en suivant Hercule, puis avec les Atrides. Déroule les faits dès l'origine. Dis-nous quels guerriers tuèrent Cycnus, tuèrent Hector et le roi des Éthiopiens, l'intrépide Memnon aux armes d'airain[9]; enfin qui a percé d'une lance le brave Télèphe[10] aux bords du Caïque[11].

Str. 3. — Ma bouche proclame que ces héros ont pour patrie l'île célèbre d'Égine. Depuis longtemps, elle est debout la tour élevée par leurs vertus sublimes[12]. Pour eux, ma langue facile a bien des flèches retentissantes à décocher; elle peut le témoigner, la ville d'Ajax, Salamine, sauvée dans une guerre récente par des marins[13],

Ant. 3. — Lorsqu'une désastreuse tempête[14] de Jupiter frappa d'une grêle de trépas d'innombrables guerriers. Couvrons toutefois leur gloire du silence[15]. Jupiter dispense une chose et une autre, Jupiter, arbitre souverain. Mais les victoires que nous chantons aiment aussi le miel délicieux des éloges.

Ép. 3. — Qu'il vienne disputer le prix des luttes à la race de[16] Cléonice, celui qui la connaît. Certes les longs efforts de ses héros n'ont jamais faibli, et les plus coûteuses espérances n'ont point émoussé leur ardeur. Je loue aussi Pythéas[17] entre les lutteurs. Ses mains ont enseigné à Phylacidas le droit chemin des coups les plus prompts. Prends pour lui cette couronne, ô Phylacidas, et porte-lui cette mitre[18] de laine, envoie-lui aussi ce chant ailé.

[9] Ces trois guerriers furent tués par Achille. — [10] Roi de Mysie, blessé par Achille. — [11] En Mysie. — [12] La valeur des guerriers d'Égine a depuis longtemps élevé, pour protéger leur patrie, un rempart inexpugnable. — [13] Les matelots d'Égine. — [14] Bataille de Salamine 480 avant J. C. — [15] N'excitons pas le courroux des dieux par des éloges exagérés.—[16] Phylacidas, Pythéas.—[17] Frère aîné de Phylacidas. — [18] Bandelettes attachées à la couronne.



ISTHMIQUE V.

A PHYLACIDAS, VAINQUEUR AU PANCRACE PARMI LES ENFANTS.

Argument. — Date de la victoire: avant la bataille de Salamine: 480 avant J. C.[1] — Lieu de la scène: Égine, dans un festin.

Détails sur le héros: voyez la cinquième Néméenne.

Idées principales. Pindare annonce le sujet. Éloge de Pythéas, frère aîné du vainqueur. Puisse Phylacidas vaincre aussi à Olympie! — Gloire des Éacides qui s'étend jusque chez les Éthiopiens et les Hyperboréens. Qui n'a pas entendu parler de Pélée, d'Ajax et de Télamon? — Exploits de Télamon et d'Hercule; prise de Troie, défaite des Méropes et des géants. Lorsque Hercule se présenta chez les Éacides et les invita à le suivre contre Troie, ils étaient à table, Télamon lui offrit une coupe; alors Hercule s'écria: «O Jupiter, je te prie d'accorder à mon hôte un noble fils.» Il dit, et un aigle parut aussitôt comme pour garantir l'accomplissement de ce vœu. Le héros reprend la parole: «Tu l'auras ce fils, ô Télamon; il se nommera Ajax et sera brave.» — Retour au sujet. Victoires de Phylacidas et de sa famille; Éloge de Lampon son père.

Enchaînement des idées. Pindare célèbre la force des fils de Lampon et surtout de Phylacidas qui vient le vaincre dans l'isthme. Leur gloire sera grande comme celle des Éacides: tous deux se signalent comme Hercule et Télamon; ils réalisent les vœux d'un père tendre comme Ajax réalise les promesses du héros corinthien: sans doute aussi les convives du festin joyeux adressent en leur faveur de consolantes prières au roi des immortels. Le mérite du père a préparé la gloire des fils.

[1] Selon Suidas, à l'époque de la bataille de Salamine, 480 avant J. C., Pindare était âgé de quarante ans.

Str. 1. — Comme en un banquet où fleurit la joie, nous mêlons dans un deuxième cratère[2] les hymnes des Muses pour la valeureuse lignée de Lampôn; à Némée, d'abord, ô Jupiter, nous avions reçu de toi les couronnes fleuries; et maintenant le maître de l'Isthme[3] et les cinquante Néréïdes ont donné une nouvelle victoire à Phylacidas, le plus jeune des fils. Puissé-je offrir à l'Olympien sauveur[4] une troisième libation de vers mélodieux en faveur d'Égine!

Ant. 1. — Car, lorsqu'un mortel ami de la magnificence et du travail, pratique les vertus divines, et qu'un dieu le couvre d'une gloire désirée, alors honoré des immortels, il jette l'ancre au sein de la félicité suprême. Voilà les souhaits qu'il voudrait voir accomplir, le fils de Cléonice[5], avant la mort et la blanche vieillesse. Pour moi, je conjure Clotho au trône élevé, et les Parques, ses sœurs, de remplir les nobles vœux d'un mortel que je chéris.

Ep. 1. — Et vous, Éacides aux chars d'or, sachez que je me suis imposé la loi de ne jamais aborder dans votre île sans la combler d'éloges. Par mille hauts faits, vous n'avez cessé de vous ouvrir de vastes routes jusqu'au delà des sources du Nil[6] et au milieu des Hyperboréens[7]. Il n'est point de ville assez barbare, assez étrangère à notre langage, pour ignorer la gloire du héros Pélée, heureux gendre des dieux[8];

Str. 2. — Ou la gloire d'Ajax, fils de Télamon et celle de son père; guerrier à l'armure d'airain, compagnon de

[2] Images empruntées à l'usage que suivaient les anciens, d'offrir des libations aux dieux dans les festins; celles du premier cratère à Jupiter; du deuxième, ordinairement à la terre et aux héros; du troisième, à Jupiter sauveur. — [3] Neptune. — [4] Il souhaite une victoire olympique à son héros. — [5] Lampon, père de Phylacidas. — [6] Jusqu'aux extrémités du monde. — [7] Près des colonnes d'Hercule, d'après les recherches de J. H. Vossius. — [8] Il épousa Thétis.



guerre intrépide, qui, au siége héroïque de Troie, pour punir Laomédon, fut emmené sur des vaisseaux avec les Tirynthiens par le fils d'Alcmène. Et celui-ci s'empara de Pergame, et secondé par lui, fit périr les tribus des Méropes[9] et le berger, haut comme une montagne, Alcyonée qu'il rencontra dans les champs Phlégréens; et la main d'Hercule ne ménagea point la corde vibrante de l'arc terrible;

Ant. 2. — Mais lorsqu'il vint prier Éacide de s'embarquer avec lui, il trouva toute une troupe de convives. Couvert d'une peau de lion, debout, le vaillant Amphitryoniadès fut convié par l'illustre Télamon à préluder aux libations de Nectar, et reçut de lui une large coupe d'or ciselée et pleine de vin. Alors, levant aux cieux ses bras invincibles, il fit entendre ces paroles: «O bienfaisant «Jupiter, si jamais tu as écouté ma prière avec plaisir,

Ép. — «Je t'en conjure aujourd'hui par les plus vives «supplications, donne à cet époux d'Éribée[10] un fils cou«rageux qui mette le comble au bonheur de mon hôte[11]. «Que son corps soit dur comme cette peau qui m'enve«loppe, la peau du monstre[12] sauvage, dont la mort si«gnala dans Némée mon premier exploit. Qu'il ait la «valeur en partage.» Il dit, et sur-le-champ, le dieu lui envoie le roi des oiseaux, un aigle immense. La plus douce joie châtouilla le chœur du héros;

Str. 3. — Et, d'une voix retentissante (car il était devin): «Tu l'auras, s'écria-t-il, ce fils que tu désires, ô Té«lamon.» Et du nom[13] de cet aigle qui avait apparu, il l'appela le vigoureux Ajax, effroi des peuples dans les tra-

9 Habitaient l'île de Cos. — 10 En Macédoine, près de Pallène. — 11 Télamon. — 12 Peau de lion. — 13 Le mot grec qui signifie *aigle*, a quelque analogie avec le nom d'Ajax: la première syllabe des deux mots est la même.

vaux de Mars. Il dit et s'assied aussitôt. Mais je serais trop long si je rappelais tant de hauts faits. O Muse, je suis venu pour dispenser des louanges à Phylacidas[14], à Pythéas[15] et à Euthymène. Comme ceux des Argiens[16] mes discours seront très-brefs.

Ant. 3. — Trois victoires au pancrace dans l'isthme[17], d'autres dans Némée aux beaux ombrages, ont été remportées par ces fils illustres et par leur oncle maternel; quelle foule de poëmes ils ont fait éclore à la lumière! ils versent sur la tribu des Psalychiades[18] la plus brillante rosée des Grâces[19]; honneur pour la maison de Thémistius[20], ils habitent une ville chérie des dieux. Tout entier à ce qu'il fait, Lampon[21] attache un haut prix au mot d'Hésiode[22]; sans cesse il le repète comme un précepte à ses enfants;

Ép. 3. — Il fait rejaillir sa gloire sur toute la cité; on le chérit encore pour son hospitalité gracieuse. Modéré par pensée, il l'est encore en fait. Sa langue est d'accord avec son âme. Il est entre les athlètes ce qu'est entre les autres pierres celle de Naxos[23] qui entame l'airain. Sur eux tous je verserai l'onde pure de Dircé[24], cette onde que les vierges au sein puissant, filles de Mnémosyne à l'écharpe d'or, ont fait jaillir près des portes fortifiées de Cadmus[25].

[14] Fils de Lampon. — [15] Frère de Lampon. — [16] Doriens. Les discours des Doriens étaient, en général, courts; témoins les Spartiates et le mot *laconisme*. — [17] De Corinthe. — [18] La famille du vainqueur en faisait partie. — [19] Ces déesses répandaient la beauté sur toute la personne du vainqueur. — [20] Aïeul du vainqueur. — [21] Père de Phylacidas. — [22] Dans son ouvrage *Des OEuvres et des jours*, v. 382, Hésiode dit que l'*on augmente son patrimoine par le travail.* — [23] Ile de la mer Égée où se trouvaient des pierres à aiguiser. — [24] Fontaine de Thèbes. — [25] Thèbes.



ISTHMIQUE VI.

A STREPSIADE, THÉBAIN, VAINQUEUR AU PANCRACE.

Argument. — Date de la victoire et de la composition de l'ode : 456 avant J. C.? — Lieu de la scène : Thèbes.

Strepsiade vivait dans une époque fort agitée. Les Lacédémoniens et les Thébains réunis avaient triomphé d'Athènes à Tanagre, 457 avant J. C. Mais, soixante jours après, les Thébains avaient été défaits à leur tour par les Athéniens, à Œnophyte. Thèbes se donna un gouvernement populaire. C'est alors que Strepsiade remporta le prix du pancrace aux jeux isthmiques.

Énumération des gloires de Thèbes. — Victoire de Strepsiade. Son oncle, nommé aussi Strepsiade, vient de succomber noblement dans un combat; il était brave comme Hector, Méléagre, Amphiaraüs. — Pindare a été vivement affligé de cette mort; mais la victoire isthmique de Strepsiade lui rend la joie. Puissent les dieux ne pas troubler le poëte sur le soir de sa vie! — Soyons sages et modérés dans nos désirs. — Apollon, accorde-nous une victoire pythique.

Enchaînement des idées. Éloge de Strepsiade, dont les destinées, comme celle de Thèbes, sont mêlées de bonheur et de revers.

Str. 1. — Quelle est, ô divine Thèbes, parmi les vieux souvenirs de ta gloire, celui qui réjouit le plus ton cœur? Est-ce le jour où tu mis au monde le compagnon de Cérès aux cymbales[1] bruyantes, Bacchus[2] à la longue cheve-

[1] Bacchus était honoré avec Cérès dans Thèbes. — [2] Instrument dont on se servait dans les cérémonies de la déesse.

lure? Est-ce la nuit profonde où tu reçus le plus puissant des dieux accompagné d'une pluie d'or,

Ant. 1. — Lorsqu'il s'arrêta sous les portiques d'Amphitryon[3], à l'épouse duquel il portait la semence d'Hercule? Est-ce Tirésias[4] aux sages conseils? Iolas[5], habile cavalier? Sont-ce les Spartes[6] aux lances infatigables? Est-ce la mêlée[7] terrible après laquelle tu renvoyas Adraste, privé

Ép. 1. — De guerriers sans nombre, dans Argos aux beaux coursiers? Ou la colonie[8] dorienne de Lacédémone établie sur un pied ferme, grâce à ton secours, et la prise d'Amycles[9] par les Égides[10], tes enfants, que guidait la Pythie? Elle dort la mémoire d'un antique bienfait[11], et les mortels oublient

Str. 2. — Tout ce qui n'atteint point une fleur exquise de perfection dans les flots glorieux de la poésie. Prépare donc aussi pour Strepsiade et des chœurs et de doux hymnes. Dans l'isthme[12], il a remporté la victoire au pancrace; sa force est terrible, il est beau à voir; sa vertu ne dément point sa beauté.

Ant. 2. — Illustré par les Muses aux tresses noires, il partage l'éclat de sa gloire avec un oncle maternel nommé comme lui[13], que Mars au bouclier d'airain a frappé de mort. Mais l'honneur est réservé aux braves. Oui, celui

[3] Absent alors : il faisait une expédition contre les Téléboens.— [4] Devin de Thèbes. — [5] Ami d'Hercule. — [6] Nom des anciens Thébains nés des dents du dragon. — [7] Guerre des sept chefs devant Thèbes. Allusion à la défaite récente des Argiens qui combattaient à Tanagre dans les rangs des Athéniens. — [8] Vers 1100 avant J. C. — [9] En Laconie. — [10] Ancienne tribu de Thèbes. — [11] Allusion à l'ingratitude des Spartiates qui, après la victoire de Tanagre, abandonnèrent les Thébains. — [12] De Corinthe. — [13] Strepsiade.

qui, dans les tempêtes de la guerre, éloigne de sa chère patrie une pluie de sang,

Ép. 2. — Et refoule la désolation dans les rangs ennemis, acquiert à ses concitoyens une gloire suprême, et pendant sa vie et après sa mort. Pour toi, ô fils de[14] Diodote, en marchant sur les traces du belliqueux Méléagre[15], sur les traces d'Hector[16] et d'Amphiaraüs[17], tu as exhalé ton âme dans la fleur de l'âge,

Str. 3. — Au premier rang de la mêlée, où les plus intrépides combattants défendaient une dernière espérance[18]. J'en ai ressenti une douleur inexprimable. Mais aujourd'hui Géochus[19] fait succéder pour moi le calme à l'orage. Je chanterai une couronne sur la tête. Puissent les dieux jaloux ne pas troubler

Ant. 3. — Les jouissances paisibles que je goûte chaque jour en m'avançant vers la vieillesse et le terme fatal de la vie[20]! Car nous mourrons également tous; mais nos destinées sont diverses. Le mortel aux vues ambitieuses est trop petit pour atteindre les parvis d'airain qu'habitent les dieux, et Pégase, d'un coup d'aile, a renversé

Ep. 3. — Bellérophon[21], son maître, qui voulait monter aux demeures célestes, jusque dans les conseils de Jupiter. Au bonheur injuste est réservé une fin cruelle. Pour nous, ô Loxias à la chevelure d'or, accorde-nous aussi la couronne fleurie dans tes jeux de Pytho.

[14] Strepsiade, l'oncle du vainqueur. — [15] Un des chasseurs qui poursuivirent le sanglier de Calydon ; il fit aussi la guerre aux Curètes. — [16] Mort devant Troie. — [17] Mort devant Thèbes. — [18] A la bataille d'OEnophyte. — [19] *Qui embrasse la terre :* surnom de Neptune. — [20] Ce passage rappelle la dernière phrase de Bossuet dans la péroraison de l'oraison funèbre de Condé. — [21] Fils de Glaucus, roi de Corinthe; Jupiter envoya un taon qui piqua le coursier; le cavalier fut renversé.

ISTHMIQUE VII.

A CLÉANDRE D'ÉGINE, VAINQUEUR AU PANCRACE.

Argument. — Date de la victoire : 479 avant J. C. — Date de la composition de l'ode et de la représentation : 479 avant J. C. — Lieu de la scène : Égine ; le vestibule du palais de Télésicrate, père du vainqueur.

Cléandre d'Égine avait remporté le prix aux jeux Néméens et aux Isthmiques peu de temps après la défaite des Perses à Platée.

Victoire de Cléandre dans l'Isthme et dans Némée. — Guerre épouvantable repoussée par les Grecs et qui inspire encore de l'effroi. — Il faut cependant que le poëte reprenne courage ; il s'agit de vanter une île chérie ; Égine et Thèbes sont deux sœurs. — Égine (nymphe), transportée par Jupiter à Œnone (île d'Égine), y met au monde Éaque, le plus sage des hommes. — Valeur et sagesse des Éacides. — Différends dans l'assemblée des dieux au sujet de Thétis : Jupiter et Neptune veulent tous deux l'épouser ; Thétis demande qu'un mortel, que le sage Pélée devienne son époux. Les dieux y consentent et le fils d'Éaque aussi. — Bientôt Achille est célébré par les poëtes ; Achille vainqueur de Télèphe, de Memnon, d'Hector. — Ainsi les Muses chantent Nicoclès, cousin de Cléandre, qui a aussi vaincu aux jeux isthmiques. — Victoires de Cléandre.

Unité de plan. Éloge d'Égine dans la personne de Cléandre et surtout dans celle des Éacides. Les critiques pensent que la position de Thèbes, accusée de Médisme, après l'expulsion des barbares, affligeait profondément le poëte, et que, dans cette ode, il voulait pour ainsi dire engager Égine à se porter médiatrice entre sa patrie et les autres cités de la Grèce pour les réconcilier. Ainsi Pélée avait joué le rôle de pacificateur parmi les dieux.



Str. 1. — Pour payer à Cléandre et à sa jeunesse, enfants[1], le prix glorieux de ses travaux, allons au brillant portique de son père Télésarque[2] éveiller la fête, et récompenser une victoire isthmique[3], et celui qui obtint le premier rang aux luttes de Némée. Et moi aussi, l'on veut, malgré la tristesse[4] de mon âme, que j'invoque pour lui la Muse blonde. Eh bien! affranchis de vives[5] alarmes, ne nous abattons point veufs de couronnes, ne nourrissons pas le deuil. Loin des stériles plaintes, chantons plutôt quelque doux hymne, même après la souffrance;

Str. 2. — Car un dieu vient d'écarter de nos têtes le rocher de Tantale, épouvantable fléau qui menaçait la Grèce. Mais, avec mon effroi, s'est dissipée une grande douleur. Le plus sûr est toujours de s'attacher aux choses présentes[6]. Car sur les humains plane le temps perfide[7] qui déroule le cours de la vie. Mais ici encore il est, avec la liberté[8], un remède pour les mortels. Que la douce espérance soit donc chère à l'homme; un fils de Thèbes aux sept portes doit avant tout offrir à Égine la fleur des Grâces, puisque toutes deux furent les filles d'un même père, les plus jeunes des Asopides[9], toutes deux chéries de Jupiter roi. Il a établi l'une d'elles près des belles eaux de Dircé[10], pour gouverner une ville amie[11] des chars;

Str. 3. — Pour toi, il t'épousa transportée dans l'île d'Œnopie[12], et là, au père de la foudre, tu donnas pour fils Éaque, mortel vénéré, qui servait d'arbitre aux dieux

[1] Choristes. — [2] A Égine. — [3] A Corinthe — [4] Cette tristesse de Pindare tenait sans doute à la situation équivoque de Thèbes après la bataille de Platée. — [5] Les barbares ont été repoussés. — [6] Et présentement il s'agit d'une fête. — [7] Tout ce début est une lutte du poëte entre des craintes passées et des maux qui menacent; il n'ose se livrer franchement à la joie. - [8] Le gouvernement démocratique venait d'être établi à Thèbes. — [9] Filles d'Asopus, fleuve de Laconie : toutes deux, Thèbes et Égine. — [10] Fontaine de Béotie. — [11] Thèbes. — [12] Égine.

même. Semblables à des immortels, ses fils et les fils belliqueux de ses fils, s'illustrèrent par leur valeur dans le cruel tumulte des guerres aux armes d'airain; et ils furent sages et modérés de cœur. C'est ce que n'oublièrent pas les dieux assemblés, le jour où Jupiter et le beau Neptune se disputèrent la main de Thétis, chacun d'eux voulant l'avoir pour charmante épouse. Car ils l'aimaient d'amour. Mais les autres immortels, dans leur prudence, ne permirent point cet hymen,

Str. 4. — Après avoir entendu la voix des oracles. Or, au milieu d'eux, la sage Thémis dit que, selon le destin, la déesse des flots mettrait au monde un roi plus redoutable que son père, un roi dont la main lancerait des traits plus terribles que la foudre et l'invincible trident, si elle s'unissait à Jupiter ou à l'un des frères de Jupiter. « Ne le souffrez point. Qu'elle entre dans le lit d'un mortel, « et qu'elle voie périr à la guerre son fils, rival de Mars « par son bras; de l'éclair, par la vitesse de ses pieds. Mon « avis est qu'il faut honorer de cette divine alliance, Pélée, « fils d'Éaque, le plus pieux mortel que nourrisse, dit-on, « le sol d'Iolcos.

Str. 5. — « Hâtez-vous d'envoyer un message droit à « l'antre immortel de Chiron[13]. Que la fille de Nérée[14] ne « nous appelle pas une seconde fois à de litigieux suffrages. « Mais, dans une soirée éclairée[15] par la pleine lune, qu'elle « ouvre aux caresses du héros sa ceinture virginale. » Telles furent les paroles que la déesse adressa aux Cronides. Ils l'approuvèrent par un signe de leurs sourcils immortels. Et ces paroles portèrent leur fruit. Car, de concert avec eux, on dit que ce prince hâta les noces de Thétis. Bientôt la bouche des sages publia au loin la jeune valeur d'Achille,

[13] Centaure qui habitait la Thessalie. — [14] Thétis. — [15] Temps que les anciens croyaient favorable au mariage.



et il rougit les pampres de Mysie en arrosant la terre du sang noir de Télèphe;

Str. 6. — Et il fit un pont[16] au retour des Atrides, il délivra Hélène, après avoir brisé de sa lance les nerfs de Troie, les guerriers qui lui résistaient, lorsque dans la plaine il poussait la mêlée homicide; et il tua l'intrépide Memnon, Hector et d'autres chefs : c'est en leur montrant[17] la demeure de Proserpine, qu'Achille, rempart des Éacides, illustra Égine et sa race. Il n'est plus, et les hymnes ne l'ont point abandonné. Mais debout près de son bûcher et de sa tombe, les vierges de l'Hélicon exhalent leur douleur en mémorables accents. Ainsi les immortels voulurent qu'un héros même expiré appartînt au chant des déesses.

Str. 7. — Il en est de même en ce jour, et le char des Muses s'élance pour louer la mémoire du lutteur Nicoclès[18]. Chantez donc celui qui, dans l'Isthme[19], a reçu des Doriens[20] la couronne de Sélinum; qui jadis avait déjà triomphé des rivaux ses voisins, en leur portant d'inévitables coups. Il n'enlève rien à tant de gloire, le fils de[21] son digne oncle paternel. Que les[22] compagnons de Cléandre, vainqueur naguère au pancrace, lui tressent une brillante couronne de myrte[23]; il a pris une part heureuse aux lices d'Alcathoüs[24], et les jeunes gens l'ont applaudi dans Épidaure[25]. Un homme de bien peut le louer; il n'a point flétri dans les ténèbres une jeunesse sans gloire.

16 Il assura leur retour. — 17 En les tuant. — 18 Cousin du vainqueur; il était mort. — 19 De Corinthe. — 20 Les Doriens avaient envahi le Péloponèse. — 21 Cléandre, fils de l'oncle de Nicoclès. — 22 Le chœur. — 23 C'était la couronne décernée dans les jeux d'Alcathoüs. — 24 A Mégare qui les avait ouvertes en son honneur parce qu'il avait tué un énorme lion; Alcathoüs était fils de Pélops. — 25 En Argolide, aux jeux d'Esculape.

FRAGMENTS.



FRAGMENTS.

ISTHMIQUES.

1.

Sur les Néréides.

Elles exhortèrent l'Éolide Sisyphe à établir une fête solennelle en l'honneur de son[1] fils Mélicerte, qui était mort.

2.

De quelque manière qu'ils aient été affranchis.....

HYMNES.

1.

Début d'un hymne composé par Pindare dans sa jeunesse.

Est-ce l'Ismène ou Mélia au fuseau d'or, ou Cadmus, ou la race sacrée des Spartes, ou Thèbes aux bandelettes de pourpre, ou la force de l'intrépide Hercule, ou la gloire du très-joyeux Bacchus, ou l'hymen d'Harmonie au bras d'albâtre que nous célébrerons?

[1] Fils d'Ino.



2.

Génération des Heures.

Ce fut d'abord la céleste Thémis aux bons conseils que, sur un char d'or, les parques conduisirent, par une route brillante, des sources de l'océan au parvis sacré de l'Olympe, pour qu'elle fût la première épouse de Jupiter sauveur : elle mit au monde les Heures véridiques, aux bandelettes d'or, aux beaux fruits[1].

3.

Sur Minerve.

Lui aussi, qui, frappé par la hache sacrée, engendra la blonde Minerve......

4.

Sur les Titans.

Ceux-ci ayant été délivrés par tes mains, ô roi.

5.

Sur Ammon.

Ammon, maître de l'Olympe!

PÉANS.

1.

Sur un temple d'Apollon.

Du faîte chantaient des sirènes d'or.

[1] Texte de Bœck.

2.

Sur Jupiter.

Dieu tout-puissant de Dodone, père excellent par ton art.

3.

Vanité de la sagesse humaine.

Qu'attendre de la sagesse qui élève un peu un homme au-dessus d'un autre homme? Il ne saurait, avec sa faible intelligence, pénétrer les desseins des dieux; car il est né d'une mère mortelle.

DITHYRAMBES.

1.

Un jour, ivre, il attaqua l'épouse d'un autre.....

2.

Pour la célébration des Dionysiaques[1] *à Athènes.*

Accourez à ce chœur, dieux olympiens, et envoyez-nous une éclatante joie, vous qui visitez avec la foule, et l'autel[2] central où fume l'encens dans la ville sacrée d'Athènes, et les splendeurs du noble Agora[3]. Acceptez ces couronnes tressées de violettes, libations de fleurs cueillies au printemps; et regardez-moi aussi, moi qui de Jupiter[4] arrive ici avec la fête pour un nouveau chant, pour le dieu couronné de lierre, que nous autres mortels appelons Bro-

[1] Fête de Bacchus. — [2] Mot à mot: et le *nombril* où fume l'encens: il s'agit probablement de l'autel consacré aux douze dieux dans la place publique. — [3] L'ancien Agora entre le Pnyce, l'Acropole et l'Aréopage. — [4] De la fête de Jupiter Néméen.

mius[5] et Ériboas[6]. Je viens chanter les fils de pères héroïques et des femmes cadméennes[7].

Dans l'Argienne Némée, l'augure ne se méprend point au rameau de palmier[8], lorsque les Heures, de leur palais ouvert, font sentir aux plantes odorantes le printemps parfumé. Alors, alors, sur la terre immortelle, les aimables violettes répandent leurs touffes, et les roses se mêlent aux cheveux. Chantez avec la voix des vers et des flûtes, chantez, choristes, Sémélé ceinte de bandelettes.

3.

Sur Athènes.

La brillante Athènes aux couronnes de violettes.

4.

Sur Athènes[9].

La brillante cité chantée par les poëtes, le rempart de la Grèce, l'illustre Athènes.

5.

Sur les anciens Dithyrambes.

Autrefois, de la bouche des hommes, sortait prolixe le chant des Dithyrambes et le San[10] vicieux.

6.

Sur Cybèle.

Pour préluder à tes fêtes, ô mère puissante, les roulements des cymbales sont prêts, et les crécelles bruyantes, et la torche ardente de pins brûlants.

5 Frémissant. — 6 A la voix retentissante. — 7 Bacchus. — 8 Dans les jeux de Némée et dans d'autres, le vainqueur, outre la couronne, recevait une palme. L'augure observe le moment où le rameau pousse; c'est le signal du printemps et des Dionysiaques. — 9 Bœck réunit les nos 3 et 4. — 10 Le sigma des Doriens, dont la prononciation était fort dure.

7.

Sur Hercule et Géryon.

Pour toi, ô Géryon, je te loue entre nous; mais, ce qui n'est point agréable à Jupiter, je ne saurais le dire; car il ne convient pas, quand on nous enlève nos biens, de rester accroupi au foyer et d'être lâche.

8.

Sur l'Égypte.

La riche Égypte aux rivages escarpés.

9.

Sur les Béotiens.

C'était le temps où l'on appelait *porcs* la race des Béotiens.

10.

Sur Orion.

En poursuivant Pléione, il était suivi d'un chien dompteur de lions.

11.

Sur Bacchus.

Ce héros, ce danseur bruyant, nourrisson de Silène, né à Malée et mari de Naïs. —

PROSODIES.

1.

Sur Délos.

Salut, œuvre des dieux, jardin chéri des fils de Latone à la brillante chevelure, fille de la mer, merveille inébran-

lable du globe immense, appelée par les mortels Délos, et par les immortels dans l'Olympe, l'astre resplendissant de la terre sombre.

2.

Sur Délos.

Autrefois elle était le jouet des flots et de tous les vents impétueux; mais, lorsque la fille de Cœus[1] y mit le pied, pressée par les douleurs croissantes d'un enfantement prochain, des profondeurs du globe s'élevèrent tout droit quatre colonnes aux têtes de roc, aux bases de fer. Là elle contempla les heureux enfants qu'elle avait mis au monde.

3.

Sur Latone.

Quoi de plus beau pour le prélude ou pour la fin d'un hymne que Latone au sein puissant, habile à diriger les coursiers rapides?

4.

Sur Delphes.

Au nom de Jupiter olympien, riche Pytho[2] illustrée par tes oracles, je t'en conjure, reçois-moi dans ton enceinte divine comme un noble pontife des Piérides.

PARTHÉNIES.

1.

Sur Pan.

O Pan, Pan, souverain de l'Arcadie, et gardien des augustes sanctuaires..... Compagnon de la mère suprême, doux charme des grâces vénérables.

[1] Latone. — [2] Delphes.

2.

Sur Pan.

Tu chantes ton propre éloge.

3.

Sur Pan.

Heureux celui que les Olympiens appellent, quelle que soit sa forme, le chien[1] de la grande déesse.

4.

Sur Apollon.

Il part, traverse la terre et les mers, s'arrête au sommet élevé des montagnes, ébranle les astres en jetant les fondements de ses temples.

5.

Sur Apollon.

Un jour aussi il pénétra dans la vallée du Ptoüs aux trois crêtes[2].

6.

Sur Apollon.

Prophète du temple, appelé du nom de la contrée[3].

HYPORCHÈMES.

1.

A Hiéron.

Comprends ce que je dis, père des rites sacrés dont tu portes le nom, fondateur d'Etna.

[1] Le compagnon, le gardien. — [2] Ptoüs, montagne de Béotie où Apollon avait un temple. — [3] Appelé Ptoüs, surnom d'Apollon. Bœck réunit les nos 5 et 6.

2.

A Hiéron.

Car Straton[1] erre parmi les Scythes nomades, sans avoir une habitation portée sur un char; il est parti sans gloire.

3.

Où faut-il se procurer un chien, des chèvres, des armes, un char?

Ayez du Taygète, en Laconie, un chien ardent à poursuivre avec rapidité les animaux sauvages; de Scyrie, des chèvres dont vous pourrez traire un lait excellent, des boucliers d'Argos, un char de la terre féconde des Thébains, une voiture de Sicile artistement faite.

4.

Sur une éclipse.

Lumière du soleil, ô toi dont les vastes regards sont la mesure de tout ce que peuvent voir mes yeux, d'où vient, astre sublime, que voilé pendant le jour, tu rends inutile l'agile vigueur des hommes et la route de la sagesse, en te précipitant dans une voie ténébreuse pour susciter quelque révolution? ah! je t'en conjure, par Jupiter, que tes prompts coursiers, astre sacré, pour le bonheur inaltérable de Thèbes, lui ramènent ton immense merveille! mais, si tu nous présages la guerre ou la perte des moissons, ou un énorme amas de neige, ou la funeste sédition, ou le débordement de la mer sur les campagnes, ou d'âpres gelées, ou les pluies violentes d'un été humide, ou si, en inondant la terre, tu veux renouveler la race humaine, je me résignerai au milieu du deuil universel[2].

[1] Nom d'un inconnu cité pour exemple. — [2] Texte de Bœck.

5.

Sentence.

Puisqu'un Dieu nous guide d'abord en toute chose, une voie droite est ouverte pour embrasser la vertu, et la fin est plus belle.

6.

Sentence.

Douce est la guerre à qui ne la connaît point; mais à son approche, celui qui l'a supportée tremble de toute son âme.

7.

Sur Hercule.

Il les[1] trempa de sang; il les meurtrit de nombreuses blessures sous les coups de sa terrible massue; enfin, l'ayant soulevée, il frappa ses flancs robustes et brisa la moelle dans les os.

8.

Une troupe de vierges lacédémoniennes.

9.

Le chef des Muses m'appelle pour que je conduise le chœur.

10.

Dirige, illustre Latone, celui qui te suit.

11.

Sentence.

Le citoyen qui a établi le calme dans la cité recherchera la lumière divine d'une noble paix; il repoussera de son cœur la discorde vindicative, mère de la misère, nourrice de la haine.

[1] Les armes de son ennemi.

ÉLOGES.

1.

Sur les ancêtres de Théron[1].

Ils émigrèrent à Rhodes. Puis l'ayant quittée, ils habitent une ville superbe, où ils présentent aux immortels de nombreuses offrandes; une pluie d'éternelles richesses les accompagne.

2.

A Alexandre, fils d'Amyntas[2].

O toi qui portes un nom des heureux Dardanides, fils intrépide d'Amyntas.

3.

Sentence.

Il convient de célébrer les bons par les plus beaux chants. Cet honneur est le seul qui les rapproche des immortels. L'oubli laisse périr les hauts faits.

SCOLIES.

1.

Sur les courtisanes de Corinthe.

Jeune filles hospitalières, compagnes de la persuasion dans la riche Corinthe, vous qui brûlez les larmes jaunes de l'arbre vert d'où coule l'encens; vous dont les vœux ne cessent de s'envoler vers la mère céleste des amours, vers

[1] Théron d'Agrigente; ses ancêtres avaient quitté l'île de Théra pour aller à Rhodes et de là en Sicile. — [2] Roi de Macédoine. Pâris s'appelait aussi Alexandre.

Aphrodite, qui, de la voûte céleste, ô jeunes filles, vous permet avec indulgence de cueillir sur des couches voluptueuses le doux fruit de la puberté..... Mais avec la nécessité tout[1] s'excuse.

. . . . J'admire ce que me diront les maitres[2] de l'Isthme, pour avoir imaginé de mêler des femmes perdues au début d'une agréable scolie.

Nous vérifions la pureté de l'or avec la pierre de touche.

O reine de Chypre, une troupe de cent jeunes filles vient d'être amenée dans les prairies de ton bois sacré par Xénophon[3] joyeux de l'accomplissement de ses vœux.

2.

Au jeune Théoxène[4] de Ténédos.

Il fallait, à propos, ô mon cœur, pendant la jeunesse, cueillir les fleurs des amours. Cependant celui qui voit les yeux de Théoxène rayonnants d'éclairs, sans être agité d'une ardeur secrète, a une âme noire forgée à froid avec de l'airain ou du fer; et, méprisé de Vénus, aux vives prunelles, il est le misérable esclave des richesses, ou son esprit maîtrisé par l'audace des femmes, les suit dans toutes les voies. Pour moi, que l'aimable beauté enflamme, je fonds, semblable à la cire onctueuse des abeilles, dès que je vois des jeunes gens dans la fraîcheur de la puberté. Oui, à Ténédos, habitent la Persuasion et les Grâces avec le fils d'Agésilas[5].

3.

A Thrasybule, dont le père avait remporté le prix de la course des chars, aux Panathénées.

O Thrasybule, je t'envoie ce char d'aimables mélodies pour la fin du repas du soir. Puissent-elles être parmi les

[1] Ironie? — [2] Les Corinthiens et Neptune. — [3] Le vainqueur chanté dans cette scolie. — [4] Pindare mourut, dit-on, dans ses bras. — [5] Théoxène.



convives assemblés un doux aiguillon aux dons de Bacchus, aux coupes[6] de Minerve!

4.

Et les charmes des amours de Vénus, afin que je délire en suivant le torrent...... et le cottabe[7] pour le bel Agathon.

5.

Sur la lyre.

Que Terpandre de Lesbos inventa autrefois dans les festins des Lydiens en écoutant les sons harmoniques du haut Pectis[8].

6.

Sentence.

Ne laissez point le plaisir s'échapper dans la vie; rien de plus précieux pour l'homme qu'une existence agréable.

7.

Sur Typhon.

L'Etna l'entoure d'une chaîne immense....

8.

Sur Typhon[9].

Mais seul, d'entre les dieux, ô Jupiter, jadis, dans Arime, tu domptas invinciblement Typhon aux cent têtes.

9.

Sentence.

Vers la fin du repas le dessert ne laisse pas de plaire, quoique l'on ait mangé abondamment.

[6] Coupes dont on se servait pendant les fêtes de Minerve. — [7] Jeu qui consistait à lancer du vin en l'air au-dessus d'un bassin de balance assez adroitement pour qu'il tombât dans ce bassin. — [8] Espèce de Harpe. — [9] Les nos 6 et 7 sont réunis dans Bœck.

THRÈNES.

1.

Bonheur des justes après la mort.

Sur eux brille aux enfers un éclatant soleil, tandis que la nuit règne ici-bas; et, dans des prairies émaillées de roses purpurines, autour de la ville[1], on ne voit que des bosquets d'arbres à encens ou chargés de pommes d'or. Les uns se plaisent avec des coursiers, les autres à des exercices gymnastiques, ceux-ci aux échecs, ceux-là avec la lyre; au milieu d'eux fleurissent toutes les splendeurs des richesses. Ce délicieux séjour exhale éternellement l'odeur de mille parfums mêlés à la flamme ardente sur l'autel des dieux.

2.

Bonheur des justes.

Où les fleuves paresseux de la nuit sombre vomissent d'immenses ténèbres.

3.

Bonheur des justes.

Tous, par un sort heureux, arrivent au terme qui les affranchit de souffrances. Le corps de tous est emporté par la mort toute puissante; mais l'image[1] vivante de l'homme subsiste; car seule elle vient des dieux. Elle dort quand nos membres sont en activité[2]; mais souvent, pendant notre sommeil, au milieu des songes, elle découvre l'arrêt des récompenses ou des peines après la mort.

[1] Ville habitée par Pluton et Proserpine. – [2] L'âme. — [3] Pendant la vie.

4.

Peines des méchants. Bonheur des justes.

Les âmes des impies volent sous le ciel, autour de la terre, en proie à de cruelles douleurs, sous le joug de maux inévitables. Mais au ciel habitent les âmes des justes dont la voix célèbre, dans des hymnes, la grande divinité.

5.

Peines que subissent aux enfers les héros qui ont commis quelque crime.

Ceux que Proserpine a punis pour un ancien crime voient après neuf ans leurs âmes rendues par elle au soleil d'en haut[1]. — De ce nombre sont des rois généreux et d'une force impétueuse, et des mortels doués d'une extrême sagesse. Dans la suite des temps, les hommes les appellent des héros sacrés[2].

6.

Bonheur des justes.

La félicité des bienheureux n'est point fugitive.

7.

Sur OEnomaüs.

Il tua treize guerriers; mais lui-même il fut enchaîné par le quatorzième.

8.

Et les astres et les fleuves et les flots de la mer déplorent ta mort prématurée.

[1] Qui éclaire quelque partie de la terre : les îles fortunées? Les bords de l'Océan? — [2] Ce passage est cité dans Platon, Dialog, Meno, édit. Bipont, p. 351. Mais les éditeurs du texte de Platon ne se sont pas aperçus qu'ils fondaient les vers du poëte dans la prose du philosophe. Le dialecte dorien aurait dû leur donner l'éveil. — La traduction latine renferme un contre-sens.

9.

Sur les mystères d'Eleusis.

Heureux celui qui, après les avoir vus, descend dans le sein de la terre; il sait quelle est l'issue de la vie; il sait que notre origine émane de Jupiter.

FRAGMENTS DONT LE GENRE N'EST PAS CONNU.

1.

Éloge d'Égine.

Elle est illustre la renommée d'Éaque, illustre est aussi Égine par ses vaisseaux : avec l'aide des dieux elle fut fondée par une colonie de Doriens que conduisaient Hyllus et Égimius. Ils vivent soumis à la règle, ne violant aucune loi divine ou humaine à l'égard des étrangers. Pour le courage ils ressemblent aux dauphins de la mer; ils sont aussi de sages arbitres dans les travaux des muses et des luttes[1].

2.

Sentence.

Dans les actions c'est la fortune qui l'emporte et non la force.

3.

Grand problème.

Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que le tout ?

4.

Sur les morts.

Car ils ne connaissent ni les maladies, ni la vieillesse,

[1] Ce fragment est classé par Bœck et Dissen dans les Isthmiques.

ni le travail, ceux qui ont une fois franchi l'Achéron aux flots retentissants.

5.

Sentence.

Dieu qui dispense tout aux mortels créa aussi les charmes de la poésie.

6.

Sentence.

Dieu peut, d'une nuit sombre, faire jaillir une lumière pure, et couvrir de profondes ténèbres le vif éclat du jour.

7.

A Jupiter.

Toi qui lances la foudre, ô fils de Rhée.

8.

Sur Jupiter.

Parce qu'il lui est échu plus d'avantage qu'aux autres dieux.

9.

Sur Minerve.

Toi qui es assise près de la foudre brûlante, à la droite de Jupiter.

10.

Les dieux n'ont pas existé de toute éternité.

Dans un temps naquit Apollon.

11.

Sur Apollon.

Danseur, prince de la gaité, Apollon au large carquois.

12.

Sur Apollon.

Il fut condamné à être très-propice aux mortels.

13.

Invocation.

Rends tes oracles, ô muse, moi je ferai le prophète.

14.

Une muse m'a excité....

15.

....Délient la chaîne des soucis accablants.

16.

Sur Bacchus.

Que Bacchus plein de charmes fasse croître les plants d'arbres, le pur éclat des fruits.

17.

Sentence.

Contente-toi d'un humble cyprès et laisse-là les forêts qui entourent l'Ida de Crête; moi je possède un petit coin de terre qui me donne des fruits : je ne connais ni les chagrins, ni la discorde....

18.

A Jupiter.

Ce que je dois faire pour te plaire, ô maître du tonnerre, fils de Saturne, et pour être aimé des muses et chéri de la joie, voilà ce que je te demande.

19.

Paroles de Silène.

O misérable mortel, tu dis des puérilités en me vantant tes richesses.

20.

Il aime les saintes prêtresses[1].

21.

Sentence.

Pour les justes le temps est la meilleure sauve-garde.

22.

Sentence.

Le roi qui l'emporte sur tous les dieux, c'est le temps.

23.

Sur les Titans.

Ils sont assujettis par des chaînes, la tête en bas.

24.

Ils poussèrent les uns contre les autres leurs lances meurtrières.

25.

Race guerrière, issue de Persée.

26.

Sur les Hamadryades.

...Dont la vie était bornée à celle de l'arbre...

[1] Le mot grec désigne surtout les prêtresses de Cybèle, de Cérès et de Proserpine.

27.

Sur les Centaures.

Dès que les Centaures eurent appris que les vapeurs d'un vin doux comme le miel domptaient les hommes, aussitôt, de leurs mains, ils renversèrent des tables le lait éclatant de blancheur, puis buvant dans des cornes d'argent, ils s'enivrèrent.

28.

Sur le lapithe Cœnus.

Lancé contre de verts sapins, Cœnus descendit aux enfers après avoir sillonné la terre de son pied droit.

29.

Sur Hercule.

Il dévorait les corps brûlants de deux bœufs placés autour d'un monceau de charbon et exhalant du feu : c'est alors que j'ai vu, que j'ai entendu le bruit des chairs et les profonds gémissements des os; j'avais fort à propos beaucoup de temps pour jouir de ce spectacle.

30.

Le destin.

Selon la nature des choses.... la loi souveraine de tous[2] les êtres mortels et immortels, apporte de sa main puissante une force irrésistible qu'elle soumet à la justice. Témoins les hauts faits d'Hercule, lorsque, aux portiques Cyclopéens d'Eurysthée[3] il amena les génisses de Géryon qu'il n'avait ni demandées ni achetées.

31.

Sur Hercule.

Il tua douze de ses fils[4] dans la fleur de l'âge et lui-même le treizième[5].

[2] Le destin. — [3] Mycènes. — [4] Les fils de Nélée. — [5] Nélée leur père.



32.

Influence de l'exemple.

Est-ce que les exploits de Pélée égal aux dieux n'ont pas excité à la gloire une foule de jeunes gens? D'abord avec le fils d'Alcmène il alla dans les plaines de Troie pour conquérir la ceinture de l'Amazone[6]; puis, lorsqu'il eut, avec Jason, achevé une navigation glorieuse, il enleva Médée au palais de Colchos.

33.

Sur les Amazones.

Elles dirigeaient l'armée des Syriens combattant au loin.

34.

Sur OEdipe.

Il fit changer un arrêt du destin funeste aux hommes, et le silence ne couvrit point son nom.

35.

Sur le sphinx.

L'énigme proposée par la bouche cruelle de la vierge.

36.

....Entendant le son de vers composés par un Dieu [7].

37.

Paroles de Pindare.

Je tisse pour les Amythaonides un diadème aux riches couleurs.

38.

Sentence.

Ne révélons pas à autrui le malheur qui nous frappe.

[6] Hippolyte. — [7] Apollon aux noces de Pelée et de Thétis.

Écoutez bien cet avis; il convient de faire connaître publiquement à tout le peuple les événements heureux et agréables; mais lorsque les dieux font tomber sur les hommes quelque infortune accablante, il est sage de la tenir cachée dans les ténèbres.

39.

Sentence.

Gardez-vous d'adresser à tout venant d'inutiles discours; quelquefois le silence est le parti le plus sûr; un langage hautain excite des rixes.

40.

Sentence.

O mon fils, règle ton esprit sur l'insecte qui habite les rochers dans la mer; au sein de toutes les villes où tu vivras, loue le présent et sache changer de sentiments avec les lieux.

41.

Sentence.

Car à l'éloge que nous faisons des nôtres se mêle le blâme.

42.

Sentence.

O dieux! combien la pensée des mortels s'égare par ignorance!

43.

Sur Phénice.

Il conduisit la troupe des Dolopes intrépides à manier la fronde, utiles aux armes des Grecs qui combattent sur des chars.



44.

Sur Ajax.

Très-robuste Ajax, infatigable dans les combats.

45.

Sur Troie.

Une épaisse fumée s'élève encore des remparts.

46.

Moi, le maître de ce temple, choisis-moi avant tous pour que nous donnions ensemble des lois à cette contrée.

47.

Souvent les héros se réunissaient à une table modeste.

48.

Vous connaissez le mot célèbre de Polymneste de Colophon.

49.

Sur le combat d'Artémise.

Où la jeunesse d'Athènes jeta les bases glorieuses de la liberté.

50.

Sur Xerxès et son armée.

Il les avait fait trembler tous en partant pour le détroit sacré de la mer d'Hellé.

51.

Éolien, il chantait en suivant le mode dorique.

52.

Sur les prêtres d'Apollon.

Les Apollonides qui à Delphes annonçaient les saints oracles.

53.

Pindare rappelle sa naissance pendant les fêtes pythiques.

La fête quinquennale, aux nobles hécatombes, où, pour la première fois, un berceau me reçut, enfant chéri, entouré de bandelettes[8].

54.

Vanité de Pindare.

Je viens de jeter une base d'or, dans mes chants sacrés, en disposant avec art d'harmonieuses paroles, dont l'éclat ajoutera encore à la gloire de l'illustre Thèbes dans la demeure des dieux et des hommes[9].

55.

La grande roche de la brillante Thèbes.

56.

O malheureuse Thèbes.

57.

Car de la belle source de Tilphosse[10] qui a la douceur du miel et de l'ambroisie....

58.

Sur Lacédémone.

... Où brille la sagesse des vieillards, la lance des jeunes guerriers, et les chœurs, et les Muses et la joie.

[8] Pindare est né 521 avant J. C.; on croit qu'il mourut l'an 435 avant J. C. âgé de quatre-vingt-six ans. — [9] *Exegi monumentum*, Horace. — [10] Près d'Aliarte en Béotie.



59.

Sur Mendès[11].

Mendès en Égypte, au bord escarpé de la mer, sur le bras le plus avancé du Nil, où les époux des chèvres ont commerce avec les femmes.

60.

Prophètes des Mycénéens aux blancs coursiers.

61.

Sur les Scythes.

Race d'hommes sottement hypocrite, les Scythes, à les entendre, éprouvent en public de l'horreur à la vue d'un cheval tué; puis, en secret, ils viennent, de leurs dents, enlever la peau autour des pieds et de la tête.

62.

Et pour la ville brillante de Smyrne.

63.

Invocation.

Principe de l'héroïque vertu, ô reine, ô vérité, ne brise point ma foi contre l'écueil du mensonge.

64.

Proverbe.

Marchant à pied près d'un char Lydien.

65.

L'abîme du sombre tartare t'accablera sous une invincible nécessité.

[11] Mendès, Égypte inférieure, dans le Petit-Delta, près de la bouche du Nil, appelée Mendésienne.

66.

Les fureurs et les cris des inspirés qui dansent en agitant leur tête.

67.

Les hommes qui dans les cités recherchent trop ardemment les honneurs ou la discorde, fléau manifeste.....

68.

..... Et découvre les mauvais fruits des cœurs.

69.

L'envie, compagne des hommes vains.

70.

Problème.

Est-ce par la justice ou par d'astucieuses intrigues que les hommes, habitants de la terre, élèvent un plus haut rempart? c'est ce que mon esprit ne peut sûrement décider.

71.

Le cœur du juste.

Son cœur a pour douce compagne, pour nourrice de sa vieillesse, l'espérance qui gouverne surtout l'âme inconstante des mortels.

72.

Sentence.

Les sages ont aussi loué extrêmement cette parole : « rien de trop. »

73.

Sentence.

Aimez et soyez aimé dans le temps convenable. Ne pour-

suis pas, ô mon âme, la volupté, après un nombre fixé d'années.

74.

Elles ont des charmes, les faveurs secrètes de Vénus.

75.

Puissance du vin.

Lorsque les soucis rongeurs quittent le cœur des hommes, et que tous nous voguons de même sur une mer d'opulence et d'or vers un rivage perfide, le pauvre alors est riche, les riches sont plus riches, vaincus par les traits de la vigne.

76.

Ceux qui ont confiance dans la richesse.

77.

Il n'y a rien à blâmer, rien à changer de ce que la terre généreuse et les flots de la mer nous apportent[1].

78.

Goûts divers des hommes.

L'un est content si des coursiers prompts comme la tempête lui rapportent des prix et des couronnes; d'autres, s'ils vivent dans des appartements aux lambris d'or; celui-ci est heureux de pouvoir, sain et sauf, traverser sur son vaisseau rapide, les vagues de la mer[2].

79.

Sentence.

L'or est fils de Jupiter; ni teignes, ni vers ne le ron-

[1] Productions de la nature opposées à celles de l'art. — [2] *Sunt quos curriculo*, Horace.

gent; il est pour les mortels qu'il charme le plus précieux des biens.

80.

Sur les avares.

Ils sont, pour ainsi dire, réduits comme des captifs à la condition d'esclaves, et blessés par des flèches d'or.

81.

Les Parques qui nourrissent dans l'opulence les pénibles soucis.

82.

Obligés de supporter les chagrins d'autrui et un caractère d'une autre nature.

83.

Tremblez également devant un Dieu et devant un mortel chéri de Dieu.

84.

Sentence.

Lorsque Dieu envoie à l'homme une joie, il a auparavant frappé son cœur d'une sombre tristesse.

85.

Sentence.

Personne ne se prépare volontairement du mal.

86.

Sentence.

Les efforts des jeunes gens qui s'occupent des luttes trouvent la gloire; et, avec le temps, l'éclat de leurs œuvres s'élève jusqu'au ciel.



87.

Sentence.

La lenteur, au moment du combat, jette la vertu dans de profondes ténèbres.

88.

Sentence.

Une honte muette empêche les vaincus de paraître aux regards de leurs amis.

89.

S'appuyer sur un faible rameau.

90.

Une audace intrépide et une sage prévoyance l'ont sauvé.

91.

Sentence.

Le destin n'est arrêté ni par le feu ni par un mur de fer.

92.

Sentence.

Rien n'est sûr pour qui n'offre aucune sûreté.

93.

Sentence.

Aux chars, le cheval; à la charrue, le bœuf; près du vaisseau l'agile dauphin s'élance. Celui qui veut tuer un sanglier doit trouver d'abord un chien courageux.

94.

Semblable au dauphin des mers que charment au milieu des flots paisibles les aimables sons de la flûte.

95.

Les Dauphins.

Ils n'ont point cessé pendant leur vie d'aimer les hommes.

96.

Pindare à ses ennemis.

Derrière d'insolents renards je suis étendu fauve lion.

97.

Où les troupes de lions et de sangliers s'apprivoisent.

98.

Les troupes de lions font retentir leurs voix terribles.

99.

Les rayons de l'abeille industrieuse ont moins de douceur que ma voix.

100.

Sentence.

Ne soyez pas accablé par l'oubli.

101.

Et un Dieu fut témoin.....

102.

Comme le bois attaché fortement au bois.

FIN.

Parvenu au terme de mon travail, je ne puis le livrer à la publicité sans en tracer rapidement l'historique.

C'est en 1834 que l'idée première m'en est venue. Pindare était un des auteurs prescrits pour le concours de l'agrégation des lettres. Mais la peine et le temps que me coûta l'étude de ce poëte, m'inspirèrent la pensée d'aplanir désormais la route.

Je communiquai mon projet à plusieurs membres de l'Université, qui l'approuvèrent tout d'abord; il a fallu mille entraves pour en suspendre si longtemps l'exécution. Souvent les difficultés même de la matière m'ont arrêté; souvent j'ai interrompu de longues et minutieuses recherches; puis bientôt je me suis mis à écarter de nouveau les épines qui entourent les fleurs des chants de victoire; toujours un attrait irrésistible m'a ramené vers Pindare: je puis le dire, je l'ai traduit parce que je l'ai aimé. D'autres causes trop réelles ont retardé cette publication; les devoirs impérieux du professorat, la nécessité d'autres travaux particuliers; une santé délabrée, de vives afflictions qui ne sont connues que de mon âme, et, pourquoi le tairai-je? des heures de découragement profond au milieu des mécomptes de la vie : tous ces motifs affaibliront peut-être mes torts aux yeux des personnes qui m'ont reproché de parler souvent d'une œuvre qui ne paraissait jamais. Terminée en 1839, revue en 1840 et 1841, elle paraît encore trop tôt, à mon avis, tant elle me semble imparfaite. Encore, si de loin en loin, il m'arrive de marcher dans la droite voie, le dois-je surtout aux conseils de loyaux amis. En blâmant sans pitié toutes mes fautes, toutes mes erreurs, à mesure que je les consultais, ils

m'ont adressé la seule flatterie que j'aime ; ils m'ont jugé capable d'entendre la vérité. Puissé-je en avoir profité toujours ! Mais souvent l'homme voit le mieux, et lutte en vain pour le saisir. Je ne les prie pas moins de recevoir ici le témoignage de ma gratitude[1]. Je prie aussi les critiques, s'il en est jamais que ce livre intéresse, de ne pas m'épargner la sévérité de leurs jugements; quoi qu'ils pensent de mon travail, ils n'en diront jamais autant de mal que j'en sais. Toutefois, je l'espère, ils ne l'oublieront pas; ce livre n'est destiné, ni aux hommes du monde, il est trop grave; ni aux littérateurs qui ne connaissent pas les langues anciennes, il est trop classique; ni aux véritables Hellénistes, il est au-dessous d'eux; ni aux élèves des écoles secondaires, ils ne sont pas assez avancés; ni aux zélés auditeurs des cours publics de la capitale ou des grandes cités de la France; le patronage de savants professeurs ne leur manque pas pour diriger leurs études, et des leçons animées sont mille fois préférables à la lettre morte d'un in-octavo.

Mais si, en province, dans beaucoup de villes, au fond de pensionnats obscurs, d'établissements communaux en ruine, et même de colléges royaux sans bibliothèques, de nobles jeunes gens, pauvres comme je l'ai été, délaissés comme je l'ai été, et qui cependant rêvent un avenir meilleur, trouvent dans ce livre une courte et austère initiation à l'intelligence de Pindare, je serai content. A eux seuls j'ai pensé au milieu de travaux qui, bien que pénibles, seront sans cesse pour moi un cher souvenir.

Strasbourg, 2 juin 1841.

[1] Je remercie en particulier M. Guiard, jeune professeur plein d'amour pour l'art grec : sa critique, aussi éclairée que franche, m'a souvent été utile dans la révision de mon manuscrit.

TABLE DES MATIÈRES.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Art dans Pindare, p. 67.
Biographie de Pindare (aperçus), p. 5-9.
Causes de la décadence du genre lyrique, p. 96.
Chœur lyrique, p. 19.
Critique de quelques travaux sur Pindare, p. 55.
Danse lyrique, p. 21.
Défauts de Pindare, p. 80.
Dialectes dans Pindare, p. 29.
Effet de l'ode, p. 95.
Eustathe, critique de Pindare, p. 56.
Génie de Pindare, p. 76.
Griefs injustes contre Pindare, p. 81.
Idéal de l'ode, p. 62-67.
Imitateurs de Pindare, p. 86-91.
Intérêt des chants de victoire, p. 58-62.
Jugement sur Pindare, p. 62-67.
Métrique, p. 30.
Mode, p. 24.
Musique, p. 22, 23.
Nome, p. 24.
Notes sur le discours préliminaire, p. 99.
OEuvres composées par Pindare, p. 41.
Originalité des chants de victoires, p. 84, 85.
Parallèle entre Pindare et les autres lyriques, p. 91-95.
Pindare a-t-il imité? p. 86.
Plan des odes de Pindare, p. 34.
Point de vue pour juger un lyrique, p. 53-57.
Pompe lyrique, p. 19.
Programme des odes de Pindare, p. 34.
Représentation des odes de Pindare, p. 16.
Style de Pindare, p. 69.
Talent de Pindare, p. 67.
Témoignages, p. 1-5, 10-16.
Traduction de Pindare telle que nous l'entendons, p. 49, 53.
Travaux sur Pindare, p. 42-46.

OEUVRES DE PINDARE.

I.

NOMS DES VAINQUEURS CÉLÉBRÉS PAR LE POÈTE.

Agésias, Ol. 6.
Agésidame, Ol. 10.
Alcimédon, Ol. 8.
Alcimidas, Ném. 6.
Arcésilas, Pyt. 4, 5.
Aristagoras, Ném. 11.
Aristoclide, Ném. 3.
Aristomène, Pyth. 8.
Asopique, Ol. 14.
Chromius, Ném. 1, 9.
Cléandre, Isth. 7.
Diagoras, Ol. 7.
Dinis, Ném. 8.
Epharmoste, Ol. 9.
Ergotèle, Ol. 12.
Hérodote, Isth. 1.
Hiéron, Ol. 1; Pyth. 1, 2, 3.
Hippoclès, Pyth. 10.
Mégaclès, Pyth. 7.
Mélissus, Isthm. 3.
Midas, Pyth. 12.
Phylacidas, Isth. 4, 5.
Psaumis, Ol. 4, 5.
Pythéas, Ném. 5.
Sogène, Ném. 7.
Strepsiade, Isth. 6.
Télésicrate, Pyth. 9.
Thééus, Ném. 10.
Théron, Ol. 2, 3.
Thrasyclès, Pyth. 2.
Timasarque, Ném. 4.
Timodème, Ném. 2.
Xénophon, Ol. 13.
Xénocrate, Pyt. 6, Isth. 2.

II.

ODES.

Isthmique 1, p. 269.
— 2, p. 273.
— 3, p. 276.
— 4, p. 281.
— 5, p. 284.
— 6, p. 288.
— 7, p. 291.
Néméenne 1, p. 223.
— 2, p. 227.
— 3, p. 229.
— 4, p. 233.
— 5, p. 238.
— 6, p. 242.
— 7, p. 245.
— 8, p. 250.
— 9, p. 254.
— 10, p. 258.
— 11, p. 263.
Pythique 1, p. 157.
— 2, p. 162.
— 3, p. 167.
— 4, p. 173.
Pythique 5, p. 191.
— 6, p. 196.
— 7, p. 198.
— 8, p. 199.
— 9, p. 204.
— 10, p. 210.
— 11, p. 214.
— 12, p. 217.
Olympique 1, p. 105.
— 2, p. 110.
— 3, p. 115.
— 4, p. 118.
— 5, p. 120.
— 6, p. 122.
— 7, p. 127.
— 8, p. 132.
— 9, p. 136.
— 10, p. 141.
— 11, p. 146.
— 12, p. 147.
— 13, p. 148.
— 14, p. 153.

III.

ÉPISODES REMARQUABLES DES ODES.

Ajax et Ulysse ; Ném. 7.
Ajax (mort d') ; Ném. 8.
Antée Marie sa fille ; Pyth. 9.
Antiloque meurt pour son pére ; Pyth. 6.
Argonautes (expédition des) ; Pyth. 4.
Bellérophon dompte Pégase ; Ol. 13.
Castor et Pollux ; Ném. 10.
Coronis mère d'Esculape; Pyt. 3.
Cyrène enlevée par Apollon ; Pyth. 9.
Delos (naissance de) ; Ol. 7.
Deucalion et Pyrrha ; Ol. 9.
Éaque fortifie Troie avec les dieux ; Ol. 8.
Éloge des Éacides et d'Achille enfant ; Ném. 3.
Hercule au berceau ; Ném. 1.
Hercule chez les Éacides; Isth. 5.
Hercule institue les jeux olympiques ; Ol. 10.
Hercule rapporte l'olivier du pays des Hyperboréens ; Ol. 3.
Ixion (supplice d') ; Pyth. 2.
Jamus (naissance de) ; Ol. 6.
Minerve invente le Nome des mille têtes ; Pyth. 12.
Pélops et Tantale ; Ol. 1.
Peines et récompenses après la mort; Ol. 2.
Persée chez les Hyperboréens ; Pyth. 10.
Puissance de la lyre; Pyth. 1.
Thèbes (guerre contre) ; Ném. 9.
Thémis conseille aux dieux de donner à Pélée la main de Thétis, Isth. 7.
Typhon sous l'Etna ; Pyth. 1.

IV.

FRAGMENTS.

Dithyrambes, p. 299.
Eloges, p. 301.
Fragments douteux, p. 311.
Hymnes, p. 297.
Hyporchèmes, p. 303.
Isthmiques, p. 297.
Parthénies, p. 302.
Péans, p. 298.
Prosodies, p. 301.
Scolies, p. 306.
Thrènes, p. 309.

V.

FRAGMENTS REMARQUABLES.

Bonheur des justes après la mort, p. 309.
Courtisanes de Corinthe, p. 306.
Delos, p. 301, 302.
Éclipse de soleil, p. 304.
Égine, p. 311.
Théoxène, p. 307.
Venez au chœur, Olympiens, p. 299.

Historique de notre travail, p. 327.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00181 2562


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

